



HISTOIRE ANCIENNE.

TOME NEUVIEME.

HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

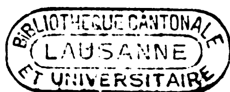
TOME NEUVIE'ME.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire, rue saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE



LIVRE DIX-NEUVIEME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.



E LIVRE dix-neuviéme contient trois Articles. Dans le premier on expose l'histoire de Persée dernier roi de Macédoine, dont le régne dura onze ans, & finit l'an du Monde 3837. Le second Article s'étend depuis la défaite de Persée jusqu'à la ruine de Corinthe, qui fut prise & brulée l'an du Monde 3858, & renferme un peu plus de vingt ans. Le troisiéme Article renferme l'histoire de Syrie & celle d'Egypte, qui sont unies ensemble pour la plus grande partie. Celle de Syrie dure

près de cent ans, depuis Antiochus Eupator fils d'Antiochus Epiphane jusqu'à Antiochus l'Asiatique, sous qui la Syrie devint province de l'Empire Romain, c'est-à-dire depuis l'an du Monde 3840 jusqu'à 3939. L'histoire d'Egypte dure aussi cent ans, depuis la 20e. année de Ptolémée Philométor jusqu'au tems où Ptolémée Auléte fut chassé du trône, c'est-à-dire depuis l'an du Monde 3845 jusqu'à l'an 3946.

ARTICLE PREMIER.

CET ARTICLE comprend l'espace d'onze années, qui est le tems qu'a duré le régne de Persée dernier roi de Macédoine, depuis l'an du Monde 3826 jusqu'à 3837.

§. I.

Persée se prépare sourdement à la guerre contre les Romains. Il tâche inutilement de se concilier les Achéens. Les mesures secrettes qu'il prenoit, n'étoient point inconnues à Rome. Euméne y arrive, & en avertit de nouveau le Sénat. Persée entreprend de se défaire de ce Prince, d'abord par un assassinat, puis par le poison. Les Romains rompent avec Persée. Sentimens & dispo-

sitions des Rois & des villes par rapport à la guerre de Macédoine. Après plusieurs ambassades de part & d'autre, la guerre est déclarée dans les formes.

LA MORT de Philippe arriva fort à propos pour différer la guerre contre les Romains, & pour leur laisser le tems de s'y préparer. Ce Prince avoit formé un étrange dessein, & avoit déja commencé à le mettre à exécution : c'étoit de faire venir du pays des Bastarnes, peuples de la Sarmatie Européenne qui fait partie de la Pologne, près des embouchures du Boristhéne, un nombre considérable de troupes tant d'infanterie que de cavalerie. Après qu'ils auroient passé le Danube, il devoit les établir à la place des Dardaniens qu'il avoit résolu de détruire absolument, parce que, comme ils étoient très voisins de la Macédoine, ils ne manquoient pas d'y faire des irruptions dès qu'ils en trouvoient l'occasion favorable. Les Bastarnes, laissant leurs femmes & leurs enfans dans ce nouvel établissement, devoient passer en Italie pour s'enrichir du butin opulent qu'ils

An.M.3826. Av.J.C.178. *Liv. lib. 40. n. 57. 58. Oros. lib. 4. cap. 20.*

espéroient y faire. Quel que dût être le succès, Philippe comptoit y trouver de grands avantages. S'il arrivoit que les Bastarnes fussent vaincus par les Romains, il se consoleroit facilement de leur défaite en se voiant délivré par leur moien du voisinage dangereux des Dardaniens : & si leur irruption dans l'Italie réussissoit, pendant que les Romains seroient occupés à repousser ces nouveaux ennemis, il auroit le tems de recouvrer tout ce qu'il avoit perdu dans la Gréce. Les Bastarnes s'étoient déja mis en marche, & étoient assez avancés, lorsqu'ils apprirent la mort de Philippe. Cette nouvelle, & divers accidens qui leur arrivérent, suspendirent leur premier dessein, & ils se dissipérent de côté & d'autre. Antigone, que Philippe destinoit pour son successeur, avoit été emploié malgré lui à cette intrigue. A son retour, Persée le fit mourir ; & pour mieux s'affermir sur le trône il envoia des Ambassadeurs aux Romains leur demander qu'ils renouvellassent avec lui l'alliance qu'ils avoient faite avec son pere, & que le Sénat le reconnût pour roi. Il ne cherchoit qu'à gagner du tems.

Une partie des Bastarnes avoit pour-suivi sa route, & étoit actuellement en guerre avec les Dardaniens. Les Romains en prirent ombrage. Persée s'excusa par ses Ambassadeurs, & fit entendre que ce n'étoit point lui qui les avoit mandés ; & qu'il n'avoit influé en rien dans leur entreprise. Le Sénat, sans approfondir davantage la chose, se contenta de le faire avertir qu'il eût soin de conserver inviolablement les conditions du Traité fait avec les Romains. Les Bastarnes, après avoir remporté d'abord quelques avantages, furent enfin obligés, du moins pour la plupart, de retourner dans leur pays. On dit qu'aiant trouvé le Danube glacé, & aiant entrepris de le passer, la glace s'ouvrit sous leurs piés, & qu'ils furent tous engloutis dans le fleuve.

An. M. 1829. Av. J.C. 175. *Liv. lib.* 41. n. 23.

On apprit à Rome que Persée avoit envoié des Ambassadeurs à Carthage, & que le Sénat leur avoit donné audience de nuit dans le temple d'Esculape. On jugea à propos de faire passer des Ambassadeurs en Macédoine pour veiller sur la conduite de ce Prince. Il venoit de réduire par la force des armes quelques-uns des

An. M. 3830. Av. J.C. 174. *Liv. lib.* 41. n. 27-29.

Dolopes * qui refusoient de lui obéir. Après cette expédition, il s'avança vers Delphes, sous prétexte d'aller consulter l'Oracle, mais en effet, à ce qu'on crut, pour avoir occasion de parcourir la Gréce, & de s'y faire des alliés. Ce voiage jetta d'abord l'allarme dans le pays, & il n'y eut pas jusqu'à Euméne qui n'en fût effraié dans Pergame. Mais Persée, dès qu'il eut consulté l'Oracle, retourna dans son roiaume en traversant la Phthiotide, l'Achaïe, & la Thessalie, sans faire aucun tort dans les terres par où il passoit. Il envoia ensuite presque dans toutes les villes qu'il avoit parcourues des Ambassadeurs ou des Lettres circulaires pour demander qu'on oubliât les sujets de mécontentement qu'on pouvoit avoir eus sous le régne de son Pere, qui devoient être ensevelis avec lui.

Sa principale attention fut de se réconcilier avec les Achéens. Leur Ligue & la ville d'Athénes avoient porté leur colére & leur haine contre les Macédoniens jusqu'à rompre par un Décret tout commerce avec

* *La Dolopie étoit une région de la Thessalie, qui confinoit avec l'Epire.*

eux. Cette dissension déclarée donnoit lieu aux esclaves qui fuioient de l'Achaïe de se retirer dans la Macédoine, où ils trouvoient un asyle assuré, & où ils savoient bien qu'on n'iroit pas les chercher ni les redemander depuis le Décret d'interdiction générale. Persée fit arréter tous ces esclaves, & les renvoia aux Achéens avec une lettre obligeante, où il les exhortoit à prendre des mesures qui empéchassent leurs esclaves de se retirer encore de la même sorte dans ses Etats. C'étoit demander tacitement qu'on rétablît l'ancien commerce. Xénarque, qui étoit pour lors en charge, & qui cherchoit à faire sa cour au Roi, appuia fort sa demande, & il étoit soutenu par ceux qui desiroient vivement de recouvrer leurs esclaves.

Callicrate, l'un des principaux de l'assemblée, qui étoit persuadé que le salut de la Ligue consistoit à garder inviolablement le Traité conclu avec les Romains; représenta que c'étoit y donner une atteinte ouverte, que de se réconcilier avec la Macédoine qui se préparoit à leur déclarer la guerre au premier jour. Il conclut

à laisser les choses dans l'état où elles étoient, en attendant que le tems fit connoitre si ses craintes étoient vaines ou non. Que si les Macédoniens conservoient la paix avec Rome, il seroit assez tems pour lors de rentrer en commerce avec eux : qu'avant cela la réunion seroit prématurée & dangereuse.

Arcon, frere de Xénarque, qui prit la parole après Callicrate, s'efforça de montrer qu'on jettoit de vaines terreurs dans les esprits. Qu'il ne s'agissoit point de faire un nouveau Traité & une nouvelle alliance avec Persée, & encore moins de rompre avec les Romains, mais simplement de changer un Décret auquel les injustices de Philippe pouvoient avoir donné lieu, mais que Persée son fils, qui n'y avoit eu aucune part, ne méritoit point certainement. Que ce Prince lui-même comptoit bien, qu'en cas de guerre contre les Romains, la Ligue ne manqueroit pas de se déclarer pour eux. Mais, pendant que la paix subsiste, si l'on ne veut pas faire cesser entiérement les haines & les dissensions, n'est-il pas raisonnable qu'au moins on les suspende & qu'on

les laisse dormir pour un tems ?

On ne finit rien dans cette assemblée. Comme on avoit trouvé mauvais que le Roi se fût contenté de lui adresser simplement une lettre, il envoia depuis des Ambassadeurs pour l'assemblée qui avoit été convoquée à Mégalopolis. Mais ceux qui craignoient de choquer Rome, firent tant qu'on refusa de leur donner audience.

Les Ambassadeurs que le Sénat avoit envoiés en Macédoine, marquérent à leur retour qu'ils n'avoient pu approcher du Roi, sous prétexte tantôt qu'il étoit absent, tantôt qu'il étoit incommodé : double prétexte également faux. Qu'au reste il leur avoit paru clairement que tout se préparoit à la guerre, & qu'il faloit s'attendre qu'elle éclateroit au premier jour. Ils rendirent compte aussi de l'état où ils avoient trouvé l'Etolie, agitée de discordes intestines, que l'acharnement des deux partis opposés portoit à des excès furieux, sans que leur autorité eût pu raprocher & adoucir ceux qui en étoient les chefs.

An.M.3831. Av.J.C.173. *Liv. lib. 42. n. 2. 5. 6.*

Comme à Rome on s'attendoit à la guerre contre la Macédoine, on commença à s'y préparer par les cé-

rémonies de religion, qui, chez les Romains, précédoient toujours les déclarations de guerre : c'est-à-dire par l'expiation des prodiges, & par divers sacrifices qu'on offroit aux dieux.

Marcellus étoit un des Ambassadeurs que le Sénat avoit envoiés dans la Gréce. Après avoir pacifié, autant qu'il étoit possible, les troubles de l'Etolie, il passa dans le Péloponnése, où il avoit fait convoquer l'assemblée des Achéens. Il loua extrêmement leur zéle, d'avoir constamment soutenu le Décret qui défendoit tout commerce avec les Rois de Macédoine. C'étoit déclarer ouvertement ce que les Romains pensoient à l'égard de Persée.

Ce Prince ne cessoit de solliciter les villes de la Gréce par de fréquentes ambassades, & par de magnifiques promesses qui passoient de beaucoup ses forces. On y étoit assez porté d'inclination pour lui, & beaucoup plus que pour Euméne, quoique ce dernier eût rendu de grands services à la plupart de ces villes, & que celles qui faisoient partie de son domaine n'eussent pas voulu changer leur condition avec

les villes qui étoient entiérement libres. Il n'y avoit cependant nulle comparaison à faire entre ces deux Princes pour le caractére & pour les mœurs. Persée étoit absolument décrié pour ses crimes & pour sa cruauté. On l'accusoit d'avoir tué sa femme de sa propre main depuis la mort de son pere, de s'être défait secrettement d'Apelle du ministére duquel il s'étoit servi pour faire périr son frere, & d'avoir commis beaucoup d'autres meurtres tant au dedans qu'au dehors de son roiaume : au lieu qu'Euméne s'étoit rendu recommandable par sa tendresse pour ses freres & ses proches, par la justice avec laquelle il gouvernoit ses sujets, & par son penchant généreux à faire du bien & à rendre service aux autres. Malgré cette différence de caractére on lui préféroit Persée, soit que l'ancienne grandeur des Rois de Macédoine leur inspirât du mépris pour un Etat dont l'origine étoit toute récente & qu'ils avoient vû naître, soit que les Grecs aspirassent à quelque changement, soit enfin parce qu'ils étoient bien aises d'avoir en lui un appui qui tînt en respect les Romains.

Persée s'appliqua en particulier à rechercher l'amitié des Rhodiens, & à les détacher du parti de Rome.

[Polyb. Legat. 60. 61.] C'étoit de Rhodes qu'étoit partie Laodice fille de Séleucus pour aller partager le trône de Macédoine avec Persée en l'épousant. Les Rhodiens lui avoient équipé la flote la plus brillante qu'il soit possible d'imaginer. Persée en avoit fourni les matériaux, & jusqu'aux soldats & aux matelots qui lui avoient amené Laodice, tous reçurent de lui un ruban d'or. Un jugement que Rome prononça en faveur des Lyciens contre ceux de Rhodes, avoit extrêmement irrité ceux-ci. Persée tâcha de profiter de leur indisposition contre Rome pour se les attacher.

[A. M. 3832. Av. J.C. 172. Liv. lib. 42. n. 11-14.] Les Romains n'ignoroient pas les mesures que prenoit Persée pour gagner les peuples & les villes de la Gréce. Euméne vint exprès à Rome achever de les en éclaircir. On l'y reçut avec toutes les marques de distinction possibles. Il déclara, qu'outre le desir de venir rendre ses hommages aux dieux & aux hommes à qui il étoit redevable d'un établissement qui ne lui laissoit rien à souhai-

ter, il avoit exprès entrepris ce voïage pour avertir en personne le Sénat d'aller au devant des entreprises de Persée. Que ce Prince avoit hérité de la haine de Philippe son pere contre les Romains, aussi bien que de son sceptre, & qu'il n'omettoit rien pour se préparer à une guerre qu'il croioit lui être échue comme par droit de succession. Que la longue paix dont la Macédoine avoit joui lui fournissoit de nombreuses troupes & très vigoureuses: qu'il avoit un riche & puissant roiaume: qu'il étoit lui-même dans la fleur de l'âge, plein d'ardeur pour les expéditions guerriéres, dont il avoit fait l'apprentissage sous les yeux & sous la conduite de son pere, & où il s'étoit depuis fort exercé en diverses entreprises contre ses voisins. Qu'il étoit fort considéré dans les villes de la Gréce & de l'Asie, sans qu'on pût bien dire par quelle sorte de mérite il avoit acquis ce crédit, si ce n'est que sa haine pour les Romains lui en tenoit lieu. Qu'il n'avoit pas moins d'autorité chez de puissans Rois. Qu'il avoit épousé la fille de Séleucus, & donné sa sœur en mariage à Prusias. Qu'il avoit sû s'attacher les Béotiens, na-

tion fort belliqueuse, que son pere n'avoit jamais pu gagner; & que sans l'opposition de quelques particuliers affectionnés aux Romains, il avoit été tout prêt de renouer commerce avec la Ligue Achéenne. Que c'étoit à Persée que les Etoliens, dans leurs troubles domestiques, s'étoient adressés pour lui demander du secours, & non aux Romains. Que, soutenu par de si puissans alliés, il faisoit par lui-même des préparatifs de guerre, qui le mettoient en état de se passer de secours étrangers. Qu'il avoit trente mille hommes de pié, cinq mille chevaux, des vivres pour dix ans : qu'outre les revenus immenses qu'il tiroit chaque année des mines, il avoit de quoi stipendier pendant un pareil nombre d'années dix mille hommes de troupes étrangéres, sans compter celles du pays. Qu'il avoit amassé dans ses arsenaux des armes pour équiper trois armées aussi grosses que celle qu'il avoit actuellement; & que quand la Macédoine seroit hors d'état de lui fournir des troupes, il avoit à sa disposition la Thrace, qui étoit une pepiniére d'hommes inépuisable. Eumène ajouta, qu'il n'avançoit rien ici

sur de simples conjectures, mais sur la connoissance certaine qu'il avoit prise des faits par d'exactes informations. » Au reste, dit-il en finissant, » après m'être acquité d'un devoir » que mon respect & ma reconnois» sance pour le peuple Romain m'im» posoient, & avoir, s'il est permis » de parler ainsi, délivré ma conscien» ce ; il ne me reste qu'à prier les dieux » & les déesses de vous inspirer les » pensées & les desseins qui convien» nent à la gloire de votre Empire, » & à la sureté de vos alliés & de » vos amis, dont le salut dépend du » vôtre.

Ce discours toucha fort les Sénateurs. On ne sut point pour le présent ce qui s'étoit passé dans le Sénat, sinon que le Roi Euméne y avoit parlé, & rien ne transpira au dehors, tant on gardoit un secret inviolable dans les délibérations de cette auguste assemblée.

On donna quelques jours après audience aux Ambassadeurs du Roi Persée. Ils trouvérent le Sénat fort prévenu contre leur Maître ; & celui d'entr'eux qui portoit la parole, il s'appelloit Harpale, aigrit encore les

esprits par son discours. Il dit que Persée souhaitoit qu'on le crût sur sa parole, lorsqu'il déclaroit n'avoir rien dit ni fait qui ressentît l'ennemi. Qu'au reste, s'il s'apercevoit qu'on cherchât opiniâtrement contre lui un sujet de guerre, il sauroit bien se défendre avec courage. Que le sort des armes est toujours hazardeux, & l'événement de la guerre incertain.

Les villes de la Gréce & de l'Asie, inquiétes de l'effet que ces Ambassades produiroient à Rome, y avoient aussi envoié dés Députés sous différens prétextes; les Rhodiens sur tout, qui se doutoient bien qu'Euméne les auroit mélés dans les accusations qu'il avoit formées contre Persée, & ils ne se trompoïent pas. Dans une audience qui leur fut accordée, ils s'emportérent avec violence contre Euméne, en lui reprochant qu'il avoit soulevé la Lycie contre les Rhodiens, & qu'il s'étoit rendu plus insupportable à l'Asie qu'Antiochus même. Ce discours fit plaisir aux peuples de l'Asie qui favorisoient sous main Persée, mais déplut fort au Sénat, & n'eut d'autre effet que de rendre les Rhodiens suspects, & de faire considérer

davantage Euméne par cette espéce de conspiration qu'on voioit se former contre lui. On le renvoia comblé d'honneurs & de présens.

Harpale étant retourné en Macédoine avec le plus de diligence qu'il lui fut possible, raporta à Persée qu'il avoit laissé les Romains dans la disposition de ne pas tarder lontems à lui déclarer la guerre. Le Roi n'en étoit pas fâché, se croiant en état, avec les grands préparatifs qu'il avoit faits, de la soutenir avec succès. Il en vouloit sur tout à Euméne, par qui il soupçonnoit que Rome avoit été instruite de toutes ses démarches les plus secrettes, & ce fut contre lui qu'il commença à se déclarer, non par la voie des armes, mais par celle du crime & de la trahison. Il aposta Evandre de Créte Général de ses troupes auxiliaires, & trois Macédoniens qui lui avoient déja prété leur ministére en pareille occasion, pour assassiner ce Prince. Persée savoit qu'il se préparoit à faire un voiage à Delphes. Il adressa les assassins à une femme de condition nommée Praxo, chez qui il avoit logé lorsqu'il avoit été à Delphes. Ils se mirent en embuscade dans

Liv. lib. 42. n. 15-19.

un défilé si étroit, que deux hommes n'y pouvoient passer de front. Quand le Roi y fut arrivé, les assassins, d'une hauteur où ils s'étoient placés, roulérent contre lui deux grosses pierres, dont l'une lui tomba sur la tête, & le jetta par terre sans connoissance, & l'autre le blessa considérablement à l'une des épaules; puis ils l'accablérent encore d'une grêle de moindres pierres. Tous ceux qui l'accompagnoient prirent la fuite, excepté un seul qui demeura pour le secourir. Les assassins, comptant le Roi pour mort, s'enfuirent au haut du mont Parnasse. Ses Officiers étant revenus, le trouvérent sans mouvement, & presque sans vie. Quand enfin il fut un peu revenu à lui, on le transporta à Corinthe, & de là dans l'île d'Egine, où l'on travailla à le panser de ses blessures, mais avec tant de secret, que personne n'étoit admis dans sa chambre, ce qui donna lieu de croire qu'il étoit mort. Le bruit s'en répandit jusques dans l'Asie. Attale le crut trop facilement pour un bon frere, & se comptant déja pour Roi, songea à épouser la veuve. Euméne, à la premiére entrevûe, ne put s'empécher de

lui en faire quelques légers reproches, quoiqu'il eût résolu d'abord de dissimuler cette imprudence.

Persée avoit tenté en même tems contre lui la voie du poison par le moien de Rammius, qui avoit fait un voiage en Macédoine. C'étoit un riche citoien de Brundusé, qui recevoit chez lui tous les Généraux Romains, tous les Seigneurs étrangers, & même les Princes qui passoient par cette ville. Le Roi lui mit entre les mains un poison très subtil pour le donner à Euméne quand il le recevroit chez lui. Rammius n'avoit osé refuser cette commission, quelque horreur qu'il en eût, de peur que le Roi ne fît sur lui l'essai de ce breuvage; mais il étoit parti bien résolu de ne la point exécuter. Aiant appris que Valére, qui revenoit de son Ambassade en Macédoine, étoit à Chalcis, il alla l'y trouver, lui découvrit tout, & le suivit à Rome. Valére amenoit aussi avec lui Praxo, chez qui les assassins avoient logé à Delphes. Quand le Sénat eut entendu ces deux témoins, il ne délibéra plus, après de si noirs complots, s'il faloit déclarer la guerre à un Prince qui em-

ploioit les assassinats & les poisons pour se défaire de ses ennemis, & prit cependant toutes les mesures nécessaires pour réussir dans cette importante entreprise.

Deux ambassades qui arrivérent dans ce même tems à Rome, firent grand plaisir au Sénat. La premiére étoit de la part d'Ariarathe roi de Cappadoce, cinquiéme du même nom. Il envoioit à Rome son fils qu'il destinoit à lui succéder, pour y être élevé dès sa plus tendre enfance dans les principes des Romains, & pour s'y former au grand art de régner par la conversation & l'étude des grands hommes qu'il y verroit; & il prioit le peuple Romain de vouloir bien lui tenir lieu de pere & de tuteur. Le jeune Prince fut reçu avec toutes les marques de distinction qu'on pouvoit desirer, & le Sénat lui fit préparer aux dépens du public pour lui & pour sa suite une maison convenable. L'autre ambassade étoit des Thraces, qui demandoient de faire alliance & amitié avec les Romains.

Dès qu'Euméne fut entiérement rétabli, il se rendit à Pergame, & travailla aux préparatifs de la guerre

avec une application que le nouveau crime de son ennemi rendoit plus vive & plus ardente que jamais. Le Sénat lui envoia des Ambassadeurs pour le complimenter sur l'extrême danger qu'il venoit d'éviter. Il en fit partir aussi pour confirmer les Rois amis dans l'alliance ancienne avec le peuple Romain.

Il en avoit envoié d'autres vers Persée, pour lui porter ses plaintes, & lui demander satisfaction. Voiant qu'ils ne pouvoient obtenir d'audience pendant plusieurs jours, ils partirent pour retourner à Rome. Le Roi les fit rappeller. Ils lui représentérent que le Traité conclu avec Philippe son pere, & renouvellé depuis avec lui-même, portoit en termes exprès qu'il ne pourroit porter la guerre hors de son roiaume, ni attaquer le peuple Romain. Ils lui raportérent ensuite toutes ses contraventions à ce Traité, & le sommérent de restituer aux alliés tout ce qu'il leur avoit enlevé de force. Le Roi ne leur répondit que par des emportemens & des injures, se plaignant de l'avarice & de l'orgueil des Romains qui traitoient les Rois avec une hauteur in- *Liv. lib. 42. n. 25-27.*

supportable, & prétendoient leur faire la loi comme à des esclaves. Comme ils demandoient une réponse positive, il les remit au lendemain, voulant la leur donner par écrit. Elle portoit, Que le Traité conclu avec son pere ne le regardoit point. Que s'il l'avoit accepté, ce n'étoit point qu'il l'approuvât, mais parce qu'il n'avoit pas pu faire autrement, n'étant pas encore bien affermi sur le trône. Que si les Romains vouloient songer à un nouveau Traité, & proposer des conditions raisonnables, il délibéreroit sur ce qu'il auroit à faire. Le Roi, après leur avoir remis cet Ecrit, se retira brusquement. Les Ambassadeurs lui déclarérent que le peuple Romain renonçoit à son alliance & à son amitié. Il se retourna plein de colére, & leur dénonça, d'un ton menaçant, qu'ils eussent à sortir de son roiaume avant trois jours. De retour à Rome, ils rendirent compte de tout ce qui s'étoit passé dans leur ambassade, & ajoutérent qu'ils avoient remarqué dans toutes les villes de Macédoine par où ils avoient passé, qu'on travailloit fortement aux préparatifs de la guerre.

Les Ambaſſadeurs qu'on avoit envoiés vers les Rois alliés, raportérent qu'ils avoient trouvé Euméne en Aſie, Antiochus en Syrie, Ptolémée en Egypte, bien diſpoſés pour le peuple Romain, & prêts à faire tout ce qu'il ſouhaiteroit d'eux. Perſée les avoit tous ſollicités de ſe joindre à lui, mais inutilement. Le Sénat ne voulut point accorder d'audience aux Ambaſſadeurs de Gentius roi d'Illyrie, accuſé d'être d'intelligence avec Perſée; & il remit à entendre ceux des Rhodiens, qui s'étoient auſſi rendus ſuſpects, quand les nouveaux Conſuls ſeroient entrés en charge. Cependant [1], pour ne point perdre de tems, on donna ordre de préparer une flote de cinquante galéres pour la Macédoine, & de la faire partir au plutôt avec des troupes: ce qui fut exécuté ſans délai.

On nomma pour Conſuls P. Licinius Craſſus, & C. Caſſius Longinus. La Macédoine échut par le ſort à Licinius. An. M. 3833. Av. J.C. 171. *Liv. lib.* 42. n. 28-30. & 36.

Non ſeulement Rome & l'Italie, mais tous les Rois & toutes les villes tant de l'Europe que de l'Aſie avoient les yeux tournés ſur les deux puiſſans

peuples qui alloient entrer en guerre.

Euméne étoit animé par une ancienne haine contre Persée, & encore plus par le nouveau crime qui lui avoit presque arraché la vie dans son voiage à Delphes.

Prusias roi de Bithynie avoit résolu de ne point prendre de parti, & d'attendre l'événement. Il se flatoit que les Romains n'exigeroient pas qu'il prît les armes en leur faveur contre le frere de sa femme; & il espéroit, si Persée étoit vainqueur, que ce Prince se laisseroit aisément fléchir aux priéres de sa sœur.

Ariarathe roi de Cappadoce, outre qu'il avoit promis en son nom du secours aux Romains, se tenoit inviolablement attaché, soit pour la guerre soit pour la paix, au parti que suivoit Euméne, depuis qu'il avoit contracté avec lui affinité en lui donnant sa fille en mariage.

Antiochus songeoit à s'emparer de l'Egypte, comptant sur la foiblesse du Roi pupille, & sur l'indolence & la lâcheté de ses Tuteurs, & s'imaginoit avoir trouvé un prétexte plausible de faire la guerre à ce Prince en lui disputant la Célé-Syrie, & que les Romains,

mains, occupés à la guerre de Macédoine, n'apporteroient point d'obstacle à ses desseins ambitieux. Cependant il avoit déclaré au Sénat par ses Ambassadeurs qu'il pouvoit absolument disposer de toutes ses forces & de toutes ses troupes, & avoit répété la même promesse aux Ambassadeurs que Rome lui avoit envoiés.

Ptolémée, à cause de la foiblesse de son âge, n'étoit pas en état de disposer de lui-même. Ses Tuteurs se préparoient à la guerre contre Antiochus pour s'assurer la Célé-Syrie, & promettoient tout aux Romains pour la guerre de Macédoine.

Masinissa aidoit les Romains de blé, de troupes, d'éléphans; & il songeoit à envoier à cette guerre son fils Misagéne. Et voici quel étoit son plan, & ses vûes politiques. Masinissa souhaitoit de détruire la puissance des Carthaginois. Si les Romains étoient vainqueurs, il comptoit ne pouvoir pas exécuter ce projet, parce que les Romains ne souffriroient jamais qu'il poussât à bout les Carthaginois: en ce cas il faisoit donc état de demeurer tel qu'il étoit. Si au contraire la puissance Romaine, qui seule, par politi-

que, l'empêchoit d'étendre ses conquêtes, & qui soutenoit alors Carthage, venoit à succomber, il comptoit se rendre maître de toute l'Afrique.

Gentius roi d'Illyrie n'avoit réussi qu'à se rendre très suspect aux Romains, sans savoir néanmoins lui-même encore quel parti il devoit suivre; & il paroissoit que ce seroit par caprice & par boutade qu'il s'attacheroit aux uns ou aux autres, plutôt que par un plan fixe & par un dessein suivi.

Pour Cotys de Thrace, roi des Odryses, il s'étoit déclaré ouvertement pour les Romains.

Telle étoit la disposition des Rois à l'égard de la guerre de Macédoine. Pour ce qui regarde les peuples & les villes libres, presque par tout la populace panchoit du côté du Roi & des Macédoniens. Les sentimens des principaux qui dominoient chez ces peuples & dans ces villes étoient partagés comme en trois classes. Quelques-uns se livroient si bassement aux Romains, que par ce dévouement aveugle ils perdoient parmi leurs citoiens tout crédit & toute autorité : & de

ceux-là, peu étoient touchés de la justice du gouvernement Romain ; le grand nombre n'envisageoient que leur propre intérêt, persuadés qu'ils auroient du crédit dans leurs villes à proportion des services qu'ils rendroient aux Romains. La seconde classe étoit de ceux qui étoient absolument livrés au Roi, les uns, parce que leurs dettes & le mauvais état de leurs affaires leur faisoient souhaiter le changement ; les autres, parce que leur caractére vain & fastueux s'accommodoit davantage de la pompe qui régne dans la Cour des Rois, & dont Persée se piquoit. Une troisiéme classe, & c'étoit la plus sensée & la plus prudente, s'il eût falu prendre nécessairement parti auroit préféré les Romains aux Rois : mais si la chose eût été laissée à son choix, elle auroit souhaité qu'aucun des deux partis ne devînt plus puissant en opprimant l'autre, mais que conservant une sorte d'égalité & d'équilibre ils demeurassent toujours entr'eux en paix : parce qu'alors, l'un des deux partis prenant la protection des villes foibles qu'on voudroit opprimer, rendroit leur condition bien plus tranquille &

plus assurée. Dans cette espéce de neutralité indécise, ils regardoient comme d'un lieu sûr les combats & les dangers de ceux qui avoient pris parti pour les uns ou pour les autres.

Les Romains, après avoir, selon leur louable coutume, satisfait à tous les devoirs de la religion, avoir offert aux dieux des priéres publiques & des sacrifices, & leur avoir fait des vœux pour l'heureux succès de l'entreprise à laquelle ils se préparoient depuis lontems, déclarérent en forme la guerre à Persée roi de Macédoine, s'il ne donnoit une promte satisfaction sur divers griefs qu'on lui avoit déja expliqués plus d'une fois.

Dans le même tems survinrent des Ambassadeurs de sa part, qui dirent que le Roi leur maître étoit fort étonné qu'on eût fait passer des troupes en Macédoine; & qu'il étoit prêt de donner au Sénat toutes les satisfactions qu'on exigeroit de lui. Comme on savoit que Persée ne cherchoit qu'à gagner du tems, on leur répondit que le Consul Licinius arriveroit bientôt avec son armée en Macédoine, & que si le Roi demandoit la paix de bonne foi, il pourroit lui envoier ses

Ambassadeurs ; mais qu'il ne songeât point à en faire venir en Italie, où ils ne seroient plus reçus : & pour ceux-ci, ils eurent ordre d'en sortir avant douze jours.

Les Romains n'omettoient rien de tout ce qui pouvoit contribuer au succès de leurs entreprises. Ils envoiérent de tous côtés des Ambassadeurs vers la plupart de leurs alliés, pour animer & fortifier ceux qui leur étoient constamment attachés, pour déterminer ceux qui étoient flotans & incertains, & pour intimider ceux qui paroissoient mal disposés.

Liv. lib. 42. n. 37-44. Polyb. Legat. 63.

Pendant qu'ils étoient à Larisse en Thessalie, il y arriva des Ambassadeurs de Persée, qui avoient ordre de s'adresser à Marcius l'un des Ambassadeurs Romains, de le faire ressouvenir de l'ancienne liaison & amitié que le pere de ce Romain avoit eue avec le Roi Philippe, & de lui demander une entrevûe avec leur Maître. Marcius répondit, qu'effectivement son pere lui avoit souvent parlé de l'amitié & de l'hospitalité qui le lioit avec Philippe, & il marqua pour l'entrevûe un endroit près du fleuve Pénée. Ils s'y rendirent peu de jours

après. Le Roi avoit un grand cortége, & étoit environné d'une foule de grands Seigneurs & de Gardes. Les Ambassadeurs n'étoient pas moins bien accompagnés, plusieurs des citoiens de Larisse & des Députés des villes qui s'y étoient rendus s'étant fait un devoir de les suivre, & étant bien aises de raporter chez eux ce qu'ils auroient vû & entendu. On étoit curieux d'assister à cette entrevûe d'un grand Roi & des Ambassadeurs du plus puissant peuple de la terre.

Après quelques difficultés qui intervinrent sur le cérémonial, & qui furent bientôt levées à l'avantage du Romain qui eut les honneurs, ils s'abouchérent. L'abord fut fort gracieux de part & d'autre. Ils ne se traitérent point comme ennemis, mais plutôt comme des amis liés par le droit sacré de l'hospitalité. Marcius, qui prit le premier la parole, commença par s'excuser sur la triste nécessité où il se trouvoit de faire des reproches à un Prince pour qui il avoit une grande considération. Il déduisit ensuite fort au long tous les sujets de plainte que le peuple Romain formoit

contre lui, & les différentes atteintes qu'il avoit données aux Traités. Il insista beaucoup sur l'attentat commis contre Euméne, & finit en témoignant qu'il desiroit que le Roi pût lui fournir de bonnes raisons, & le mettre en état de plaider sa cause & de le justifier devant le Sénat.

Persée, après avoir coulé légérement sur le fait d'Euméne, qu'il paroissoit étonné qu'on osât lui imputer sans aucunes preuves plutôt qu'à tant d'autres ennemis qu'avoit ce Prince, descendit dans un grand détail, & répondit le mieux qu'il lui fut possible à tous les chefs d'accusation formés contre lui. » Ce [a] que je puis » assurer, dit-il en finissant, c'est que » ma conscience ne me reproche point » d'avoir fait sciemment & de pro» pos délibéré aucune faute contre les » Romains; & si j'en ai commis quel» qu'une par inattention, averti com-

[a] Conscius mihi sum, nihil me scientem deliquisse; &, si quid fecerim imprudentia lapsus, corrigi me & emendari castigatione hac posse. Nihil certè insanabile, nec quòd bello & armis persequendum esse censeatis, commisi: aut frustra clementiæ gravitatisque vestræ fama vulgata per gentes est, si talibus de causis, quæ vix querela & expostulatione dignæ sunt, arma capitis, & regibus sociis bella infertis. *Liv.*

» me je viens de l'être, je puis me
» corriger. Je n'ai rien fait certaine-
» ment qui mérite qu'on me pour-
» ſuive avec une haine opiniâtre com-
» me vous faites, & comme ſi j'étois
» coupable de crimes énormes & atro-
» ces, qui ne peuvent s'expier ni ſe
» pardonner. C'eſt bien ſans fonde-
» ment qu'on vante partout la clé-
» mence & la bonté du peuple Ro-
» main, ſi, pour de ſi légers ſujets,
» qui méritent à peine quelques plain-
» tes & quelques reproches, vous
» prenez les armes & portez la guer-
» re contre des Rois qui ſont vos al-
» liés.

Le réſultat de la Conférence fut que Perſée enverroit de nouveaux Ambaſſadeurs à Rome, afin de tenter toutes les voies poſſibles pour n'en point venir à une rupture & à une guerre ouverte. C'étoit un piége, que le ruſé Commiſſaire tendoit à la ſimplicité du Roi pour gagner du tems. Il feignit d'abord de trouver de grandes difficultés à la tréve que demandoit Perſée pour envoier à Rome ſes Ambaſſadeurs, & il ne parut enfin s'y rendre que par conſidération pour le Roi. La véritable raiſon étoit que les

Romains n'avoient encore ni troupes ni Général en état d'agir ; au lieu que du côté de Persée tout étoit prêt ; & que, s'il n'eût point été aveuglé par une vaine espérance de paix, il auroit dû saisir ce moment qui lui étoit si favorable & si contraire aux ennemis, & se mettre d'abord en campagne.

Après cette entrevûe, les Ambassadeurs Romains s'avancérent vers la Béotie, où il y avoit eu de grands mouvemens, les uns se déclarant pour Persée, les autres pour les Romains : mais enfin ce dernier parti l'emporta. Les Thébains, & à leur exemple les autres peuples de Béotie, firent alliance avec le peuple Romain, chacun par leurs Députés particuliers, & non par le consentement du corps entier de la nation selon l'ancien usage. C'est ainsi que les Béotiens, pour avoir pris témérairement le parti de Persée, après avoir formé pendant lontems une République qui en différentes occasions s'étoit heureusement délivrée des plus grands périls, se virent dispersés & gouvernés par autant de Conseils qu'il y avoit de villes dans la province, qui toutes, dans la suite, demeurérent indépendantes les unes

des autres, & ne formérent plus une seule Ligue comme auparavant. Et ce fut un effet de la politique Romaine, qui les divisa pour les affoiblir, sachant qu'il étoit bien plus aisé par là de les gagner & de les asservir, que si elles eussent toujours été unies toutes ensemble. Il n'y eut presque dans la Béotie que Coronée & Haliarte qui persistérent dans l'alliance avec Persée.

De la Béotie les Commissaires passérent dans le Péloponnése. L'assemblée de la Ligue Achéenne fut convoquée à Argos. Ils demandérent mille hommes seulement pour les mettre en Garnison dans Chalcis, jusqu'à ce que l'armée Romaine passât en Gréce, & ils y furent envoiés sur le champ. Marcius & Atilius, aiant terminé les affaires de la Gréce, retournérent à Rome au commencement de l'hiver.

Liv. lib. 42. n. 45-48. Polyb. Legat. 64-68.

Vers le même tems Rome envoia encore de nouveaux Commissaires vers les îles de l'Asie les plus considérables, pour les exhorter à lui donner un puissant secours dans la guerre contre Persée. Les Rhodiens se signalérent dans cette occasion. Hégésilo-

que, qui pour lors étoit Prytane, (on appelloit ainſi le premier Magiſtrat) avoit préparé les eſprits, & avoit repréſenté qu'il faloit effacer par des actions, & non ſimplement par des paroles, toutes les mauvaiſes impreſſions qu'Euméne avoit tâché d'inſpirer aux Romains ſur leur fidélité. Ainſi, à l'arrivée des Ambaſſadeurs, ils leur montrérent une flote de quarante galéres toute équipée, & prête à ſe mettre en mer au premier ordre. Une ſurpriſe ſi agréable fit un grand plaiſir aux Romains, qui s'en retournérent extrêmement contens d'un zéle ſi marqué, qui avoit même prévenu leurs demandes.

Perſée, en conſéquence de ſon entrevûe avec Marcius, envoia des Ambaſſadeurs à Rome pour y traiter de ce qui avoit été propoſé dans cette Conférence. Il chargea d'autres Ambaſſadeurs de lettres pour Rhodes & pour Byzance, dans leſquelles il expoſoit ce qui s'étoit paſſé dans l'entrevûe, & déduiſoit fort au long les raiſons ſur leſquelles ſon droit étoit appuié. Il exhortoit en particulier les Rhodiens à demeurer en repos, & à attendre en ſimples ſpectateurs quel

parti prendroient les Romains. » Si,
» malgré les Traités qui ont été faits
» entre nous, ils m'attaquent, vous
» serez, leur disoit-il, les médiateurs
» entre les deux peuples. Tout le mon-
» de est intéressé à les voir vivre en
» paix, mais il ne sied à personne plus
» qu'à vous de travailler à les réunir.
» Défenseurs, non seulement de votre
» liberté, mais encore de celle de
» toute la Gréce, plus vous avez de
» zêle & d'ardeur pour un si grand
» bien, plus vous devez vous mettre
» en garde contre quiconque auroit
» ou pourroit vous inspirer des senti-
» mens contraires. Vous [a] sentez assez
» que c'est réduire les Grecs dans une
» véritable servitude, que de les fai-
» re dépendre d'un seul peuple, sans
» leur laisser d'autre recours. « On
reçut poliment les Ambassadeurs, mais la réponse fut, qu'en cas de guerre on prioit le Roi de ne point compter sur les Rhodiens, & de ne leur rien demander qui pût troubler l'alliance qu'ils avoient faite avec les

a Cùm ceterorum id interesse, tum præcipuè Rhodiorum, quo plus inter alias civitates dignitate atque opibus excellant; quæ serva atque obnoxia fore, si nullus aliò sit quàm ad Romanos respectus. *Liv.*

Romains. Les mêmes Ambassadeurs passérent aussi en Béotie, où ils n'eurent pas beaucoup plus de contentement, si ce n'est de la part de quelques petites villes, qui se séparérent des Thébains pour embrasser le parti du Roi. *Coronée & Haliarte.*

Marcius & Atilius étant de retour à Rome, rendirent compte au Sénat de leur Commission. Ce qu'ils firent valoir sur tout, fut la ruse & l'artifice avec lequel ils avoient trompé Persée, en lui accordant une tréve qui le mettoit hors d'état de commencer dès lors la guerre avec avantage comme il le pouvoit, & qui donnoit aux Romains le tems d'achever entiérement leurs préparatifs, & de se mettre en campagne. Ils n'oublioient pas l'adresse avec laquelle ils avoient dissipé l'Assemblée générale des Béotiens, pour les empécher de s'unir à la Macédoine d'un commun consentement.

La plus grande partie du Sénat leur sut bon gré d'une conduite si sage, qui marquoit une profonde politique, & une dextérité non commune à manier les affaires. Mais les anciens, imbus d'autres principes, & qui s'en-

tenoient aux maximes antiques, dirent qu'ils ne reconnoissoient point ici le caractére Romain. Que leurs ancêtres, comptant plus sur le vrai courage que sur la ruse, avoient coutume de faire la guerre ouvertement, & non par des souterrains : qu'il faloit laisser ces indignes artifices aux Carthaginois & aux Grecs, chez qui il étoit plus glorieux de tromper l'ennemi, que de le vaincre à force ouverte. Qu'à la vérité quelquefois la ruse, dans le moment même, paroissoit mieux réussir que le courage : mais qu'une victoire remportée hautement dans un combat où l'on mesuroit de près ses forces, & que l'ennemi ne pouvoit attribuer ni au hazard ni à la tromperie, étoit d'une durée beaucoup plus stable, parce qu'elle laissoit dans les esprits une conviction intime de la supériorité de forces & de courage de la part du vainqueur.

Malgré ces remontrances des anciens, qui ne pouvoient goûter ces nouvelles maximes de politique, la partie du Sénat qui préféroit l'utile à l'honnête l'emporta ici de beaucoup, & la conduite des deux Commissaires fut approuvée. Marcius fut envoié de

nouveau avec quelques galéres dans la Gréce, pour y régler les affaires sur le pié qu'il jugeroit à propos ; & Atilius dans la Thessalie, pour s'emparer de Larissa, dans la crainte qu'à l'échéance de la tréve Persée ne se rendît maître de cette importante place, qui étoit la capitale du pays. On envoia aussi Lentulus à Thébes, pour veiller sur la Béotie.

Quoiqu'à Rome on fût déterminé à faire la guerre contre Persée, le Sénat donna audience à ses Ambassadeurs. Ils répétérent les mêmes choses qui avoient été dites dans l'entrevûe avec Marcius, & tâchérent de justifier leur Maître principalement sur l'attentat qu'on l'accusoit d'avoir commis sur la personne d'Euméne. On les écouta peu favorablement, & le Sénat leur ordonna, & à tous les Macédoniens qui étoient à Rome, de sortir incessamment de la ville, & de l'Italie dans trente jours. Le Consul Licinius, qui devoit commander en Macédoine, eut ordre de se préparer à partir au plutôt avec son armée. Le Préteur Lucrétius, qui avoit le commandement de la flote, partit avec quarante-cinq galéres, & se rendit le

cinquiéme jour de Naples dans la Céphallénie, où il attendit l'arrivée des troupes de terre.

§. II.

Le Consul Licinius & le Roi Persée se mettent en campagne. Ils campent l'un & l'autre près du fleuve Pénée, mais à quelque distance. Combat de cavalerie, où Persée remporte un avantage considérable, dont il profite mal. Il songe à faire la paix, & n'y peut réussir. Les armées de part & d'autre entrent en quartiers d'hiver.

A.M. 3833. Av. J.C. 171. Liv. lib. 42. 49-63.

LE CONSUL Licinius, après avoir offert ses vœux aux dieux dans le Capitole, partit de Rome revétu d'une cotte-d'armes selon la coutume. Le départ des Consuls, dit Tite-Live, se fait toujours avec une grande solennité & un concours incroiable; sur tout quand il s'agit d'une guerre importante & contre un puissant ennemi. Outre l'intérêt que chaque particulier peut prendre à la gloire du Consul qui part, les citoiens sont attirés à ce spectacle par la curiosité de voir le Général à la prudence & au courage duquel ils confient le sort de

la République. Mille pensées inquiétantes s'offrent alors à l'esprit sur le succès de la guerre qui est toujours douteux & incertain. On se représente lès défaites arrivées par l'ignorance & la témérité des Généraux, & au contraire les victoires qu'on a dûes à leur prudence & à leur courage. » Qui » des mortels, dit-on, peut savoir » quel sera le sort d'un Consul qui » est près de son départ, & si on le » verra, de retour avec son armée » victorieuse, monter en triomphe à » ce même Capitole d'où il est parti » après y avoir offert ses priéres aux » dieux; ou si peutêtre cette joie ne » sera point pour les ennemis «? La gloire ancienne des Macédoniens, celle de Philippe qui s'étoit rendu célébre par la guerre sur tout qu'il avoit faite contre les Romains, augmentoient beaucoup la réputation de Persée; & l'on savoit, que depuis qu'il étoit monté sur le trône, on s'étoit toujours attendu à voir éclater la guerre de sa part. Pleins de ces pensées, les citoiens conduisirent en foule le Consul hors de la ville. C. Claudius & Q. Mucius, qui tous deux avoient été Consuls, ne crurent pas

se dégrader en servant dans son armée en qualité de Tribuns des soldats, (comme qui diroit, en qualité de Colonels ou de Brigadiers) & partirent avec lui. On y joignit trois jeunes Romains illustres, P. Lentulus, & deux Manlius Acidinus. Le Consul se rendit avec eux à Brunduse, où étoit le rendez-vous de l'armée; & aiant passé la mer avec toutes ses troupes, il arriva à Nymphée sur les terres des Apolloniates.

Peu de jours auparavant Persée, sur le raport des Ambassadeurs revenus de Rome, qui assuroient qu'il ne restoit plus aucune espérance de paix, tint un grand Conseil. Les avis y furent partagés. Quelques-uns croioient qu'il faloit, ou paier un tribut si on l'exigeoit, ou céder une portion de son domaine si on l'y condannoit; en un mot souffrir, pour obtenir la paix, tout ce qui seroit supportable, plutôt que d'exposer sa personne & son roiaume au danger de périr absolument. Que si on lui laissoit une partie de son roiaume, le tems & l'occasion pourroient lui faire naître des conjonctures favorables, qui le mettroient en état, non seulement de

recouvrer tout ce qu'il auroit perdu, mais même de se rendre formidable à ceux qui maintenant faisoient trembler la Macédoine.

Le plus grand nombre étoit d'un sentiment bien différent. Ils soutenoient que, pour peu qu'il cédât, il faloit se résoudre à perdre tout son roiaume. Que ce n'étoit pas l'argent ni les terres qui piquoient l'ambition des Romains : qu'ils aspiroient à la souveraineté & à la domination. Qu'ils savoient que les plus grands roiaumes & les plus puissans empires étoient sujets à bien des révolutions. Qu'ils avoient humilié ou plutôt ruiné Carthage, sans envahir son domaine, se contentant de la tenir en respect par le voisinage de Masinissa. Qu'ils avoient relegué Antiochus & son fils au dela du mont Taurus. Qu'il n'y avoit plus que le roiaume de Macédoine capable de faire ombrage & de tenir tête aux Romains. Que la prudence demandoit que Persée, pendant qu'il en étoit encore le maître, examinât bien sérieusement en lui-même s'il vouloit, en accordant aux Romains tantôt une chose tantôt une autre, se voir enfin dépouillé de tou-

te sa puissance, chassé de ses Etats, & obligé de demander comme par grace aux Romains la permission d'aller se confiner dans la Samothrace ou dans quelque autre île, pour y passer le reste de ses jours dans le mépris & la misére, avec la douleur de survivre à sa gloire & à son empire : ou s'il n'aimoit pas mieux, armé comme il convient à un homme de courage pour défendre sa fortune & sa dignité, courir tous les risques de la guerre ; &, en cas qu'il fût vainqueur, avoir la gloire de délivrer l'univers du joug des Romains. Qu'il n'étoit pas plus étonnant qu'on chassât les Romains de la Gréce, qu'il l'avoit été qu'on fît sortir Annibal de l'Italie. Convenoit-il d'ailleurs à Persée, après s'être opposé de toutes ses forces à son frere qui vouloit usurper le roiaume, de le céder lâchement à des étrangers qui cherchoient à lui en enlever la possession ? Qu'enfin tout le monde convenoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de céder l'empire sans résistance, & rien de plus louable que d'avoir tout mis en œuvre pour s'y maintenir.

Ce Conseil se tint à Pella, ancien-

ne capitale de la Macédoine. *Puisque vous le jugez ainsi à propos*, dit le Roi, *faisons donc la guerre avec l'aide des dieux.* Il donna ordre en même tems à tous ses Généraux d'assembler leurs troupes à Citium, & il s'y rendit bientôt lui-même avec tous les Seigneurs de sa Cour & ses compagnies des Gardes, après avoir offert à Minerve surnommée Alcidéme une Hécatombe, c'est-à-dire un Sacrifice de cent bêtes. Il y trouva l'armée toute assemblée. Elle montoit, en comptant les troupes étrangéres & celles du pays, à trente-neuf mille hommes de pié, dont à peu près la moitié composoit la phalange, & à quatre mille chevaux. On convenoit, que depuis l'armée qu'Alexandre le Grand avoit menée en Asie, nul Roi de Macédoine n'en avoit eu une si nombreuse.

Ville de Macédoine.

Il y avoit vingt-six ans que Philippe avoit fait la paix avec les Romains; & comme pendant tout ce tems-là la Macédoine avoit été tranquille & sans guerre considérable, elle se trouvoit une nombreuse jeunesse en âge de porter les armes, qui avoit déja commencé à s'exercer &

à se former dans les guerres que la Macédoine avoit eu à soutenir contre les Thraces ses voisins. D'ailleurs, Philippe en premier lieu, & après lui Persée, avoient depuis lontems formé le dessein de porter la guerre contre les Romains. C'est pourquoi, dans le tems dont nous parlons, tout se trouva prêt pour la commencer.

Persée, avant que de se mettre en campagne, crut devoir haranguer ses troupes. Il monta donc sur son trône, & de là, aiant ses deux fils à ses côtés, il leur parla avec beaucoup de force. Il commença par faire un long dénombrement de toutes les injustices que les Romains avoient commises à l'égard de son pere, lesquelles l'avoient engagé à prendre le parti de leur faire la guerre : mais une mort prématurée l'avoit empéché de mettre son dessein à exécution. Il ajouta, qu'aussitôt après la mort de Philippe, les Romains lui avoient envoié des Ambassadeurs, & qu'en même tems ils avoient fait passer des troupes en Gréce pour en envahir les plus fortes places. Qu'ensuite, pour gagner du tems, ils l'avoient amusé pendant tout l'hiver par des entrevûes trompeuses

& par une tréve simulée, sous le beau prétexte de travailler à une réconciliation. Il comparoit l'armée du Consul qui étoit actuellement en marche, avec celle des Macédoniens, selon lui beaucoup supérieure à l'autre & pour le nombre des soldats, & pour le courage des troupes, & pour les provisions tant d'armes que de vivres, que son pere & lui avoient amassées avec des soins infinis pendant un grand nombre d'années. » Il ne vous reste » donc, Macédoniens, leur dit-il en finissant, » que de montrer maintenant le même courage, que firent » paroitre vos ancêtres, lorsqu'aiant » domté toute l'Europe ils passérent » en Asie, ne mettant d'autres bornes à leurs conquêtes que celles de » l'univers. Aujourd'hui il ne s'agit » pas de porter vos armes jusqu'au » fond des Indes, mais de vous conserver vous-mêmes dans la possession du roiaume de Macédoine. » Quand les Romains attaquérent » mon pere, ils couvrirent cette guerre injuste du spécieux prétexte de » rétablir la Gréce dans son ancienne liberté : maintenant ils entreprennent à front découvert de ré-

» duire en servitude la Macédoine.
» Ce fier peuple ne peut souffrir que
» l'Empire Romain ait pour voisin
» aucun Roi, ni laisser des armes en-
» tre les mains d'aucune nation belli-
» queuse. Car, n'en doutez point, si
» vous refusez de faire la guerre, &
» que vous vouliez vous soumettre
» aux ordres de ces maîtres orgueil-
» leux, il faut vous résoudre à leur
» livrer vos armes avec votre Roi &
» son roiaume.

A ces mots, toute l'armée, qui avoit applaudi modérément au reste du discours, jetta des cris de colére & d'indignation, exhortant le Roi à concevoir d'heureuses espérances, & demandant avec instance qu'on la menât contre les ennemis.

Persée ensuite donna audience aux Ambassadeurs des villes de Macédoine, qui venoient lui offrir de l'argent & des vivres, chacune selon son pouvoir, pour les besoins de l'armée. Le Roi les remercia avec bonté, mais n'accepta point leurs offres, apportant pour raison que l'armée étoit abondamment fournie de tout ce qui lui étoit nécessaire. Il leur demanda seulement des voitures, pour transporter

porter les béliers, les catapultes, & les autres machines de guerre.

Cependant les deux armées étoient en mouvement. Celle des Macédoniens, après quelques jours de marche, arriva à Sycurium, ville située au bas du mont Oeta : celle du Consul à Gomphi dans la Thessalie, après avoir surmonté d'horribles difficultés dans des chemins & dans des défilés qui étoient presque impratiquables. Les Romains eux-mêmes avouoient, que si l'ennemi avoit gardé ces défilés, il auroit pu facilement y faire périr leur armée. Le Consul s'avança à trois mille près de la contrée appellée Tripolis, & campa sur les bords du fleuve Pénée.

Dans le même tems Euméne arriva à Chalcis avec ses freres Attale & Athenée : le quatriéme, nommé Philétére, étoit resté à Pergame pour la défense du pays. Euméne & Attale se joignirent au Consul avec quatre mille hommes de pié, & mille chevaux. Ils avoient laissé à Chalcis deux mille hommes de pié sous la conduite d'Athénée, pour fortifier la garnison de cette importante place. Il vint aussi de la part des alliés d'autres

troupes, mais en assez petit nombre, & plusieurs galéres. Persée cependant envoia plusieurs détachemens pour ravager le pays voisin de Phéres, espérant que si le Consul quittoit son camp pour venir au secours des villes alliées, il pourroit le surprendre & l'attaquer à son avantage : mais son espérance fut vaine, & il se contenta de distribuer à ses soldats le butin qu'il avoit fait, qui étoit fort considérable, & consistoit principalement en bétail de toute espéce.

Le Consul & le Roi tinrent Conseil dans le même tems chacun de leur côté, pour décider par où ils devoient commencer la guerre. Le Roi, tout fier de ce qu'on lui avoit laissé ravager impunément les terres des Phéréens, étoit d'avis d'aller, sans perdre de tems, attaquer les Romains dans leur camp. Les Romains sentoient bien que leur lenteur & leurs retardemens les décrioient dans l'esprit des alliés, & ils se reprochoient à eux-mêmes de n'avoir point porté de secours à ceux de Phéres. Pendant qu'ils délibéroient sur le parti qu'ils devoient prendre, (Euméne & Attale étoient du Conseil) arrive un cour-

rier à la hâte qui leur apprend que les ennemis étoient proche avec une armée nombreuse. Sur le champ on donne le signal pour faire prendre les armes aux soldats, & l'on détache pour aller à la découverte cent chevaux, & autant de fantassins armés à la légére. Persée, sur les dix heures du matin, ne se trouvant éloigné du camp des Romains que d'une petite demie lieue, fait faire alte à son infanterie, & s'avance avec sa cavalerie & les soldats armés à la légére. A peine avoit-il fait un quart de lieue, qu'il aperçoit un gros des ennemis : il envoie contr'eux un petit corps de cavalerie, soutenu par quelques troupes armées à la légére. Comme ces deux détachemens étoient de nombre à peu près égal, & que ni de part ni d'autre on n'envoia point de nouvelles troupes à leur secours, le combat finit sans qu'on pût dire de quel côté étoit la victoire. Persée remena ses troupes à Sycurie.

Persée le lendemain à la même heure fait avancer toutes ses troupes vers le même endroit. Elles étoient suivies de chariots chargés de vaisseaux remplis d'eau : car pendant près

de six lieues on n'en trouvoit point; & le chemin étoit plein de poussiére; & il auroit pu arriver que les troupes, épuisées par la soif, eussent été obligées d'abord de combattre, ce qui les auroit fort incommodées. Les Romains s'étant tenus en repos, & aiant même fait rentrer les corps de garde dans les retranchemens, les troupes du Roi s'en retournérent dans leur camp. Elles firent la même chose pendant quelques jours, dans l'espérance que les Romains ne manqueroient pas de détacher leur cavalerie pour attaquer leur arriére garde; & que pour lors, les aiant tirés assez loin de leur camp, & le combat étant engagé, ils tourneroient face. Et comme la cavalerie du Roi l'emportoit de beaucoup sur celle des Romains aussi bien que ses fantassins armés à la légére, ils comptoient qu'ils en viendroient aisément à bout.

Ce premier dessein ne réussissant pas, le Roi alla camper plus près de l'ennemi, n'en étant plus éloigné que d'un peu plus de deux lieues. Dès la pointe du jour, aiant rangé son infanterie dans le même lieu où il avoit coutume de le faire les jours précé-

dens, c'est-à-dire à mille pas de l'ennemi, il méne toute sa cavalerie & ses troupes armées à la légére vers le camp des Romains. La poussiére qui paroissoit & plus proche que de coutume, & excitée par un plus grand nombre de troupes, y jetta l'allarme; & à peine le premier qui en apporta la nouvelle put-il faire croire que l'ennemi fût si près, parce qu'auparavant plusieurs jours de suite il n'avoit paru que sur les dix heures, & que pour lors le soleil ne commençoit qu'à se lever. Mais quand, aux cris de plusieurs qui confirmoient cette nouvelle & qui accouroient en foule des portes, il n'y eut plus moien d'en douter, le trouble fut fort grand dans le camp. Tous les Officiers se rendent précipitamment à la tente du Général, & les soldats chacun dans leur tente particuliére. La négligence du Consul, si mal instruit des mouvemens d'un ennemi qui étoit tout près de lui, & qui devoit jour & nuit le tenir en haleine, ne donne pas grande idée de son mérite.

Persée avoit rangé ses troupes à moins de cinq cens pas des retranchemens du Consul. Cotys roi des

Odryſes dans la Thrace commandoit la gauche avec la cavalerie de ſa nation : les armés à la légére étoient diſtribués d'eſpace en eſpace dans les premiers rangs. La cavalerie Macédonienne, mélée de même de Crétois, formoit l'aile droite. A la pointe des deux ailes étoit la cavalerie du Roi, & celle des troupes auxiliaires. Le Roi occupa le centre avec la cavalerie qui accompagnoit toujours ſa perſonne ; & il plaça devant lui les frondeurs & les gens de trait qui pouvoient être au nombre de quatre cens.

Le Conſul aiant rangé en bataille ſon infanterie dans le camp même, en fit ſortir la cavalerie ſeule & les troupes armées à la légére, qu'il rangea devant les retranchemens. L'aile droite, compoſée de toute la cavalerie d'Italie, étoit commandée par C. Licinius Craſſus frere du Conſul ; la gauche, compoſée de la cavalerie des Grecs alliés, par M. Valérius Lévinus : l'une & l'autre étoient entre-mélées de leurs troupes armées à la légére. Q. Mucius étoit placé dans le centre avec un corps choiſi de cavalerie ; & il avoit devant lui deux cens cavaliers Gaulois, & trois cens

trés des troupes d'Euméne. Quatre cens cavaliers de Thessalie étoient placés un peu au-dessus de l'aile gauche, comme un corps de réserve. Le Roi Euméne & Attale son frere, avec leur troupe, occupoient l'espace entre les retranchemens & les derniers rangs.

Ce ne fut ici qu'un combat de cavalerie, laquelle de part & d'autre étoit à peu près égale pour le nombre, & pouvoit monter de chaque côté à quatre mille hommes, sans compter les armés à la légére. L'action commença par les frondeurs & les gens de trait, qui étoient placés à la tête : mais ce n'en fut là que comme le prélude. Les Thraces, comme des bêtes qu'on a tenu lontems enfermées, & qui n'en deviennent que plus féroces, se jettérent les premiers avec fureur contre l'aile droite des Romains, qui, tout braves & intrépides qu'ils étoient, ne purent soutenir un choc si rude & si violent. Les fantassins armés à la légére que les Thraces avoient parmi eux, abbattoient avec leurs épées les lances des ennemis, & tantôt ils coupoient les jarrêts de leurs chevaux,

tantôt ils les perçoient dans le flanc. Persée aiant attaqué le centre des ennemis, mit d'abord les Grecs en desordre : & comme ils étoient vivement pressés dans leur fuite, la cavalerie Thessalienne, laquelle, séparée de l'aile gauche par un médiocre intervalle, formoit un corps de réserve, & qui dans le commencement de l'action n'avoit été que spectatrice & témoin du combat, fut d'un grand secours quand l'aile gauche vint à plier. Car cette cavalerie se retirant doucement & en bon ordre, après qu'elle se fut jointe aux troupes auxiliaires d'Euméne, donna une retraite assurée dans ses rangs aux fuiards qui étoient dispersés de côté & d'autre ; & voiant que l'ennemi ne les pressoit plus si vivement, elle osa même aller au devant d'eux pour les soutenir & les rassurer. Et comme cette cavalerie marchoit en bon ordre, & gardoit toujours ses rangs, celle du Roi, qui en poursuivant les fuiards s'étoit débandée, n'osa pas attendre les Thessaliens, ni en venir aux mains avec eux.

Hippias & Léonat, aiant appris l'avantage que la cavalerie avoit rem-

porté, pour ne pas faire manquer au Roi une occasion si favorable de mettre le comble à la gloire de cette journée, en poussant vivement les ennemis, & allant les attaquer dans leurs retranchemens, lui amenérent de leur propre mouvement & sans ordre la phalange Macédonienne. Il paroissoit en effet que pour peu d'effort que fît le Roi, il pouvoit rendre sa victoire complette, & que dans l'ardeur où étoient ses troupes, & dans l'effroi qu'elles avoient jetté parmi les Romains, la pleine défaite de ceux-ci étoit assurée. Pendant que, partagé entre l'espérance & la crainte, il délibéroit en lui-même sur le parti qu'il devoit prendre, Evandre * de Créte, en qui il avoit beaucoup de confiance, aiant vû la phalange en marche, accourt promtement vers Persée, & le prie avec instance de ne pas se livrer au succès présent, & de ne point engager témérairement une nouvelle action qui n'étoit pas nécessaire, & où il risquoit tout. Il lui représenta que si, content de l'avantage qu'il venoit de

*Persée s'étoit servi de son ministére pour commettre l'assassinat d'Euménes.

remporter, il demeuroit ce jour-là en repos, ou il obtiendroit des conditions d'une paix honorable; ou que, s'il préféroit le parti de la guerre, ce premier succès détermineroit infailliblement à se déclarer pour lui ceux qui jusques-là étoient demeurés neutres. Le Roi panchoit déja par lui-même vers cet avis. C'est pourquoi, aiant loué les vûes & le zêle d'Evandre, il fit sonner la retraite pour sa cavalerie, & donna ordre qu'on fît retourner l'infanterie dans le camp.

Les Romains perdirent dans ce combat deux mille hommes de leur infanterie légére au moins, & eurent deux cens cavaliers de tués, & autant de pris. De l'autre côté, vingt cavaliers seulement, & quarante fantassins demeurérent sur la place. Les vainqueurs rentrérent dans leur camp pleins de joie, les Thraces sur tout, qui portoient au haut de leurs piques en chantant & comme en triomphe les têtes des ennemis qu'ils avoient tués: c'étoit à eux principalement qu'on étoit redevable de la victoire. Les Romains au contraire plongés dans une profonde tristesse gardoient un morne silence, & pleins de fraieur s'atten-

doient à tout moment que l'ennemi alloit venir les attaquer dans leur camp. Euméne étoit d'avis qu'on transportât le camp de l'autre côté du fleuve Pénée, afin qu'il servît comme de rempart à leurs troupes ; jusqu'à ce qu'elles fussent revenues de leur fraieur. Le Consul avoit peine à prendre ce parti, qui, par un aveu si public de crainte, étoit tout-à-fait deshonorant pour lui & pour son armée : mais cependant, vaincu par la raison, & cédant à la nécessité, il fit passer ses troupes à la faveur du silence de la nuit, & alla camper sur l'autre rive du fleuve.

Persée, le lendemain, s'avança pour attaquer les ennemis, & leur livrer combat : mais il n'en étoit plus tems, & il trouva leur camp abandonné. Quand il les vit retranchés de l'autre côté de la rive, il reconnut l'énorme faute qu'il avoit faite la veille de ne pas les poursuivre vivement aussitôt après leur défaite : mais il avoua que c'en étoit une encore plus grande d'être demeuré tranquille & sans action pendant la nuit. Car, sans mettre le reste de l'armée en mouvement, s'il avoit

ſeulement détaché ſes troupes armées à la légére contre les ennemis pendant qu'en trouble & en deſordre ils paſſoient la riviére, il auroit pu ſans peine défaire une partie de leur armée.

On voit ici d'une maniére ſenſible comment arrivent les révolutions des Etats, & comment ſe prépare la chute des plus grands Empires. Il n'y a point eu de Lecteur qui n'ait dû être frapé de voir Perſée s'arréter tout court dans un moment déciſif, & manquer une occaſion l'on peut dire preſque ſûre de défaire pleinement les ennemis. Il ne faut pas être fort habile ni fort clairvoiant pour apercevoir une faute ſi groſſiére. Mais comment Perſée, qui ne manquoit ni de jugement ni d'expérience, ne l'aperçoit-il point? Une penſée lui eſt ſuggérée par un homme de confiance. Elle eſt folle, téméraire, inſenſée. Mais Dieu, qui eſt le maître des eſprits, & qui veut détruire le roiaume de Macédoine, laiſſe dominer
5 cette penſée ſeule dans l'eſprit du Roi; & en écarte toutes les autres qui auroient pu & qui devoient naturellement lui faire prendre un parti

tout opposé. Ce n'est point encore assez. Cette premiére faute pouvoit être réparée avantageusement par un peu de vigilance pendant la nuit. Il semble que Dieu ait endormi & le Prince, & toute l'armée. Il ne vient dans l'esprit d'aucun des Officiers d'observer les démarches nocturnes de l'ennemi. On ne voit ici rien que de naturel : mais l'Ecriture nous apprend à penser autrement ; & je puis bien appliquer à cet événement ce qu'elle dit des troupes & des Officiers de Saül : *Il* [a] *n'y en eut pas un seul qui vît rien, qui s'aperçût de rien, ou qui s'éveillât : mais tous dormoient, parce que le Seigneur les avoit assoupis d'un profond sommeil.*

Les Romains à la vérité, aiant mis une riviére entr'eux & l'ennemi, ne se voioient plus dans le danger prochain d'être attaqués & mis en déroute : mais l'échec qu'ils venoient de recevoir, & l'atteinte qu'ils avoient donnée à la gloire du nom Romain, les pénétroit de la plus vive douleur. Tous, dans le Conseil de guerre qu'a-

a Et non erat quisquam qui videret, & intelligeret, & evigilaret : sed omnes dormiebant, quia sopor Domini irruerat super eos. 1. Reg. 26. 12.

voit assemblé le Consul, en rejetterent la faute sur les Etoliens. On disoit que c'étoient eux qui avoient pris l'allarme & fui les premiers, que le reste des Grecs avoit été entraîné par leur exemple, & qu'on avoit vû cinq des principaux de leur nation prendre les premiers la fuite. Les Thessaliens au contraire furent loués pour leur courage, & leurs Chefs gratifiés de plusieurs marques d'honneur.

Les dépouilles remportées sur les Romains étoient considérables. On comptoit plus de quinze cens boucliers, plus de mille cuirasses, & un bien plus grand nombre de casques, d'épées, & de traits de toute sorte. Le Roi en fit de grandes largesses à tous les Officiers qui s'étoient le plus distingués, & aiant assemblé l'armée, il commença par dire que ce qui venoit d'arriver étoit à leur égard un présage heureux & un gage assuré de ce qu'ils devoient espérer pour l'avenir. Il fit l'éloge des troupes qui venoient de combattre; rehaussa en termes magnifiques la victoire remportée sur la cavalerie des Romains, qui faisoit la principale force de leur armée, & qu'ils avoient cru jusques

sa invincible ; & s'en promit une encore plus considérable sur leur infanterie, qui n'avoit échapé à leurs mains que par une fuite honteuse pendant la nuit, mais qu'il seroit aisé de forcer dans les retranchemens où la crainte la tenoit renfermée. Les soldats victorieux, qui portoient sur leurs épaules les dépouilles des ennemis qu'ils avoient tués, écoutérent ce discours avec un sensible plaisir, & se promettoient tout de leur courage, jugeant de l'avenir par le passé. L'infanterie de son côté, sur tout celle qui composoit la phalange Macédonienne, piquée d'une louable jalousie, prétendoit bien égaler à la premiére occasion & même passer la gloire de leurs compagnons. Tous en un mot demandoient avec une ardeur & un empressement incroiable qu'on les mît seulement aux mains avec les ennemis. Le Roi, après avoir renvoié l'assemblée, partit le lendemain, passa la riviére, & alla camper à Mopsium : c'étoit une hauteur située entre Tempé & Larissa.

La joie du succès heureux d'une si importante bataille s'étoit fait sentir d'abord à Persée dans toute son éten-

due. Il se regardoit comme supérieur à un peuple, qui lui-même l'étoit à l'égard de tous les Princes & de toutes les autres nations. Ce n'étoit point une victoire surprise & comme dérobée par ruse & par adresse, mais enlevée à force ouverte par la bravoure & le courage de ses troupes, & cela sous ses yeux & par ses ordres. Il avoit vû la fierté Romaine plier devant lui jusqu'à trois fois dans une seule journée : d'abord en se tenant renfermée par crainte dans son camp ; puis, dès qu'elle avoit osé en sortir, en prenant honteusement la fuite ; & enfin, en fuiant de nouveau pendant l'obscurité de la nuit, & en ne trouvant de sureté que dans l'enceinte de ses retranchemens, asyle ordinaire de la peur & de la lâcheté. Ces pensées étoient bien flateuses, & capables de faire illusion à un Prince déja trop rempli de son propre mérite.

Mais quand ces premiers transports furent un peu rassis, & que cette vapeur enivrante d'une joie subite se fut un peu dissipée, & eut fait place à la réflexion, Persée alors rendu à lui-même, & envisageant de sang froid toutes les suites de sa victoire,

commença à en être en quelque sorte effraié. Ce qu'il y avoit de sages Courtisans autour de lui, profitant de ces heureuses dispositions, hazardérent de lui donner un conseil, dont elles le rendoient capable : c'étoit de profiter de l'avantage qu'il venoit de remporter, pour obtenir des Romains une paix honorable. Ils lui représentérent que la marque d'un Prince prudent, & heureux à juste titre, étoit de ne point compter sur les faveurs présentes de la fortune, & de ne se point livrer à une prospérité éblouissante. Qu'ainsi il seroit bien d'envoier au Consul pour renouveller avec lui le Traité aux mêmes conditions que T. Quintius vainqueur avoit imposées à Philippe son pere. Qu'il ne pouvoit pas finir la guerre plus glorieusement pour lui, qu'après une bataille si mémorable; ni espérer jamais une occasion plus favorable de conclure une paix stable & assurée, que dans une conjoncture où l'échec que venoient de recevoir les Romains les rendroit plus traitables, & mieux disposés à lui accorder de bonnes conditions. Que si, malgré cet échec, les Romains, par

Polyb. Legat. 69.

une fierté qui ne leur étoit que trop naturelle, rejettoient un accommodement juste & équitable, il auroit du moins la consolation d'avoir les dieux & les hommes pour témoins de sa modération, & de l'orgueilleuse opiniâtreté des Romains.

Le Roi se rendit à ces sages remontrances, & il ne s'en étoit jamais éloigné. Le plus grand nombre aussi dans le Conseil y applaudit. On envoia donc des Ambassadeurs au Consul, qui leur donna audience devant une nombreuse assemblée. Ils dirent, Qu'ils venoient demander la paix : que Persée paieroit aux Romains le même tribut que Philippe leur avoit paié, & qu'il abandonneroit les villes, les terres, & tous les endroits que Philippe avoit abandonnés.

Quand ils furent sortis, le Conseil délibéra sur la réponse qu'il convenoit de leur faire. La fermeté Romaine parut ici avec éclat. C'étoit [a] alors la coutume de montrer dans l'adversité toute l'assurance & la fier-

a Ita tum mos erat, in adversis vultum secundæ fortunæ gerere, moderari animos in secundis. *Liv.*

é de la bonne fortune, & de faire paroitre de la modération dans la prospérité. La réponse fut : Qu'il n'y avoit point de paix pour Persée, s'il ne laissoit au pouvoir du Sénat de disposer de sa personne & de son roiaume comme il lui plairoit. Quand elle eut été raportée au Roi & à ses amis, on fut étrangement frapé d'un orgueil si extraordinaire, & , selon eux, si mal placé : & la plupart crurent qu'il ne faloit plus parler de paix, & que bientôt les Romains seroient obligés de venir demander eux-mêmes, ce qu'ils refusoient maintenant. Persée ne pensa pas de même. Il vit bien que Rome n'étoit si fiére que parce qu'elle sentoit sa supériorité ; & c'est ce qui le glaça de crainte. Il envoia de nouveau au Consul, & offrit un tribut plus considérable encore que celui dont Philippe avoit été chargé. Quand il vit que le Consul ne rabattoit rien de sa premiére réponse, n'aiant plus de paix à attendre il retourna à son camp de Sycurie d'où il étoit parti, déterminé à tenter de nouveau les hazards de la guerre.

Toute cette conduite de Persée fait

conclure, qu'il faloit qu'il eût entrepris cette guerre bien imprudemment, & sans avoir comparé ses forces & ses ressources avec celles des Romains, pour se croire heureux, après une victoire signalée, de pouvoir demander la paix, & de se soumettre aux conditions si onéreuses auxquelles son pere Philippe ne s'étoit soumis qu'après une sanglante défaite. Il paroit clair qu'il n'avoit guéres bien pris ses mesures, ni bien concerté les moiens de réussir, puisqu'après une premiére action, dont tout l'avantage est pour lui, il commence par sentir toute sa foiblesse & son infériorité, & panche en quelque sorte vers le desespoir. Pourquoi donc rompre le premier la paix? Pourquoi se rendre l'aggresseur? Pourquoi se presser si fort, pour s'arréter au premier pas? Pourquoi attendre à connoitre sa foiblesse, jusqu'à ce que sa propre victoire l'en eût instruit? Ce ne sont pas là les marques d'un Prince sage & avisé.

La nouvelle du combat de cavalerie s'étant répandue dans la Gréce, fit connoitre ce qu'on y pensoit, & découvrit à nud la disposition des es-

pris. Elle fut reçue avec joie, non seulement par les partisans de la Macédoine, mais par la plupart même de ceux à qui les Romains avoient fait du bien, dont quelques-uns ne souffroient qu'à peine leur orgueil & leur domination.

Le Préteur Lucrétius assiégeoit dans ce même tems la ville d'Haliarte en Béotie. Après une longue & vigoureuse résistance, elle fut prise enfin d'assaut, livrée au pillage, puis ruinée de fond en comble. Thébes, bientôt après, se rendit. Lucrétius alors retourna à la flote. Liv. lib. 42 n. 64-67.

Persée cependant, qui n'étoit pas loin du camp des Romains, les incommodoit fort, harcelant leurs troupes, & tombant sur leurs fourrageurs pour peu qu'ils s'écartassent. Il prit un jour jusqu'à mille chariots, remplis la plupart de gerbes de blé que les Romains venoient de moissonner, & fit six cens prisonniers. Il alla ensuite attaquer un petit corps de troupes qui étoit dans le voisinage, dont il espéroit se rendre maître sans peine; mais il y trouva plus de résistance qu'il n'avoit cru. Ce petit corps étoit commandé par un brave Officier,

nommé L. Pompeius qui s'étant retiré sur une hauteur, s'y défendit avec un courage intrépide, déterminé à périr avec tous les siens, plutôt que de se rendre. Il étoit prêt d'être accablé par le nombre, lorsque le Consul arriva à son secours avec un gros détachement de cavalerie & de troupes armées à la légére : il avoit donné ordre aux légions de le suivre. La vûe du Consul rendit le courage à Pompeius & à sa troupe, qui étoit de huit cens hommes, tous Romains. Persée manda aussitôt sa phalange : mais le Consul n'attendit pas qu'elle fût arrivée, & en vint aussitôt aux mains. Les Macédoniens, après avoir résisté quelque tems très vigoureusement, furent enfin enfoncés, & mis en déroute. Il y demeura sur la place trois cens hommes de pié, & vingt-quatre des principaux cavaliers de la Compagnie appellée l'*Escadron Sacré*, dont le Commandant même, nommé Antimaque, fut tué.

Le succès de cette action ranima les Romains, & allarma fort Persée. Aiant laissé une forte garnison à Gonne, il remena ses troupes en Macédoine.

Le Consul, après avoir soumis la Perrhébie, pris Larissa & quelques autres villes, renvoia tous les alliés excepté les Achéens, répandit ses troupes dans la Thessalie où il les laissa en quartiers d'hiver, & passa dans la Béotie à la priére des Thébains, que ceux de Coronée inquiétoient.

§. III.

Le Sénat fait une sage Ordonnance pour arrêter l'avarice des Généraux & des Magistrats qui vexoient les alliés. Le Consul Marcius, après avoir essuié de rudes fatigues, pénétre dans la Macédoine. Persée prend l'allarme, & lui en laisse l'entrée libre : puis il reprend courage. Ambassade insolente des Rhodiens à Rome.

IL NE SE FIT rien de fort mémorable l'année suivante. Le Consul Hostilius avoit envoié en Illyrie Ap. Claudius avec quatre mille hommes d'infanterie pour défendre les habitans du pays qui étoient alliés des Romains ; & celui-ci avoit trouvé le moien de joindre à ce premier corps de troupes huit mille hommes qu'il

AN. M. 3834. Av. J.C. 170. *Liv. lib. 43. n. 9. & 10.*

avoit levés parmi les alliés. Il alla camper à Lychnide, ville des Dassarétes. Près de là étoit une autre ville nommée Uscana qui appartenoit à Persée, & où il avoit une grosse garnison. Claudius, sur la parole qu'on lui avoit donnée de lui livrer la place, dans l'espérance d'y faire un riche butin, s'en approcha avec presque toutes ses troupes sans ordre, sans défiance, & sans avoir pris aucune précaution. Lorsqu'il y pensoit le moins, la garnison fit une furieuse sortie contre lui, mit toutes ses troupes en fuite, les poursuivit fort loin, & en fit un grand carnage. D'onze mille hommes à peine deux mille purent-ils se sauver dans le camp, où il en étoit resté mille pour le garder. Claudius remena à Lychnide les débris de son armée. La nouvelle de cette perte affligea beaucoup le Sénat, d'autant plus qu'elle avoit été causée par l'imprudence & l'avarice de Claudius.

C'étoit pour lors la maladie presque générale des Commandans. Le Sénat reçut diverses plaintes de plusieurs villes tant de la Gréce que d'autres provinces contre les Officiers Romains,

Polyb. Legat. 74. Liv. lib. 43. c. 17.

mains, qui les traitoient avec une avarice & une cruauté inouies. Il en punit quelques-uns, répara les torts qu'ils avoient faits aux villes, & renvoia les Ambassadeurs fort contens de la maniére dont leurs remontrances avoient été reçues. Bientôt après, pour obvier à l'avenir à de pareils desordres, il fit une Ordonnance, qui marquoit que les villes ne fourniroient rien aux Magistrats Romains au dela de ce que le Sénat auroit réglé: & cette Ordonnance fut publiée dans toutes les villes du Péloponnése.

C. Popilius & Cn. Octavius, qui furent chargés de cette commission, allérent d'abord à Thébes, dont ils louérent fort les citoiens, & les exhortérent à demeurer fermes dans l'amitié du peuple Romain. Parcourant ensuite les villes du Péloponnése, ils vantérent partout la douceur & la modération du Sénat, dont ils apportoient pour preuve le Décret qu'il venoit de faire en faveur des Grecs. Ils trouvérent une grande division presque dans toutes les villes, sur tout chez les Etoliens, causée par les deux factions qui les partageoient, l'une pour

les Romains, l'autre pour les Macédoniens. L'assemblée d'Achaïe n'étoit pas exemte de ces mouvemens, mais la sagesse de ceux qui avoient le plus d'autorité en arrêta les suites. L'avis d'Archon, l'un des principaux de la Ligue, étoit qu'on devoit se conduire selon les conjonctures, ne pas donner lieu à la calomnie d'irriter l'une ou l'autre Puissance contre la République, & éviter les malheurs où étoient tombés ceux qui n'avoient pas assez connu le pouvoir des Romains. Cet avis prévalut, & l'on convint de donner la premiére Magistrature à Archon, & de faire Polybe Capitaine général de la cavalerie.

Sur ces entrefaites, Attale aiant quelque chose à obtenir de la Ligue Achéenne, fit sonder le nouveau Magistrat, qui, déterminé à favoriser les Romains & leurs alliés, promit à ce Prince d'appuier ses demandes de tout son pouvoir. Il s'agissoit de faire révoquer un Décret, par lequel on avoit ordonné que toutes les statues du Roi Euméne seroient ôtées des lieux publics. Au premier Conseil qui se tint, on introduisit dans l'assemblée les Am-

bassadeurs d'Attale, qui demandérent qu'en considération du Prince qui les avoit envoiés, on rendît à Euméne son frere les honneurs que la République lui avoit autrefois décernés. Archon appuia sa demande, mais d'une maniére modeste. Polybe parla avec plus de force, fit valoir le mérite & les services d'Euméne, montra l'injustice du premier Décret, & conclut à le casser. Toute l'assemblée applaudit à son discours, & il fut ordonné qu'Euméne seroit rétabli dans tous ses honneurs.

C'est dans le tems dont nous parlons ici, que Rome envoia Popilius vers Antiochus Epiphane pour arréter ses entreprises sur l'Egypte, comme nous l'avons raconté ci-devant.

Le soin de la guerre de Macédoine occupoit fort les Romains. Q. Marcius Philippus, l'un des deux Consuls qui venoient d'être élus, en fut chargé. An.M.3835. Av.J.C.169. *Liv. lib. 43. n. 11. & 18-23. Polyb. Legat. 76 & 77.*

Avant qu'il partît, Persée avoit cru devoir profiter du tems de l'hiver pour faire une expédition contre l'Illyrie, qui étoit le seul endroit d'où la Macédoine eût à craindre des irruptions, pendant que le Roi seroit occupé

contre les Romains. Cette expédition lui réussit fort heureusement, & presque sans aucune perte de sa part. Il commença par le siége d'Uscana, qui étoit tombée au pouvoir des Romains, on ne sait pas comment, & la prit après une assez longue résistance. Il se rendit maître ensuite de toutes les places fortes du pays, dont la plupart avoient garnison Romaine, & il fit un grand nombre de prisonniers.

Persée envoia dans le même tems des Ambassadeurs à Gentius un des Rois d'Illyrie, pour l'engager à quitter le parti des Romains, & à embrasser le sien. Gentius y étoit assez disposé : mais il marqua que n'aiant ni préparatifs de guerre ni argent, il n'étoit point en état de se déclarer contre les Romains. C'étoit s'expliquer assez clairement. Persée, qui étoit avare, n'entendit point, ou plutôt fit semblant de ne point entendre sa demande, & lui envoia une seconde ambassade, sans parler d'argent, & il en reçut la même réponse. Polybe observe que cette crainte de faire de la dépense, qui marque une ame basse, & qui deshonore entiérement un Prince, lui fit manquer plu-

leurs entreprises, & que s'il eût voulu sacrifier quelques sommes assez peu considérables, il auroit engagé dans son parti plusieurs Républiques & plusieurs Princes. Comprent-on un tel aveuglement ! Polybe le regarde comme une punition de la part des dieux.

Persée aiant remené ses troupes en Macédoine, les fit ensuite marcher vers Stratus, ville très forte des Etoliens au dessus du golfe d'Ambracie. On lui avoit fait espérer qu'elle se rendroit aussitôt qu'il paroitroit devant ses murailles : mais les Romains le prévinrent, & y firent entrer du secours.

Dès que le printems fut venu, le Consul Marcius partit de Rome, se rendit en Thessalie, & de là, sans perdre de tems, s'avança vers la Macédoine, persuadé que c'étoit dans le cœur de ses Etats qu'il faloit attaquer Persée.

Sur le bruit que les armées Romaines étoient prêtes à se mettre en campagne, Archon, premier Magistrat des Achéens, pour justifier par des faits sa patrie des soupçons & des mauvais bruits qu'on avoit répandus

Polyb. Legat. 78.

contre elle, conseilla aux Achéens de dresser un Décret, par lequel il seroit ordonné qu'on meneroit une armée dans la Thessalie, & qu'on partageroit avec les Romains tous les périls de la guerre. Le Décret ratifié, l'on donna ordre à Archon de lever des troupes, & de faire tous les préparatifs nécessaires. On résolut ensuite d'envoier des Ambassadeurs au Consul, pour l'informer de la résolution que la République avoit prise, & pour savoir de lui où & quand il jugeoit à propos que l'armée Achéenne joignît la sienne. Polybe, notre Historien, fut choisi pour cette ambassade avec quelques autres. Ils trouvérent en arrivant les Romains hors de la Thessalie, campés dans la Perrhébie entre Azore & Dolichée, & fort embarrassés sur le chemin qu'ils devoient tenir. Ils les suivirent, pour attendre une occasion favorable de parler au Consul, & partagérent avec lui tous les dangers qu'il courut pour entrer dans la Macédoine.

Liv. lib. 44. n. 1-10. Persée, qui ignoroit quelle route prendroit le Consul, avoit placé des troupes assez considérables dans deux endroits par lesquels il étoit vraisem-

blable qu'il tenteroit le passage. Pour lui, il campa avec le reste des troupes près de Dium, marchant tantôt d'un côté tantôt de l'autre sans beaucoup de dessein.

Marcius, après une longue délibération, se détermina à passer la forêt vers la ville d'Octolophe. Il eut des peines incroiables à surmonter, tant les chemins étoient escarpés & impraticables. Il avoit eu la précaution de s'emparer d'une hauteur qui favorisoit son passage, & d'où l'on découvroit le camp des ennemis qui n'étoit pas éloigné de plus de mille pas, & tout le pays des environs de Dium & de Phila, ce qui anima beaucoup les soldats qui avoient sous leurs yeux des contrées si opulentes où ils espéroient s'enrichir. Hippias, que le Roi avoit placé dans ce passage pour le défendre avec un corps de douze mille hommes, voiant la hauteur occupée par un détachement des Romains, marcha à la rencontre du Consul qui s'avançoit avec toute son armée, harcela ses troupes pendant deux jours, & les incommoda fort par les fréquentes attaques qu'il leur donnoit. Marcius étoit fort inquiet, ne pou-

vant ni avancer avec sureté, ni reculer sans honte & même sans danger. Il ne lui restoit d'autre parti que de pousser vivement une entreprise, formée peutêtre trop hardiment & trop témérairement, mais qui ne pouvoit réussir que par une constance opiniâtre, qui souvent est suivie & couronnée à la fin d'un heureux succès. Il est certain que si le Consul avoit eu affaire à un ennemi semblable aux anciens Rois de Macédoine, dans le défilé étroit où ses troupes se trouvoient enfermées il auroit infailliblement reçu un grand échec. Mais Persée, au lieu d'envoier des troupes fraîches pour soutenir celles d'Hippias, dont il entendoit de son camp les cris qu'ils jettoient en combattant, & d'aller lui-même en personne attaquer les ennemis, s'amusoit à faire des courses inutiles avec sa cavalerie aux environs de Dium, & par cette négligence donna lieu aux Romains de se tirer du mauvais pas où ils s'étoient engagés.

Ce ne fut point sans des peines infinies, les chevaux chargés du bagage succombant sous le poids dans la descente de la montagne, & tombant

presque à chaque pas qu'ils faisoient. Les éléphans sur tout leur causérent un grand embarras. Il falut trouver un nouveau moien de les faire descendre dans ces endroits extrêmement escarpés. Aiant pris le niveau dans ces pentes, on enfonçoit en terre vers le bas dans ce chemin deux poutres, distantes l'une de l'autre un peu plus que la largeur d'un éléphant : puis on étendoit sur ces poutres des planches longues de trente piés qui formoient une espéce de pont, & on les couvroit de terre. Au bout de ce premier pont, mais à quelque intervalle, on en construisoit un second pareil, puis un troisiéme, & plusieurs autres ensuite de la même sorte. L'éléphant passoit de la terre ferme sur le pont ; &, avant qu'il fût arrivé au bout, on baissoit insensiblement les poutres qui le soutenoient, & on faisoit descendre doucement le pont avec l'éléphant, qui passoit de là sur le second pont, & ainsi des autres. Il est difficile d'exprimer les fatigues qu'ils eurent à essuier dans ce passage, les soldats étant souvent obligés de se rouler par terre avec leurs armes, parce qu'ils ne pouvoient pas s'y sou-

tenir en marchant sur leurs piés. On convenoit qu'avec une poignée de gens les ennemis auroient pu défaire entiérement toute l'armée Romaine. Enfin, après bien des peines & des dangers, elle arriva dans la plaine, & se trouva en sureté.

Polyb. Legat. 78. Comme le Consul sembloit alors avoir heureusement terminé ce qu'il y avoit de plus difficile dans son entreprise, Polybe prit ce moment pour présenter à Marcius le Décret des Achéens, & pour l'assurer de la résolution où ils étoient de venir avec toutes leurs forces partager avec lui tous les travaux & tous les périls de cette guerre. Marcius, après avoir remercié gracieusement les Achéens de leur bonne volonté, leur dit qu'ils pouvoient s'épargner la peine & la dépense où cette guerre les engageroit, qu'il les dispensoit de l'une & de l'autre, & que dans l'état où il voioit les affaires, il n'avoit nul besoin du secours des alliés. Après ce discours, les Collégues de Polybe retournérent dans l'Achaïe.

Polybe resta seul dans l'armée Romaine, jusqu'à ce que le Consul aiant appris qu'Appius, surnommé Centon,

avoit demandé aux Achéens de lui envoier cinq mille hommes en Epire, le renvoia dans son pays en l'exhortant de ne pas souffrir que sa République donnât ces troupes, & s'engageât dans des frais qui étoient tout-à-fait inutiles, puisqu'Appius n'avoit nulle raison d'exiger ce secours. Il est difficile, dit l'Historien, de découvrir le vrai motif qui portoit Marcius à parler de la sorte. Vouloit-il ménager les Achéens, ou leur tendre un piége, ou laisser Appius hors d'état de rien entreprendre ?

Pendant que le Roi étoit au bain, on vint lui apprendre que les ennemis approchoient. Cette nouvelle le jetta dans une terrible allarme. Incertain du parti qu'il devoit prendre, & de moment à autre changeant de résolution, il jettoit des cris, & plaignoit son sort de se voir vaincu sans combat. Il fit revenir les deux Officiers à qui il avoit confié la garde des passages, fit transporter dans sa flote les statues * d'or qui étoient à Dium de peur qu'elles ne tombassent entre

* *C'étoient les statues des Seigneurs qui avoient été tués au passage du Granique, qu'Alexandre avoit fait faire par Lysippe, & qu'il avoit placées à Dium.*

les mains des Romains ; donna ordre qu'on jettât dans la mer les trésors qu'il avoit à Pella, & qu'on brulât à Thessalonique toutes ses galéres. Pour lui, il se retira à Pydna.

Le Consul s'étoit engagé dans un endroit, d'où il ne pouvoit plus retourner en arriére malgré les ennemis. Il n'avoit que deux forêts par où il pouvoit passer : l'une, en perçant les vallons de Tempé pour entrer en Thessalie ; l'autre au dela de Dium, pour pénétrer dans la Macédoine : & ces deux postes importans étoient occupés par de fortes garnisons, que le Roi y avoit placées. Ainsi, si Persée, sans prendre l'allarme, eût attendu seulement dix jours, il auroit été impossible aux Romains de passer dans la Thessalie par Tempé, & le Consul n'auroit point eu de passage pour y faire entrer ses vivres. Car les chemins par Tempé sont bordés de précipices si profonds, que l'œil n'en sauroit soutenir la vûe sans éblouissement. Les troupes du Roi gardoient ce passage à quatre endroits différens, dont le dernier étoit si étroit, que dix hommes seulement bien armés en pouvoient défendre l'entrée. Ne pou-

vant donc, ni recevoir des vivres par les passages étroits de Tempé, ni y passer eux-mêmes ; il faloit regagner les montagnes par où ils étoient descendus, ce qui leur étoit devenu impraticable, parce que les ennemis en occupoient les hauteurs. L'unique parti qui leur restoit à prendre, étoit de pénétrer dans la Macédoine jusqu'à Dium à travers les ennemis : ce a qui ne leur auroit pas été moins difficile, si les dieux, dit Tite-Live, n'eussent ôté à Persée le conseil & la prudence. Car en faisant un fossé & des retranchemens au défilé fort étroit qui se trouve aux piés du mont Olympe, il leur en fermoit absolument l'entrée, & les arrétoit tout court. Mais, dans l'aveuglement où la terreur avoit jetté le Roi, il ne vit & ne fit rien de tout ce qui pouvoit le sauver, laissa toutes les entrées de son roiaume ouvertes & libres à l'ennemi, & se réfugia avec précipitation à Pydna.

Le Consul sentit bien qu'il devoit son salut à la timidité & à l'imprudence du Roi. Il donna ordre au Pré-

a Quod, nisi dii mentem Regi ademissent, ipsum ingentis difficultatis erat. *Liv.*

teur Lucrétius qui étoit à Lariſſa de s'emparer des poſtes voiſins de Tempé que Perſée avoit abandonnés, afin de préparer à ſes troupes une ſortie en cas d'accident, & envoia Popilius pour reconnoitre les paſſages qui conduiſoient à Dium. Quand il ſut que les chemins étoient ouverts & libres, il y arriva le ſecond jour, & fit camper ſon armée près d'un temple de Jupiter qui étoit dans le voiſinage, pour en empécher le pillage. Etant entré dans la ville, qui étoit remplie d'édifices magnifiques & très bien fortifiée, il fut dans le dernier étonnement de voir que le Roi l'eût ſi facilement abandonnée. Il continua ſa marche, & ſe rendit maître de pluſieurs places ſans trouver preſque aucune réſiſtance. Mais plus il avançoit, moins il trouvoit de vivres, & plus la diſette augmentoit; ce qui l'obligea de revenir à Dium. Il fut même obligé de quitter cette ville, pour ſe retirer à Phila, où le Préteur Lucrétius lui avoit marqué qu'il trouveroit des vivres en abondance. Son départ de Dium avertit Perſée qu'il devoit maintenant recouvrer par ſon courage, ce qu'il avoit perdu par ſa timi-

dité. Il reprit donc possession de cette ville, & en répara promtement les ruines. Popilius de son côté assiégea & prit Heraclée, qui n'étoit éloignée de Phila que d'un quart de lieue.

Persée, revenu de sa fraieur, & aiant repris ses esprits, souhaitoit fort qu'on n'eût pas exécuté les ordres qu'il avoit donnés de jetter dans la mer les trésors qu'il avoit à Pella, & de bruler à Thessalonique toutes ses galéres. Andronic, chargé de ce dernier ordre, avoit traîné en longueur, pour laisser lieu au repentir qui pourroit suivre de près ce commandement, comme en effet cela arriva. Nicias, moins précautionné, avoit jetté dans la mer ce qu'il avoit trouvé d'argent à Pella. Sa faute fut bientôt réparée, des plongeurs aiant retiré du fond de la mer presque tout cet argent. Pour récompense, le Roi les fit tous mourir en secret, aussi bien qu'Andronic & Nicias ; tant il avoit honte de l'indigne fraieur à laquelle il s'étoit livré, dont il ne vouloit laisser aucuns témoins ni aucunes traces.

Il se fit de part & d'autre plusieurs expéditions tant par mer que par ter- *Liv. lib. 44. n. 10-14.*

re, qui n'eurent pas beaucoup de ſuites, & ne furent pas fort importantes.

Polyb. Legat. 78.

Quand Polybe revint de ſon ambaſſade dans le Péloponnéſe, la lettre d'Appius, par laquelle il demandoit cinq mille hommes, y avoit déja été portée. Peu de tems après, le Conſeil aſſemblé à Sicyone pour délibérer ſur cette affaire, jetta Polybe dans un grand embarras. Ne point exécuter l'ordre qu'il avoit reçu de Marcius, ç'eût été une faute inexcuſable. D'un autre côté il étoit dangereux de refuſer dès troupes, qui pouvoient être utiles aux Romains, & dont les Achéens n'avoient pas beſoin. Pour ſe tirer d'une conjonćture ſi délicate, il eut recours à un Décret du Sénat Romain, qui défendoit qu'on eût égard aux lettres des Généraux, à moins qu'elles ne fuſſent accompagnées d'un ordre du Sénat, & Appius n'en avoit pas joint aux ſiennes. Il dit donc qu'avant de rien envoier à Appius, il faloit informer le Conſul de ſa demande, & attendre ce qu'il en décideroit. Par là Polybe épargna aux Achéens une dépenſe qui ſeroit montée à plus de ſix-vingt mille écus.

Cependant il arriva à Rome des Ambassadeurs de la part de Prusias roi de Bithynie & de celle des Rhodiens en faveur de Persée. Le premier s'expliqua fort modestement en déclarant que Prusias jusques-là avoit toujours été attaché au parti des Romains, & ne cesseroit de l'être tant que dureroit la guerre : mais qu'aiant promis à Persée d'emploier pour lui les bons offices auprès des Romains pour en obtenir la paix, il les prioit, si cela étoit possible, de lui accorder cette grace, & de faire de sa médiation l'usage qu'ils jugeroient à propos. Les Rhodiens tinrent un langage bien différent. Après avoir étalé avec un stile fastueux les services qu'ils avoient rendus au peuple Romain, & s'être attribué la plus grande part dans les victoires qu'ils avoient remportées, & sur tout dans celle contre Antiochus, ils ajoutérent : Que pendant que la paix subsistoit entre les Macédoniens & les Romains, ils avoient commencé à entrer en alliance avec Persée : qu'ils l'avoient suspendue malgré eux, & sans aucun sujet de plainte contre le Roi, parce qu'il avoit plu aux Romains de les enga-

Liv. lib. 44. n. 14-16.

ger dans leur parti. Que depuis trois ans que duroit cette guerre, ils en souffroient beaucoup d'incommodités. Que le commerce de la mer étant interrompu, l'île sentoit une grande disette par le retranchement des revenus & des émolumens qu'ils en retiroient. Que ne pouvant plus porter des pertes si considérables, ils avoient envoié des Ambassadeurs en Macédoine au Roi Persée, pour lui déclarer que les Rhodiens jugeoient nécessaire qu'il fît la paix avec les Romains : qu'on les avoit aussi envoiés à Rome pour y faire la même déclaration. Que si quelqu'un des deux partis refusoit de se rendre à une proposition si raisonnable, & de mettre fin à la guerre, les Rhodiens verroient ce qu'ils auroient à faire.

On juge aisément de quelle maniére fut reçu un discours si vain & si présomptueux. Il y a des historiens qui ont dit que pour toute réponse on fit lire en leur présence une Ordonnance du Sénat qui déclaroit les Cariens & les Lyciens libres. C'étoit les piquer au vif, & les mortifier par l'endroit le plus sensible : car ils prétendoient avoir autorité sur ces

deux peuples. Selon d'autres, le Sénat répondit en peu de mots : Qu'on connoissoit depuis lontems à Rome la disposition des Rhodiens, & leurs trames secrettes avec Persée. Que quand Rome l'auroit vaincu, ce que l'on espéroit qui arriveroit au premier jour, elle verroit à son tour ce qu'elle auroit à faire, & traiteroit alors ses alliés chacun selon leurs mérites. On fit pourtant à leurs Ambassadeurs les présens ordinaires.

On fit ensuite lecture de la lettre du Consul Q. Marcius, dans laquelle il rendoit compte de la maniére dont il étoit entré dans la Macédoine après avoir essuié des peines incroiables dans le passage d'un défilé fort étroit. Il ajoutoit que, par la sage prévoiance du Préteur, il avoit des vivres pour tout l'hiver, aiant reçu des Epirotes vingt mille mesures de froment, & dix mille d'orge, dont il faloit paier le prix à leurs Ambassadeurs qui étoient à Rome : qu'il faloit aussi lui envoier des habits pour les soldats, & qu'il avoit besoin de deux cens chevaux, qui fussent sur tout de Numidie, parce qu'il n'en trouvoit point dans le pays.

Tous ces articles furent exécutés exactement & promtement.

On donna après cela audience à un Seigneur de Macédoine, appellé Onésime. Il avoit toujours porté le Roi à la paix ; & le faisant souvenir que Philippe son pere, jusqu'au dernier jour de sa vie, s'étoit toujours fait lire réguliérement deux fois chaque jour le Traité qu'il avoit conclu avec les Romains, il l'avoit exhorté d'en faire autant, si non avec la même régularité, du moins de tems en tems. Ne pouvant le détourner de la guerre, il avoit commencé par se retirer des Conseils sous différens prétextes, pour ne point être témoin des résolutions qu'on y prenoit, & qu'il ne pouvoit point approuver. Enfin voiant qu'il étoit devenu suspect, & regardé tacitement comme un traître, il se réfugia chez les Romains, & fut d'un grand secours au Consul. Aiant exposé au Sénat tout ce que je viens de dire, il en fut très bien reçu, & le Sénat pourvut magnifiquement à sa subsistance.

§. IV.

Paul Emile est choisi pour Consul. Il part pour la Macédoine avec le Préteur Cn. Octavius qui commandoit la flote. Persée sollicite de tous côtés des secours : son avarice lui en fait perdre de considérables. Victoires du Préteur Anicius dans l'Illyrie. Célébre victoire remportée par Paul Emile sur Persée près de la ville de Pydna. Persée est pris avec tous ses enfans. Le commandement de la Macédoine est prorogé à Paul Emile. Décret du Sénat qui accorde la liberté aux Macédoniens & aux Illyriens. Paul Emile, pendant les quartiers d'hiver, parcourt les plus célébres villes de la Gréce. De retour à Amphipolis, il y donne une grande fête. Il prend le chemin de Rome. En passant, il abandonne toutes les villes de l'Epire au pillage. Il entre à Rome en triomphe. Mort de Persée. On accorde aussi le triomphe à Cn. Octavius & à L. Anicius.

LE TEMS des Comices, c'est-à-dire des Assemblées pour élire à Rome des Consuls approchant, tout le monde attendoit avec inquiétude sur

AN. M. 3836. Av. J.C. 168. *Liv. lib. 44. n. 17. Plut. in Æm. Paul. pag. 259-260.*

qui tomberoit un choix si important, & l'on ne parloit d'autre chose dans toutes les conversations. On n'étoit point content des Consuls qui depuis trois ans avoient été emploiés contre Persée, & qui avoient fort mal soutenu l'honneur du nom Romain. On rappelloit dans son esprit les célébres victoires remportées contre Philippe son pere, qui avoit été obligé de demander par grace la paix; contre Antiochus, qui avoit été relegué au dela du mont Taurus, & forcé de paier un gros tribut; enfin, ce qui étoit encore plus considérable, contre Annibal, le plus habile de tous les Généraux qu'on eut vûs jusques-là, contraint de quitter l'Italie après plus de seize ans de guerre, & vaincu dans sa patrie presque au pié des murailles de Carthage. Les formidables préparatifs qu'avoit fait Persée, & quelques avantages qu'il avoit remportés dans les premiéres campagnes, augmentoient la crainte des Romains. Ils voioient bien qu'il n'étoit plus tems de donner le commandement des armées à la brigue ou à la faveur, & qu'ils devoient choisir un Général qui eût de la sagesse, de l'expérien-

ce, & du courage, en un mot qui fût en état de conduire une guerre aussi importante que celle dont il s'agissoit actuellement.

Tout le monde jettoit les yeux sur Paul Emile. Il y a des occasions où un mérite singulier réunit tous les suffrages du public ; & rien n'est plus flateur qu'un tel jugement, fondé sur la connoissance des services qu'un homme a déja rendus, sur l'estime que les troupes font de sa capacité, & sur le besoin pressant qu'a l'Etat de sa valeur & de sa sagesse. Paul Emile avoit près de soixante ans : mais l'âge, sans rien diminuer de ses forces, n'avoit fait que lui ajouter une maturité de conseil & de prudence, plus nécessaire encore à un Général que le courage & la bravoure. Il avoit été nommé Consul il y avoit treize ans, & s'étoit fait estimer généralement dans son Consulat. Mais le peuple ne paia ses services que d'ingratitude, aiant refusé de l'élever de nouveau au premier rang, quoiqu'il le demandât avec assez d'empressement. Depuis plusieurs années il menoit une vie retirée & particuliére, uniquement occupé de l'éducation de

ses enfans, & jamais pere n'y réussit mieux que lui, & ne fut plus heureusement récompensé de ses peines. Tous ses parens, tous ses amis le pressoient de répondre aux vœux du peuple qui l'appelloit au Consulat: mais ne se croiant plus en état de commander, il évitoit de paroitre en public, se tenoit renfermé, & fuioit les honneurs avec autant d'empressement que les autres ont coutume de les rechercher. Cependant, quand il vit que tous les matins on s'assembloit en foule à sa porte, qu'on l'appelloit à la place, & qu'on crioit hautement contre son refus opiniâtre, il se rendit enfin à de si fortes instances, & paroissant parmi ceux qui aspiroient à cette dignité, il sembla moins aller recevoir le commandement des armées, que donner au peuple des assurances d'une victoire prochaine & complette. Le Consulat lui fut accordé d'une commune voix, &, selon Plutarque, le commandement de l'armée de Macédoine lui fut décerné préférablement à son Collégue: Tite-Live dit pourtant qu'il lui échut par le sort.

On dit que ce jour-là même, qu'il fut

fut nommé Général pour aller faire la guerre contre Persée, comme il s'en retournoit chez lui accompagné de tout le peuple qui le suivoit pour lui faire honneur, il trouva sa fille Tertia, encore petite enfant, qui fondoit en larmes. Il l'embrasse, & lui demande le sujet de ses pleurs. Tertia le serrant avec ses petits bras, & le baisant: *Vous ne savez donc pas, mon pere*, lui dit-elle, *que notre Persée est mort?* Elle parloit d'un petit chien qu'elle élevoit, & qui avoit nom *Persée*. Paul Emile, frapé de ce mot, lui dit: *A la bonne heure, ma chere enfant; j'accepte de bon cœur cet augure*. Les anciens portoient fort loin la superstition sur ces sortes de rencontres fortuites.

La maniére dont s'y prit Paul Emile pour se préparer à la guerre dont on l'avoit chargé, fit juger du succès qu'on en devoit attendre. Avant tout il demanda au Sénat qu'on envoiât des Commissaires en Macédoine pour visiter les armées & les flotes, & pour faire leur raport, après une exacte enquête, de ce qu'il faudroit ajouter de troupes soit par terre soit par mer. Ils devoient aussi s'informer, autant que cela seroit possi-

Liv. lib. 44. n. 18-22. Plut. in Æm. Paul. pag. 260.

ble, à quel nombre montoient les troupes du Roi, où elles étoient actuellement, aussi bien que celles des Romains : si ceux-ci avoient leur camp dans les forêts, ou s'ils les avoient entiérement passées, & étoient arrivés dans la plaine : sur quels alliés on pouvoit certainement compter, qui étoient ceux dont la fidélité paroissoit douteuse & chancellante, & qui l'on devoit regarder comme des ennemis déclarés : pour combien de tems on avoit des vivres, & d'où il faloit en faire transporter soit par des voitures de terre, soit dans des vaisseaux : ce qui s'étoit passé dans la derniére campagne soit dans les armées de terre, soit dans la flote. En Général habile & expérimenté il vouloit qu'on descendît dans ce détail, persuadé qu'on ne pouvoit former le plan de la campagne où il alloit entrer, ni en bien régler les opérations, que sur toutes ces connoissances. Le Sénat approuva fort de si sages mesures, & nomma des Commissaires au gré de Paul Emile, qui partirent deux jours après.

En attendant leur retour, on donna audience aux Ambassadeurs de

Ptolémée & de Cléopatre roi & reine de l'Egypte, qui portoient des plaintes à Rome contre les entreprises injustes d'Antiochus roi de Syrie. Il en a été parlé dans le volume précédent.

Les Commissaires avoient fait une grande diligence. Etant de retour à Rome, ils firent leur raport, & dirent : Que Marcius avoit forcé les passages de la Macédoine pour y faire entrer l'armée, mais avec plus de péril que d'utilité. Que le Roi s'étoit avancé dans la Piérie, & l'occupoit actuellement : que les deux camps étoient fort voisins l'un de l'autre, n'étant séparés que par le fleuve Enipée. Que le Roi évitoit le combat, & que l'armée Romaine n'étoit point en état de l'y contraindre, ni de le forcer dans ses lignes. Qu'aux autres incommodités étoit survenu un hiver fort rude*, qui se faisoit sentir vivement dans un pays de montagnes, & qui empéchoit absolument d'agir; & qu'il ne restoit de vivres que pour six jours. Qu'on faisoit monter l'armée des Macédoniens à trente mille hommes. Que, si Appius Claudius avoit eu une armée assez forte aux environs de Lychnide

dans l'Illyrie, il auroit pu fort embarrasser le Roi Gentius : mais qu'actuellement ce Général, & ce qu'il avoit avec lui de troupes, étoit en grand danger, si on ne lui envoioit au plutôt un renfort considérable, ou si on ne lui faisoit quitter le poste qu'il occupoit. Qu'après avoir visité le camp, ils s'étoient rendus à la flote. Qu'ils avoient entendu dire qu'une partie de l'équipage avoit péri de maladie; que les autres alliés, sur tout ceux de Sicile, étoient retournés chez eux; & que la flote manquoit absolument de matelots & de soldats: que ceux qui étoient restés n'avoient point reçu leur paie, & étoient sans habits. Qu'Euméne & sa flote, après s'être un peu montrés, avoient disparu presque aussitôt sans qu'on en pût dire de bonnes raisons, & qu'il ne paroissoit pas qu'on pût ni qu'on dût compter sur ses dispositions : mais, que pour Attale son frere, sa bonne volonté n'étoit pas douteuse.

Sur ce raport des Commissaires, après que Paul Emile eut dit son avis, le Sénat ordonna qu'il partiroit incessamment pour la Macédoine, aussi bien que le Préteur Cn. Octavius qui

avoit le commandement de la flote, & L. Anicius autre Préteur qui devoit succéder à Ap. Claudius aux environs de Lychnide dans l'Illyrie. Le nombre des troupes que chacun d'eux devoit commander fut réglé de la maniére qui suit.

Les troupes qui composoient l'armée de Paul Emile, montoient à vingt-cinq mille huit cens hommes: savoir deux Légions Romaines, chacune de six mille hommes de pié, & de trois cens chevaux; autant d'infanterie des Alliés d'Italie, & le double de cavalerie. Il avoit de plus six cens chevaux levés dans la Gaule Cisalpine. Ils tiroient encore quelques troupes auxiliaires de leurs alliés de Gréce & d'Asie. Le tout ne montoit pas vraisemblablement à plus de trente mille hommes. Le Préteur Anicius devoit pareillement avoir deux Légions, mais qui n'étoient composées chacune que de cinq mille deux cens hommes de pié, & de trois cens chevaux; avec dix mille hommes des Alliés d'Italie, & huit cens chevaux: ce qui faisoit en tout vingt & un mille deux cens hommes. Les troupes qui servoient sur la flote

étoient de cinq mille hommes. Ces trois corps réunis ensemble faisoient cinquante six mille deux cens hommes.

Comme la guerre qu'on se préparoit de faire cette année dans la Macédoine paroissoit de la derniére conséquence, on prit toutes les précautions capables de la faire réussir. C'étoit aux deux Consuls & au peuple à choisir les Tribuns qui devoient servir, & qui commandoient chacun à leur tour le corps entier de la Légion. Il fut ordonné qu'ils ne choisiroient pour ces emplois que des hommes qui eussent déja été en charge ; & on laissa à Paul Emile la liberté de prendre pour son armée parmi tous les Tribuns ceux qu'il lui plairoit : il y en avoit douze pour les deux Légions.

Il faut avouer que Rome se conduisit ici avec une grande sagesse. Elle avoit, comme on l'a vû, nommé d'un consentement unanime pour Consul & pour Général celui des Romains qui étoit incontestablement le plus habile guerrier de son siécle. Elle veut qu'on éléve à la charge de Tribuns les Officiers qui ont le plus

de mérite, le plus d'expérience, le plus d'habileté reconnue par des services réels, avantages que ne donnent pas toujours ni la naissance ni l'ancienneté, auxquelles aussi les Romains n'étoient point du tout astreints. Rome fait plus, & par une exception singuliére, compatible avec le gouvernement républicain, elle laisse Paul Emile maître absolu de choisir parmi les Tribuns ceux qu'il lui plaira, sachant de quelle importance il est qu'il y ait une parfaite union entre le Général & les Officiers subalternes qui servent sous lui, afin que les ordres que donne le premier, qui est comme l'ame de toute l'armée, & qui en doit régler tous les mouvemens, soient exécutés avec la derniére exactitude; ce qui ne peut se faire s'il ne régne entr'eux une grande intelligence, fondée sur l'amour du bien public, & que ni l'intérêt, ni la jalousie, ni l'ambition ne soient capables de troubler.

Après que tous ces réglemens eurent été faits, le Consul Paul Emile passa du Sénat à l'assemblée du peuple, & il y tint ce discours. » J'ai » cru apercevoir, Romains, que vous

» avez fait paroitre plus de joie encore lorsque la Macédoine m'est échue par le sort, que quand je fus nommé Consul, ou quand j'entrai en charge; & il m'a semblé que le sujet de votre joie étoit l'espérance que vous aviez que je terminerois d'une maniére digne de la grandeur & de la réputation du peuple Romain une guerre, qui, selon vous, traîne trop en longueur. J'ai lieu de croire que les mêmes dieux qui m'ont* fait écheoir la Macédoine par le sort, m'aideront aussi de leur protection pour faire & terminer cette guerre heureusement. Mais de quoi je puis vous répondre avec assurance, c'est que je ferai tous mes efforts pour ne pas rendre vaine votre espérance.
» Le Sénat a réglé sagement tout ce qui est nécessaire pour l'expédition dont je suis chargé; & comme il m'a ordonné de partir incessamment, à quoi je n'apporterai point de délai, je sai que C. Licinius mon Collégue, plein de zêle pour le bien public, travaillera à la levée & au

* *C'étoit une pensée établie de tout tems chez tous les peuples que la Divinité présidoit au sort.*

» départ des troupes qui me sont de-
» stinées, avec la même ardeur & la
» même promtitude que si c'étoit pour
» lui-même. J'aurai soin de vous man-
» der exactement, aussi bien qu'au
» Sénat, tout ce qui arrivera, & vous
» pouvez compter sur la certitude &
» la vérité de mes lettres : mais je vous
» demande par grace de ne point ajou-
» ter foi ni donner du poids par vo-
» tre crédulité aux bruits vagues &
» sans auteur qui se répandront. Je
» m'aperçoi dans cette guerre, plus
» que dans toute autre, que quelque
» force d'ame qu'on puisse avoir pour
» se mettre au dessus de ces bruits, ils
» ne laissent pas de faire impression,
» & d'inspirer je ne sai quel découra-
» gement. Il y a des gens qui dans
» les cercles, & même à table, con-
» duisent les armées, réglent nos dé-
» marches, & prescrivent toutes les
» opérations de la campagne. Ils sa-
» vent mieux que nous où il faut
» camper, & de quels postes il faut
» se saisir : dans quel tems, & par
» quel défilé, on doit entrer dans la
» Macédoine : où il est à propos d'é-
» tablir des greniers & des magazins:
» par où, soit par terre soit par mer,

» on peut faire venir des vivres ;
» quand il faut en venir aux mains
» avec l'ennemi, & quand il faut de-
» meurer en repos. Et non seulement
» ils prescrivent ce qu'il y a de meil-
» leur à faire, mais, pour peu qu'on
» s'écarte de leur plan, ils en font
» un crime au Consul, & le citent à
» leur tribunal. Sachez, Romains,
» que c'est là un grand obstacle pour
» vos Généraux. Tous n'ont pas, pour
» mépriser des bruits facheux, la fer-
» meté & la constance de Fabius, qui
» aima mieux souffrir, que le peu-
» ple, sur de pareils bruits, donnât
» atteinte à son autorité, que de lais-
» ser périr les affaires pour se con-
» server un vain nom. Je suis bien
» éloigné de croire que les Généraux
» n'aient pas besoin de recevoir des
» avis : je pense, au contraire, que
» quiconque veut seul tout conduire
» par sa tête & sans consulter, mar-
» que plus de présomption que de sa-
» gesse. Que peut-on donc faire raison-
» nablement ? C'est que personne ne
» s'ingére de donner des avis à vos
» Généraux, que ceux premiérement
» qui sont habiles dans le métier de
» la guerre, & à qui l'expérience a ap-

» pris ce que c'est que de commander ;
» & secondement, ceux qui sont sur les
» lieux, qui connoissent l'ennemi, qui
» sont témoins par eux-mêmes des
» conjonctures, & qui partagent avec
» nous les dangers. Si quelqu'un se
» flate de pouvoir m'aider de ses
» conseils dans la guerre dont vous
» m'avez chargé, qu'il ne refuse point
» de rendre ce service à la Républi-
» que, & qu'il vienne avec moi en
» Macédoine : galére, chevaux, ten-
» te, vivres, je le défraierai de tout.
» Mais si l'on ne veut pas prendre cet-
» te peine, & qu'on préfére le doux
» loisir de la ville aux dangers & aux
» fatigues du camp, qu'on ne s'avi-
» se pas de vouloir tenir le gouver-
» nail en demeurant tranquille dans
» le port. La ville, par elle-même,
» fournit un assez grande matiére de
» discours sur d'autres sujets : mais
» que pour ceux-ci elle s'impose si-
» lence, & qu'elle sache que nous ne
» ferons cas que des conseils qui se
» donneront dans le camp même.

Ce discours de Paul Emile, plein de sens & de raison, montre que les hommes, dans tous les tems, sont toujours les mêmes. On a une dé-

mangeaiſon incroiable d'examiner, de critiquer, de condanner la conduite des Généraux ; & l'on ne s'aperçoit pas qu'en cela l'on peche viſiblement & contre le bon ſens, & contre l'équité. Contre le bon ſens : car quoi de plus abſurde & de plus ridicule, que de voir des gens ſans aucune connoiſſance de la guerre & ſans aucune expérience, s'ériger en cenſeurs des plus habiles Généraux, & prononcer d'un ton de maîtres ſur leurs actions ? Contre l'équité : car les plus experts même n'en peuvent juger ſainement, s'ils ne ſont ſur les lieux, la moindre circonſtance du tems, du lieu, de la diſpoſition des troupes, des ordres même ſecrets qui ne ſont pas connus, pouvant changer abſolument les régles ordinaires. Mais il ne faut pas eſpérer qu'on ſe corrige de ce défaut, qui a ſa ſource dans la curioſité & dans la vanité naturelles à l'homme ; & les Généraux, à l'exemple de Paul Emile, font ſagement de mépriſer ces bruits de ville, & ces rumeurs de gens oiſifs, ſans occupation, & ſouvent ſans jugement.

Paul Emile, après avoir ſatisfait

selon la coutume aux devoirs de religion, partit pour la Macédoine avec le Préteur Cn. Octavius, destiné à commander la flote.

Pendant qu'on avoit travaillé à Rome aux préparatifs de la guerre, Persée de son côté ne s'étoit pas endormi. La crainte du danger prochain dont il étoit menacé l'aiant enfin emporté sur son avarice, il convint de donner à Gentius roi d'Illyrie trois cens talens d'argent, (trois cens mille écus) & acheta à ce prix son alliance. *Liv. lib. 44. n. 23-29. Polyb. Legat. 85 & 87. Plut. in Paul. Æm. pag. 260. 261.*

Il envoia en même tems des Ambassadeurs à Rhodes, persuadé que si cette île, très puissante alors sur mer, embrassoit son parti, Rome seroit fort embarrassée. Il en députa aussi vers Euméne & Antiochus, deux Rois très puissans, & fort en état de le secourir. C'étoit sagesse à Persée de recourir à ces moiens, & de chercher à se fortifier par de tels appuis : mais il s'en avise trop tard. Il auroit falu commencer par là, & en faire le premier fondement de son entreprise. Il ne songe à remuer ces puissances éloignées, que lorsqu'il est déja réduit presque à l'extrémité, & que ses affaires sont

presque absolument desespérées. C'étoit appeller plutôt des spectateurs & des associés de sa ruine, que des soutiens & des appuis. Les instructions qu'il donne à ses Ambassadeurs, sont très solides & très capables de persuader, comme on va le voir: mais il les faloit emploier trois ans plutôt, & en attendre l'effet, avant que de s'embarquer presque seul dans la guerre contre un peuple si puissant, & qui avoit tant de ressources dans ses malheurs.

Les Ambassadeurs avoient les mêmes instructions pour ces deux Rois. Ils leur représentérent qu'il y avoit une inimitié naturelle entre les Républiques & les Monarchies. Que le peuple Romain attaquoit les Rois l'un après l'autre, &, ce qui étoit le comble de l'indignité, qu'il emploioit les forces des Rois mêmes pour les ruiner successivement. Qu'ils avoient accablé son pere par le secours d'Attale: que par celui d'Euméne, & en partie aussi de son pere Philippe, Antiochus avoit été subjugué: qu'actuellement ils avoient armé contre lui Euméne & Prusias. Qu'après que le roiaume de Macédoine auroit été dé-

truit, viendroit le tour de l'Asie, dont ils avoient déja envahi une partie sous le spécieux prétexte de rétablir les villes dans leur ancienne liberté ; & que la Syrie suivroit de près. Qu'on commençoit déja à préférer Prusias à Euméne par des distinctions d'honneur particuliéres, & qu'on arrachoit à Antiochus le fruit de ses victoires en Egypte. Persée les exhortoit ou à porter les Romains à laisser la Macédoine en paix ; ou, s'ils persévéroient dans l'injuste dessein de lui faire la guerre, à les regarder comme les ennemis communs de tous les Rois. Les Ambassadeurs agirent ouvertement & sans détour avec Antiochus.

Pour ce qui regarde Euméne, ils couvrirent leur voiage du prétexte de racheter les prisonniers, & ne traitérent qu'en secret de ce qui en étoit la véritable cause. Il y avoit déja eu, sur le même sujet, plusieurs pourparlers en différens tems & en différens lieux, qui avoient commencé à rendre ce Prince fort suspect aux Romains. Ce n'est pas qu'Euméne dans le fond souhaitât que Persée pût remporter la victoire sur les Romains ; l'énorme

pouvoir qu'il auroit eu pour lors lui auroit fait ombrage, & auroit vivement piqué ſa jalouſie : il ne vouloit pas non plus ſe déclarer ouvertement contre lui, ni lui faire la guerre. Mais, croiant voir les deux partis également diſpoſés à la paix, Perſée par la crainte des maux qui pouvoient lui arriver, les Romains par l'ennui d'une guerre qui traînoit fort en longueur ; il cherchoit à ſe rendre le médiateur de cette paix, & à vendre chérement à Perſée ſa médiation, ou du moins ſon inaction & ſa neutralité. On étoit déja convenu du prix, qui étoit quinze cens talens. (quinze cens mille écus.) Il n'y avoit plus de diſpute que ſur le tems du paiement de cette ſomme. Perſée vouloit attendre que le ſervice fût rendu, & cependant mettre la ſomme en dépôt dans la Samothrace. Euméne par là ne ſe croioit pas en ſureté, parce que la Samothrace dépendoit de Perſée, & il vouloit que dès lors on lui paiât une partie de la ſomme. C'eſt ce qui rompit le traité.

Il en manqua encore un autre, qui ne lui auroit pas été moins favorable. Il avoit fait venir d'au dela

du Danube un corps de troupes Gauloises, composé de dix mille cavaliers, & d'autant de fantassins, & il étoit convenu de donner dix pieces d'or à chaque cavalier, cinq à chaque fantassin, & mille à leurs Capitaines. Ces Gaulois s'étoient établis sur les rives du Borysthéne, appellé maintenant le Niéper, & avoient pris le nom de Bastarnes. Cette nation n'étoit accoutumée ni à labourer la terre, ni à nourrir des troupeaux, ni à faire le commerce : elle vivoit de guerre, & vendoit ses services aux peuples qui vouloient l'emploier. Quand il les sut arrivés sur les frontiéres de ses Etats, il alla au devant d'eux avec la moitié de ses troupes, & donna ordre que dans les villes & les villages par où ils devoient passer on tînt des vivres préparés en abondance, du blé, du vin, & des troupeaux. Il avoit quelques présens pour les principaux Officiers, des chevaux, des harnois, des casaques : il y joignit aussi quelque argent, qui devoit être distribué entre un petit nombre : il comptoit gagner la multitude par cette amorce. Le Roi s'ar-

réta auprès du fleuve * Axius, & y campa avec ses troupes. Il députa Antigone, un des Seigneurs Macédoniens, vers les Gaulois, qui étoient environ à trente lieues de là. Antigone fut étonné quand il vit des hommes d'une taille prodigieuse, adroits à tous les exercices du corps & à bien manier les armes, fiers & audacieux en paroles pleines de bravades & de menaces. Il leur fit beaucoup valoir les ordres que son Maître avoit donnés pour qu'ils fussent bien reçus par tout où ils passeroient, & les présens qu'il leur préparoit : ensuite il les invita à s'avancer jusqu'à un certain lieu qu'il leur marquoit, & à envoier les principaux d'entr'eux vers le Roi. Les Gaulois n'étoient pas gens à se paier de paroles. Clondicus, le Chef & le Roi de ces étrangers, alla droit au fait, & demanda si l'on apportoit la somme dont on étoit convenu. Comme on ne lui donnoit point de réponse : *Allez*, dit-il, *déclarer à votre Prince, qu'avant qu'il ait envoié les otages & les sommes convenues, les Gaulois ne partiront point d'ici.* Le Roi, au

* *Axius est un fleuve de la Mygdonie.*

retour de son Député, assembla son Conseil. Il pressentit où iroient les avis ; & , comme il étoit meilleur gardien de son argent que de son roiaume , pour colorer son avarice il s'étendit fort sur la perfidie & la férocité des Gaulois, ajoutant qu'il seroit dangereux de donner entrée dans la Macédoine à une multitude si nombreuse de qui l'on auroit tout à craindre, & que cinq mille cavaliers lui suffiroient. On sentoit bien qu'il ne craignoit que pour son argent, mais personne n'osa le contredire. Antigone retourna vers les Gaulois, & leur dit que son Maître n'avoit besoin que de cinq mille cavaliers. A cette parole, il s'éleva un frémissement & un murmure général contre Persée, qui les avoit fait venir de si loin pour leur insulter. Clondicus aiant encore demandé à Antigone s'il apportoit de l'argent pour les cinq mille cavaliers, comme celui-ci cherchoit des détours & ne répondoit point nettement, les Gaulois entrérent en fureur, & peu s'en falut qu'ils ne se jettassent sur lui pour le mettre en piéces, & lui-même l'appréhendoit fort. Cependant ils respectérent

la qualité de Député, & le renvoïérent sans lui avoir fait aucun mauvais traitement. Les Gaulois partirent sur le champ, reprirent le chemin du Danube, & ravagérent la Thrace qui se trouvoit sur leur passage.

Persée, avec un renfort si considérable, auroit fort embarrassé les Romains. Il pouvoit faire passer ces Gaulois dans la Thessalie, où ils auroient ravagé le pays, & pris les places les plus fortes. Par là, demeurant tranquille auprès du fleuve Enipée, il auroit mis les Romains hors d'état & de pénétrer dans la Macédoine dont il leur fermoit l'entrée par ses troupes, & de subsister plus lontems dans le pays, parce qu'ils n'auroient plus tiré comme auparavant leurs vivres de la Thessalie, qui auroit été entiérement ravagée. L'avarice qui le dominoit, l'empécha de profiter d'un si grand avantage.

Elle lui en fit perdre encore un autre pareil. Pressé par l'état de ses affaires, & par l'extrême danger dont il se voioit menacé, il avoit enfin consenti de donner à Gentius les trois cens talens qu'il lui avoit demandés depuis plus d'un an pour lever des troupes.

& équiper une flote. Pantauchus avoit ménagé ce Traité de la part du Roi de Macédoine, & avoit commencé par faire toucher au Prince d'Illyrie dix talens (dix mille écus) sur la somme qui lui étoit promise. Gentius fit partir ses Ambassadeurs, & avec eux des gens surs pour transporter l'argent. Il leur donna ordre aussi, quand tout auroit été terminé, de se joindre aux Ambassadeurs de Persée, & d'aller ensemble à Rhodes, pour porter cette République à faire alliance avec eux. Pantauchus lui avoit représenté que si les Rhodiens y consentoient, Rome ne pourroit tenir contre ces trois puissances réunies. Persée reçut ces Ambassadeurs avec toutes les marques de distinction possibles. Après que de part & d'autre on eut livré les otages, & prété les sermens, il ne restoit plus qu'à livrer les trois cens talens. Les Ambassadeurs & les Agens de l'Illyrien se rendirent à Pella, où l'argent leur fut compté, & mis dans des caisses scellées du cachet des Ambassadeurs pour être transporté en Illyrie. Persée avoit fait dire sous main à ses gens chargés de ce transport de marcher lentement

& à petites journées, &, quand ils seroient arrivés aux frontiéres de Macédoine, de s'arréter, & d'y attendre ses ordres. Pendant tout ce tems-là, Pantauchus, qui étoit demeuré à la Cour d'Illyrie, pressoit fort le Roi de se déclarer contre les Romains par quelque acte d'hostilité. Il y arriva pour lors deux Ambassadeurs de Rome, pour faire alliance avec Gentius. Il avoit déja touché dix talens comme des arrhes, & avoit nouvelle que la somme entiére étoit en chemin. Sur les instances réitérées de Pantauchus, violant tous les droits divins & humains, il fit emprisonner les deux Ambassadeurs, sous prétexte que c'étoient des espions. Dès que Persée en eut reçu la nouvelle, le croiant engagé suffisamment & sans retour contre les Romains par ce coup d'éclat, il fit revenir ceux qui portoient les trois cens talens, se félicitant lui-même en secret de l'heureux succès de sa perfidie, & de son habileté à conserver son argent. Mais il ne faisoit que le garder & le mettre en réserve pour le vainqueur, au lieu qu'il auroit dû s'en servir pour se défendre contre lui, & pour le vaincre,

selon la maxime de Philippe & d'Alexandre son fils, les plus illustres de ses ancêtres, qui avoient coutume de dire, *Que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Les Ambassadeurs de Persée & de Gentius étant arrivés à Rhodes, y furent reçus très agréablement. On leur fit part du Décret par lequel la République avoit résolu d'emploier tout son crédit & toutes ses forces pour obliger les deux partis à faire la paix, & à se déclarer contre celui qui refuseroit d'entrer dans des propositions d'accommodement.

Dès le commencement du printems les Généraux Romains s'étoient rendus chacun à leur département : le Consul en Macédoine, Octavius à Orée avec la flote, Anicius dans l'Illyrie. *Liv. lib. 44. n. 30-32.*

Ce dernier eut un succès aussi rapide qu'heureux. Il avoit à soutenir la guerre contre Gentius. Il la termina avant qu'on sût à Rome qu'elle étoit commencée. Elle ne dura que trente jours. Aiant traité avec bonté Scorda la capitale du pays qui s'étoit rendue, les autres villes suivirent

bientôt son exemple. Gentius lui-même fut obligé de venir se jetter aux piés d'Anicius, & d'implorer sa miséricorde, avouant, les larmes aux yeux, sa faute, ou plutôt sa folie, d'avoir abandonné le parti des Romains. Le Préteur le traita humainement. Son premier soin fut de tirer de prison les deux Ambassadeurs. Il envoia l'un d'eux, nommé Perpenna, à Rome, pour y porter la nouvelle de sa victoire ; & peu de jours après y fit conduire Gentius, sa mere, sa femme, ses enfans, & son frere avec les principaux Seigneurs du pays. La vûe de prisonniers si illustres augmenta fort la joie du peuple. On rendit des actions de graces publiques aux dieux, & il se fit aux temples un grand concours de personnes de tout âge & de tout sexe.

Liv. lib. 44. n. 32-46. Plut. in Paul. Æm. pag. 261-269.

Quand Paul Emile fut approché des ennemis, il trouva Persée campé près de la mer au pié du mont Olympe dans des lieux qui paroissoient inaccessibles. Il avoit devant lui l'Enipée, dont les bords étoient fort élevés ; & sur la rive qui étoit de son côté il avoit construit de bons retranchemens, avec des tours d'espace en es-

pace,

pace, où il avoit placé des balistes & d'autres machines pour lancer des traits & des pierres contre les ennemis, s'ils osoient en approcher. Persée s'y étoit fortifié de telle sorte, qu'il se croioit dans une entiére sureté, & qu'il espéroit de consumer & de rebuter enfin Paul Emile par la longueur du tems, & par les difficultés qu'il auroit à faire subsister ses troupes dans un pays déja mangé par l'ennemi, & à s'y maintenir.

Il ne savoit pas quel adversaire on lui avoit mis en tête. Paul Emile n'étoit occupé que du soin de tout préparer pour une action, & cherchoit continuellement dans son esprit toutes sortes d'expédiens & de moiens pour faire avec succès quelque entreprise. Il commença par établir une exacte & sévére discipline dans son armée, qu'il avoit trouvé corrompue par la licence où on la laissoit vivre. Il réforma plusieurs choses soit pour les armes, soit pour les sentinelles. Les soldats étoient accoutumés à critiquer leur Général, à examiner entr'eux toutes ses actions, à lui prescrire ses devoirs, & à marquer ce qu'il devoit faire ou ne pas faire. Il

leur parla avec fermeté & dignité. Il leur fit entendre que ces discours convenoient mal au soldat : que trois choses seulement devoient l'occuper, le soin de son corps, pour le rendre robuste & agile ; le soin de ses armes, afin qu'elles fussent toujours propres & en bon état ; le soin des * vivres, afin d'être toujours prêt à partir au premier ordre : que du reste il devoit s'en reposer sur la bonté des dieux immortels, & sur la vigilance du Général. Que pour lui, il n'omettroit rien de tout ce qui seroit nécessaire pour leur donner occasion de montrer leur courage : qu'ils eussent soin seulement, quand on leur en donneroit le signal, de bien faire leur devoir.

Il est incroiable combien ce discours les anima. Les vieux soldats avouoient que ce n'étoit que de ce jour-là qu'ils avoient appris ce qu'ils devoient faire. On aperçut tout d'un coup un changement merveilleux dans le camp. Personne n'y demeuroit oisif. On voioit les soldats aiguiser leurs épées ; polir leurs casques, leurs cuirasses, leurs boucliers ; s'essaier à se mouvoir

** Chez les Romains, les soldats portoient des vivres quelquefois pour dix ou douze jours.*

agilement sous leurs armes ; agiter avec bruit leurs javelots, & faire briller leurs épées nues ; enfin se rompre & s'endurcir dans tous les exercices militaires : de sorte qu'il étoit aisé de voir, qu'à la premiére occasion qu'ils auroient d'en venir aux mains avec les ennemis, ils étoient déterminés ou à vaincre, ou à mourir.

Le camp étoit placé dans un endroit très favorable, mais qui manquoit d'eau : & c'étoit une grande incommodité pour l'armée. Paul Emile, qui songeoit à tout, voiant devant lui le mont Olympe très haut & tout couvert d'arbres fort verds & fort touffus, jugea par la quantité & par la qualité de ces arbres qu'il y avoit nécessairement dans les creux de cette montagne des sources d'eau vive, & se mit en même tems à faire des ouvertures au pié, & à creuser des puits dans le sable. A peine a en eut-on effleuré la surface, qu'on vit sortir de plusieurs sources des eaux,

a *Vix deducta summa arena erat, cùm scaturigines turbidæ primò & tenues emicare, dein liquidam multamque fundere aquam, velut deûm dono, cœperunt. Aliquantum ea quoque res duci famæ & auctoritatis apud milites adjecit.* Liv.

troubles d'abord & en petite quantité, mais bientôt après très claires & très abondantes. Cet événement, qui étoit naturel, fut regardé par les soldats comme une faveur singuliére des dieux qui avoient pris Paul Emile sous leur protection; ce qui le leur rendit encore plus cher & plus respectable.

Quand Persée vit ce qui se passoit dans le camp des Romains, l'ardeur des soldats, les mouvemens qu'ils se donnoient, les divers exercices par lesquels ils se préparoient au combat, il entra dans une vraie inquiétude, & vit bien qu'il n'avoit plus à faire à un Licinius, un Hostilius, un Marcius, & que dans l'armée Romaine tout étoit changé avec le Général. Il redoubla son attention & ses soins de son côté, anima les soldats, s'appliqua aussi à les former par différens exercices, ajouta de nouveaux retranchemens aux anciens, & travailla à mettre son camp hors d'insulte.

Cependant arrive la nouvelle de la victoire remportée dans l'Illyrie, & de la prise du Roi avec toute sa famille. Elle causa dans l'armée Romaine une joie incroiable, & excita parmi les soldats une ardeur de se si-

gnaler pareillement de leur côté, qui ne peut s'exprimer. Car c'eſt l'ordinaire, qu'entre deux armées qui agiſſent en divers endroits, l'une ne veuille point céder à l'autre en courage ni en gloire. Perſée tacha d'abord d'étoufer cette nouvelle: mais le ſoin qu'il prenoit de la diſſimuler, ne ſervit qu'à la rendre plus publique & plus certaine. L'allarme fut générale parmi ſes troupes, & leur fit craindre un ſort pareil.

Dans ce même tems arrivent les Ambaſſadeurs Rhodiens, qui venoient faire touchant la paix la même propoſition à l'armée, qui avoit excité à Rome une ſi grande indignation dans le Sénat. Il eſt aiſé de juger comment elle fut reçue dans le camp. Quelques-uns, tranſportés de colére, vouloient qu'on les renvoiât avec inſulte. Le Conſul crut leur marquer mieux ſon mépris, en leur répondant froidement qu'il leur rendroit réponſe dans quinze jours.

Pour montrer le peu de cas qu'il faiſoit de la médiation pacifique des Rhodiens, il aſſembla ſon Conſeil pour délibérer ſur les moiens d'entrer en action. Il y a apparence que l'ar-

mée Romaine, qui l'année précédente avoit pénétré jusques dans la Macédoine, en étoit sortie, & retournée en Thessalie, peutêtre pour y chercher des vivres : car maintenant on est en peine pour s'ouvrir un passage dans la Macédoine. Quelques-uns, & c'étoient les plus anciens Officiers, vouloient qu'on entreprît de forcer les retranchemens des ennemis sur les bords de l'Enipée : ils prétendoient que les Macédoniens, qui l'année précédente avoient été chassés d'endroits plus élevés & plus fortifiés, ne pourroient soutenir le choc des légions Romaines. D'autres étoient d'avis qu'Octavius avec la flote allât vers Thessalonique ravager les côtes maritimes, afin d'obliger le Roi, par cette diversion, à retirer une partie de ses troupes de l'Enipée, pour la défense de son pays, & à laisser ainsi quelque passage ouvert. Il est bien important qu'un Général habile & expérimenté soit maître de prendre le parti qui lui plait davantage. Paul Emile avoit des vûes toutes différentes. Il voioit que la rive de l'Enipée, tant par sa situation naturelle, que par les fortifications qu'on y avoit

ajoutées, étoit inacceſſible. D'ailleurs il ſavoit, ſans parler des machines diſpoſées de toutes parts, que les troupes ennemies étoient beaucoup plus habiles que les ſiennes à lancer des javelots & des traits. Entreprendre de forcer des lignes auſſi impénétrables que celles-là, ç'eût été expoſer les troupes à la boucherie; & un bon Général épargne le ſang des ſoldats, parce qu'il s'en regarde comme le pere, & qu'il croit devoir les ménager comme ſes enfans. Il ſe tint donc quelques jours en repos ſans faire le moindre mouvement. On prétend, dit Plutarque, qu'il n'y a point d'exemple que deux armées ſi nombreuſes aient été ſi lontems en préſence dans une paix ſi profonde, & dans une ſi grande tranquillité. En tout autre tems le ſoldat, plein d'ardeur & d'impatience, auroit murmuré: mais Paul Emile lui avoit appris à ſe laiſſer conduire.

Enfin, à force de chercher & de s'informer, il apprit de deux marchands Perrhébiens, dont la prudence & la fidélité lui étoient connues, qu'il y avoit un chemin, qui, en traverſant la Perrhébie, menoit à Py-

thium, ville ſituée au plus haut du mont * Olympe ; que ce chemin n'étoit pas d'un difficile accès, mais qu'il étoit bien gardé : Perſée y avoit envoié un détachement de cinq mille hommes. Il conçut, qu'en faiſant attaquer de nuit & à l'improviſte ce corps de garde par de bonnes troupes, on pourroit le chaſſer de ce poſte, & s'en emparer. Il s'agiſſoit de tromper l'ennemi, & de lui cacher ſon deſſein. Il fait venir le Préteur Octavius, & s'étant ouvert à lui, il lui ordonne d'aller à Héraclée avec ſa flote, & de prendre aſſez de vivres pour mille hommes pendant dix jours, afin de faire croire à Perſée qu'on alloit ravager la côte maritime. En même tems il fait partir Fabius Maximus ſon fils encore tout jeune, & Scipion Naſica gendre de Scipion l'Africain, ſans leur découvrir encore ſon véritable deſſein ; leur donne un détachement de cinq mille hommes de troupes choiſies, & leur fait prendre le chemin de la mer vers Héraclée, comme s'ils devoient s'y embarquer,

* *Le mont Olympe, à l'endroit où étoit Pythium, avoit de hauteur priſe perpendiculairement plus de dix ſtades, c'eſt-à-dire plus d'une demie lieue.*

ſelon ce qui avoit été propoſé dans le Conſeil. Quand ils furent arrivés, le Préteur leur fit ſavoir les ordres du Conſul. Dès que la nuit fut venue, quittant le chemin de la mer, ils s'avancent, ſans s'arrêter, vers Pythium à travers les montagnes & les rochers, conduits par les deux guides de Perrhébie. On étoit convenu qu'ils y arriveroient le troiſiéme jour vers la fin de la nuit.

Cependant Paul Emile, pour amuſer l'ennemi & lui ôter toute autre penſée, le lendemain dès le matin détache ſes troupes armées à la légére comme pour attaquer les Macédoniens. Il ſe donna un léger combat dans le lit même de la riviére qui étoit fort baſſe. Des deux côtés la rive, depuis le haut juſqu'au lit de la riviére, avoit dans ſa pente l'eſpace de trois cens pas; & le lit même en avoit mille de largeur. L'action ſe paſſa à la vûe du Roi & du Conſul, qui étoient, chacun avec leurs troupes, à la tête de leur camp. Le Conſul fit ſonner la retraite vers le midi. La perte fut à peu près égale de part & d'autre. Le jour ſuivant le combat recommença encore de la même ſor-

te, & à peu près à la même heure, mais il fut plus vif, & dura plus lontems. Les Romains n'avoient pas affaire seulement à ceux avec qui ils en venoient aux mains : ils étoient encore accablés de traits & de pierres que lançoient contr'eux les ennemis du haut des tours disposées le long du rivage. Le Consul perdit beaucoup plus de monde ce jour-là, & fit retirer ses troupes plus tard. Le troisiéme jour, Paul Emile se tint en repos, & parut avoir dessein de tenter un autre passage plus près de la mer. Persée ne se doutoit en aucune maniére du danger qui le menaçoit.

Scipion étoit arrivé la nuit du troisiéme jour près de Pythium. Ses troupes étoient fort fatiguées : il les fit reposer le reste de la nuit. Persée cependant étoit fort tranquille. Mais tout-à-coup un transfuge de Créte, qui s'étoit dérobé des troupes de Scipion, alla le tirer de cette sécurité, en lui apprenant le circuit que faisoient les Romains pour le surprendre. Le Roi, effraié de cette nouvelle, détache sur le champ dix mille soldats étrangers avec deux mille Macédoniens sous la conduite de Milon, & lui ordonne de faire toute

la diligence possible pour occuper une hauteur qui restoit à passer aux Romains, avant que d'arriver à Pythium. Il les prévint en effet. Il y eut un combat fort rude sur cette hauteur, & la victoire demeura quelque tems douteuse. Mais enfin les troupes du Roi furent forcées de toutes parts, & mises en déroute. Scipion les poursuivit vivement, & mena sa troupe victorieuse dans la plaine.

Les fuiards étant arrivés dans le camp de Persée, y répandirent une si grande terreur, que ce Prince délogea sur l'heure, & se retira par ses derriéres saisi de fraieur, & presque sans espérance. Il tint un grand Conseil pour délibérer sur le parti qu'il faloit prendre. Il s'agissoit de savoir s'il devoit s'arréter devant les murailles de Pydna, pour tenter le hazard d'une bataille; ou partager ses troupes dans ses places, les bien munir de vivres, & y attendre les ennemis, qui ne pourroient pas subsister lontems dans un pays qu'il auroit pris soin de ravager, & qui ne fourniroit ni fourrages pour les chevaux, ni nourriture pour les hommes. Ce dernier parti avoit de grands inconvé-

niens, & marquoit un Prince réduit à la derniére extrémité, & à qui il ne restoit ni ressource ni espérance, sans parler de la haine qu'exciteroit contre lui le ravage des terres commandé & exécuté par le Roi même. Pendant que Persée, incertain du parti qu'il doit prendre, flote dans ce doute, les principaux Officiers lui représentent que son armée est très supérieure à celle des Romains, que ses troupes sont très résolues de bien faire aiant à défendre leurs femmes & leurs enfans: qu'étant lui-même le témoin de toutes leurs actions, & combattant à leur tête, elles redoubleront de courage, & donneront à l'envi des marques de leur valeur. Ces raisons raniment le Prince. Il se retire sous les murs de Pydna, y établit son camp, se prépare à donner bataille, n'oublie rien pour profiter de l'avantage des lieux, assigne à chacun son poste, & donne tous les ordres avec beaucoup de présence d'esprit, résolu d'attaquer les Romains dès qu'ils paroitroient.

Le lieu où il campoit étoit une campagne rase & unie, très propre à mettre en bataille un corps nombreux de gens de pié pesamment armés. A

droit & à gauche il y avoit des coteaux, qui, touchant les uns aux autres, fournissoient une retraite sûre à l'infanterie légére, & aux gens de trait, & leur donnoient aussi moien de dérober leur marche, & d'aller enveloper l'ennemi, & l'attaquer par les flancs. Tout le front de l'armée étoit couvert de deux petites riviéres, qui n'avoient pas alors beaucoup d'eau à cause de la saison, (car on étoit sur la fin de l'été) mais dont les rives escarpées ne laisseroient pas de faire de la peine aux Romains, & de rompre leurs rangs.

Paul Emile étant arrivé à Pythium, & aiant rejoint le détachement de Scipion, descend dans la plaine, & marche en ordre de bataille vers l'ennemi en cotoiant toujours la mer, d'où la flote Romaine lui envoioit des vivres sur des barques. Mais, quand il fut arrivé à la vûe des Macédoniens, & qu'il eut considéré la bonne disposition de leur armée & le nombre de leurs troupes, il fit alte pour penser à ce qu'il avoit à faire. Les jeunes Officiers, pleins d'ardeur & d'impatience pour le combat, s'avancent à la tête des troupes, s'approchent de

lui, & le conjurent de donner sans différer davantage. Scipion, dont la confiance étoit augmentée par le succès qu'il venoit d'avoir sur le mont Olympe, se distingue sur tous les autres par son empressement, & fait de plus fortes instances. Il lui représente que les Généraux qui l'avoient précédé, avoient donné lieu à l'ennemi par leurs délais de s'échaper de leurs mains. Qu'il craignoit que Persée ne s'enfuît pendant la nuit, & qu'on ne fût obligé de le poursuivre avec grande peine & grand danger jusques dans le fond de son roiaume, en faisant prendre de longs circuits à l'armée au travers des défilés & des forêts, comme il étoit arrivé les derniéres années. Il lui conseilloit donc, pendant que l'ennemi étoit dans une pleine campagne, de l'attaquer sur le champ, & de ne pas perdre une si belle occasion de le vaincre.

» Autrefois, dit le Consul au jeune Scipion en lui répondant, » j'ai » pensé comme vous faites aujour- » d'hui; & un jour vous penserez aussi » comme moi. Je vous rendrai com- » pte de ma conduite dans un autre » tems: reposez-vous en maintenant

» sur la prudence d'un ancien Géné-
» ral. « Le jeune Officier se tut, bien persuadé que le Consul avoit de bonnes raisons pour en user ainsi.

En achevant ces mots, il commanda que les troupes qui étoient à la tête de l'armée exposées à la vûe de l'ennemi, se missent en bataille, & présentassent un front comme pour combattre. Elles étoient rangées, selon la coutume des Romains, sur trois lignes. En même tems des pionniers, couverts par ces trois lignes, travaillérent à former un camp. Comme ils étoient en grand nombre, l'ouvrage fut bientôt achevé. Alors le Consul fit défiler peu à peu ses bataillons, en commençant par les derniers qui étoient les plus voisins des travailleurs, & retira toute son armée dans ses retranchemens, sans confusion, sans desordre, & sans que l'ennemi s'en fût aperçu. Le Roi de son côté, voiant que les Romains refusoient de combattre, se retira aussi dans son camp.

Hastati. Principes. Triarii.

C'étoit [a], chez les Romains, une loi inviolable, n'eussent-ils eu à sé-

[a] Majores vestri castra munita portum ad omnes casus exercitus ducebant esse.... Patria altera

journeé dans un endroit qu'un jour ou une nuit, de s'enfermer dans un camp, & de s'y bien fortifier. Par là ils se mettoient hors d'insulte, & évitoient toute surprise. Les soldats regardoient cette demeure militaire comme leur ville : les retranchemens leur tenoient lieu de murailles, & les tentes de maisons. En cas de bataille, si l'armée étoit vaincue, le camp lui servoit de retraite & d'asyle ; & , si elle étoit victorieuse, elle y trouvoit un repos tranqüille.

La nuit étant venue, & les troupes aiant pris de la nourriture, comme on ne songeoit qu'à aller prendre du repos, tout-à-coup la lune, qui étoit dans son plein & déja fort haute, commença à s'obscurcir, & la lumiére lui manquant peu à peu, elle changea plusieurs fois de couleur, & s'éclipsa enfin toute entiére. Un Tribun de soldats, appellé C. Sulpitius Gallus, qui étoit un des principaux Officiers de l'armée, aiant assemblé la veille les soldats avec la permission

est militaris hæc sedes vallumque pro mœnibus, & tentorium suum cuique militi domus ac penates sunt... Castra sunt victori receptaculum, victo perfugium. *Liv. lib.* 44. *n.* 39.

du Consul, les avoit avertis de cette éclipse, & avoit marqué le moment précis où elle devoit commencer, & le tems qu'elle devoit durer. Les soldats Romains ne furent donc point étonnés de cet accident, ils crurent seulement que Sulpitius avoit une sagesse plus qu'humaine. Mais tout le camp des Macédoniens fut saisi d'épouvante & d'horreur, & un bruit sourd se répandit dans toute l'armée que ce prodige les menaçoit de la perte du Roi.

Le lendemain au point du jour, Paul Emile, qui étoit fort religieux observateur de toutes les cérémonies prescrites pour les sacrifices, ou plutôt qui étoit fort superstitieux, se mit à immoler des beufs à Hercule. Il en immola jusqu'à vingt de suite, sans pouvoir trouver dans ces victimes aucun signe favorable. Enfin au vingt & uniéme il crut en voir qui lui promettoient la victoire s'il ne faisoit que se défendre sans attaquer. En même tems il voue à ce même dieu un sacrifice de cent beufs, & des Jeux publics. Aiant achevé toutes ces cérémonies de religion vers les neuf heures, il assemble son Conseil. Il avoit

entendu les plaintes qu'on faisoit de sa lenteur à attaquer les ennemis. Il voulut bien, dans cette assemblée, rendre compte de sa conduite, sur tout par raport à Scipion à qui il l'avoit promis. Les raisons qu'il avoit eues de ne pas donner le combat la veille, étoient : Premiérement, parce que l'armée ennemie étoit beaucoup supérieure en nombre à la sienne, qu'il avoit été obligé d'affoiblir encore considérablement par le gros détachement destiné à garder les bagages. En second lieu, y auroit-il eu de la prudence de mettre aux mains avec des troupes toutes fraîches les siennes, qui étoient épuisées par une longue & pénible marche, par le poids excessif de leurs armes, par l'ardeur du soleil qui les avoit toutes brulées, & par une soif qui leur causoit des peines insupportables. En dernier lieu il insista fortement sur la nécessité indispensable pour un bon Général de ne point donner la bataille avant que d'avoir derriére lui un camp bien retranché, qui pût, en cas d'accident, servir de retraite à l'armée. La conclusion de son discours fut de se préparer pour ce jour-là au combat.

On voit ici [a] qu'autre est le devoir des soldats & des Officiers subalternes, autre celui du Général. Les premiers ne doivent s'occuper que du soin & du desir de combattre : c'est au Général, qui a dû tout prévoir, tout peser, tout comparer, à prendre son parti après une mûre délibération ; & souvent par un sage délai de quelques jours ou même de quelques heures, il sauve une armée, qu'un empressement inconsidéré auroit exposée au danger de périr.

Quoique des deux côtés la résolution de combattre fût prise, cependant ce fut plutôt une espéce de hazard qui engagea la bataille, que l'ordre des Généraux, qui de part ni d'autre ne se pressoient pas beaucoup. Des soldats Thraces chargérent quelques Romains qui revenoient du fourrage. Sept cens Liguriens coururent au secours de ces fourrageurs. Les Macédoniens firent avancer des troupes pour soutenir les Thraces ; & les renforts qu'on envoioit aux uns

a Divisa inter exercitum Ducesque munia. Militibus cupidinem pugnandi convenire : Duces providendo, consultando, cunctatione sæpius quàm temeritate prodesse. *Tacit. Hist. lib. 3. cap. 20.*

& aux autres grossissant toujours, enfin la bataille se trouva engagée.

Il est fâcheux que nous aions perdu l'endroit où Polybe, & après lui Tite-Live, décrivoient l'ordre de cette bataille : c'est ce qui me met hors d'état d'en donner une juste idée, ce que nous en dit Plutarque étant tout différent du peu qui en reste dans Tite-Live.

La charge étant commencée, la phalange Macédonienne se distingua parmi toutes les troupes du Roi d'une maniére particuliére. Paul Emile alors s'avance aux premiers rangs & trouve que les Macédoniens, qui formoient la tête de la phalange, enfonçoient le fer de leurs piques dans les boucliers de ses soldats, de sorte que ceux-ci, quelque effort qu'ils fissent, ne pouvoient les atteindre avec leurs épées ; & il voit en même tems toute la premiére ligne des ennemis joindre leurs boucliers, & présenter leurs piques. Ce rempart d'airain, & cette forêt de piques impénétrable à ses légions, le remplissent d'étonnement & de crainte. Il parloit souvent depuis de l'impression qu'avoit fait sur lui ce terrible spe-

tacle, jusqu'à le faire douter de la victoire. Mais, pour ne pas décourager ses troupes, il leur cacha son inquiétude, & leur montrant un visage gai & sérein, il parcourut à cheval tous les rangs sans casque & sans cuirasse, les animant par ses discours, & encore plus par son exemple. On voioit le Général, âgé de plus de soixante ans, s'exposer au danger & à la fatigue comme un jeune Officier.

Les Péligniens, qui avoient attaqué la phalange Macédonienne, ne pouvant la rompre avec tous leurs efforts, un de leurs Officiers prit l'enseigne de sa compagnie, & la jetta au milieu des ennemis. Les autres se jettent donc à corps perdu sur ce bataillon. Il se fait là des exploits inouis de part & d'autre, & un carnage effroiable. Les Péligniens tâchent de couper avec leurs épées les piques des Macédoniens, ou de les repousser avec leurs boucliers : ou ils essaient avec les mains de les arracher, ou de les détourner pour se faire une entrée. Mais les Macédoniens se serrant toujours, & tenant à deux mains leurs piques, présentent ce rempart de fer, & donnent de si grands coups à

ceux qui se lancent sur eux, que perçant boucliers & cuirasses, ils jettent morts à la renverse les plus hardis de ces Péligniens, qui sans aucun ménagement alloient comme des bêtes féroces s'enferrer eux-mêmes, & se précipiter dans une mort qu'ils voioient devant leurs yeux.

Toute la premiére ligne étant donc mise en desordre, la seconde découragée commença à se rallentir. Véritablement elle ne prit pas la fuite: mais, au lieu d'avancer, elle faisoit sa retraite vers le mont * Olocre. Ce que voiant Paul Emile, il déchira ses habits pénétré de la plus vive douleur de ce que, ces premiéres troupes étant rendues, les Romains craignoient d'affronter la phalange. Elle présentoit un front couvert de piques épaisses & serrées comme d'un retranchement impénétrable, & se maintenant invincible, ne pouvoit être ni rompue ni entamée. Mais enfin l'inégalité du terrain, & la grande étendue du front de la bataille, ne permettant pas à l'ennemi de continuer par tout cette haie de boucliers

* *Cette montagne faisoit apparemment partie du mont Olympe.*

& de piques, Paul Emile remarqua que la phalange des Macédoniens étoit forcée de laisser des ouvertures & des intervalles, & qu'elle reculoit d'un côté pendant qu'elle avançoit de l'autre, comme cela arrive nécessairement dans les grandes armées, lorsque les troupes ne faisant pas toutes le même effort, combattent aussi avec différent succès.

Paul Emile, en habile Capitaine qui sait profiter de tout, séparant ses troupes par pelotons, leur ordonne de se jetter dans les espaces vuides de la bataille des ennemis, & de ne les plus attaquer tous ensemble de front & d'un commun effort, mais par troupes détachées & par différens endroits tout à la fois. Cet ordre, donné si à propos, fut cause du gain de la bataille. Les Romains s'insinuent d'abord dans les intervalles, & mettent par là l'ennemi hors d'état de se servir de ses longues piques : ils le prennent en flanc & en queue par où il étoit découvert. En un moment cette phalange est rompue, & toute sa force, qui ne consistoit que dans son union, & dans l'impression qu'elle faisoit toute ensemble, s'évanouit &

disparoit. Quand on en vint à combattre d'homme à homme, ou par pelotons séparés, les Macédoniens avec leurs petites épées frapoient sur les boucliers des Romains qui étoient très forts & très solides, & qui les couvroient presque depuis la tête jusqu'aux piés : & au contraire ils n'opposoient que de petits pavois aux épées des Romains qui étoient lourdes & massives, & maniées avec tant de force & de roideur, qu'elles ne portoient & ne déchargeoient point de coup qui ne perçât, ou ne fît voler en éclats & boucliers & cuirasses, & qu'on ne vît couler le sang. Ainsi les phalangites, tirés de leur avantage & pris par leur foible, ne résistérent qu'avec beaucoup de peine, & furent enfin renversés.

Le Roi de Macédoine se laissant emporter à sa fraieur s'étoit sauvé à toute bride dès le commencement du combat, & s'étoit retiré dans la ville de Pydna, sous prétexte d'aller faire un sacrifice à Hercule : comme si, dit Plutarque, Hercule étoit un dieu à recevoir les timides sacrifices des lâches, & à exaucer des vœux injustes ; car il n'est pas juste que celui

qui

qui n'ose attendre l'ennemi, remporte la victoire : au lieu que ce dieu recevoit favorablement les priéres de Paul Emile, parce qu'il lui demandoit la victoire les armes à la main, & qu'en combattant avec courage il l'appelloit à son aide.

Ce fut à l'attaque de la phalange où se fit le plus grand effort, & où les Romains trouvérent le plus de résistance. Et ce fut là aussi que le fils de Caton, gendre de Paul Emile, après avoir fait des prodiges de valeur, perdit malheureusement son épée, qui lui échapa de la main. A cet accident hors de lui-même & inconsolable, il parcourt les rangs, & ramassant autour de lui une troupe de jeunes gens hardis & déterminés, il se jette avec eux tête baissée & à corps perdu sur les Macédoniens. Après des efforts extraordinaires & une boucherie horrible, ils les poussent, & demeurés maîtres du terrain, ils se mettent à chercher cette épée, qu'ils trouvent enfin à grand'peine ensevelie sous des monceaux d'armes & de morts. Ravis de cette bonne fortune, & poussant des cris de victoire, ils se jettent avec une nouvelle ardeur

sur ceux des ennemis qui sont encore ferme, de sorte qu'enfin les trois mille Macédoniens qui restoient, distingués des Phalangites, furent tous taillés en piéces, sans qu'aucun d'eux quittât son rang, & cessât de combattre jusqu'au dernier soupir.

Après cette défaite, tout le reste prit la fuite, & on en tua un si grand nombre, que toute la plaine jusqu'au pié de la montagne étoit couverte de morts, & que le lendemain les Romains, passant la riviére de Leucus, en trouvérent les eaux encore toutes teintes de sang. On dit qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt-cinq mille hommes; les Romains n'en perdirent que cent: ils firent onze ou douze mille prisonniers. La cavalerie, qui n'avoit point eu de part au combat, voiant la déroute de l'infanterie, s'étoit retirée; & les Romains, acharnés sur les Phalangites, ne songérent point pour lors à la poursuivre.

Cette grande bataille fut décidée si promtement, que le combat aiant commencé vers les trois heures après midi, la victoire se déclara avant quatre heures. Le reste du jour fut

employé à courir après les fuiards, que l'on poursuivit fort loin, de sorte que l'on ne revint que bien avant dans la nuit. Tous les valets de l'armée courent au devant de leurs maîtres avec de grands cris de joie, & les ramenent aux flambeaux dans leurs tentes, où l'on avoit fait des illuminations, & que l'on avoit couvertes de festons de * lierre, & de couronnes de lauriers.

Mais, au milieu de cette grande victoire, le Général étoit plongé dans une extrême affliction. De deux fils qu'il avoit à ce combat, le plus jeune qui n'avoit que dix-sept ans, & qu'il aimoit le plus tendrement parce qu'il donnoit dès lors une grande espérance, ne paroissoit point. On craignit qu'il n'eût été tué. L'allarme fut générale dans le camp, & changea les cris de joie en un morne silence. On le cherche avec des flambeaux parmi les morts, mais inutilement. Enfin, comme la nuit étoit déja fort avancée, & qu'on desespéroit

* *C'étoit la coutume des Romains. César écrit dans le troisiéme livre de la guerre civile, qu'il trouva dans le camp de Pompée les tentes de Lentulus & de quelques autres, couvertes de lierre.* L. etiam Lentuli & nonnullorum tabernacula protecta hederâ.

de le retrouver, il revint de la poursuite des fuiards, accompagné seulement de deux ou trois de ses camarades, tout couvert du sang des ennemis. Paul Emile crut le recouvrer d'entre les morts, & ne commença à sentir la joie de sa victoire que dans ce moment. Il étoit reservé à d'autres larmes & à d'autres pertes non moins sensibles. Le jeune Romain, dont nous parlons ici, est le second Scipion, qui dans la suite fut appellé Africain & Numantin pour avoir ruiné Carthage & Numance. Il fut adopté par le fils de Scipion vainqueur d'Annibal. Le Consul fit partir sur le champ trois couriers distingués, (Fabius son fils aîné en étoit un) pour porter à Rome la nouvelle de cette victoire.

Cependant Persée, continuant sa fuite, avoit passé la ville de Pydna, & tâchoit de gagner celle de Pella avec toute sa cavalerie, qui s'étoit sauvée de la bataille sans aucun échec. Les gens de pié qui fuioient en desordre, l'aiant rencontré sur le chemin, se mettent à accabler d'injures ces Cavaliers, les appellant des lâches & des traîtres ; & poussant plus loin leur ressentiment, ils les renver-

lent de cheval, & en blessent un fort grand nombre. Le Roi, qui craignoit les suites de ce tumulte, quitte le grand chemin; &, pour n'être pas reconnu, il plie son manteau roial, le met devant lui, détache son diadême de sa tête, le porte à la main; &, afin de pouvoir s'entretenir avec ses amis, il met pied à terre, & méne son cheval par la bride. Plusieurs de ceux qui l'accompagnoient prirent d'autres routes que lui sous différens prétextes, moins pour se dérober à la poursuite des ennemis, que pour se mettre à couvert de la fureur de leur Prince, dont la défaite n'avoit servi qu'à aigrir & à irriter la férocité qui lui étoit naturelle. De tous ses Courtisans, trois seuls demeurérent avec lui, encore tous étrangers. Evandre de Créte, celui qu'il avoit chargé d'assassiner le Roi Euméne, en étoit un. Il lui demeura fidéle jusqu'à la fin.

Etant arrivé sur le minuit dans Pella, il tua de sa main à coups de poignard les deux Gardes de son trésor, qui avoient eu la hardiesse de lui représenter les fautes qu'il avoit faites, &, avec une liberté hors de

saison, lui avoient donné des conseils sur ce qu'il devoit faire pour se relever. Ce traitement cruel à l'égard de deux des principaux Officiers de sa Cour, qui n'avoient manqué que par un zêle indiscret & placé mal à propos, aliéna de lui tous les esprits. Allarmé par la désertion presque générale de ses Officiers & de ses Courtisans, il ne se crut pas en sureté à Pella, & en partit la même nuit pour se rendre à Amphipolis, emportant avec lui la plus grande partie de ses trésors. Quand il y fut arrivé, il envoia des Députés à Paul Emile, pour implorer sa miséricorde. D'Amphipolis il passa dans l'île de Samothrace, & se réfugia dans le temple de Castor & de Pollux. Toutes les villes de Macédoine ouvrirent leurs portes au Vainqueur, & firent leur soumission.

Le Consul étant parti de Pydna, arriva le lendemain à Pella, dont il admira l'heureuse situation. Le trésor du Roi avoit été dans cette ville : mais on n'y trouva alors que les trois cens talens que Persée avoit fait partir pour Gentius roi de Thrace, & qu'ensuite il avoit fait revenir. Paul Emile aiant

Trois cens mille écus.

appris que Persée étoit dans la Samothrace, se rendit à Amphipolis, pour passer de là dans l'Ile.

Il étoit campé à Sires * dans la contrée Odomantique, lorsqu'il reçut une lettre de Persée, qui lui fut présentée par trois Députés d'une condition & d'une naissance peu considérables. Il ne put s'empêcher de verser des larmes, en faisant réflexion à l'inconstance des choses humaines, dont l'état présent de Persée lui donnoit un exemple bien sensible. Mais quand il vit que la lettre avoit pour inscription & pour titre, *Le Roi Persée, au Consul Paul Emile, salut:* l'ignorance stupide où étoit ce Prince de son état, étoufa en lui tout sentiment de compassion; & quoique la teneur de la lettre fût d'un stile humble & suppliant, & qui convenoit peu à la dignité roiale, il renvoia les Députés sans faire de réponse. Quelle hauteur dans ces fiers Républicains, qui dégradent ainsi sur le champ un Roi malheureux! Persée sentit quel nom desormais il devoit oublier. Il écrivit une seconde lettre, où il ne

Liv. lib. 45. n. 3-9. Plut. in Æm. Paul. pag. 269. 270.

* *Ville obscure & inconnue à l'extrémité orientale de la Macédoine.*

mit que ſon nom ſimple ſans qualité. Il demandoit qu'on lui envoiât des Commiſſaires avec qui il pût traiter ; ce qui lui fut accordé. Cette Ambaſſade fut ſans effet, parce que d'un côté Perſée ne vouloit point renoncer à la qualité de Roi, & que de l'autre Paul Emile exigeoit qu'il remît ſon ſort abſolument à la diſpoſition du peuple Romain.

Pendant ce tems-là le Préteur Octavius, qui commandoit la flote, étoit abordé à Samothrace. Il n'arracha pas Perſée de cet aſyle par reſpect pour les dieux qui y préſidoient : mais il tâcha, mêlant les menaces aux promeſſes, de l'engager à ſortir de l'aſyle, & à ſe livrer aux Romains. Ses efforts furent inutiles.

Un jeune Romain, (il s'appelloit Acilius) ſoit de ſon mouvement propre, ſoit de concert avec le Préteur, prit un autre tour pour tirer le Roi de l'aſyle. Etant entré dans l'aſſemblée des Samothraciens qui ſe tenoit actuellement : » Eſt-ce avec vérité, » leur dit-il, ou ſans fondement qu'on » dit que votre Ile eſt ſacrée, & qu'el- » le eſt dans toute ſon étendue un aſy- » le ſaint & inviolable ? » Tout le

monde aiant rendu témoignage à la sainteté de l'asyle : » Pourquoi donc, » continua-t-il, un homicide, souillé » du sang du Roi Euméne, en a-t-il » violé la sainteté ? & , quoi qu'on » commence toutes les cérémonies de » religion par en exclure ceux qui » n'ont pas les mains pures, comment » pouvez-vous souffrir que votre tem- » ple même soit souillé & profané » par la présence d'un infame meur- » trier ? « Cette accusation tomboit sur Persée : mais les Samothraciens aimérent mieux l'appliquer à Evandre, que tout le monde savoit avoir été le ministre de l'assassinat projetté contre Euméne. Ils envoiérent donc au Roi lui dire qu'Evandre étoit accusé d'assassinat : qu'il vînt, selon les loix établies pour leur asyle, se justifier devant les Juges ; ou, s'il craignoit de le faire, qu'il prît ses suretés, & sortît du temple. Le Roi, aiant fait venir Evandre, lui conseilla fort de ne point subir un tel jugement. Il avoit ses raisons pour lui donner ce conseil, craignant qu'il ne déclarât que c'étoit par son ordre qu'il avoit entrepris cet assassinat. Il lui fit donc entendre qu'il ne lui restoit

d'autre parti que de se donner à lui même la mort. Evandre parut y consentir, & témoignant qu'il aimoit mieux emploier pour cela le poison que le fer, il songea à se dérober par la fuite. Le Roi l'aiant appris, & craignant que les Samothraciens ne fissent retomber sur lui leur colére, comme aiant soustrait le coupable au supplice qu'il méritoit, il le fit tuer. C'étoit souiller la sainteté de l'asyle par un nouveau crime : mais il corrompit à force d'argent le premier Magistrat, qui déclara dans l'assemblée qu'Evandre s'étoit lui-même donné la mort.

Le Préteur n'aiant pu persuader à Persée de quitter son asyle, s'étoit réduit à lui ôter tous les moiens de s'embarquer & de s'enfuir. Cependant, malgré toutes ses précautions, Persée gagna secrettement un certain Oroandes de Créte qui avoit un vaisseau marchand, & lui persuada de le recevoir dans son bord avec toutes ses richesses : elles montoient à deux mille talens, c'est-à-dire à six millions. Mais, soupçonneux comme il étoit, il ne se désaisit pas du tout, n'en envoia qu'une partie, & réserva à faire

porter le reste avec lui. Le Crétois, suivant en cette rencontre le génie de sa nation, embarqua sur le soir tout l'or & l'argent qu'on lui avoit envoié, manda à Persée qu'il n'avoit qu'à se rendre vers le minuit sur le port avec ses enfans, & les gens qui lui étoient absolument nécessaires pour le service de sa personne.

L'heure du rendez-vous approchant, Persée se glissa avec des peines infinies par une fenêtre très étroite, traversa un jardin, & sortit par une vieille mazure avec sa femme & son fils. Le reste de son trésor le suivoit. On ne sauroit exprimer sa douleur & son desespoir, lorsqu'il apprit qu'Oroandes, avec sa riche charge, étoit en pleine mer. Il falut qu'il retournât à son asyle avec sa femme, & Philippe son fils aîné. Il avoit confié ses autres enfans à Jon de Thessalonique qui avoit été son favori, & qui le trahit dans sa mauvaise fortune : car il livra ses enfans à Octavius ; ce qui fut la principale cause qui obligea Persée à se remettre lui-même au pouvoir de ceux qui avoient ses enfans entre leurs mains.

Il se livra donc lui & Philippe son

fils au Préteur Octavius, & celui-ci le fit embarquer, pour être conduit au Consul, à qui auparavant il en avoit donné avis. Paul Emile envoia au devant de lui son gendre Tubéron. Persée, vétu de noir, entra dans le camp avec son fils seul. Le Consul, qui l'attendoit avec une assez nombreuse compagnie, le voiant arriver, se leve de son siége, & s'étant un peu avancé, lui tend la main. Persée se jette à ses piés: mais il le reléve sur le champ, & ne souffre pas qu'il embrasse ses genoux. L'aiant introduit dans sa tente, il le fait asseoir vis-à-vis de ceux qui formoient l'assemblée.

Il commença par lui demander; » Quel sujet de mécontentement l'a- » voit porté à entreprendre avec tant » d'animosité contre le peuple Ro- » main une guerre, qui l'exposoit lui » & son roiaume aux derniers dan- » gers. « Comme, au lieu de la réponse que tout le monde attendoit, le Roi, tenant les yeux baissés en terre, & versant des larmes, gardoit le silence, Paul Emile continua de la sorte. » Si vous étiez monté encore jeu- » ne sur le trône, je m'étonnerois

» moins que vous euſſiez ignoré ce
» que c'étoit que d'avoir le peuple
» Romain pour ami ou pour ennemi.
» Mais aiant aſſiſté à la guerre que
» votre pere a faite contre nous, &
» vous ſouvenant encore de la paix
» que nous avons fidellement obſer-
» vée avec lui ; comment avez-vous
» pu aimer mieux être en guerre qu'en
» paix avec un peuple, dont vous
» aviez éprouvé & la force dans la
» guerre, & la fidélité dans la paix ?
Perſée ne répondant pas plus à ce reproche, qu'il n'avoit fait à la premiére queſtion : » De quelque maniére
» re cependant, reprit le Conſul, que
» ces choſes ſoient arrivées, ſoit par
» une faute dont tout homme eſt ca-
» pable, ſoit par un effet du hazard,
» ſoit par la fatale deſtinée, prenez
» courage. La clémence dont le peu-
» ple Romain a uſé à l'égard de beau-
» coup de rois & de peuples doit vous
» inſpirer, je ne dis pas ſeulement
» quelque eſpérance, mais une con-
» fiance preſque aſſurée, qu'il vous
» traitera de la même ſorte. « Il parla ainſi en grec à Perſée : Puis, ſe tournant vers les Romains, & reprenant

sa langue : » Vous [a] voiez, leur dit-
» il, un grand exemple de l'incon-
» stance des choses humaines. C'est à
» vous principalement, jeunes Ro-
» mains, que j'adresse ce discours.
» L'incertitude de ce qui peut nous
» arriver d'un jour à un autre, doit
» nous apprendre à n'user jamais dans
» la prospérité de fierté ni de violence
» à l'égard de qui que ce soit, & à
» ne point compter sur le bonheur
» présent. La preuve d'un vrai méri-
» te & d'un vrai courage, c'est de ne
» se laisser ni élever par les bons suc-
» cès, ni abbattre par les mauvais. «
Paul Emile aiant renvoié l'assemblée, chargea Tubéron de prendre soin du Roi. Il l'invita ce jour-là à venir manger avec lui, & ordonna qu'on lui rendît tous les honneurs qu'on pouvoit lui rendre dans l'état où il se trouvoit.

Ensuite l'armée fut mise en quar-

a Exemplum insigne cernitis, *inquit*, mutationis rerum humanarum. Vobis hoc præcipuè dico, Juvenes. Ideo in secundis rebus nihil in quemquam superbè ac violenter consulere decet, nec præsenti credere fortunæ, cùm, quid vesper ferat, incertum sit. Is demum vir erit, cujus animum nec prospera flatu suo efferet, nec adversa infringet. *Liv.*

tiers d'hyver. Amphipolis reçut la plus grande partie des troupes : le reste fut partagé dans les villes voisines. Ainsi fut terminée la guerre entre les Romains & Persée, laquelle avoit duré quatre ans : ainsi finit un roiaume si illustre tant dans l'Europe que dans l'Asie. Persée avoit régné onze ans. On le comptoit pour le * quarantiéme roi depuis Caranus, qui le premier avoit régné en Macédoine. Une conquête si importante ne couta à Paul Emile que quinze jours. Liv. lib. 45. n. 41.

Le roiaume de Macédoine avoit été fort obscur jusqu'à Philippe fils d'Amyntas : sous ce Prince, & par ses grands exploits, il prit des accroissemens considérables, sans pourtant sortir des bornes de l'Europe ; il embrassa une partie de la Thrace & de l'Illyrie, & s'attribua une sorte de domination sur toute la Gréce. Il s'étendit ensuite dans l'Asie, & pendant les treize années du régne d'Alexandre, il se soumit toutes les provinces qui faisoient partie du vaste Empire des Perses, & se porta jus-

* *Tite-Live, tel qu'on l'a, dit* le vingtiéme : *Justin,* le trentiéme. *On croit qu'il y a faute dans le chiffre, & qu'il faut substituer* quarantiéme *comme le porte Eusébe.*

qu'aux extrémités de la terre, je veux dire l'Arabie d'un côté, & les Indes de l'autre. Cet Empire de Macédoine, le plus grand qui fût sur la terre, partagé ou plutôt déchiré en différens roiaumes après la mort d'Alexandre par ses successeurs qui en tirérent chacun une partie à eux, subsista pendant l'espace d'un peu plus de cent cinquante ans, depuis cette haute élévation où les armes victorieuses de ce Prince l'avoient porté jusqu'à l'entiére ruine de la Macédoine. Voilà où se terminérent les exploits si vantés de ce fameux Conquérant, la terreur & l'admiration de l'univers, ou, pour parler plus juste, l'exemple de l'ambition la plus vaine & la plus insensée qui fut jamais.

Les trois Députés que Paul Emile avoit envoiés à Rome pour y porter l'heureuse nouvelle de la victoire remportée sur Persée, avoient fait la plus grande diligence qu'il leur avoit été possible. Mais lontems avant leur arrivée, & le quatriéme jour seulement depuis la bataille, pendant qu'on célébroit les Jeux dans le Cirque, il s'étoit répandu un bruit sourd qu'on avoit donné un combat dans

la Macédoine, & que Persée avoit été vaincu. Cette nouvelle causa dans tout le Cirque des battemens de mains & des cris de victoire. Mais quand les Magistrats, après d'exactes enquêtes, eurent reconnu que ce bruit étoit sans auteur & sans fondement, cette fausse & courte joie se dissipa, & laissa seulement une secrette espérance que c'étoit peutêtre un pressentiment de la victoire ou déja remportée, ou qui le seroit bientôt.

L'arrivée des Députés tira Rome d'inquiétude. On apprit que Persée avoit été entiérement défait, qu'il étoit en fuite, & qu'il ne pouvoit échaper aux mains du Vainqueur. Alors la joie du peuple, qui jusques-là avoit été suspendue, éclata sans borne & sans mesure. Les Députés lurent, d'abord dans le Sénat, puis dans l'assemblée du peuple, le détail circonstancié de la bataille. On ordonna des priéres publiques & des sacrifices en action de graces, & tous les temples se trouvérent remplis dans le moment même d'une foule infinie de personnes de tout âge & de tout sexe, qui alloient remercier les dieux de l'éclatante protection qu'ils avoient accordée à la République.

An. M. 3837. Av. J.C. 167. *Liv. lib. 45. n. 17. 18.*

Après la nomination des nouveaux Consuls à Rome, on prorogea le commandement des armées, dans la Macédoine à Paul Emile, & dans l'Illyrie à L. Anicius : puis on nomma dix Commissaires pour aller régler les affaires de la Macédoine, & cinq pour celles de l'Illyrie. Le Sénat, avant que de les faire partir, régla en partie leur commission. Avant tout il fut ordonné que les Macédoniens & les Illyriens seroient déclarés libres ; afin de faire connoitre à toutes les nations que le but des armes du peuple Romain n'étoit point d'asservir les peuples libres, mais de délivrer ceux qui étoient en servitude ; ensorte que les uns pussent, sous la protection du nom Romain, conserver pour toujours leur liberté ; & que les autres, soumis à la domination des Rois, en fussent traités avec plus de douceur & d'équité par considération pour les Romains : ou que, si jamais la guerre s'élevoit contre ces Rois & le peuple Romain, les nations sûssent que l'issue de ces guerres seroit la victoire pour les Romains & la liberté pour elles. Le Sénat abolit aussi certains impôts sur les mines, & sur

les revenus des terres : parce que ces impôts ne pouvoient se tirer que par le ministére des Fermiers, appellés communément Publicains ; & [a] que par tout où il y a de ces sortes de Fermiers, les loix n'ont aucune force, & le peuple est toujours accablé. Il établit un Conseil commun pour la Nation, de peur que la populace ne fît dégénérer en une funeste licence la liberté que le Sénat lui auroit accordée. La Macédoine fut partagée en quatre régions, dont chacune auroit son Conseil particulier, & paieroit aux Romains la moitié des tributs qu'elle avoit coutume de paier à ses Rois. Voila une partie des ordres dont les Commissaires pour la Macédoine furent chargés. Ceux pour l'Illyrie en reçurent à peu de choses près de pareils, & y arrivérent les premiers. Après avoir communiqué leurs instructions au Propréteur Anicius qui les étoit venu trouver à Scodra, on y convoqua l'assemblée des principaux de la nation. Anicius étant monté à son tribunal, leur déclara *Liv. lib. 45. n. 26.*

a Et ubi publicanus est, ibi aut jus publicum vanum, aut libertatem sociis nullam esse. *Liv. lib. 45. n. 18.*

que le Sénat & le peuple Romain accordoient la liberté aux Illyriens, & qu'au premier jour on retireroit les garnisons de toutes les villes & de toutes les citadelles du pays. A l'égard de quelques peuples qui avant ou pendant la guerre s'étoient déclarés pour les Romains, on ajoutoit à la liberté l'exemption de tout impôt: tous les autres étoient déchargés de la moitié des tributs qu'ils paioient auparavant au Roi. L'Illyrie fut divisée en trois régions ou parties, qui avoient chacune leur Conseil public & leurs Magistrats.

Liv. lib. 45. n. 27. 28. Plut. in Æmil. Paul. pag. 270.

Avant que les Députés pour la Macédoine y fussent arrivés, Paul Emile, qui étoit de loisir, visita pendant l'automne les plus célébres villes de la Gréce, pour voir de ses propres yeux bien des choses dont tout le monde parloit sans les connoitre. Aiant laissé le commandement du camp à Sulpicius Gallus, il partit avec un cortége peu nombreux, accompagné du jeune Scipion son fils, & d'Athénée frere du Roi Euméne.

Il traversa la Thessalie pour aller à Delphes, l'oracle le plus célébre de l'univers. La multitude & la ri-

chesse des présens, des statues, des vases, des trépiés, dont ce temple étoit rempli, le surprirent extrêmement. Il y offrit un sacrifice à Apollon. Aiant vû une grande colonne quarrée de pierres blanches, où l'on devoit poser une statue d'or de Persée, il y fit mettre la sienne, disant *Que c'étoit aux vaincus à céder la place aux vainqueurs.*

Il vit à Lébadie le temple de Jupiter surnommé Trophonius, & l'entrée de la caverne où descendent ceux qui consultent* l'Oracle. Il offrit un sacrifice à Jupiter, & à la déesse Hercynna. On croit qu'elle étoit fille de Trophonius.

A Chalcis, il fut curieux d'y voir l'Euripe, & tout ce qui se disoit du flux & reflux de la mer, qui y est fort fréquent, & fort extraordinaire.

De là il passa à la ville d'Aulide, du port de laquelle partit autrefois pour Troie la célébre flote d'Agamemnon. Il visita le temple de Diane, sur l'autel de qui ce Roi des Rois immola sa fille Iphigénie, pour obtenir de la déesse une heureuse navigation.

* *On peut consulter ce qui est dit de cet Oracle, Livre X. Chap. III. Parag. 1.*

Après avoir passé par Orope dans l'Attique, où le devin Amphiloque est honoré comme dieu, il se rendit à Athénes, ville célébre par son ancienne réputation, & qui présenta à sa vûe beaucoup d'objets capables de piquer & de satisfaire sa curiosité : la citadelle, les ports, les murs qui joignent le Pirée à la ville, les arsenaux des galéres construits par d'illustres Généraux, les statues des dieux & des hommes, dans lesquelles on ne savoit ce que l'on devoit le plus admirer, de la matiére ou de l'art. Il n'oublia pas d'offrir un sacrifice à Minerve, déesse tutélaire de la citadelle.

Pendant que Paul Emile étoit dans cette ville, il demanda aux Athéniens un excellent Philosophe pour achever d'instruire ses enfans, & un habile Peintre pour diriger les ornemens de son triomphe. Ils jettérent aussitôt les yeux sur Métrodore, qui excelloit en même tems & dans la Philosophie, & dans la Peinture. Eloge rare & singulier, qui fut confirmé par l'expérience, & par l'approbation de Paul Emile. On voit ici quelle attention les grands hommes de l'antiquité donnoient à l'éducation de leurs enfans.

Les fils de ce Général Romain avoient déja de l'âge, puisque le cadet des deux qui firent la campagne de Macédoine avec le Consul leur pere étoit pour lors âgé de dix-sept ans. Cependant il songe à mettre encore auprès d'eux un Philosophe, capable de leur former & l'esprit par l'étude des sciences, & le cœur par celle de la morale, qui est de toutes les études la plus importante & la plus négligée. Si l'on veut savoir quel est le fruit d'une pareille éducation, on n'a qu'à rappeller dans sa mémoire ce que devint le cadet des deux fils du Consul dont je parle, qui hérita du nom & du mérite & de Scipion l'Africain son grand-pere par adoption, & de Paul Emile son pere naturel; qui ruina Carthage & Numance; qui se distingua autant par la connoissance des beaux arts & des sciences, que par la bravoure militaire; qui tenoit à honneur d'avoir auprès de lui l'historien Polybe, le Philosophe Panétius, le Poëte Térence; lequel[a] enfin, pour me servir des termes même d'un Ecrivain fort sensé, n'a jamais rien

[a] P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtutibus simillimus: omnibus belli ac togæ dotibus, ingeniique ac stu-

dit, ni rien fait, ni rien pensé, qui ne fût digne d'un Romain. Paul Emile, après avoir trouvé dans la personne de Métrodore le trésor précieux qu'il cherchoit, sortit d'Athénes bien content.

Il arriva en deux jours à Corinthe. La Citadelle & l'Isthme lui fournirent un agréable spectacle. La Citadelle, qui étant bâtie sur le haut d'une montagne, abondoit en sources & en fontaines d'une eau très claire : l'Isthme, qui séparoit par une langue de terre très étroite deux mers voisines, l'une au couchant, l'autre au levant.

Sicyone & Argos, deux villes fort illustres, se rencontrérent ensuite sur son passage : puis Epidaure, moins opulente que les deux autres, mais fort connue par le fameux temple d'Esculape, où l'on voioit alors une multitude infinie de riches présens, offerts par les malades en reconnoissance de la guérison qu'ils prétendoient avoir reçue de ce dieu.

Sparte ne se distinguoit point par

diorum eminentissimus seculi sui; qui nihil in vita nisi laudandum aut fecit, aut dixit ac sensit. *Paterc. lib. 1. cap. 12.*

la

la magnificence de ſes édifices, mais par la ſageſſe de ſes loix, de ſes coutumes, & de ſa diſcipline.

Aiant paſſé par Mégalopolis, il arriva à Olympie. Il y vit beaucoup de choſes dignes d'être admirées : mais quand il eut jetté les yeux ſur la ſtatue de Jupiter, (c'étoit le chef-d'œuvre de Phidias) il en fut ému & touché, dit Tite-Live, comme s'il avoit vû ce dieu lui-même; & il s'écria que *ce Jupiter* * *de Phidias étoit le véritable Jupiter d'Homére.* Croiant être dans le Capitole, il y offrit un ſacrifice plus ſolennel que par tout ailleurs.

Aiant ainſi parcouru la Gréce, ſans s'informer en aucune ſorte de ce que chacun avoit penſé par raport à Perſée, pour ne point laiſſer d'inquiétude dans l'eſprit des alliés, il retourna à Démétriade. Il avoit trouvé en chemin une troupe d'Etoliens, qui venoient l'informer d'un funeſte événement arrivé dans leur ville. Il leur donna rendez-vous à Amphipolis. Aiant appris que les dix Commiſſai-

* *Voila une grande louange pour Phidias, d'avoir ſi bien exprimé l'idée d'Homére : mais elle eſt encore plus grande pour Homére, d'avoir ſi bien conçu toute la majeſté du dieu.*

res avoient déja passé la mer, quittant toutes les autres affaires il alla à leur rencontre à Apollonie, distante d'Amphipolis d'une journée seulement. Il fut fort surpris d'y rencontrer Persée, que ses gardes laissoient aller de côté & d'autre avec beaucoup de liberté, de quoi il fit dans la suite de vifs reproches à Sulpicius, aux soins de qui il avoit confié la garde de cet important prisonnier. Il le remit entre les mains de Postumius aussi bien que Philippe son fils, avec ordre de le mieux garder. Pour ce qui est de sa fille & de son fils cadet, il les fit venir de Samothrace à Amphipolis, où il en fit prendre tout le soin que demandoit leur naissance & leur état.

Liv. lib. 45. n. 29. 30. Les Commissaires s'y étant rendus, comme il en étoit convenu avec eux, & étant entrés dans la sale de l'Assemblée où se trouvoit un grand nombre de Macédoniens, il s'assit dans son tribunal, & après avoir fait faire silence par l'huissier, Paul Emile exposa en latin ce que le Sénat, & ce que lui avec les Commissaires avoient réglé au sujet de la Macédoine. Les principaux articles étoient, que la Macédoine étoit déclarée libre; qu'el-

le ne paieroit aux Romains que la moitié des tributs qu'elle paioit au Roi, & cette ſomme fut fixée à cent talens, c'eſt-à-dire à cent mille écus; qu'elle auroit un Conſeil public, composé d'un certain nombre de Sénateurs, où les affaires ſeroient diſcutées & jugées; qu'elle ſeroit deſormais partagée en quatre régions, quatre cantons, qui auroient chacun leur Conſeil, où leurs affaires particuliéres ſeroient examinées, & que perſonne ne pourroit contracter des mariages, ni acheter des terres ou des maiſons hors de ſon canton. Il ajouta encore quelques autres articles moins importans. Le Préteur Octavius, qui étoit préſent à cette aſſemblée, expliquoit en grec chaque article, à meſure que Paul Emile les énonçoit en latin. L'article de la liberté, & celui de la diminution des tributs, firent un extrême plaiſir aux Macédoniens, qui s'y attendoient peu: mais ils regardoient la diviſion de la Macédoine en diverſes régions qui n'auroient plus le commerce ordinaire entr'elles, comme ſi on eût déchiré un corps en ſéparant les membres, qui ne ſont vivans & ne ſubſiſtent que par le mutuel ſecours

qu'ils se prêtent les uns aux autres.

Liv. lib. 45. n. 31. Le Consul ensuite donna audience aux Etoliens. J'exposerai ailleurs ce qui y fut traité.

Ibid. n. 32. Après qu'on eut terminé ces affaires étrangéres, Paul Emile appella de nouveau les Macédoniens dans l'assemblée, pour mettre la derniére main aux réglemens. On parla d'abord des Sénateurs qui devoient composer le Conseil public où se traiteroient les affaires de la nation, & on leur en laissa le choix. Puis on lut la liste des principaux du pays qui devoient passer en Italie avec ceux de leurs enfans qui auroient plus de quinze ans. Ce réglement parut d'abord fort dur ; mais on reconnut bientôt qu'il n'avoit été fait que pour assurer davantage la liberté du peuple. Car on nomma dans cette liste les grands Seigneurs, les Généraux d'armée, les Capitaines de vaisseaux, tous ceux qui avoient quelque charge à la Cour, ou qui avoient été emploiés dans les ambassades, & beaucoup d'autres Officiers, accoutumés à faire bassement leur cour au Roi comme des esclaves, & à commander aux autres avec fierté. C'étoient tous gens riches, qui faisoient

ne grande dépenſe, qui avoient des équipages ſuperbes, & qui ne ſe ſeroient pas facilement réduits à un genre de vie tout différent, où la liberté égale tous les citoiens, & où tout le monde eſt également ſoumis aux loix. Ils eurent donc tous ordre de ſortir de Macédoine, & de paſſer en Italie, ſous peine de mort pour les contrevenans. Les réglemens que Paul Emile donna à la Macédoine étoient ſi raiſonnables, qu'ils paroiſſoient faits non pour des ennemis vaincus, mais pour de fidéles alliés dont on auroit eu tout ſujet d'être content; & l'uſage, qui seul fait ſentir le foible des loix, ne trouva rien, pendant un fort lontems, à corriger dans celles que ce ſage Magiſtrat avoit établies.

A ces occupations ſérieuſes ſuccéda une repréſentation de Jeux, qu'il avoit préparée de longue main, & à laquelle il avoit eu ſoin d'inviter tout ce qu'il y avoit de perſonnes plus conſidérables dans les villes de l'Aſie & de la Gréce. Il fit de magnifiques ſacrifices aux dieux, & donna des fêtes ſuperbes, tirant abon-

Plut. in Æmil. Paul. pag. 270. Liv. lib. 45. n. 32.

damment des trésors du Roi de quoi fournir à cette grande dépense, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre & le bon goût qui y régnoient. Car aiant à recevoir tant de milliers d'hommes, il témoigna un si juste discernement & une connoissance si exacte de la qualité de tous les conviés, que chacun y fut logé, placé, & traité selon son rang & son mérite, & qu'il n'y eut personne qui n'eût à se louer de sa politesse & de son honnêteté. Les Grecs ne pouvoient se lasser d'admirer que dans les Jeux même, chose inconnue jusques-là aux Romains, il portât tant d'exactitude & de soin ; & qu'un homme occupé des plus grandes affaires, ne négligeât pas la moindre bienséance dans les petites.

Il avoit rassemblé en un monceau toutes les dépouilles qu'il ne vouloit point transporter à Rome, des arcs, des carquois, des fléches, des javelines, enfin des armes de toutes sortes, & les avoit rangées comme en trophées. Le flambeau à la main il y mit le premier le feu, & les principaux Officiers après lui.

Il exposa ensuite aux yeux dès spectateurs dans un lieu élevé & préparé exprès pour cela, tout ce qu'il y avoit de plus riche & de plus magnifique dans le butin qu'il avoit fait en Macédoine, & qui devoit être porté à Rome : des meubles précieux ; des statues & des tableaux de la main des plus grands maîtres ; des vases d'or, d'argent, d'airain, d'ivoire. Jamais Alexandrie, dans le tems de sa plus grande opulence, n'avoit eu rien de pareil à celle qui étoit ici étalée.

Mais la plus grande satisfaction que Paul Emile reçut de sa magnificence, & qui flatoit le plus l'amour propre, ce fut de voir qu'au milieu de tant de choses rares, & de tant de spectacles si capables d'attirer les yeux, on ne trouvoit rien de si merveilleux & de si digne d'attention & d'admiration que lui-même. Et comme on étoit surpris de la belle ordonnance qui régnoit à sa table, il disoit agréablement, que le même esprit qui servoit à bien ranger une bataille, servoit aussi à bien ordonner un festin ; l'une pour rendre une armée formidable à ses ennemis, l'autre pour rendre un repas agréable à ses conviés.

En louant sa magnificence & sa politesse, on ne louoit pas moins son desintéressement & sa magnanimité. Car tout l'or & l'argent qu'on avoit trouvé dans les trésors du Roi, & qui montoit à de très-grandes sommes, il ne daigna pas seulement le voir, mais il le fit remettre entre les mains des Trésoriers pour le porter dans l'Epargne. Il permit seulement à ses fils, qui aimoient l'étude, de retenir pour eux les livres de la bibliothéque de Persée. Les jeunes Seigneurs pour lors, & ceux qui étoient destinés à commander un jour les armées, ne témoignoient donc pas du mépris pour l'étude, & ne la croioient pas ou indigne de leur naissance, ou inutile à la profession des armes.

Liv. lib. 45. n. 33. 34.

Quand Paul Emile eut réglé toutes les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs, & après avoir exhorté les Macédoniens à ne pas abuser de la liberté que les Romains leur avoient accordée, & à la conserver par le bon gouvernement & par l'union, il partit pour l'Epire, avec un Décret du Sénat, qui lui ordonnoit d'en abandonner au pillage à ses troupes toutes les villes qui s'étoient ré-

voltées pour embrasser le parti du Roi. Il avoit aussi envoié Scipion Nasica & Fabius son fils avec une partie des troupes, pour ravager le pays des Illyriens qui avoit donné du secours à ce Prince.

Le Général Romain, arrivé en Epire crut devoir s'y prendre prudemment pour exécuter sa commission de sorte qu'on ne pût pas prévoir son dessein. Il envoia dans toutes les villes des Officiers, sous prétexte d'en tirer les garnisons, afin que les Epirotes jouissent de la liberté comme les Macédoniens. On appelle prudence une si indigne finesse. Puis il fit signifier à dix des principaux citoiens de chaque ville qu'ils eussent à apporter sur la place à certain jour tout l'or & l'argent qui étoit dans toutes les maisons & dans tous les temples, qu'il destinoit pour le trésor public, & il distribua ses cohortes dans toutes les villes. Le jour marqué étant venu, on apporta dès le matin tout l'or & l'argent dans la place publique : & à dix heures, dans toutes les villes, le soldat se jetta avidement dans les maisons particuliéres dont le pillage lui avoit été abandonné. Il y eut cent

cinquante mille hommes faits esclaves. Après avoir pillé les villes, on en rasa les murailles : le nombre en montoit à peu près à soixante-dix. On vendit tout le butin, & de la somme qu'on en recueillit, il en revint à chaque cavalier pour sa part deux cens francs, (quatre cens deniers ;) & à chaque fantassin cent francs, (deux cens deniers.)

Après que Paul Emile, contre son naturel qui étoit doux & humain, eût fait exécuter ce Décret, il descendit vers la mer à la ville d'Orique. Quelques jours après, Anicius aiant assemblé ce qui restoit d'Epirotes & d'Acarnaniens, ordonna aux principaux, dont la cause avoit été réservée au jugement du Sénat, de le suivre en Italie.

Liv. lib. 45. n. 35-40. Plut. in Æmil. Paul. pag. 271.

Paul Emile étant arrivé à l'embouchure du Tibre, remonta cette riviére sur la galére du Roi Persée qui étoit à seize rangs de rames, & où l'on avoit étalé, non seulement les armes captives, mais encore les plus riches étofes & les plus beaux tapis de pourpre trouvés parmi le butin. Tous les Romains, sortis au devant de cette galére, l'accompagnoient en foule

de dessus le rivage, & sembloient rendre par avance au Proconsul les honneurs du triomphe qu'il avoit si bien mérité. Mais les soldats, qui avoient vû d'un œil avide les immenses trésors du Roi, & qui n'en avoient pas eu toute la part qu'ils s'étoient promise, en conservoient un vif ressentiment, & étoient très mal disposés pour Paul Emile. Ils lui reprochoient publiquement qu'il les avoit traités avec trop de dureté & d'empire, & ils paroissoient résolus de lui refuser par leurs suffrages l'honneur du triomphe. Le soldat appelloit dureté l'exactitude de ce Général à faire observer la discipline; & son mécontentement, causé par l'avarice, jettoit un voile sur les excellentes qualités de Paul Emile, à qui pourtant ils étoient forcés de rendre justice en eux-mêmes, en reconnoissant la supériorité de son mérite en tout genre.

Après quelques débats, le triomphe lui fut accordé. Jamais on n'en avoit encore vû de si superbe. Il dura trois jours de suite. Je n'entre point ici dans un détail qui paroit étranger à l'histoire grecque. L'argent monnoié qu'on y porta, sans compter un nombre in-

perbe & magnifiquement orné, fermoit la marche. Il avoit à ses côtés ses deux fils.

Quelque compassion qu'il eût des malheurs de Persée, & quelque porté qu'il fût à le servir, il ne put autre chose pour lui, que de le faire transférer de la prison publique dans un lieu plus commode. Lui, & son fils Alexandre, furent menés par ordre du Sénat à Albe, où il fut gardé, & où on lui fournit de l'argent, des meubles, & des gens pour le servir. La plupart des Auteurs prétendent qu'il se fit mourir lui-même, en s'abstenant de manger. Il avoit régné onze ans. La Macédoine ne fut réduite en province que quelques années après.

Le triomphe fut aussi accordé à Cn. Octavius & à L. Anicius : au premier, pour ses victoires navales ; à l'autre, pour celle qu'il avoit remporté dans l'Illyrie.

Cotys, roi de Thrace, envoia redemander son fils, qu'on avoit enfermé en prison après l'avoir mené en triomphe. Il s'excusoit de son attachement au parti de Persée, & offroit une riche rançon pour le rachat du prisonnier. Le Sénat, sans recevoir

ses excuses, répondit que plus attentif à ses services anciens qu'à sa faute récente, il lui renvoieroit son fils, mais sans accepter de rançon. Que les bienfaits du peuple Romain étoient gratuits, & qu'il aimoit mieux en laisser le prix dans le cœur & la reconnoissance de ceux qu'il obligeoit, que de s'en faire paier sur le champ.

ARTICLE SECOND.

CE SECOND Article renferme l'espace d'un peu plus de vingt ans, depuis la défaite de Persée jusqu'à la prise & la ruine de Corinthe par Mummius, qui est le tems où la Gréce fut réduite en province Romaine.

§. I.

Attale vient à Rome féliciter les Romains sur la victoire remportée en Macédoine. Les Députés des Rhodiens se présentent devant le Sénat, & tâchent d'appaiser sa colére. Après de longues & de vives sollicitations, ils obtiennent d'être admis à l'alliance du peuple Romain. Dur traitement exercé contre les Etoliens. Tous ceux généralement qui avoient favorisé Persée, sont appellés à Rome pour y rendre compte de leur

conduite. Mille Achéens y sont conduits : Polybe étoit du nombre. Le Sénat les relégue dans diverses bourgades de l'Italie. Après dix-sept ans d'exil il les renvoie dans leur patrie : il n'en restoit plus que trois cens.

An.M. 3837. Av.J.C. 167. *Polyb. Legat.* 93. *Liv. lib.* 45. *n.* 19. & 20.

ENTRE diverses ambassades des Rois & des peuples, qui venoient à Rome depuis la victoire remportée sur Persée, Attale, frere d'Euméne, attira sur lui plus que tous les autres les regards & l'attention des Romains. Les ravages que les Gaulois de l'Asie avoient faits dans le roiaume de Pergame, avoient mis Attale dans la nécessité d'aller à Rome, pour implorer le secours de la République contre ces barbares. Une autre raison, plus spécieuse encore, l'avoit obligé de faire ce voiage. Il faloit féliciter les Romains sur la derniére victoire, & recueillir les applaudissemens qu'il méritoit pour avoir pris part à la guerre contre Persée, & en avoir partagé avec eux tous les dangers. Il fut reçu à Rome avec toutes les marques d'honneur & d'amitié que devoit attendre un Prince qui avoit fait preu-

ve dans l'armée en Macédoine d'une amitié conſtante & déclarée pour les Romains. On lui fit une réception très honorable, & il entra dans la ville ſuivi d'un cortége très-nombreux.

Tous ces honneurs, dont il ne pénétroit pas la véritable raiſon, lui firent naître une penſée & une eſpérance, qui ne lui ſeroit peutêtre jamais venue dans l'eſprit, ſi elle ne lui avoit été ſuggérée. La plupart des Romains n'avoient plus ni eſtime ni affection pour Euméne. Ses négociations ſécrettes avec Perſée, dont ils avoient été avertis, leur faiſoient croire que ce Prince n'avoit pas été de bonne foi dans leur parti, & qu'il ne s'étoit abſtenu de ſe déclarer contr'eux que faute d'occaſion. Pleins de ces préventions, quelques Romains des plus diſtingués, dans les entretiens particuliers qu'ils avoient avec Attale, lui conſeilloient de ne pas faire mention du ſujet pourquoi ſon frere l'avoit envoié, & de ne parler que de ce qui le regardoit lui-même. Ils lui faiſoient entendre que le Sénat, à qui Euméne étoit devenu ſuſpect & même odieux parce qu'il avoit

paru chanceler entre Persée & les Romains, songeoit à lui ôter une partie de son roiaume, pour la lui donner à lui, sur qui ils comptoient comme sur un ami fidéle & incapable de varier. On reconnoit ici les maximes de la politique Romaine, & ces traits échapés doivent servir à la dévoiler en d'autres occasions où elle se cache avec plus de soin.

La tentation étoit délicate pour un Prince, qui ne manquoit point sans doute d'ambition, & qui étoit d'un caractére à ne se point refuser à une espérance si flateuse, qui se présentoit d'elle-même à lui sans qu'il l'eût recherchée. Il préta donc l'oreille à ces discours & à cette proposition, d'autant plus qu'elle lui étoit faite par quelques-uns des principaux de Rome, dont il estimoit la sagesse, & respectoit la probité. La chose alla si loin, qu'il leur promit que dans le Sénat il demanderoit qu'on lui donnât une partie du roiaume de son frere.

Attale avoit auprès de lui un médecin, nommé Stratius, qu'Euméne, qui soupçonnoit son frere, avoit envoié avec lui à Rome pour éclairer sa conduite, & pour le rappeller par

de bons conſeils à ſon devoir s'il venoit à s'en écarter. Stratius avoit de l'eſprit, de la pénétration, & des maniéres inſinuantes & propres à perſuader. Aiant ou preſſenti ou connu par Attale même le deſſein qu'on lui avoit inſpiré, il profita de quelques momens favorables pour lui ouvrir ſon cœur. Il lui repréſenta, Que le roiaume de Pergame, foible par lui-même & tout récemment établi, n'avoit ſubſiſté & ne s'étoit accru que par l'union & la bonne intelligence des freres qui en étoient poſſeſſeurs. Qu'un ſeul d'entr'eux, à la vérité, avoit le nom de Roi, & portoit le diadême, mais que tous régnoient véritablement. Qu'Euméne n'aiant point d'enfans mâles, (car on ne connoiſſoit point encore alors le fils qu'il avoit, & qui régna dans la ſuite,) il ne pourroit laiſſer ſon trône qu'à celui de ſes freres qui le ſuivoit immédiatement. Qu'ainſi ſon droit à la ſucceſſion du roiaume étoit inconteſtable; & que, vû l'âge & les infirmités de ſon frere, le tems de lui ſuccéder ne pouvoit pas être fort éloigné. Pourquoi prévenir & hâter par une entrepriſe violente & criminelle, ce

qui devoit bientôt lui arriver par une voie naturelle & juste ? Songeroit-il à partager le roiaume avec son frere, ou à le lui ravir entiérement ? Que s'il n'en avoit qu'une partie, tous deux, affoiblis par ce partage, & exposés aux entreprises de leurs voisins, pourroient bientôt en être également dépouillés. Que s'il prétendoit régner seul, que deviendroit son frere aîné ? Le réduiroit-il à vivre en homme privé ? ou l'envoieroit-il en exil à son âge, & malgré ses infirmités ? ou enfin le feroit-il mourir ? Qu'il ne doutoit point que de telles pensées ne lui fissent horreur. Que, pour ne point parler de ce qu'on lit dans les fables de la fin tragique des discordes fraternelles, l'exemple tout récent de Persée devoit bien le fraper. Que ce malheureux Prince qui avoit ravi le sceptre à son frere en répandant son sang, poursuivi par la vengeance divine venoit de déposer ce même sceptre aux piés de son Vainqueur dans le temple de Samothrace, comme sous les yeux & par l'ordre des dieux qui y président, témoins & vengeurs de son crime. Qu'il étoit sûr que ceux-là même, qui, moins par amitié pour

lui que par mauvaiſe volonté pour Euméne, lui donnoient maintenant de ſi pernicieux conſeils, ſeroient les premiers à louer ſa tendre & conſtante affection pour ſon frere, s'il lui demeuroit fidélement attaché juſqu'à la fin. Stratius ajoutoit le péril extrême auquel Attale expoſeroit le roiaume de Pergame dans la conjoncture préſente, où les Gaulois ſongeoient à l'envahir.

Quelle indignité pour les Romains, de ſouffler & d'allumer ainſi le feu de la diſcorde parmi des freres ! de quel prix alors doit paroitre un ami ſincére, prudent, deſintéreſſé ! Quel bonheur pour un Prince de donner à ceux qui l'approchent la liberté de lui parler avec force, & d'être connu d'eux ſur ce pié ! Les ſages remontrances de Stratius firent leur effet ſur l'eſprit d'Attale. Ce Prince aiant été introduit dans le Sénat, ſans parler contre ſon frere, & ſans demander qu'on partageât le roiaume de Pergame, ſe contenta de féliciter le Sénat, au nom d'Euméne & de ſes freres, ſur la victoire remportée dans la Macédoine. Il fit modeſtement valoir le zêle & l'affection avec laquelle il avoit ſer-

vi dans la guerre contre Persée. Il pria qu'on envoiât des Ambassadeurs, pour réprimer l'insolence des Gaulois, & les réduire à leur premier état. Il finit par prier qu'on lui donnât l'investiture d'Ænus & de Maronée villes de Thrace, qui avoient été conquises par Philippe pere de Persée, & lui avoient été contestées par Euméne.

Le Sénat s'imaginant qu'Attale redemanderoit une autre audience pour parler en particulier de ses prétentions sur une partie du roiaume de son frere, promit d'avance qu'il envoieroit des Ambassadeurs, & fit au Prince les présens accoutumés. Il lui promit encore de le mettre en possession des deux villes qu'il avoit demandées. Mais, quand on sut qu'il étoit parti de Rome, le Sénat piqué de voir qu'il n'avoit rien fait de ce qu'on attendoit de lui, & ne pouvant s'en venger d'une autre maniére, révoqua la promesse qu'il lui avoit faite, & avant que le Prince fût hors d'Italie, déclara Ænus & Maronée villes libres & indépendantes. On envoia cependant vers les Gaulois une Ambassade, à la tête de laquelle étoit P. Licinius, mais avec des instructions tout autres

que celles qu'Attale avoit demandées. La politique Romaine se dévoile encore ici pleinement, bien différente de la franchise & de la probité des premiers tems.

Le Sénat, quelques jours après, donna une audience aux Rhodiens qui fit beaucoup de bruit. On avoit refusé d'abord de les entendre, comme s'étant rendus par leur conduite indignes de cet honneur, & l'on parloit même de leur déclarer la guerre. Rhodes allarmée envoia deux nouveaux Députés. Aiant obtenu avec grande peine d'être admis dans le Sénat, ils y parurent comme supplians, revêtus d'habits lugubres, & le visage baigné de larmes. Astymède porta la parole, & d'une voix entrecoupée de sanglots prit la défense de sa patrie infortunée. Il se donna bien de garde de paroitre d'abord la vouloir justifier. Il reconnut qu'elle s'étoit justement attiré la colére du peuple Romain : il avoua ses fautes : il rappella le souvenir d'une indiscrette ambassade, que l'insolente fierté de l'Orateur qui portoit la parole avoit rendu encore plus criminelle. Mais il pria le Sénat de met-

Polyb. Legat. 93. 99. 100. & 104. Liv. lib. 45. n. 20-25.

tre de la différence entre le corps entier de la nation, & quelques particuliers desavoués qu'elle étoit prête de leur livrer. Il représenta qu'il n'y avoit point de République, point de ville, qui ne renfermât dans son sein quelques mauvais citoiens. Qu'après tout on ne leur objectoit pour crimes que des paroles, folles à la vérité, téméraires, extravagantes, (il avouoit que c'étoit le caractére & le défaut de sa nation) mais dont des personnes sages font ordinairement peu de cas, & qu'elles ne punissent pas avec la derniére rigueur, non plus que Jupiter ne lance point sa foudre contre tous ceux qui parlent de lui peu respectueusement. » Mais, dit-il, on re-
» garde la neutralité que nous avons
» gardée dans la derniére guerre com-
» me une preuve certaine de notre
» mauvaise volonté à votre égard.
» Y [a] a-t-il quelque tribunal au mon-
» de où l'intention, quand elle est
» sans effet, soit punie comme l'action
» même ? Mais je veux que vous pous-
» siez la sévérité jusqu'à cet excès, au

[a] Neque moribus neque legibus ullius civitatis ita comparatum esse, ut, si quis vellet inimicum perire, si nihil fecerit quo id fiat, capitis damnetur. *Liv.*

» moins

» moins le châtiment ne peut tomber
» avec justice que sur ceux qui ont eu
» cette intention, & le grand nombre
» parmi nous en est innocent. En sup-
» posant même que cette neutralité
» & cette inaction nous rendent tous
» coupables, les services réels que nous
» vous avons rendus dans les deux
» guerres précédentes ne doivent-ils
» être comptés pour rien, & ne peu-
» vent-ils pas couvrir l'omission qu'on
» nous impute pour la derniére ? Que
» Philippe, Antiochus, & Persée pro-
» noncent ici dans notre cause. Les
» deux premiers suffrages seront cer-
» tainement pour nous, & nous ab-
» soudront : & le troisiéme, tout au
» plus & à la rigueur, paroitra dou-
» teux & incertain. Pouvez-vous,
» dans cet état, porter un arrêt mor-
» tel contre Rhodes : car votre sen-
» tence va décider si elle subsistera
» encore, ou si elle sera entiérement
» détruite. Vous pouvez nous décla-
» rer la guerre, mais vous ne pou-
» vez pas nous la faire : car aucun des
» Rhodiens ne prendra les armes con-
» tre vous. Si vous persévérez dans
» votre colére, nous vous demande-
» rons le tems d'aller faire à Rhodes

» le raport de notre députation : & » dans le moment même tout ce qu'il » y a dans la ville d'hommes, de » femmes, & de personnes libres, » nous nous embarquerons avec tous » nos biens & tous nos effets : aban» donnant nos dieux pénates publics & » particuliers, nous viendrons à Ro» me : &, après avoir jetté à vos piés » tout notre or & tout notre argent, » nous nous livrerons nous-mêmes, » nous, nos femmes, & nos enfans » à votre discrétion. Nous souffrirons » ici sous vos yeux tout ce que vous » nous ordonnerez de souffrir. Si » Rhodes est condannée au pillage & » au feu, du moins le spectacle de » son desastre nous sera épargné. Vous » pouvez, par votre sentence, nous » déclarer ennemis : mais une voix » secrette, sortie du fond de notre » cœur, en portera une toute con» traire ; & quelque hostilité que » vous exerciez contre nous, vous ne » trouverez en nous que des amis & » des serviteurs.

Après ce discours, les Députés se prosternérent tous par terre, & tenant des branches d'olivier ils tendoient les mains vers les Sénateurs pour leur demander la paix. Quand

on les eut fait sortir du Sénat, on [illegible] aux suffrages. Tous ceux qui avoient servi dans la Macédoine en qualité de Consuls, ou de Préteurs, ou de Lieutenans, & qui avoient vû de près leur sot orgueil & leur mauvaise volonté pour les Romains, leur furent très contraires. M. Porcius Caton, ce célébre Censeur, connu par la sévérité de son caractére qui alloit souvent jusqu'à la dureté, s'adoucit ici en faveur des Rhodiens, & parla pour eux d'une maniére fort vive & fort éloquente. Tite-Live ne raporte point son discours, parce qu'on le trouvoit alors dans un ouvrage de Caton même intitulé *des Origines*, où il avoit inséré ses harangues.

On a sujet de regretter la perte d'un si précieux recueil. Aulu-Gelle nous a conservé quelques fragmens de ce discours de Caton, par lesquels il paroit qu'il emploia à peu près les mêmes raisons que l'Ambassadeur de Rhodes. J'en citerai quelques endroits en latin au bas de la page, pour aider le Lecteur à connoitre & à discerner le stile mâle & énergique, qui étoit le caractére de l'éloquence Ro- *Lib. 7. cap. 3.*

maine dans ces tems anciens, où l'o étoit plus attentif à la force des pen sées, qu'à l'élégance des mots.

Caton [a] commence son discours pa représenter aux Romains, qu'ils n doivent pas, en conséquence de la vi ctoire remportée sur le Roi de Macédoine, s'abandonner aux transports d'une joie excessive. Que la prospérité, pour l'ordinaire, inspire de l'orgueil & de l'insolence. Qu'il craint que dans la délibération présente on ne prenne une mauvaise résolution, qui attire sur Rome quelque malheur, & fasse évanouir la joie frivole à laquelle on se sera livré. » L'adversité, dit-» il, en domtant l'esprit, nous rappel-» le à nous-mêmes, & nous apprend » ce qu'il convient de faire. La pros-» périté, au contraire, nous jette » comme à l'écart par la joie qu'elle

a Scio solere plerisque hominibus rebus secundis atque prolixis atque prosperis animum excellere, superbiam atque ferociam augescere atque crescere : quod mihi nunc magnæ curæ est, quia hæc res tam secundè processit, ne quid in consulendo adversi eveniat, quod nostras secundas res confutet ; neve hæc lætitia nimis luxuriosè eveniat. Adversæ res se domant, & docent quid opus sit facto : secundæ res lætitia transversum trudere solent à rectè consulendo atque intelligendo. Quo majore opere edico suadeoque, uti hæc res aliquot dies proferatur, dum ex tanto gaudio in potestatem nostram redeamus.

» cause, & nous fait perdre de vûe » le parti qu'une assiéte d'ame tran» quille nous feroit apercevoir & sui» vre. C'est pourquoi, Messieurs, je » suis absolument d'avis que nous dif» férions de quelques jours la déci» sion de cette affaire, jusqu'à ce que, » revenus de l'émotion violente de » notre joie, nous nous possédions » nous-mêmes, & puissions déliberer » plus murement... « Il ajoute qu'il croit bien que les Rhodiens auroient souhaité que les Romains n'eussent pas vaincu Persée, mais que ce sentiment leur est commun avec tous les autres peuples : sentiment, qui ne vient point de leur haine contre les Romains, mais de l'amour de leur propre liberté, pour laquelle ils ont un juste sujet de craindre, si personne n'est en état de nous disputer l'empire, & que nous devenions maîtres absolus des peuples... » Au reste, les Rhodiens » n'ont point donné de secours à Per» sée. Tout [a] leur crime est, de l'aveu » même de leurs plus violens accu» sateurs, d'avoir songé à nous faire

a Qui acerrimè adversus eos dicit, ita dicit, hostes voluisse fieri. Et quis tandem est nostrûm, qui, quod ad se se attinet, æquum censeat

» la guerre, & à se déclarer contre
» nous. Mais depuis quand la seule
» volonté, la seule intention est-elle
» devenue punissable? Y a-t-il quel-
» qu'un de nous qui voulût qu'on l'as-
» sujettît à cette régle? Pour moi, je
» ne voudrois pas m'y soumettre...
» Les [a] Rhodiens sont fiers, dit-on. Je
» serois bien fâché que mes enfans
» pussent justement me faire ce repro-
» che. Mais, enfin, que nous fait leur
» fierté? nous sied-il bien de leur fai-
» re un crime d'être plus fiers que
» nous?

Le sentiment d'un Sénateur aussi grave & aussi respecté que Caton empécha qu'on ne fît la guerre contre les Rhodiens. La réponse qu'on leur rendit ne les déclaroit point ennemis, mais ne les traitoit point en alliés, & laissoit encore les choses en suspens. On leur ordonna de faire sortir les Gouverneurs qu'ils avoient dans les villes de Lycie & de Carie. Ces provinces leur avoient été abandonnées

quempiam pœnas dare ob eam rem, quòd arguatur malè facere voluisse? nemo opinor: nam ego, quod ad me attinet, nolim.

a Rhodienses superbos esse aiunt, id objectantes quod mihi à liberis meis minimè dici velim. Sint sanè superbi. Quid id ad nos attinet? Id-ne irascimini, si quis superbior est quàm nos?

après la défaite d'Antiochus, & leur furent maintenant otées par punition. On leur ordonna aussi d'évacuer Caune & Stratonice. Ils avoient acheté la premiére deux cens talens (deux cens mille écus) des Généraux de Ptolémée, & la seconde leur avoit été donnée par Antiochus & Séleucus: ils tiroient de ces deux villes six vingts talens chaque année, (six vingts mille écus.) On accorda en même tems à l'île de Délos l'exemption de péages, ce qui diminua considérablement les revenus des Rhodiens. Car, au lieu qu'auparavant ils tiroient de ces péages un million de dragmes, (cinq cens mille livres) ils n'en tirérent plus depuis que cent cinquante mille. (Soi-& quinze mille livres.)

La réponse du Sénat aiant dissipé à Rhodes la crainte qu'on y avoit que les Romains ne prissent les armes contre la République, fit paroître légers tous les autres maux: & c'est l'ordinaire, que l'attente de grands malheurs amortisse le sentiment de ceux qui le sont moins. Quelque durs que fussent ces ordres, ils s'y soumirent, & les exécutérent promtement. Sur le champ on décerna aux Ro-

mains une couronne de la valeur de * dix mille piéces d'or, & l'on choisit pour la présenter l'Amiral Théodote. Il eut ordre de solliciter l'alliance avec les Romains. Les Rhodiens ne l'avoient point demandée jusques-là, quoique depuis près de cent quarante ans ils eussent eu part aux plus brillantes expéditions de cette République. C'étoit un trait de leur politique. Ils ne vouloient point enchaîner leur liberté par des sermens & des Traités, afin que demeurant libres & maîtres d'eux-mêmes, ils pussent ou donner du secours aux Rois dans le besoin, ou en tirer d'eux dans l'occasion. Dans la conjoncture présente ils demandérent avec instance cette qualité, non pour se mettre en sureté contre d'autres puissances, car ils ne craignoient que celle des Romains, mais pour dissiper par ce changement de conduite tous les soupçons fâcheux qu'on avoit conçus contre leur République. L'alliance ne leur fut point encore accordée. Ils ne l'obtinrent que l'année suivante après de longues &

* *Cela pouvoit faire la somme de six-vingts mille francs, en mettant la piéce d'or (χρυσοῦς) à douze francs ou environ.*

de vives instances. Tibérius Gracchus, qui étoit tout récemment revenu d'Asie, où il avoit été envoié en qualité de Commissaire pour en examiner l'état, leur fut d'un grand secours. Il déclara que les Rhodiens avoient ponctuellement obéi aux ordres du Sénat, & qu'ils avoient condanné à mort les partisans de Persée. Après un témoignage si favorable, on accorda aux Rhodiens l'alliance avec la République Romaine.

J'ai marqué ci-devant que les Etoliens s'étoient présentés à Paul Emile revétus d'habits de deuil à son retour du voiage qu'il avoit fait en Gréce, & qu'il leur avoit donné audience à Amphipolis. Le sujet de leurs plaintes étoit que Lycisque & Tisippe, que le crédit des Romains à qui ils étoient livrés rendoit tout-puissans en Etolie, avoient environné le Sénat de soldats que leur avoit prété Bébius qui commandoit dans la province pour les Romains ; qu'ils avoient fait mourir cinq cens cinquante des principaux de la nation, dont tout le crime étoit d'avoir paru favorables à Persée ; qu'un grand nombre d'autres avoit été envoié en exil ; & que les biens

Liv. lib. 45. n. 28-31.

des uns & des autres avoient été abandonnés à leurs délateurs. Paul Emile écouta leurs plaintes. Toute l'enquête qu'il fit se borna à savoir, non de quel côté étoient l'injustice & la violence, mais si l'on avoit été pour Persée ou pour les Romains. Les meurtriers furent renvoiés absous. On déclara que les morts avoient été tués justement, & les autres justement bannis. Bébius seul fut condanné, pour avoir prété son ministére à cette sanglante exécution. Mais pourquoi le condanner, si elle étoit juste? & si elle ne l'étoit pas, pourquoi renvoier absous ceux qui en étoient les principaux auteurs?

Ce jugement répandit la terreur parmi tous ceux qui avoient témoigné quelque bonne volonté pour Persée, & augmenta extraordinairement la fierté & l'insolence des partisans de Rome. Entre les principaux de chaque ville il y en avoit de trois sortes. Les uns étoient entiérement dévoués aux Romains, les autres s'attachoient à l'amitié des Rois: les uns & les autres faisant leur cour par de basses flateries à leurs protecteurs, se rendoient puissans dans leurs villes qu'ils

tenoient dans l'oppreſſion. Une troiſiéme ſorte de citoiens, oppoſés aux deux autres, gardoient une eſpéce de milieu, ne prenant le parti ni des Romains ni des Rois, mais prenant ouvertement la défenſe des loix & de la liberté. Ces derniers, dans le fond, étoient fort eſtimés & aimés chacun dans leur ville, mais ils n'avoient aucun crédit. Toutes les charges, toutes les ambaſſades, toutes les diſtinctions & les récompenſes étoient pour ceux qui ſuivoient le parti des Romains après la défaite de Perſée, & ils emploioient leur crédit à perdre ſans reſſource ceux qui penſoient autrement qu'eux.

Dans cette vûe, ils ſe rendirent en grand nombre de toutes les parties de la Gréce auprès des dix Commiſſaires, nommés par le Sénat pour en régler les affaires. Ils leur firent entendre, qu'outre ceux qui s'étoient déclarés ouvertement pour Perſée, il y en avoit beaucoup d'autres ſecretement ennemis des Romains, & qui, ſous prétexte de défendre la liberté, révoltoient contr'eux tous les eſprits; & que jamais ces villes ne demeureroient tranquilles, & parfaitement ſoumiſes aux Romains, à moins,

qu'après avoir abbattu le parti contraire, on n'y établît fortement l'autorité de ceux qui n'avoient à cœur que les intérêts de la république Romaine. Les dix Commissaires goûtérent parfaitement toutes ces raisons, & en firent la régle de leur conduite: Quelle justice peut-on attendre d'une pareille assemblée, où l'on est déterminé à regarder & à traiter comme criminels tous ceux qui ne sont pas du parti Romain, & à combler de toutes sortes de faveurs & de graces ceux qui se déclareront leurs délateurs & leurs ennemis? Voila où conduit l'ambition de dominer. Elle aveugle sur tous les devoirs, & sur toutes les bienséances, & elle fait sacrifier la justice comme tout le reste, quand elle est un obstacle à nos vûes. La vertu des payens tenoit à bien peu de chose!

On le vit bien dans cette occasion: Le Général Romain, à qui l'on avoit fourni les noms de tous ceux qui étoient suspects, les fit venir de l'Etolie, de l'Acarnanie, de l'Epire, & de la Béotie, & leur ordonna de le suivre à Rome pour y plaider leur cause. On envoia aussi dans l'Asie des Commissaires, pour faire des in-

formations contre ceux qui avoient favorisé Persée ou publiquement, ou en secret.

De tous les petits Etats de la Gréce nul ne faisoit tant d'ombrage à la république Romaine, que la Ligue des Achéens, qui s'étoit jusques-là fait respecter par le nombre & la valeur de ses troupes, par l'habileté de ses Généraux, & sur tout par l'union qui régnoit entre les villes dont elle étoit composée. Les Romains, jaloux d'une puissance qui pouvoit mettre obstacle à leurs desseins ambitieux, sur tout si elle s'étoit jointe au Roi de Macédoine ou à celui de Syrie, travaillérent à l'affoiblir en y mettant la division, & en y gagnant des créatures qu'ils élevoient par leur crédit à toutes les charges, & par le moien de qui ils dominoient dans toutes les assemblées de la Ligue. On a vû comme elle fut traitée dans l'affaire des Bannis de Sparte. Mais c'est dans la conjoncture dont nous parlons ici, que les Romains portérent les derniers coups à sa liberté.

An. M. 3837. Av. J.C. 167. *Liv. lib. 45. n. 31. Pausan. in Achaic. pag. 416. 417.*

Après la défaite de Persée, Callicrate, pour achever de ruiner auprès des Romains, à qui il étoit vendu,

les partisans de la liberté qu'il regardoit comme ses ennemis, eut l'audace de déférer nommément aux dix Commissaires tous ceux qu'il soupçonnoit avoir eu du panchant à secourir Persée. Ils ne crurent pas devoir se contenter d'écrire aux Achéens, comme ils avoient fait aux autres peuples, pour leur ordonner d'envoier à Rome ceux de leurs citoiens qui étoient accusés d'avoir favorisé Persée; mais ils députérent deux d'entr'eux pour aller en personnes déclarer cet ordre à la Ligue. Deux raisons les portérent à en user ainsi. La premiére étoit la crainte que les Achéens, qui étoient fort jaloux de leur liberté & pleins de courage, ne refusassent d'obéir à de simples lettres qui leur auroient été écrites, & que Callicrate & les autres délateurs ne courussent risque de leur vie dans l'assemblée: la seconde, parce que dans les lettres qui s'étoient rencontrées parmi les papiers de Persée, on n'avoit rien trouvé de convaincant contre les Achéens dénoncés.

Les deux Commissaires envoiés en Achaïe étoient C. Claudius & Cn. Domitius Enobarbus. L'un d'eux,

plus vendu à l'injustice que l'autre, (Pausanias ne le nomme point) se plaignit dans l'assemblée que plusieurs des plus puissans de la Ligue avoient soutenu Persée contre les Romains, & demanda qu'on les condannât comme coupables de mort, après quoi il les nommeroit. Cette proposition révolta toute l'assemblée : on se récria de toutes parts qu'il étoit inoui qu'on eût jamais condanné des personnes avant qu'elles eussent été dénoncées, & on le pressa de désigner les coupables. Pressé ainsi de s'expliquer, il répondit, à la suggestion de Callicrate, que tous ceux qui avoient été en charge & commandé les armées, s'étoient rendus coupables de ce crime. Alors Xénon, qui avoit un grand crédit & étoit fort respecté dans la Ligue: » J'ai commandé les armées, dit-il, » & j'ai eu l'honneur d'être le Chef » de la Ligue. Je proteste que je n'ai » jamais agi en rien contre les inté- » rêts des Romains, & je suis prêt de » le prouver, soit ici dans l'assemblée » des Achéens, soit à Rome devant le » Sénat. « Le Romain saisit cette derniére parole comme favorable à ses desseins, & ordonna que tous ceux

que Callicrate avoit dénoncés, & il les nomma, seroient envoiés à Rome pour s'y justifier. Ce fut une désolation extrême dans toute l'assemblée. Jamais on n'avoit rien vû de pareil, pas même sous Philippe ni sous Alexandre son fils. Ces Princes, quoi que tout-puissans, ne s'avisoient point de faire venir en Macédoine ceux qui leur étoient contraires, mais en laissoient le jugement au Conseil des Amphictyons leurs Juges naturels. Les Romains n'imitérent point cette modération, mais, par une entreprise qu'on peut appeller tyrannique, ils firent enlever & conduire à Rome plus de mille citoiens des plus considérables de la Ligue Achéenne. Callicrate devint plus que jamais un objet d'horreur & d'exécration à tous les Achéens. On fuioit sa rencontre & sa présence comme d'un infâme traître, & personne ne se baignoit dans les bains publics après lui, qu'on n'en eût fait vuider toute l'eau.

Polybe, le célébre historien, étoit du nombre de ces bannis. Nous avons vû que Lycortas son pere s'étoit distingué par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la Républi-

que des Achéens pendant qu'il la gouvernoit. Il avoit pris un ſoin particulier de l'éducation de ſon fils. Pour ce qui regarde la politique, Polybe eut pour maître Lycortas ſon pere, grand homme d'Etat; & pour la guerre Philopémen, un des plus habiles & des plus intrépides Capitaines de l'antiquité. Ce fut dans ces deux écoles qu'il prit ces ſavantes leçons de gouvernement & de guerre, qu'il a miſes lui-même en pratique, & qu'il a fait paſſer à la poſtérité dans ſes Ecrits.

Dès qu'il fut arrivé à Rome, où ſa réputation l'avoit précédé, ſon mérite le fit rechercher des plus grands hommes de la République. Il s'attacha particuliérement aux deux fils de Paul Emile, dont l'aîné étoit paſſé par adoption dans la famille des Fabius, & le cadet dans celle des Scipions. Celui-ci avoit été adopté par P. Cornélius Scipion, fils de Scipion l'Africain qui avoit vaincu Annibal. J'ai parlé avec aſſez d'étendue à la fin de l'hiſtoire des Carthaginois de la liaiſon intime de Polybe avec ce ſecond fils de Paul Emile, qui renverſa dans la ſuite Numance & Car-

thage. Ce jeune Romain sentit de quel prix étoit un tel ami, & il sut bien profiter de ses leçons & de ses conseils. Ce fut apparemment à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son histoire, ou du moins qu'il assembla des Mémoires pour la composer.

Quand les Achéens furent arrivés à Rome, le Sénat, sans les entendre & sans examiner leur cause, supposant sans aucun fondement & contre la notoriété publique qu'ils avoient été ouis & condannés dans l'assemblée des Achéens, les relegua en diverses bourgades de l'Italie. Polybe fut excepté de ce nombre.

Polyb. Legat. 105.

Les Achéens, surpris & affligés du sort de leurs compatriotes, députérent à Rome pour demander qu'il plût au Sénat d'entrer en connoissance de leur cause. On leur répondit qu'elle étoit finie, & que c'étoient eux-mêmes qui l'avoient jugée. Sur cette réponse, les Achéens renvoiérent les mêmes Députés à Rome, (Euréas étoit à leur tête) pour protester encore devant les Sénateurs que jamais ces Achéens n'avoient été entendus dans le pays, & que jamais leur af-

faire n'y avoit été jugée. Euréas donc entre dans le Sénat avec les autres Députés qui l'accompagnoient. Il déclare les ordres qu'il avoit reçus, & prie qu'on prenne enfin connoiſſance de l'accuſation, & qu'on ne laiſſe pas périr des accuſés ſans avoir prononcé ſur le crime dont on les chargeoit. Qu'il étoit à ſouhaiter que le Sénat examinât l'affaire par lui-même, & fit connoitre les coupables: mais que, ſi ſes grandes occupations ne lui laiſſoient pas ce loiſir, il n'avoit qu'à renvoier la choſe aux Achéens, qui en feroient juſtice de maniére à faire ſentir combien ils avoient d'averſion pour les méchans. Rien n'étoit plus équitable que cette demande, & le Sénat fut fort embarraſſé comment il y répondroit. D'une part, il ne croioit pas qu'il lui convînt de juger, car l'accuſation étoit ſans fondement: de l'autre, renvoier les exilés ſans avoir porté de jugement, c'étoit perdre ſans reſſource les amis qu'il avoit dans l'Achaïe. Le Sénat, pour ôter aux Grecs toute eſpérance de recouvrer leurs exilés, & les rendre par là plus ſoumis à ſes ordres, écrivit dans l'Achaïe à Cal-

licrate, & dans les autres Etats aux partisans des Romains, qu'il ne lui paroissoit pas qu'il fût de leur intérêt, ou de celui de leur pays, que les exilés retournassent dans leur patrie. Cette réponse consterna non seulement les exilés, mais encore tous les peuples de la Gréce. Ce fut un deuil universel. On se persuada qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour les Achéens accusés, & que leur bannissement étoit sans retour.

Polyb. Legat. 122. Cependant, ils envoiérent de nouveaux Députés, qu'ils chargérent de demander le retour des exilés, mais en supplians & par grace, de peur qu'en prenant leur défense ils ne parussent tant soit peu opposés aux volontés du Sénat. Il ne leur échapa rien dans leur harangue qui ne fût très mesuré. Malgré cela le Sénat demeura inflexible, & prononça qu'il s'en tenoit à ce qui avoit été réglé.

AN. M. 3841. Av. J.C. 160. *Id. Legat.* 129. 130. Les Achéens, sans se rebuter, ordonnérent en différens tems plusieurs députations, qui n'eurent pas plus de succès : on y demandoit en particulier le retour de Polybe. Ils avoient raison de s'adresser ainsi persévéramment au Sénat en faveur de leurs

compatriotes. Quand leurs instances réitérées n'auroient eu d'autre effet que de mettre l'injustice des Romains dans un plus grand jour, on ne pouvoit pas les regarder comme inutiles. Mais plusieurs des Sénateurs en avoient été touchés, & avoient été d'avis de renvoier les exilés.

Les Achéens en aiant eu avis, pour profiter de cette favorable disposition des esprits, ordonnérent une derniére députation. Il y avoit déja dix-sept ans que les Achéens avoient été bannis, & il en étoit mort un grand nombre. Il y eut de grandes contestations dans le Sénat, les uns voulant que ces bannis fussent renvoiés dans leur patrie & rétablis dans leurs biens, & les autres s'y opposant.. Scipion, à la priére de Polybe, avoit sollicité Caton en faveur des exilés. Ce grave Sénateur se levant pour parler à son tour : » A nous voir, dit-il, disputer » tout un jour pour savoir si quelques » pauvres vieillards de Gréce seront » plutôt enterrés par nos fossoieurs » que par ceux de leur pays, ne croi» roit-on pas que nous n'avons rien » à faire ? « Il ne falut que cette plaisanterie pour faire honte au Sénat de

Plut. in Caton. Cens. pag. 341.

sa longue opiniâtreté, & pour le déterminer à renvoier enfin les exilés dans le Péloponnése. Polybe auroit encore souhaité qu'on les rétablît dans les honneurs & les dignités qu'ils avoient avant leur bannissement : mais, avant que de présenter sa requête au Sénat, il crut devoir pressentir Caton, qui lui dit en souriant : » Vous n'imitez pas, Polybe, la sagesse d'Ulysse. Vous voulez rentrer » dans l'antre du Cyclope pour quelques méchantes hardes que vous y » avez laissées. « Les exilés retournérent donc dans leur patrie : mais de mille qu'ils étoient venus, il n'en restoit alors qu'environ trois cens. Polybe n'usa pas de cette permission ; ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque trois ans après il étoit avec lui au siége de Carthage.

An. M. 3854. Av. J.C. 150.

§. II.

Basses flateries de Prusias roi de Bithynie dans le Sénat. Euméne, devenu suspect aux Romains, ne peut obtenir d'entrer à Rome. Ariarathe, roi de Cappadoce, meurt : son fils, de même nom, lui succéde. Mort d'Euméne.

Attale son frere lui succéde, comme Tuteur de son fils qui étoit fort jeune. Guerres entre Attale & Prusias. Celui-ci aiant voulu faire mourir son fils Nicoméde, en est tué lui-même. Ambassade de trois célébres Philosophes Athéniens à Rome. Autre ambassade des Marseillois. Digression sur la ville de Marseille.

DEPUIS la défaite de Persée il venoit tous les jours à Rome de nouvelles ambassades, soit pour féliciter les Romains sur cette victoire, soit pour se justifier ou s'excuser sur l'attachement qu'on avoit paru avoir pour ce Prince, soit enfin pour porter des plaintes devant le Sénat au sujet de quelques alliés. Nous avons vû jusqu'ici ce qui regarde les Rhodiens & les Achéens. Je ramasserai dans ce paragraphe ce qui concerne Euméne roi de Pergame, Prusias roi de Bithynie, & quelques autres affaires particuliéres.

Prusias étant venu à Rome pour faire au Sénat & aux troupes des complimens de conjouissance sur l'heureux succès de la guerre contre Persée, y deshonora la majesté roiale par ses

An. M. 3838. Av. J.C. 166. *Polyb. Legat. 97. Liv. lib. 45. n. 44.*

baſſes flateries. D'abord il fut au devant des Députés que le Sénat avoit envoiés pour le recevoir, & il y fut la tête raſée, & avec le bonnet, l'habit, & la chauſſure des affranchis ; puis ſaluant les Députés : *Vous voiez*, leur dit-il, *un de vos Affranchis, prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, & à ſe conformer entiérement à tout ce qui ſe pratique chez vous.* A ſon entrée dans le Sénat, il ſe tint contre la porte vis-à-vis les Sénateurs aſſis, les mains abbattues : il ſe proſterna, & baiſa le ſeuil. Enſuite s'adreſſant à l'aſſemblée: *Je vous ſalue, dieux ſauveurs*, s'écria-t-il. Son diſcours répondit à ce prélude. Polybe dit qu'il auroit honte de le raporter. Il finit en demandant que le peuple Romain renouvellât avec lui l'alliance ; & qu'il lui accordât certaines terres priſes ſur Antiochus, dont les Gaulois s'étoient emparés ſans que perſonne les leur eût données. Enfin il recommanda au Sénat ſon fils Nicoméde. Tout lui fut accordé : on nomma ſeulement des Commiſſaires pour examiner l'état des terres en queſtion. Tite-Live, dans le récit qu'il fait de cette audience, omet les baſſeſſes rampantes de Pruſias,

ſias, dont il prétend que les hiſtoriens Romains ne parloient point : il ſe contente d'indiquer à la fin une partie de ce qu'en avoit dit Polybe. Il avoit quelque raiſon. Car ces baſſeſſes deshonorent du moins autant le Sénat qui les ſouffroit, que le Prince qui les faiſoit.

A peine Pruſias étoit-il ſorti de Rome, qu'on apprit qu'Euméne étoit ſur le point d'y entrer. Cette nouvelle jetta le Sénat dans l'embarras. Ce Prince, dans la guerre contre Perſée, s'étoit conduit de ſorte qu'on ne pouvoit le regarder ni comme ami, ni comme ennemi. On avoit contre lui de violens ſoupçons, non des preuves certaines. L'admettre à l'audience, c'étoit le déclarer innocent : le condanner comme coupable, c'étoit ſe mettre dans la néceſſité de lui faire la guerre, & annoncer comme à haute voix qu'ils avoient manqué de prudence en comblant de biens & d'honneurs un Prince dont ils avoient peu connu le caractére. Pour éviter ces inconvéniens, le Sénat fit une Ordonnance, par laquelle, ſous prétexte qu'il en coutoit trop à la République pour recevoir les Rois qui ve-

Polyb. ibid.

noient à Rome, il défendoit en Général à tous les Rois d'entrer dans cette ville ; & il fit signifier cette Ordonnance au Roi de Pergame, qui n'eut pas de peine à en comprendre le sens. Il retourna donc dans ses Etats.

An.M.3839. Av.J.C.165. Polyb.Legat. 97. 102. 104. 105. 106. 119. 121.

Cet affront donna du courage à ses ennemis, & refroidit l'affection de ses alliés. Prusias envoia contre lui un Ambassadeur à Rome, pour se plaindre des irruptions qu'il faisoit dans la Bithynie. Il ajoutoit que ce Prince avoit des intelligences secrettes avec Antiochus, qu'il maltraitoit tous ceux qui paroissoient favorables aux Romains, & qu'en particulier il vexoit les Gallo-Grecs ses voisins, n'observant point à leur égard les Ordonnances du Sénat. Ceux-ci avoient aussi envoié à Rome des Députés, pour y porter leurs plaintes, qu'ils réitérerent dans la suite plusieurs fois, aussi bien que Prusias. Le Sénat ne se déclara point encore. Il se contenta d'aider & de soutenir sous main les Gallo-Grecs en tout ce qu'il put, sans faire d'injustice manifeste à Euméne.

Le Roi de Pergame, à qui l'entrée

à Rome étoit interdite, y envoia Attale & Athénée ses freres, pour répondre aux accusations dont on le chargeoit. L'apologie qu'ils firent parut réfuter solidement toutes les plaintes qu'on avoit portées contre le Roi, & l'on en fut si satisfait, qu'on les renvoia en Asie comblés d'honneurs & de présens. Cependant ils n'effacérent pas entiérement les préjugés où l'on étoit contre leur frere. Le Sénat fit partir Sulpicius Gallus & Manius Sergius, avec ordre de s'informer secrettement si Antiochus & Euméne ne formoient point ensemble quelque complot contre les Romains.

Sulpicius se conduisit dans cette commission d'une maniére très imprudente. C'étoit un esprit vain, & qui cherchoit à se faire valoir en se déclarant contre Euméne. Quand il fut arrivé en Asie, il fit savoir à toutes les villes que ceux qui auroient des plaintes à faire au sujet de ce Prince vinssent le trouver à Sardes. Et là, pendant dix jours, il écouta tranquillement toutes les accusations qu'on voulut former contre Euméne : liberté qui réveilla tous les mécontens, &

Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 145.

ouvrit la porte à toutes sortes de calomnies !

An. M. 3840. Av. J.C. 164. Tib. Gracchus, que le Sénat envoia l'année suivante en Asie pour le même sujet, fut reçu par Euméne & Antiochus d'une maniére qui lui persuada qu'il n'y avoit rien à craindre de la part de ces deux Rois : & c'est le raport qu'il en fit au Sénat. Il rendit aussi un bon témoignage à la conduite d'Ariarathe roi de Cappadoce, dont Euméne avoit épousé la sœur.

An. M. 3842. Av. J.C. 162. Diod. Eclog. pag. 895. Ce Prince mourut quelque tems après. Son fils Ariarathe, surnommé Philopator, lui succéda. Il l'avoit eu d'Antiochide, fille d'Antiochus le Grand ; & avoit résolu, quand il fut en âge, de lui céder son roiaume, à quoi jamais le fils n'avoit voulu consentir : c'est ce qui lui fit donner le surnom de *Philopator*, c'est-à-dire *Amateur de son pere*. Action bien louable dans un siécle, où c'étoit une chose commune d'acquerir des roiaumes par des parricides !

Polyb. Legat. 121. Dès que ce jeune Roi fut monté sur le trône, il envoia des Députés à Rome pour demander le renouvellement de l'alliance que son pere avoit eue avec les Romains ; & elle lui fut accordée avec éloge.

Quelque tems après, quoiqu'Euméne l'aidât de toutes ses forces, Démétrius roi de Syrie le détrôna, pour mettre à sa place un de ses freres aînés, qui étoit un fils supposé, il s'appelloit Holopherne. Ariarathe se réfugia à Rome. L'usurpateur & Démétrius y envoiérent aussi leurs Ambassadeurs. Le Sénat ordonna que les deux freres régneroient conjointement. C'étoit une politique assez ordinaire aux Romains, de partager ainsi les roiaumes entre des freres, afin de les affoiblir par ce partage, & de laisser entr'eux des semences perpétuelles de division. Attale, dans les premiéres années de son régne, le rétablit entiérement sur le trône, aiant vaincu & chassé son compétiteur. AN. M. 3845. AV. J.C. 159. *Polyb. Legat. 126.* AN. M. 3847.

Eumêne fut toujours suspect aux Romains, & presque toujours en guerre ou avec Prusias, ou avec les Gallo-Grecs. Enfin il mourut, après avoir régné trente-huit * ans. Il laissa pour successeur de son roiaume son fils Attale, surnommé Philométor, encore enfant, qu'il avoit eu de Stratonice sœur d'Ariarathe; & nomma AN. M. 3845. AV. J.C. 159. *Strab. l. 13. pag. 624.*

* *Strabon lui donne quarante-trois ans de régne: mais on prétend que c'est une faute.*

pour Tuteur de son fils & Régent du roiaume son frere Attale Philadelphe, qui gouverna le roiaume pendant vingt & un an.

Polyb. in Exempl. virt. & vit. p. 166.

Polybe fait un grand éloge d'Euméne. Ce Prince, dit-il, avoit le corps foible & délicat, l'ame grande & pleine des plus beaux sentimens. Il ne cédoit en rien pour beaucoup d'autres qualités aux Rois de son tems, & du côté des belles inclinations il les surpassoit tous. Le roiaume de Pergame, quand il le reçut de son pere, se réduisoit à un très petit nombre de villes qui méritoient à peine ce nom. Il le rendit si puissant, qu'il pouvoit le disputer à presque tous les plus grands roiaumes. Il ne dut rien ni au hazard, ni à la fortune : c'est toujours Polybe qui parle. Tout lui vint de sa prudence, de son assiduité au travail, de son activité. Avide d'une belle réputation, il fit plus de bien à la Gréce, & enrichit plus de particuliers, qu'aucun des Princes de son siécle. Pour achever son portrait, il avoit si bien possédé l'art de s'attirer le respect de ses trois freres, & de les contenir par son autorité sans la leur faire sentir, que, quoiqu'ils

eussent tous un âge & des talens pour entreprendre par eux-mêmes, & qu'ils partageassent avec lui les fonctions de la souveraineté, ils ne sortirent jamais des bornes de la soumission, mais lui demeurérent toujours parfaitement unis, & par un zêle égal pour son service lui aidérent à défendre & à agrandir le roiaume. Il seroit difficile de trouver un pareil exemple d'autorité sur des freres, jointe à une union & une concorde inaltérable.

Je ne devrois pas omettre ici une chose qui fait beaucoup d'honneur à la mémoire d'Euméne; c'est d'avoir établi la fameuse bibliothéque de Pergame, ou du moins de l'avoir considérablement augmentée: mais je me réserve à en parler ailleurs.

La division qui avoit presque toujours subsisté entre Prusias & Euméne, continua sous Attale qui avoit succédé au dernier. Prusias l'aiant vaincu dans un combat, entra dans Pergame; & outré de douleur d'avoir manqué à se saisir de sa personne, il fit tomber sa vengeance sur les statues & les temples des dieux, renversant & brulant tout ce qui se rencontroit sur sa marche. Attale envoia son fre-

AN.M.3848. AV.J.C.156. *Polyb.Legat.* 128.129.133. 135.136. AN.M.3849. AV.J.C.155.

re Athénée à Rome pour implorer le secours du Sénat, qui fit défendre à Prusias de continuer la guerre contre Attale, & lui envoia plusieurs ambassades à différentes reprises, dont il éluda les ordres ou par des délais, ou même par des perfidies, aiant un jour entrepris, sous prétexte d'une entrevûe, de se saisir de l'Ambassadeur Romain & d'Attale. Le complot fut découvert, & demeura sans exécution; mais le crime n'en étoit pas moins grand. Rome, dans d'autres tems, l'auroit puni par la destruction entiére du roiaume. Elle se contenta pour lors d'envoier dix Commissaires, qu'elle chargea de finir cette guerre, & d'obliger Prusias à faire satisfaction à Attale pour les dommages qu'il lui avoit causés. Cependant Attale, secouru par ses alliés, avoit assemblé de nombreuses troupes tant par terre que par mer. Tout se disposoit pour l'ouverture de la campagne, lorsqu'on apprit que les Commissaires étoient arrivés. Attale les joignit. Après quelques conférences sur l'affaire présente, ils partirent pour la Bithynie. Là ils déclarent à Prusias les ordres dont ils étoient chargés pour lui de la part

du Sénat. Ce Prince veut bien accepter une partie des conditions qui lui étoient prescrites, & refuse d'obéir à la plupart des autres. Les Commissaires, choqués de cette résistance, rompent l'alliance & l'amitié avec lui, reprennent sur le champ la route de Pergame, & laissent Prusias dans une mortelle inquiétude. Ils conseillérent à Attale de se tenir avec son armée sur les frontiéres de son roiaume, sans faire le premier aucun acte d'hostilité; & quelques-uns d'eux retournérent à Rome, pour y informer le Sénat de la rébellion de Prusias. Enfin il ouvrit les yeux, & de nouveaux Commissaires envoiés de Rome l'obligérent à mettre bas les armes, & à souscrire au Traité de paix qu'ils lui présentérent. Ce Traité portoit: Que Prusias donneroit pour le présent vingt galéres pontées à Attale; qu'il lui paieroit cinq cens talens (cinq cens mille écus) dans l'espace de vingt ans; que les deux Rois se renfermeroient dans les bornes de leur Etat, telles qu'elles étoient avant la guerre; que Prusias, en réparation des dommages qu'il avoit causés dans les terres de quelques villes voisines qui

étoient nommées, leur restitueroit cent talens (cent mille écus.) Quand il eut accepté & signé ces conditions, Attale ramena ses troupes tant de terre que de mer dans son roiaume. Ainsi fut terminée la guerre que les différens d'Attale & de Prusias avoient allumée.

Polyb. Legat. 140. Le jeune Attale, fils d'Euméne, quand la paix eut été établie entre les deux Etats, fit le voiage de Rome, pour se faire connoitre au Sénat, pour demander la continuation de son amitié, & sans doute aussi pour le remercier de la protection qu'il avoit accordée à son Oncle qui régnoit en son nom. Il reçut du Sénat toutes les marques d'amitié qu'il devoit attendre, & tous les honneurs qui convenoient à son âge : après quoi il repartit pour ses Etats.

An.M.3855. Av.J.C.149. Appian. in Mithridatic. pag. 175. Justinus lib. 34. cap. 4. Prusias envoia aussi dans la suite son fils Nicoméde à Rome, & sachant qu'il y étoit fort considéré, il le chargea de demander au Sénat qu'il lui remît ce qu'il lui restoit à paier de la somme qu'il devoit à Attale. Il lui associa Ménas dans cette ambassade. Il l'avoit chargé de faire mourir secrettement ce jeune Prince : c'étoit pour avancer les enfans qu'il avoit eus d'une seconde

femme. La grace que demandoit Prusias lui fut refusée, l'Ambassadeur d'Attale aiant montré que cette somme n'égaloit pas à beaucoup près les torts qu'on avoit faits à son Maître. Ménas, au lieu d'exécuter l'affreuse commission dont il s'étoit chargé, découvrit le tout à Nicoméde. Ce jeune Prince étant sorti de Rome pour retourner en Bithynie, crut devoir prévenir les desseins meurtriers de son pere. Soutenu du secours d'Attale, il se revolte contre lui, & entraîne dans son parti la plus grande partie du peuple, de qui Prusias s'étoit fait haïr par ses violences & ses cruautés. Ce malheureux Prince, abandonné de tous ses sujets, se réfugia dans un temple, où il fut tué par des soldats qu'avoit envoié Nicoméde, &, selon quelques-uns, par Nicoméde même. Quelles horreurs de part & d'autre! Prusias étoit surnommé *le Chasseur*, & avoit régné au moins trente-six ans. C'est chez lui qu'Annibal s'étoit retiré. An.M.3856. Av.J.C.148.

Ce Roi de Bithynie, du côté du corps, n'avoit rien qui prévînt en sa faveur; & il n'étoit pas mieux avantagé du côté de l'ame. Ce n'étoit par la taille qu'une moitié d'homme, & *Polyb. in Excerpt. p. 173. 174.*

qu'une femme par le cœur & le courage. Non seulement il étoit timide, mais encore mou, incapable de travail, en un mot d'un corps & d'un esprit efféminé, défaut qu'on n'aime nulle part dans les Rois, mais qu'on aimoit moins encore qu'ailleurs chez les Bithyniens. Les belles lettres, la philosophie, & toutes les autres connoissances qui en dépendent, lui étoient parfaitement étrangéres. Enfin il n'avoit nulle idée du beau ni de l'honnête. Nuit & jour il vivoit en vrai *Sardanapale*. Aussi ses sujets, à la premiére lueur d'espérance, se portérent-ils avec impétuosité à prendre parti contre lui, & à le punir de la maniére dont il les avoit gouvernés.

J'ai différé de parler de deux Ambassades qui arrivérent à Rome à peu près dans le même tems.

An. M. 3849. Av. J.C. 155. *Cic. lib. 2. de Orat. n. 155. Aul. Gell. lib. 7. cap. 14.*

L'une venoit de la part des Athéniens, qui aiant été condannés par une Sentence des Sicyoniens, mais sous l'autorité du Sénat de Rome, à une amende de cinq cens talens, pour avoir ravagé les terres de la ville d'Orope, envoioient demander la remise de cette amende. Les Ambassadeurs étoient trois célébres Philosophes:

Quinze cens mille livres.

Carnéade de la secte Académique, Diogéne de la secte Stoïque, & Critolaüs Péripatéticien. Le goût de la philosophie & de l'éloquence n'avoit pas encore pénétré jusqu'à Rome : ce fut à peu près dans le tems dont nous parlons qu'il commença à s'y répandre, & la réputation de ces trois Philosophes n'y contribua pas peu. Les jeunes gens de Rome, qui avoient quelque goût pour les sciences, se firent un honneur & un plaisir de les visiter, & étoient ravis d'admiration en les entendant, sur tout à l'égard de Carnéade, dont l'éloquence vive & douce, solide & ornée en même tems, les enlevoit & les enchantoit. Par tout on disoit qu'il étoit arrivé un Grec d'un rare mérite, qui étoit au dessus de l'homme par son grand savoir; & qui calmant & adoucissant par son éloquence les passions les plus violentes, inspiroit aux jeunes gens un certain amour, qui les portoit à quitter tous les autres plaisirs & toutes leurs autres occupations pour se livrer uniquement à la philosophie. Il eut pour auditeur tout ce qu'il y avoit de personnes considérables à Rome. Ses discours, traduits en latin par

un des Sénateurs, coururent dans toute la ville. Tous les Romains voioient avec grande joie leurs enfans s'adonner à cette érudition grecque, & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le seul Caton en parut fâché, craignant que ce goût des belles lettres n'étoufât dans les jeunes gens celui de la science militaire, & qu'ils ne préféraffent la gloire de bien parler à celle de bien faire. L'exemple du second Scipion l'Africain, élevé dans ce tems-là même par les soins de Polybe dans le goût des sciences, montre combien cette prévention de Caton étoit mal fondée. Quoi qu'il en soit, il reprocha fortement aux Sénateurs de ce qu'ils retenoient si lontems ces Ambassadeurs dans la ville, & aiant fait expédier l'affaire qui les y avoit amenés, il hâta leur départ. Par le jugement du Sénat, l'amende à laquelle les Athéniens avoient été condannés fut modérée, & réduite à cent talens au lieu de cinq cens.

Polyb. in Legat. 131 & 134.

L'autre Ambassade étoit envoiée par les Marseillois. Ils avoient déja été souvent inquiétés par les * Liguriens : mais dans le tems dont nous

* *La Ligurie répondoit en partie à ce qu'on appelle maintenant la Côte de Génes.*

parlons, réduits aux derniéres extrémités, ils envoiérent à Rome des Ambassadeurs pour implorer le secours du Sénat. Il fut résolu qu'on députeroit vers les Liguriens, pour les rappeller à des sentimens d'équité & de paix par la voie de la douceur & de la négociation. Ils n'en devinrent que plus fiers, & portérent l'insolence jusqu'à maltraiter les Députés, & à violer dans leur personne le droit des gens. Le Sénat, informé de ce triste événement, fit partir sur le champ le Consul Quintus Opimius avec une armée. Il mit le siége devant la ville où l'insulte avoit été faite aux Ambassadeurs Romains, la prit d'assaut, en réduisit les habitans en esclavage, & envoia liés & garotés à Rome les principaux auteurs de l'insulte pour y être punis comme ils le méritoient. Les Liguriens furent battus plusieurs fois & taillés en piéces. Le vainqueur distribua aux Marseillois toutes les terres qu'il venoit de conquerir. Il voulut que les Liguriens envoiassent à Marseille des otages, que l'on changeroit de tems en tems, pour les tenir en bride, & pour les empécher d'inquiéter encore les Mar-

Egitna.

seillois comme ils avoient fait jusques-là.

Rome a toujours eu une extrême considération pour les Marseillois, fondée sur leur rare mérite & sur la fidélité inviolable avec laquelle ils avoient été toujours attachés au parti des Romains. Ils étoient originaires de Phocée ville de l'Ionie. Lorsque Xerxès envoia Harpagus pour l'assiéger, ses habitans, plutôt que de subir le joug & de se soumettre aux barbares comme tant d'autres avoient fait, s'embarquérent eux, leurs femmes, & leurs enfans avec tous leurs effets, & après divers événemens, aiant jetté dans la mer une masse de fer ardente, ils s'engagérent tous par serment de ne point revenir à Phocée que cette masse de fer n'eût surnagé sur l'eau; & dans la suite étant abordés aux rives de la Gaule près de l'embouchure du Rhône, ils s'y établirent du consentement du Roi de cette contrée, & bâtirent une ville qui fut depuis appellée Marseille. On place cette fondation sous le régne de Tarquin l'ancien, vers la seconde année de la quarante-cinquiéme Olympiade, environ six cens ans

Herod. l. 1. cap. 164. &c. Justin. l. 43. cap. 3.

avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Le Roi qui les avoit reçus dans ſes Etats avec bonté étant mort, ſon fils ne ſe montra pas ſi favorable à leur égard. La puiſſance naiſſante de leur ville lui donna de l'ombrage. On lui fit entendre que ces étrangers, qu'on avoit reçus dans le pays à titre d'hôtes & de ſupplians, pourroient bien un jour s'en rendre les maîtres à titre de conquête. On emploia à cet effet l'apologue de la chienne, qui demanda d'abord à ſa compagne ſa cabane pour huit jours ſeulement, afin d'y mettre bas ſes petits; puis à force de priéres obtint un ſecond terme, pour avoir le tems de les nourrir; & enfin, quand ils furent grands & forts, ſe rendit maitreſſe & propriétaire d'un lieu d'où l'on ne pouvoit plus la chaſſer. Les Marſeillois eurent donc d'abord une rude guerre à eſſuier: mais aiant remporté la victoire, ils demeurérent paiſibles poſſeſſeurs du terrain qu'on leur avoit accordé, & ne s'y tinrent pas lontems enfermés. *Juſtin. l. 43. cap. 4.*

Ils établirent dans la ſuite pluſieurs colonies, & bâtirent pluſieurs villes, Agde, Nice, Antibe, Olbie, qui étendirent fort leur domaine, & augme *Strab. pag. 180.*

térent leur puissance. Ils avoient des ports, des arsenaux, des flotes, qui les rendoient formidables à leurs ennemis.

Justin. ibid. Tant de nouveaux établissemens contribuérent à répandre davantage les Grecs dans les Gaules, & y causérent un changement merveilleux. Les Gaulois, quittant peu à peu leur ancienne rusticité, commencérent à s'humaniser, & à prendre des mœurs plus douces. Au lieu que pour la plupart ils ne respiroient auparavant que les armes, ils s'accoutumérent à suivre les loix d'un sage gouvernement. Ils apprirent à mettre en valeur les terres, à cultiver les vignes, à planter des oliviers. Par [a] tous ces moiens, il se fit un si merveilleux changement & dans les provinces, & dans les peuples qui les habitoient, qu'on eût dit, non que la Gréce étoit passée dans les Gaules, mais que les Gaules avoient été transférées dans la Gréce.

Strab. lib. 4. pag. 179. Les habitans de la nouvelle ville y firent des loix très sages pour la police & pour le gouvernement, qui

a Adeo magnus & hominibus & rebus impositus est nitor, ut non Græcia in Galliam emigrasse, sed Gallia in Græciam translata videretur. Justin.

étoit aristocratique, c'est-à-dire entre les mains des anciens. Six cens Sénateurs formoient le Conseil de la ville : ils exerçoient leur charge pendant toute leur vie. De ce nombre, on en choisissoit quinze pour prendre soin du courant des affaires, & trois pour présider aux assemblées en qualité de premiers Magistrats.

Le droit d'hospitalité étoit chez les Marseillois en une singuliére recommandation, & s'y exerçoit avec toute sorte d'humanité. Pour maintenir la sureté de l'asyle qu'ils donnoient aux étrangers, on ne souffroit point que personne entrât armé dans la ville. Il y avoit à la porte des gens préposés pour garder les armes de ceux qui y entroient, & pour les leur rendre à leur sortie. *Valer. Max. lib. 2. cap. 6.*

On en fermoit l'entrée à tous ceux qui auroient voulu y introduire ou la paresse, ou une vie délicate & voluptueuse : & l'on avoit un soin particulier d'en écarter toute duplicité & tout mensonge.

Ils se piquoient sur tout de sobriété, de frugalité, de modestie. Chez eux la dot la plus considérable ne passoit jamais cent piéces d'or : c'est-à- *Strab. pag. 181.*

dire à peu près cent pistoles. On n'en pouvoit emploier que cinq pour les habillemens, & autant pour les bijoux. Valére Maxime, qui vivoit sous Tibére, admire les réglemens de police qui s'observoient encore de son tems à Marseille. » Cette [a] ville, dit-» il, austére gardienne de l'ancienne » sévérité des mœurs, exclud de son » théatre les Comédiens, dont les piè-» ces roulent en grande partie sur des » amours illicites. « La raison qu'on apporte de cette maxime est encore plus belle & plus remarquable que la maxime même. » De peur, ajoute » l'Auteur, qu'en se familiarisant avec » ces sortes de spectacles, on ne se » portât aisément à les imiter. «

Lib. 2. cap. 6.

Elle vouloit que la cérémonie des funérailles se fît sans ces pleurs & ces lamentations indécentes qui ont coutume de l'accompagner, & qu'elle se terminât le jour même par un sacrifice domestique, & par un repas entre les parens & les amis. » Car [b] en-

a Eadem civitas severitatis custos acerrima est: nullum aditum in scenam mimis dando, quorum argumenta majore ex parte stuprorum continent actus, ne talia spectandi consuetudo etiam imitandi licentiam sumat.

b Etenim quid attinet, aut humano dolori indul-

» fin convient-il de s'abandonner sans
» bornes à une douleur humaine, ou de
» savoir mauvais gré à la Divinité de
» ce qu'il ne lui a pas plu de parta-
» ger son immortalité avec nous ?

Tacite dit un mot de la ville de Marseille, qui en est un grand éloge : c'est dans la vie de Julius Agricola son beau-pere. Après [a] avoir parlé de l'excellente éducation qu'il reçut par les soins & la tendre affection de Julia Procilla sa mere, Dame d'une rare vertu, qui lui fit emploier les premiéres années de sa jeunesse dans l'étude des arts & des sciences qui convenoient à sa naissance & à son âge, il ajoute : » Ce qui lui épargna les dan-
» gers qui entraînent ordinairement
» les jeunes gens dans le desordre,
» fut, outre son bon naturel, le bon-
» heur d'avoir pour école dès son en-
» fance la ville de Marseille, qui,
» par un heureux mélange, joint à la
» politesse des Grecs la simplicité &
» la retenue des provinces. *Arcebat*

geri, aut divino Numini invidiam fieri, quòd immortalitatem suam nobiscum partiri noluerit?

[a] Mater Julia Procilla fuit, raræ castitatis. In hujus sinu indulgentiaque educatus, per omnem honestarum artium cultum pueritiam adolescentiamque transegit. *Tacit. in Agricol. cap. 4.*

eum ab illecebris peccantium, præter ipsius bonam integramque naturam, quòd statim parvulus sedem ac magistram studiorum Massiliam habuerit, locum Græca comitate & provinciali parsimonia mistum ac bene compositum.

On voit par ce que je viens de raporter, que Marseille étoit devenue une Ecole célébre de politesse, de sagesse, de vertu ; & en même tems de tous les arts & de toutes les sciences. On y professoit publiquement l'éloquence, la philosophie, la médecine, les mathématiques, la jurisprudence, la théologie fabuleuse, & toute sorte de litérature. C'est du sein de cette ville qu'est sorti le plus ancien des savans de l'Occident, je veux dire Pythéas, très habile Géographe & Astronome, qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe, ou même d'Alexandre le Grand.

Voss. in Histor. Græc.

Elle continua toujours de cultiver les arts & les sciences avec la même ardeur & le même succès. Strabon raporte que de son tems (il vivoit sous Auguste) la jeune Noblesse de Rome alloit se former à Marseille, à qui il donnoit la préférence même sur la ville d'Athénes, c'est beaucoup

dire ; & nous avons déja vû qu'elle étoit encore en possession de ce privilége du tems de Tacite l'historien.

Les Marseillois ne se distinguérent pas moins par la sagesse de leur gouvernement, que par leur habileté & leur goût pour l'étude. Cicéron, dans une de ses harangues, reléve extrêmement la maniére dont ils conduisoient leur République. » On [a] peut » assurer, dit-il, que non seulement » dans la Gréce, mais même parmi » toutes les autres nations, rien n'est » comparable à la sage police établie » à Marseille. Cette ville, si fort éloi- » gnée du pays, des mœurs, & du » langage de tous les autres Grecs ; » placée dans les Gaules au milieu » de peuples barbares qui l'environ- » nent de toutes parts ; est conduite si » prudemment par les conseils de ses » Anciens, qu'il est plus aisé de louer

[a] Cujus ego civitatis disciplinam atque gravitatem, non solùm Græciæ, sed haud scio an cunctis gentibus, anteponendam jure dicam : quæ tam procul à Græcorum omnium regionibus, disciplinis, linguaque divisa, cùm in ultimis terris cincta Gallorum gentibus, barbariæ fluctibus alluatur, sic optimatum consilio gubernatur, ut omnes ejus instituta laudare faciliùs possint, quàm æmulari. *Orat. pro Flacco, n. 63.*

» la sagesse de son gouvernement, » que de l'imiter.

Strab. pag. 180.

Ils avoient posé pour régle fondamentale de leur politique, dont ils ne se départirent jamais, de se tenir attachés inviolablement aux Romains; aux mœurs desquels leur caractére étoit bien plus conforme qu'à celles des barbares qui les environnoient. D'ailleurs le voisinage des Liguriens, dont ils étoient également ennemis, devoit contribuer à les unir par l'intérêt commun, cette union les mettant en état de faire une utile diversion de part & d'autre en deça & en dela des Alpes. Ils rendirent donc aux Romains de grands services dans tous les tems, & ils en reçurent aussi en plusieurs occasions des secours considérables.

Justin. l. 43. cap. 5.

Justin raporte un fait qui seroit bien honorable pour les Marseillois, s'il étoit bien constant. Aiant appris que les Gaulois avoient pris & brulé Rome, ils pleurérent ce desastre de leurs alliés comme s'il étoit arrivé à leur propre ville. Ils ne s'en tinrent pas à de stériles larmes. De l'or & de l'argent tant public que particulier qui se trouva chez eux, ils formérent la

somme

somme à laquelle les Gaulois avoient taxé les vaincus pour leur faire acheter la paix, & l'envoiérent à Rome. Les Romains, infiniment sensibles à une si noble générosité, accordérent à Marseille le privilége d'immunité, & le droit de séance aux spectacles entre les Sénateurs. Ce qui est bien certain, c'est que pendant la guerre contre Annibal Marseille aida les Romains par toutes sortes de bons offices, sans que les mauvais succès qu'ils essuiérent dans les premiéres années de la guerre, & qui leur enlevérent presque tous leurs alliés, fussent capables d'ébranler le moins du monde leur fidélité.

Liv. lib. 21. n. 20. 25. 26. lib. 26. n. 19. lib. 27. n. 36.

Dans la guerre civile entre César & Pompée, cette ville garda une conduite qui marque bien la sagesse de son gouvernement. César, à qui elle avoit fermé ses portes, fit venir dans son camp les quinze Sénateurs qui avoient en main l'autorité, & leur représenta qu'il étoit fâcheux que la guerre commençât par l'attaque de leur ville; qu'ils devoient plutôt se rendre à l'autorité de toute l'Italie, que de se livrer aveuglément aux desirs d'un seul homme; & il ajouta tous

Cæs. de bello Civ. lib. 1.

les motifs les plus capables de les toucher. Après avoir fait leur raport au Sénat, ils revinrent dans le camp, & rendirent cette réponse à César : Qu'ils a savoient que le peuple Romain étoit divisé en deux partis : qu'il ne leur appartenoit point de décider de quel côté étoit le bon droit : que les deux Chefs de ces partis étoient également les protecteurs de leur ville : que tous deux en étoient les amis & les bienfaiteurs. Que par cette raison, obligés de leur témoigner à tous deux également leur reconnoissance, il étoit de leur devoir de ne point aider l'un au préjudice de l'autre, & de ne le point recevoir dans leur ville ni dans leur port. Ils souffrirent un long siége, où ils firent paroitre tout le courage possible*: mais enfin l'extrême nécessité où ils se trouvérent réduits manquant de tout, les obligea de se rendre. Quelque irrité que fût César d'une résistance si opiniâtre, il ne put refuser à l'ancienne

*Id. lib. 2.

a Intelligere se divisum esse populum in partes duas : neque sui judicii, neque suarum esse virium discernere utra pars justiorem habeat causam : principes verò esse earum partium Cn. Pompeium & C. Cæsarem patronos civitatis.... Paribus eorum beneficiis parem se quoque voluntatem tribuere debere, & neutrum eorum contra alterum juvare, aut urbe aut portubus recipere.

réputation de la ville de la sauver du pillage, & de conserver ses citoiens.

Je croirois avoir dérobé quelque chose à la gloire de la Nation, & à celle d'une Ville qui tient un des premiers rangs dans le Roiaume, si je n'avois ramassé ici une partie des témoignages avantageux que l'Antiquité lui rend. J'espére que les Lecteurs me pardonneront cette digression, qui d'ailleurs entre dans mon plan, & fait partie de l'histoire grecque.

Les affaires de la Gréce, de la Bithynie, de Pergame, & quelques autres, que j'ai cru devoir traiter de suite & sans interruption, m'ont fait suspendre celles de la Macédoine, de la Syrie, & de l'Egypte. Il est tems d'y revenir. Je commencerai par la Macédoine.

§. III.

Andriscus, qui se disoit fils de Persée, se rend maître de la Macédoine, & s'y fait proclamer Roi. Le Préteur Juventius l'attaque, & est tué dans le combat avec une partie de son armée. Métellus, qui lui succéda, répare cette perte. L'Usurpateur est vaincu, pris, & envoié à Rome. Un second &

un troisiéme Usurpateurs sont pareillement vaincus.

An. M. 3852.
Av. J.C. 152.
Epitom. Livii. l. 48-50.
Zonar. ex Dione.
Patercul. lib. 1. cap. 11.
Florus lib. 2. cap. 14.

QUINZE ou seize ans après la défaite & la mort de Persée, un certain Andriscus d'Adramytte, ville de la Troade dans l'Asie Mineure, homme de la plus basse naissance, se donnant pour un fils de Persée, prit le nom de Philippe, & entra en Macédoine, dans l'espérance de s'y faire reconnoitre pour roi par les habitans du pays. Il avoit composé sur sa naissance une fable, qu'il debitoit par tout où il passoit, prétendant qu'il étoit né d'une concubine de Persée, & que ce Prince l'avoit fait élever secrettement à Adramytte, afin qu'en cas de malheur dans la guerre qu'il faisoit contre les Romains, il restât quelque rejetton de la race roiale. Qu'après la mort de Persée, il avoit été nourri & élevé à Adramytte, jusqu'à l'âge de douze ans; & que celui qui passoit pour son pere se voiant prêt de mourir, avoit révélé le secret à sa femme, lui avoit confié un Ecrit signé de la main de Persée qui attestoit tout ce qui vient d'être dit, & qu'elle devoit remettre entre les mains

de lui Philippe lorſqu'il ſeroit en âge de ſe ſentir. Il ajoutoit, que ſon mari l'aiant conjurée de tenir la choſe abſolument cachée juſques-là, elle avoit été très fidéle à garder le ſecret, & lui avoit remis cet Ecrit important dans le tems marqué, en le preſſant de ſortir du pays avant que ce bruit fût parvenu aux oreilles d'Euméne, ennemi déclaré de Perſée, de peur qu'il ne le fît mourir. Il avoit eſpéré qu'on le croiroit ſur ſa parole, & qu'il ſe feroit dans la Macédoine un grand mouvement en ſa faveur. Quand il vit que tout y demeuroit tranquille, il ſe retira en Syrie chez Démétrius Soter, dont la ſœur avoit épouſé Perſée. Ce Prince, qui connut bien tout d'un coup la fourbe, le fit arréter, & l'envoia à Rome.

Comme il ne produiſoit aucune preuve de ſa prétendue nobleſſe, & qu'il n'avoit rien dans l'extérieur ni dans les maniéres qui reſſentît le Prince, on n'en fit pas grand cas à Rome, & il y fut traité avec beaucoup de mépris, ſans qu'on ſe mît en peine de le garder exactement, & de le tenir reſſerré de fort près. Il profita de la négligence de ſes gardes, AN. M. 3855. AV. J.C. 149.

& s'échapa de Rome. Aiant trouvé le moien de lever une assez grosse armée chez les Thraces, qui entrérent dans ses vûës pour se délivrer ensuite par son moien du joug des Romains, il se rendit maître de la Macédoine soit de gré, soit de force, & prit les marques de la dignité roiale. Non content de cette premiére conquête qui lui avoit peu couté, il attaqua la Thessalie, & en soumit une partie à ses loix.

La chose, pour lors, commença à paroitre plus sérieuse aux Romains. Ils nommérent Scipion Nasica pour aller appaiser ce tumulte dans sa naissance, le jugeant très-propre pour cette commission. En effet il avoit l'art de manier les esprits, & de les amener à son point par la persuasion; & si l'on se trouvoit obligé de décider cette affaire par les armes, il étoit très capable de former un projet avec sagesse, & de l'exécuter avec courage. Dès qu'il fut arrivé en Gréce, & qu'il eut été exactement instruit de l'état des affaires dans la Macédoine & dans la Thessalie, il en donna avis au Sénat, & sans perdre de tems, il parcourut les villes des alliés afin de

lever promtement des troupes pour la défense de la Thessalie. Les Achéens, qui étoient encore pour lors les plus puissans de la Gréce, furent ceux qui lui en fournirent le plus grand nombre, oubliant leurs mécontentemens passés. Il enleva bientôt au faux Philippe toutes les villes qu'il avoit prises dans la Thessalie, en chassa ses garnisons, & le repoussa lui-même dans la Macédoine.

Cependant à Rome on vit bien, sur les lettres de Scipion, que la Macédoine avoit besoin d'un promt secours. Le Préteur P. Juventius Thalna eut ordre d'y passer au plutôt avec une armée. Il s'y rendit sans perdre de tems. Mais ne regardant Andriscus que comme un roi de théatre, il ne crut pas devoir prendre de grandes précautions contre lui, & il s'engagea témérairement dans un combat, où il perdit la vie avec une partie de son armée : le reste ne se sauva qu'à la faveur de la nuit. Le Vainqueur, enorgueilli par cet heureux succès, & croiant son autorité suffisamment établie, s'abandonna à tous ses mauvais panchans sans mesure & sans retenue, comme si c'étoit être AN.M.3856. AV.J.C.148.

véritablement roi de ne reconnoitre d'autre loi ni d'autre régle que sa passion. Il étoit avare, fier, cruel. On ne voioit par tout que violences, que confiscations de biens, que meurtres. Profitant de la terreur que la défaite des Romains avoit jettée dans les esprits, il recouvra bientôt tout ce qu'il avoit perdu en Thessalie. Une ambassade que les Carthaginois qui étoient actuellement en guerre contre les Romains, lui envoiérent avec promesse d'un promt secours, lui enfla extrêmement le courage.

Q. Cécilius Métellus, nommé récemment Préteur, avoit pris la place de Juventius. Andriscus avoit résolu d'aller à sa rencontre : mais il ne crut pas devoir s'éloigner beaucoup de la mer, & il s'arréta à Pydna, où il fortifia son camp. Le Préteur Romain l'y suivit bientôt. Les deux armées étoient en présence. Il se donnoit tous les jours des escarmouches. Andriscus remporta un avantage assez considérable dans un petit combat de cavalerie. Le succès aveugle ordinairement ceux qui ont peu d'expérience, & leur devient funeste. Andriscus se croiant supérieur aux Romains,

fit un gros détachement pour défendre ses conquêtes en Thessalie. Ce fut une faute grossiére, & Métellus qui étoit attentif à tout, ne manqua pas d'en profiter. L'armée restée en Macédoine fut battue, & Andriscus obligé de prendre la fuite. Il s'étoit retiré chez les Thraces, d'où il revint bientôt avec une nouvelle armée. Il eut la témérité de hazarder une seconde bataille, qui fut encore moins heureuse pour lui que la premiére. Il y eut dans ces deux combats plus de vingt cinq mille hommes de tués. Il ne manquoit à la gloire du Romain que de se saisir d'Andriscus, qui s'étoit réfugié chez un petit roi de Thrace, à la bonne foi duquel il s'étoit abandonné. Mais les Thraces ne se piquoient pas trop de bonne foi, & la faisoient céder à leurs intérêts. Celui-ci remit son hôte & son suppliant entre les mains de Métellus, pour ne point s'attirer la colére & les armes des Romains: il fut envoié à Rome.

Un autre avanturier, qui se disoit aussi fils de Persée, & qui se faisoit nommer Alexandre, eut le même sort que le premier, si ce n'est que Métellus ne put l'arréter: il s'étoit reti-

ré dans la Dardanie, où il se tint caché.

Ce fut pour lors que la Macédoine fut entiérement soumise aux Romains, & réduite en province.

Un troisiéme usurpateur, quelques années après, parut encore sur les rangs, & se donna pour fils de Persée sous le nom de Philippe. Sa prétendue roiauté fut de peu de durée. Il fut vaincu & tué en Macédoine par Trémellius, surnommé depuis Scropha.

§. IV.

Troubles dans l'Achaïe: elle déclare la guerre aux Lacédémoniens. Métellus envoie des Députés à Corinthe, pour appaiser les troubles: ils sont maltraités. Thébes & Chalcis se joignent aux Achéens. Métellus, après les avoir exhortés inutilement à la paix, leur livre un combat, & les défait. Le Consul Mummius lui succéde, & après le gain d'une bataille, prend Corinthe, y met le feu, & la détruit de fond en comble. La Gréce est réduite en province Romaine. Diverses actions & mort de Polybe. Triomphes de Métellus & de Mummius.

METELLUS, après avoir pacifié la Macédoine, y démeura encore quelque tems. Il s'étoit élevé dans la Ligue des Achéens de violens troubles, excités par la témérité & l'avarice de ceux qui y occupoient les premiéres places. Ce n'étoient plus la raison, la prudence, l'équité qui formoient les résolutions des assemblées, mais l'intérêt & la passion des Magistrats, & le caprice aveugle d'une multitude intraitable. La Ligue Achéenne & Sparte avoient envoié des Ambassadeurs à Rome sur une affaire qui les partageoit. Damocrite cependant (c'étoit le premier Magistrat des Achéens) avoit fait déclarer la guerre à Sparte. Métellus le fit prier de surseoir les hostilités, & d'attendre l'arrivée des Commissaires que Rome avoit nommés pour terminer leurs querelles. Il n'en fit rien, non plus que Diæus qui lui avoit succédé. L'un & l'autre entrérent à main armée dans la Laconie, & la ravagérent.

An. M. 3857. Av. J.C. 147. Pausan. in Achaic. pag. 421-428. Polyb. Legat. 143. 144. Id. in Excerpt. de virt. & vit. pag. 181-189. Justin. lib. 34. cap. 1. Flor. lib. 2. cap. 16.

Les Commissaires étant arrivés, l'assemblée fut convoquée à Corinthe. (Oreste étoit à la tête de la Commission.) Le Sénat leur avoit donné ordre d'affoiblir le corps de la Ligue,

& pour cela d'en séparer le plus de villes qu'ils pourroient. Oreste notifia à l'assemblée le Décret du Sénat, qui tiroit de la Ligue Sparte, Corinthe, Argos, Héraclée près du mont Oeta, & Orchoméne d'Arcadie, sous prétexte que ces villes n'avoient point fait d'abord partie du corps des Achéens. Quand les Députés, sortis de l'assemblée, eurent rendu compte de ce Décret à la multitude, elle entra en fureur, se jetta sur tous les Lacédémoniens qui se rencontrérent à Corinthe, arracha de la maison des Commissaires ceux qui s'y étoient réfugiés, & les auroit eux-mêmes maltraités, s'ils ne s'étoient dérobés à sa violence par la fuite.

Oreste & ses Collégues, de retour à Rome, exposérent ce qui leur étoit arrivé. Le Sénat en fut très indigné, & députa sur le champ Julius dans l'Achaïe avec quelques autres Commissaires : mais il les chargea de se plaindre modérément, & d'exhorter simplement les Achéens à ne pas préter l'oreille à de mauvais conseils, de peur que par imprudence ils n'encourussent la disgrace des Romains, malheur qu'ils pouvoient éviter en pu-

nissant eux-mêmes ceux qui les y avoient exposés. Carthage n'étoit pas encore prise, & l'on avoit intérêt de ménager des alliés aussi puissans que les Achéens. Les Commissaires trouvérent en chemin un Député que les séditieux envoioient à Rome : ils le ramenérent avec eux à Egium, où la Diéte de la nation avoit été convoquée. Ils y parlérent avec beaucoup de modération & de douceur. Dans leur discours ils n'insérérent pas un mot du mauvais traitement fait aux Commissaires, ou ils l'excusérent mieux que les Achéens eux-mêmes n'auroient fait. Ils ne firent point mention non plus des villes qu'on vouloit soustraire à la Ligue. Ils se bornérent à exhorter le Conseil à ne pas aggraver leur premiére faute, à ne pas irriter davantage les Romains, & à laisser Lacédémone en paix. Des remontrances si modérées furent extrêmement agréables à tout ce qu'il y avoit de gens sensés. Mais Diæus, Critolaüs, & ceux de leur faction, tous choisis dans chaque ville entre ce qu'il y avoit de gens les plus scélérats, les plus impies, & les plus pernicieux, soufloient dans les es-

prits le feu de la discorde, faisant entendre que la douceur des Romains ne venoit que du mauvais état de leurs affaires en Afrique où ils avoient eu du dessous en plusieurs rencontres, & de la crainte qu'ils avoient que la Ligue Achéenne ne se déclarât contre eux.

Cependant on prit avec les Commissaires des maniéres assez polies. On leur dit qu'on envoieroit Théaridas à Rome, qu'ils n'avoient qu'à se rendre à Tégée, qu'à traiter là avec les Lacédémoniens, & les disposer à la paix. Ils s'y rendirent en effet, & amenérent ceux de Lacédémone à s'accommoder avec les Achéens, & à suspendre toute hostilité, jusqu'à ce que de nouveaux Commissaires vinssent de Rome pour pacifier tous leurs différens. Mais la cabale de Critolaüs fit en sorte que personne, excepté ce Magistrat, ne se rendît au Congrès. Pour lui, il y arriva lorsqu'on ne l'attendoit presque plus. On conféra avec les Lacédémoniens, mais Critolaüs ne voulut se relâcher sur rien. Il dit qu'il ne lui étoit pas permis de rien décider sans l'aveu de la nation, & qu'il raporteroit l'affaire

Ville située sur les bords de l'Eurotas.

dans la Diéte générale, qui ne pourroit être convoquée que dans six mois. Cette mauvaise ruse, ou plutôt cette mauvaise foi choqua vivement Julius. Après avoir congédié les Lacédémoniens, il partit pour Rome, où il dépeignit Critolaüs comme un homme extravagant & furieux.

Les Commissaires ne furent pas plutôt sortis du Péloponnése, que Critolaüs courut de ville en ville pendant tout l'hiver, & convoqua des assemblées sous prétexte de faire connoitre ce qui avoit été dit aux Lacédémoniens dans les conférences tenues à Tégée, mais dans le fond pour invectiver contre les Romains, & pour donner un tour odieux à tout ce qu'ils disoient, afin d'inspirer contr'eux la haine & l'aversion dont il étoit animé lui-même : & il n'y réussit que trop. Il défendit de plus aux Juges de poursuivre aucun Achéen & de l'emprisonner pour dettes jusqu'à la conclusion de l'affaire commencée entre la Diéte & Lacédémone. Par là il persuada tout ce qu'il voulut, & disposa la multitude à recevoir tous les ordres qu'il voudroit lui donner. Incapable de faire des réflexions sur

l'avenir, elle se laissa prendre aux amorces du premier avantage qu'il lui proposa.

Métellus aïant appris en Macédoine les troubles dont le Péloponnése étoit agité, y députa quatre Romains d'une naissance distinguée, qui arrivérent à Corinthe dans le tems que le Conseil y étoit assemblé. Ils y parlérent avec beaucoup de modération, exhortant les Achéens à ne pas s'attirer par une légéreté imprudente & téméraire la colére des Romains. Ils furent moqués, & chassés ignominieusement de l'assemblée. Il s'assembla une troupe innombrable d'ouvriers & d'artisans autour d'eux pour les insulter. Toutes les villes d'Achaïe étoient alors comme en délire : mais Corinthe l'emportoit sur toutes les autres, & étoit livrée à une espéce de fureur. On leur avoit persuadé que Rome vouloit les asservir toutes, & détruire absolument la Ligue Achéenne.

Critolaüs voiant avec complaisance que tout réussissoit à son gré, harangue la multitude, l'irrite contre ceux des Magistrats qui n'entroient pas dans ses vûes, s'emporte contre

les Ambassadeurs mêmes, souleve les esprits contre Rome, & fait entendre que ce n'est point sans avoir pris de bonnes mesures qu'il avoit entrepris de faire tête aux Romains; qu'il avoit des Rois dans son parti, & que des Républiques aussi étoient prêtes de s'y joindre. Par ces discours séditieux il vint à bout de faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens, & par contrecoup aux Romains. Alors les Ambassadeurs se séparérent. Un d'eux se rendit à Lacédémone pour observer de là les démarches de l'ennemi. Un autre partit pour Naupacte; & deux restérent à Athénes, jusqu'à ce que Métellus y fût arrivé.

Le Magistrat des Béotiens, il s'appelloit Pythéas, aussi téméraire & aussi violent que Critolaüs, entra dans ses vûes, & engagea les Béotiens à joindre leurs armes à celles des Achéens: ils étoient mécontens d'un jugement que Rome avoit rendu contr'eux. La ville de Chalcis se laissa aussi entraîner dans leur parti. Les Achéens, avec de si foibles secours, se crurent en état de soutenir tout le poids de la puissance Romaine, tant leur fureur les aveugloit.

An.M.3858. Av.J.C.146. Les Romains avoient choisi pour l'un des Consuls Mummius, & l'avoient chargé de la guerre d'Achaïe. Métellus, pour lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre, envoia de nouveaux Ambassadeurs aux Achéens, & leur fit promettre que le peuple Romain oublieroit tout le passé, & leur pardonneroit leurs fautes, s'ils rentroient dans leur devoir, & s'ils consentoient que certaines villes, qu'on avoit désignées auparavant, fussent démembrées de la Ligue. Cette proposition fut rejettée avec hauteur. Alors Métellus fit avancer ses troupes contre les rebelles. Il les atteignit près de Scarphée ville de la Locride, & remporta sur eux une victoire considérable, où il fit plus de mille prisonniers. Critolaüs disparut dans la bataille, sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu. On croit qu'en fuiant il tomba dans des marais, où il fut noié. Diæus prit le commandement à sa place, accorda la liberté aux esclaves, & arma tout ce qui se trouva d'hommes, chez les Achéens & les Arcadiens, capables de porter les armes. Ce corps de troupes montoit à quatorze mille fantassins, &

six cens chevaux. Il ordonna encore à chaque ville d'autres levées. Les villes épuisées étoient dans la derniére désolation. Plusieurs particuliers, réduits au desespoir, se donnoient la mort : d'autres abandonnoient une patrie malheureuse, où ils voioient pour eux une perte assurée. Malgré l'extrémité de ces maux, ils ne songeoient point à prendre l'unique parti qui pouvoit les en délivrer. Ils détestoient la témérité de leurs Chefs, & cependant la suivoient.

Métellus, après le combat dont il a été parlé, rencontra mille Arcadiens dans la Béotie près de Cheronée, qui cherchoient à retourner dans leur pays : ils furent tous passés au fil de l'épée. De là il marcha avec son armée victorieuse vers Thébes, qu'il trouva presque entiérement déserte. Touché du triste état de cette ville, il défendit qu'on touchât aux temples ou aux maisons, & qu'on tuât ou qu'on fît prisonniers aucuns des habitans qu'on trouveroit dans la ville ou dans la campagne. Il excepta de ce nombre Pythéas, l'auteur de tous leurs maux, qui lui fut amené, & mis à mort. De Thébes, après avoir pris

Mégare, dont la garnison s'étoit retirée à son approche, il fit marcher ses troupes vers Corinthe, où Diæus s'étoit enfermé. Il y envoia trois des principaux de la Ligue qui s'étoient refugiés vers lui, pour exhorter les Achéens à revenir à eux, & à accepter les conditions de paix qu'on leur offroit. Métellus souhaitoit passionnément de terminer l'affaire avant l'arrivée de Mummius. Les habitans de leur côté désiroient avec ardeur de voir finir leurs maux : mais ils n'étoient pas les maîtres, & la faction de Diæus disposoit de tout. Les Députés furent jettés en prison, & auroient été mis à mort, si Diæus n'eût vû la multitude extrêmement irritée du supplice qu'il avoit fait souffrir à Sosicrate, qui parloit de se rendre aux Romains. Ainsi les prisonniers furent renvoiés.

Les choses étoient en cet état, lorsque Mummius arriva. Il avoit hâté sa marche dans la crainte de trouver tout pacifié à son arrivée, & qu'un autre que lui n'eût la gloire d'avoir terminé cette guerre. Métellus lui laissa le commandement, & retourna en Macédoine. Quand Mummius eut

rassemblé toutes ses troupes, il s'approcha de la ville, & dressa son camp. Un corps de garde avancé se tenant négligemment dans son poste, les assiégés firent une sortie, l'attaquérent vivement, en tuérent plusieurs, & poursuivirent le reste jusques près du camp. Ce petit avantage enfla le courage des Achéens, & par là leur devint funeste. Diæus offrit la bataille au Consul. Celui-ci, pour augmenter sa témérité, retient ses troupes dans le camp, comme si la crainte l'arrétoit. La joie & l'audace des Achéens s'accrurent à un point qui ne peut s'exprimer. Ils s'avancent fiérement avec toutes leurs troupes, aiant placé leurs femmes & leurs enfans sur des hauteurs voisines pour être témoins du combat, & se faisant suivre d'un grand nombre de chariots destinés à porter le butin qu'on feroit sur les ennemis, tant ils comptoient sur une victoire assurée.

Jamais confiance ne fut plus téméraire, ni plus mal fondée. Les factieux avoient écarté du service & des Conseils tout ce qu'il y avoit de gens capables de commander les troupes & de conduire les affaires, & leur en

avoient substitué d'autres sans talens & sans habileté, afin d'être plus maîtres du gouvernement, & de dominer sans résistance. Les Chefs, sans connoissance de l'art militaire, sans courage, sans expérience, n'avoient pour tout mérite qu'une fureur aveugle & phrénétique. C'étoit déja la derniére des folies de hazarder sans nécessité une bataille qui devoit décider de leur sort, au lieu de songer à se défendre lontems & bravement dans une place aussi forte qu'étoit Corinthe, & à obtenir de bonnes conditions par une vigoureuse résistance. Le combat se donna près de * Leucopétra, & du défilé de l'Isthme. Le Consul avoit placé une partie de sa cavalerie dans une embuscade, d'où elle sortit à propos pour attaquer en flanc celle des Achéens, qui, surprise par une attaque imprévûe, plia dans le moment. L'infanterie fit un peu plus de résistance : mais comme elle n'étoit plus ni couverte ni soutenue par la cavalerie, elle fut bientôt rompue, & mise en fuite. Si Diæus s'étoit retiré dans la place, il auroit pu y tenir encore du tems, & obtenir une capitulation honorable de Mummius,

* Ce lieu est inconnu.

qui ne cherchoit qu'à terminer cette guerre. Mais livré au desespoir, il courut à toute bride vers Mégalopolis sa patrie, & étant entré dans sa maison, il y mit le feu, tua sa femme pour l'empécher de tomber entre les mains des ennemis, avala du poison, & mit ainsi lui-même à sa vie une fin digne de tous les crimes qu'il avoit commis.

Après la déroute, les habitans perdirent l'espérance de se défendre. Comme ils se trouvoient sans conseil, sans Chefs, sans courage, sans dessein, personne ne songea à rallier les débris de la défaite pour faire encore quelque résistance, & pour obliger le vainqueur à leur accorder quelque condition supportable. Ainsi tous ceux des Achéens qui s'étoient retirés à Corinthe, & la plupart des citoiens, en sortirent la nuit suivante, & se sauvérent où ils purent. Le Consul étant entré dans la ville, l'abandonna au pillage. On fit main basse sur tout ce qui étoit resté d'hommes : les femmes & les enfans furent vendus : après avoir placé à l'écart les statues, les tableaux, & les meubles les plus précieux, pour les envoier à Rome,

on mit le feu à toutes les maiſons, & la ville entiére ne fut plus qu'un incendie général qui dura pluſieurs jours. C'eſt depuis ce tems-là que devint plus fameux que jamais l'airain de Corinthe, qui l'étoit déja auparavant. On prétend que l'or, l'argent, & l'airain, fondus enſemble dans cet incendie, formérent un métal nouveau & précieux. Enſuite on abbattit les murailles, & on les détruiſit juſques dans les fondemens. Tout cela s'exécutoit par ordre du Sénat, pour punir l'inſolence des Corinthiens, qui avoient violé le droit des gens en maltraitant les Ambaſſadeurs que Rome leur avoit envoiés.

Ainſi périt Corinthe, la même année que Carthage fut priſe & détruite par les Romains, neuf cens cinquante deux ans depuis qu'elle eut été fondée par Alétès fils d'Hippotes, le ſixiéme des deſcendans d'Hercule. Il ne paroit point, ni qu'on ſongeât à lever de nouvelles troupes pour la défenſe du pays, ni qu'on convoquât aucune aſſemblée pour délibérer ſur le parti qu'il faloit prendre, ni que perſonne ſe mît en devoir de propoſer quelque remède aux maux publics, ni

ni enfin qu'on cherchât à appaiser les Romains par quelques Députés qui auroient imploré leur clémence. On diroit, à voir cette inaction, que la Ligue Achéenne entiére avoit été ensevelie sous les ruines de Corinthe, tant l'affreuse destruction de cette ville avoit jetté l'allarme dans tous les esprits, & abbattu généralement les courages.

On punit aussi les villes qui avoient pris part à la revolte des Achéens, en abbattant leurs murailles, & leur ôtant les armes. Les dix Commissaires, envoiés par le Sénat pour régler conjointement avec le Consul les affaires de la Gréce, abolirent dans toutes les villes le gouvernement populaire, & y établirent des Magistrats, qui devoient avoir de leur fonds un certain revenu. Du reste ils leur laissérent leurs loix & leur liberté. On abolit aussi toutes les assemblées communes qui se tenoient chez les Achéens, les Béotiens, les Phocéens, & autres peuples : mais elles furent rétablies peu de tems après. Depuis ce tems-là la Gréce fut réduite en province Romaine, sous le nom de province d'Achaïe, parce que lors de la

prise de Corinthe les Achéens étoient le peuple le plus puissant de la Gréce : le peuple Romain y envoioit tous les ans un Préteur pour la gouverner.

Rome, en détruisant ainsi Corinthe, crut devoir donner cet exemple de sévérité, pour jetter la terreur parmi les peuples, que sa trop grande clémence rendoit hardis & téméraires par l'espérance qu'ils avoient d'obtenir du peuple Romain le pardon de leurs fautes. D'ailleurs, [a] la situation avantageuse de cette ville, où des peuples révoltés auroient pu se cantonner, & en faire une place d'armes contre les Romains, les détermina à la ruiner absolument. Cicéron, qui n'improuvoit point qu'on eût traité de la sorte Carthage & Numance, auroit souhaité qu'on eût épargné Corinthe.

On vendit le butin pris dans Corinthe, & l'on en tira des sommes considérables. Parmi les tableaux il y en avoit un de la main du Peintre * le plus renommé dans la Gréce, qui

Strab. l. 8. pag. 381. Plin. lib. 7. cap. 38. & lib. 35. cap. 4. & 10.

a Majores nostri... Carthaginem & Numantiam funditus sustulerunt. Nollem Corinthum. Sed credo illos secutos opportunitatem loci maximè, ne posset aliquando ad bellum faciendum locus ipse adhortari. *Cic. de Offic. lib. 1. n. 35.*

* *Ce peintre s'appelloit Aristide. Le tableau, dont*

représentoit Bacchus, dont la beauté ne fut point connue des Romains : ils ignoroient alors tout ce qui regarde les beaux arts. Polybe, qui étoit pour lors dans le pays, comme je le dirai bientôt, eut la douleur de voir ce tableau servir de table aux soldats pour jouer aux dés. Il fut ajugé à Attale, dans la vente qu'on fit du butin, pour six cens mille sesterces, c'est-à-dire soixante quinze mille livres. Pline parle d'un autre tableau du même Peintre que le même Attale acheta cent talens, ou cent mille écus. Les richesses de ce Prince étoient immenses, & avoient passé en proverbe : *Attalicis conditionibus.* Ces sommes néanmoins paroissent hors de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, le Consul, surpris qu'on eût fait monter à un si haut prix le tableau dont il s'agit, usa de son autorité, & le retint contre la foi publique, & malgré les plaintes d'Attale, parce qu'il s'imagina qu'il y avoit dans cette piéce quelque vertu cachée qu'il ne connoissoit pas. Ce [a] n'étoit point pour son intérêt

il est parlé ici, étoit si estimé, qu'on disoit communément, Tous les tableaux ne sont rien en comparaison de Bacchus.

a Numquid L. Mum-

particulier qu'il en usoit ainsi, ni dans le dessein de se l'approprier, puis qu'il l'envoia à Rome, pour y servir d'ornement à la ville. Par où, dit Cicéron, il orna & embellit sa maison bien plus réellement, que s'il y avoit placé ce tableau. La prise de la ville la plus riche & la plus opulente qui fût dans la Gréce, ne l'enrichit pas d'un denier. Ce noble desintéressement étoit encore pour lors commun à Rome, & paroissoit moins la vertu des particuliers que celle du siécle même. Profiter du commandement pour s'enrichir, c'étoit non seulement une honte & une infamie, mais une prévarication criminelle. Le tableau dont je parle, fut placé dans le temple de Cérès, où les connoisseurs l'alloient voir par curiosité comme un chef-d'œuvre de l'art, & il y demeura jusqu'à ce qu'il périt dans l'incendie de ce temple.

Mummius étoit un grand homme de

inius copiosior, cùm copiosissimam urbem funditus sustulisset? Italiam ornare, quàm domum suam, maluit. Quanquam, Italiâ ornatâ, domus ipsa mihi videtur ornatior... Laus abstinentiæ, non hominis est solùm, sed etiam temporum... Habere quæstui remp. non modò turpe est, sed sceleratum etiam & nefarium. *Cic. de Offic. Lib. 2. n. 76. 77.*

guerre & un grand homme de bien, mais sans litérature, sans connoissance des arts, sans goût pour les ouvrages de peinture & de sculpture, dont il ne discernoit point le mérite, ne croiant pas qu'il y eût quelque différence entre tableau & tableau, statue & statue, ni que le nom des grands maîtres de l'art y mît le prix. Il le fit bien voir dans l'occasion dont il s'agit. [a] Il avoit chargé des entrepreneurs de faire transporter à Rome plusieurs tableaux & plusieurs statues des plus excellens maîtres. Jamais perte n'auroit été moins réparable que celle d'un pareil dépôt, composé des chef-d'œuvres de ces Artisans rares, qui contribuent presque autant que les grands Capitaines à rendre leur siécle respectable à la postérité. Cependant Mummius, en recommandant le soin de cet amas précieux à ceux à qui il le confioit, les

[a] Mummius tam rudis fuit, ut, capta Corintho, cùm maximorum artificum perfectas manibus tabulas ac statuas in Italiam portandas locaret, juberet prædici conducentibus, si eas perdidissent, novas eos reddituros. Non tamen puto dubites, Vinici, quin magis pro republica fuerit, manere adhuc rudem Corinthiorum intellectum, quàm in tantum ea intelligi; & quin hac prudentiâ illa imprudentia decori publico fuerit convenientior. *Vell. Patercul. lib.* 1. *n.* 13.

menaça très sérieusement, si les statues, les tableaux, & les choses dont il les chargeoit de répondre venoient à se perdre ou à se gâter en chemin, de les obliger à en fournir d'autres à leurs frais & dépens.

Ne seroit-il pas à souhaiter, dit un Historien qui nous a conservé ce fait, que cette heureuse ignorance subsistât encore, & une telle grossiéreté ne seroit-elle pas infiniment préférable, par raport au bien public, à cette extrême délicatesse où notre siécle a porté le goût pour ces sortes de raretés ? Il parloit dans un tems où ce goût pour les piéces rares étoit aux Magistrats une occasion d'exercer dans les provinces toutes sortes de vols & de brigandages.

J'ai dit que Polybe, en revenant dans le Péloponnése, eut la douleur de voir la destruction & l'incendie de Corinthe, & sa patrie réduite en province de l'Empire Romain. Si quelque chose fut capable de le consoler dans une conjoncture si funeste, ce fut l'occasion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen son Maître dans la science de la guerre. J'ai déja marqué qu'un Romain s'étant mis en

Polyb. in Excerpt. pag. 190-192.

tête de faire abbattre les statues qu'on avoit dressées à ce Héros, eut la hardiesse de le poursuivre criminellement comme s'il eût été en vie, & de l'accuser devant Mummius d'avoir été l'ennemi des Romains, & d'avoir toujours traversé leurs desseins autant qu'il avoit pu. Cette accusation étoit outrée, mais elle avoit quelque couleur, & n'étoit pas tout-à-fait sans fondement. Polybe prit hautement sa défense. Il représenta Philopémen comme le plus grand Capitaine que la Gréce eût porté dans ces derniers tems, qui pouvoit peutêtre avoir quelquefois porté un peu trop loin son zêle pour la liberté de sa patrie ; mais qui, en plusieurs occasions, avoit rendu des services considérables au peuple Romain, comme dans les guerres contre Antiochus & contre les Etoliens. Les Commissaires, devant qui il plaidoit une si belle cause, touchés de ses raisons, & encore plus de sa reconnoissance pour son Maître, décidérent que l'on ne toucheroit point aux statues de Philopémen, en quelque ville qu'elles se trouvassent. Polybe, profitant de la bonne volonté de Mummius, lui demanda encore les

ſtatues d'Aratus & d'Achéus ; & elles lui furent accordées, quoiqu'elles euſſent déja été tranſportées du Péloponnéſe dans l'Acarnanie. Les Achéens furent ſi charmés du zêle que Polybe avoit fait paroitre en cette occaſion pour l'honneur des grands hommes de ſon pays, qu'ils lui érigérent à lui-même une ſtatue de marbre.

Dans le même tems il donna une preuve de ſon deſintéreſſement, qui lui fit autant d'honneur parmi ſes citoiens, que ſa défenſe de la mémoire de Philopémen. Après la deſtruction de Corinthe, on ſongea à punir les auteurs de l'inſulte faite aux Ambaſſadeurs Romains, & l'on mit leurs biens à l'encan. Lorſqu'on en vint à ceux de Diæus qui y avoit eu le plus de part, les dix Commiſſaires ordonnérent au Queſteur, qui les mettoit en vente, de laiſſer prendre à Polybe parmi ces biens tout ce qu'il y trouveroit à ſa bienſéance, ſans rien exiger de lui, & ſans en rien recevoir. Il refuſa cette offre, quelque avantageuſe qu'elle parût, & il auroit cru ſe rendre complice en quelque ſorte des crimes de ce ſcélérat, s'il avoit pris

quelque partie de ses biens : outre que il regardoit comme honteux de s'enrichir des dépouilles de son concitoïen. Non seulement il ne voulut rien accepter : il exhorta encore ses amis de ne rien souhaiter de ce qui avoit appartenu à Diæus ; & tous ceux qui suivirent son exemple furent extrêmement loués.

Cette action fit concevoir aux Commissaires une si grande estime pour Polybe, qu'en sortant de la Gréce ils le priérent de parcourir toutes les villes qui venoient d'être conquises, & d'accommoder leurs différens, jusqu'à ce que l'on s'y fût accoutumé au changement qui s'y étoit fait, & aux nouvelles loix qui leur avoient été données. Polybe s'acquita d'une commission si honorable avec tant de douceur, de justice, & de prudence, que soit pour le gouvernement général, soit pour les affaires des particuliers, il ne s'élevoit plus dans l'Achaïe aucune contestation. En reconnoissance d'un si grand bienfait on lui érigea des statues en différens endroits, une entr'autres dont la base portoit cette inscription : *Que la Gréce n'auroit pas fait de fautes, si dès le commencement elle*

Polyb. in Excerpt. pag. 190. &c.

eût été docile aux conseils de Polybe ; mais qu'après ses fautes, il avoit été seul son libérateur.

Polybe, après avoir ainsi établi l'ordre & la tranquillité dans sa patrie, retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance, au siége de laquelle il étoit présent. Lorsque Scipion fut mort, il reprit la route de son pays ; & aiant joui là pendant six ans de l'estime, de la reconnoissance, & de l'amitié de ses chers citoiens, il mourut, à l'âge de quatre-vingts-deux ans, d'une blessure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval.

Lucian. in Macrob. pag. 152.

Métellus, de retour à Rome, fut honoré du triomphe, comme vainqueur de la Macédoine & de l'Achaïe, & il prit le surnom de Macédonicus. Le faux Roi Andriscus étoit traîné devant son char. Entre les autres dépouilles, il fit passer ce qu'on appelloit *la Troupe d'Alexandre le Grand.* Ce Prince, à la bataille du Granique, avoit perdu vingt-cinq de ses amis. Il leur fit faire à chacun, par Lysippe le plus habile ouvrier en ce genre, une statue équestre, & y joignit la sienne. Ces statues avoient été placées à Dium ville de Macédoine. Métel-

lus les fit tranſporter à Rome, & en décora ſon triomphe.

Mummius obtint auſſi l'honneur du triomphe ; & en conſéquence de la conquête qu'il avoit faite de l'Achaïe, il prit le ſurnom d'Achaïcus. Il fit paſſer dans ſon triomphe un grand nombre de ſtatues & de tableaux, qui firent depuis l'ornement des édifices publics de Rome & de pluſieurs autres villes d'Italie : mais aucune n'entra dans la maiſon du Triomphateur.

§. V.

Réflexions ſur les cauſes de la grandeur, puis de la décadence & de la ruine de la Gréce.

APRE'S avoir vû la ruine totale de la Gréce, qui nous a fourni pendant tant de ſiécles de ſi beaux exemples de vertus & des événemens ſi mémorables, il doit nous être permis de retourner ſur nos pas pour en conſidérer en abrégé & d'un même coup d'œil la naiſſance, les progrès, la décadence. On peut partager tout le tems de ſa durée en quatre âges.

Premier & second âges de la Gréce.

Je ne m'arréterai point à l'ancienne origine des Grecs, ni aux tems fabuleux qui précédent la guerre de Troie, & qui composent le premier âge & pour ainsi dire l'enfance de la Gréce.

Le second âge, qui s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au régne de Darius I. chez les Perses, fut comme son adolescence & sa jeunesse, où elle se forma, se fortifia, se prépara aux grandes choses qu'elle devoit faire dans la suite, & jetta les fondemens de cette puissance & de cette gloire qui depuis portérent si haut sa réputation.

Histoire universelle. Les Grecs, comme l'observe M. Bossuet, naturellement pleins d'esprit, avoient été cultivés par des Rois & des Colonies venues d'Egypte, qui s'étant établies en divers endroits du pays, répandirent par tout cette excellente police des Egyptiens. C'est de là qu'ils apprirent les exercices du corps, la lute, la course à pié, la course à cheval & sur des chariots, & les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection, par les glorieuses

couronnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur, étoit à se rendre dociles, & à se laisser former par les loix pour le bien public. Ce n'étoit pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, & ne sentent les maux de l'Etat qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé. Les Grecs étoient instruits à se regarder & à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui étoit le corps de l'Etat. Les peres nourrissoient leurs enfans dans cet esprit; & les enfans apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mere commune, à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens.

Les Grecs, ainsi policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, & la plupart des villes se formérent en Républiques, sous différentes formes de gouvernemens, qui toutes avoient pour ame la liberté, mais une liberté sage, raisonnable, & soumise à la loi. L'avantage de ce gouvernement étoit que les citoiens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils se conduisoient en commun, & qu'ils pouvoient tous parvenir aux honneurs.

D'ailleurs l'état de simples particuliers où rentroient ceux qui sortoient de charge, les empêchoit d'abuser d'une autorité dont ils pouvoient bientôt être dépouillés, au lieu que souvent elle devient fiére, injuste, & violente, quand elle n'est arrêtée par aucun frein, & qu'elle doit avoir une longue ou continuelle durée.

L'amour du travail écartoit les vices & les passions, qui causent ordinairement la ruine des Etats. Ils menoient une vie laborieuse & occupée, faisant cas de la culture des terres & des arts, & n'excluant pas des premiéres dignités de l'Etat un laboureur ni un artisan; conservant entre tous les citoiens & tous les membres de l'Etat une grande égalité, sans faste, sans luxe, sans ostentation. Celui qui avoit eu une année le commandement de l'armée, ou exercé la souveraine magistrature, combattoit l'année suivante dans le rang de simple officier, & ne rougissoit point des fonctions les plus communes soit dans l'armée de terre, soit sur la flote.

Le caractére dominant de toutes les villes de la Gréce, étoit une estime particuliére de la pauvreté, d'une fortune médiocre; de la simplicité dans

les bâtimens, dans les meubles, dans les vétemens, dans les équipages, dans les domestiques, dans la table. On est étonné de voir les petites rétributions dont ils se contentoient pour leurs peines dans les fonctions publiques, & pour les services rendus à l'Etat.

Que ne devoit-on point attendre de peuples formés de la sorte, élevés & nourris dans ces principes, imbus dès la plus tendre enfance de maximes si propres à élever l'ame, & à lui inspirer de grands & de nobles sentimens? L'effet surpassa toute l'idée & toute l'espérance qu'on auroit pu en concevoir.

Troisiéme âge de la Gréce.

CE SONT ici les beaux jours de la Gréce, qui ont fait & qui feront l'admiration de tous les siécles. Le mérite & la vertu des Grecs, renfermés dans l'enceinte obscure de leurs villes, n'avoient encore paru que foiblement jusqu'ici, & avoient jetté peu d'éclat. Pour les faire éclore pleinement, & les mettre dans tout leur jour, il faloit quelque grande & importante occasion, où la Gréce, attaquée par un ennemi formidable, &

exposée aux plus extrêmes dangers, fût contrainte en quelque sorte de sortir d'elle-même, & de se montrer au dehors telle qu'elle étoit. C'est ce que fit l'invasion des Perses dans la Gréce, d'abord sous Darius, puis sous Xerxès. L'Asie entiére, armée de toutes les forces de l'Orient, se déborde tout d'un coup comme un torrent impétueux, & vient fondre avec des troupes innombrables tant de terre que de mer contre un petit coin de la Gréce, qui paroit devoir au premier choc être absorbé entiérement & abymé. Cependant deux foibles villes, Sparte & Athénes, non seulement résistent à ces armées formidables, mais les attaquent, les défont, les poursuivent, & en exterminent la plus grande partie. Qu'on repasse dans sa mémoire, car mon dessein n'est ici que d'en rappeller le souvenir, les prodiges de valeur & de fermeté qui éclatérent alors, & qui continuérent encore lontems dans la suite. A quoi les Grecs furent-ils redevables de succès si étonnans, & si fort au dessus de toute vraisemblance, sinon aux principes dont j'ai parlé, gravés profondément dans leur esprit par l'éduca-

tion, par les exemples, par la pratique; & devenus en eux par une longue habitude comme une seconde nature?

Ces principes, on ne peut trop le répéter, étoient, l'estime de la pauvreté, le mépris des richesses, l'oubli de ses propres intérêts, l'attachement au bien public, le desir de la gloire, l'amour de la patrie, mais sur tout un zêle pour la liberté que nul péril n'étoit capable d'intimider, & une haine irréconciliable contre quiconque songeoit à y donner la moindre atteinte, qui réunissoit tous les esprits, & faisoit cesser dans le moment toute dissension & toute discorde.

Il y avoit de la différence entre les Républiques pour l'autorité & la puissance, mais il n'y en avoit point pour la liberté: de ce côté l'égalité étoit parfaite. Les Etats de l'ancienne Gréce étoient exemts de cette ambition qui cause tant de guerres dans les monarchies, & ne songeoient point à s'agrandir aux dépens les uns des autres, ni à faire des conquêtes. Ils se bornoient à cultiver leur terrain, à le faire valoir, à le défendre; mais ne cherchoient point à rien usurper sur leurs

voisins. Les plus foibles villes, paisibles dans la possession de leur domaine, ne craignoient point l'invasion de celles qui étoient plus puissantes. C'est ce qui donna lieu à cette multitude de Villes, de Républiques, d'Etats de la Gréce, qui ont subsisté jusqu'aux derniers tems dans une parfaite indépendance, conservant leur gouvernement particulier, leurs loix propres, leurs coutumes & leurs usages héréditaires.

Quand on examine avec quelque soin la conduite de ces peuples soit au dedans soit au dehors, leurs assemblées, leurs délibérations, leurs motifs dans les résolutions qu'ils prennent, on ne se lasse point d'admirer la sagesse de leur gouvernement, & l'on est tenté de se demander à soi-même d'où a pu donc venir à ces bourgeois de Sparte & d'Athénes cette grandeur d'ame; cette noblesse de sentimens; cette prudence consommée dans la politique; cette connoissance profonde & universelle de la science militaire, soit pour l'invention & la construction des machines, soit pour l'attaque & la défense des places, soit pour ranger une armée en bataille &

en régler tous les mouvemens ; enfin cette souveraine habileté dans la marine, qui rendit toujours leurs flotes victorieuses, qui leur procura si glorieusement l'empire de la mer, & qui obligea les Perses à y renoncer pour toujours par un traité solennel.

On voit ici une différence remarquable entre les Grecs & les Romains. Ceux-ci, immédiatement après leurs conquêtes, se laissérent corrompre par le faste & le luxe. Après qu'Antiochus eut subi le joug des Romains, l'Asie domtée par leurs armes victorieuses, domta à son tour les vainqueurs par ses richesses & ses délices, & ce changement de mœurs fut très promt & très rapide, sur tout depuis que Carthage, la fiére rivale de Rome, eut été renversée. Il n'en fut pas ainsi des Grecs. Rien n'étoit plus brillant que les victoires qu'ils remportérent sur les Perses, rien de plus flateur que la gloire qu'ils s'acquirent par leurs grandes & illustres actions. Après cette époque si glorieuse, on voit encore persévérer lontems chez les Grecs le même amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté ; le même éloignement du faste & des dé-

lices ; le même zêle & la même ardeur pour défendre sa liberté, & pour conserver les mœurs anciennes. On sait combien les îles & les provinces de l'Asie Mineure, dont les Grecs triomphérent tant de fois, étoient livrées à la mollesse & au luxe : néanmoins ils ne se laissérent jamais infecter par cette douce contagion, & ils se défendirent constamment des vices des peuples vaincus. Il est vrai qu'ils n'en faisoient pas la conquête : mais le commerce seul & l'exemple pouvoient leur devenir fort dangereux.

L'introduction de l'or & de l'argent dans Sparte, d'où jusques-là ils avoient été bannis sévérement, n'arriva que près de cent ans après la bataille de Salamine ; & l'antique simplicité des mœurs s'y conserva encore très lontems depuis, malgré ce violement des loix de Lycurgue. Il en faut dire autant du reste de la Gréce, qui ne s'affoiblit & ne dégénéra que lentement & par degrés. C'est ce qui nous reste à voir.

Quatriéme âge de la Gréce.

LA PRINCIPALE cause de l'affoiblissement & de la décadence des

Grecs, fut la desunion qui se mit entr'eux. La Perse, qui les avoit reconnu invincibles du côté des armes tant qu'ils demeuroient unis, mit toute son attention & toute sa politique à jetter parmi eux des semences de discorde. C'est à quoi depuis elle emploia son or & son argent, qui lui réussirent bien mieux que n'avoient fait auparavant le fer & les armes. Les Grecs attaqués sourdement de la sorte par les présens qu'on faisoit couler de tems en tems dans les mains de ceux qui avoient le plus de part au gouvernement, se divisérent par des jalousies intestines, & tournérent contr'eux-mêmes leurs armes victorieuses, qui les avoient rendu supérieurs à leurs ennemis.

Cet affoiblissement donna lieu à Philippe & à Alexandre de les asservir. Ces Princes, pour les accoutumer doucement à la servitude, prirent le prétexte de les venger de leurs anciens ennemis. Les Grecs donnérent aveuglément dans ce piége grossier, qui porta le coup mortel à leur liberté. Leurs vengeurs leur devinrent plus funestes que leurs propres ennemis. Le joug, imposé par les mains qui avoient vaincu l'univers, demeura

toujours sur leurs têtes : il ne fut plus libre à ces petits Etats de le secouer. De tems en tems la Gréce, animée par le souvenir de son ancienne gloire, se réveilloit de son assoupissement, & faisoit quelques tentatives pour se rétablir dans son ancien état : mais c'étoient des efforts mal concertés & mal soutenus d'une liberté mourante, qui n'aboutissoient qu'à la rendre encore plus esclave, parce que les protecteurs qu'elle appelloit à son secours s'en rendoient aussitôt les maîtres. Ainsi elle ne faisoit que changer de chaines, & que les appesantir.

Les Romains la soumirent enfin totalement, mais ce fut par degrés, & avec beaucoup d'artifice. Comme ils poussoient toujours leurs conquêtes de province en province, ils sentirent qu'ils trouveroient une barriére à leurs projets ambitieux dans la Macédoine, redoutable par son voisinage, par sa situation avantageuse, par sa réputation dans les armes, & très puissante par elle-même & par ses alliés. Les Romains se tournérent adroitement du côté des petits Etats de la Gréce, de qui ils avoient moins à craindre, & cherchérent à les gagner par l'attrait

& l'appas de la liberté, qui étoit leur passion dominante, & dont ils surent réveiller en eux les anciennes idées. Après s'être habilement servis des Grecs pour abbattre & détruire la puissance Macédonienne, ils soumirent tous ces peuples les uns après les autres sous différens prétextes. Ainsi la Gréce fut enfin absorbée dans l'Empire Romain, & en devint une province sous le nom d'Achaïe.

Elle ne perdit point avec sa puissance ce vif amour de la liberté qui faisoit proprement son caractére. Les Romains, en la réduisant en province, conservérent à ses peuples presque tous leurs priviléges ; & Sylla, qui les punit si cruellement soixante ans après pour avoir favorisé les armes de Mithridate, ne toucha point à la liberté de ceux qui échapérent à sa vengeance. Les guerres civiles de l'Italie étant survenues, on vit les Athéniens embrasser avec chaleur le parti de Pompée, qui combattoit pour la République. Jules César ne s'en vengea qu'en déclarant qu'il leur pardonnoit à la considération de leurs ancêtres. Mais, après le meurtre de Jules César, leur penchant pour la liberté leur fit au-

Strab. lib. 9.

Plut. in Sylla.

Dio. lib. 42 pag. 191. & lib. 47. pag. 339.

blier sa clémence. Ils élevérent des statues à Brutus & à Cassius près de celles d'Harmodius & d'Aristogiton anciens libérateurs d'Athénes, & ne les abbattirent qu'à la sollicitation d'Antoine, devenu leur ami, leur bienfaiteur, leur magistrat.

Après qu'elle eut été dépouillée de son ancien pouvoir, il lui resta une autre Souveraineté, que les Romains ne purent lui enlever, & à laquelle eux-mêmes furent obligés de se soumettre, & de rendre hommage. Athénes demeura toujours la métropole des sciences, l'école des beaux arts, le centre & la régle du bon goût pour toutes les productions de l'esprit. Plusieurs villes, comme Byzance, Césarée, Alexandrie, Ephése, Rhodes, partagérent avec elle cette gloire, & ouvrirent à son exemple des Ecoles qui devinrent très fameuses. Rome, toute fiére qu'elle étoit, reconnut ce glorieux empire. Elle envoioit ses plus illustres citoiens se perfectionner & s'enrichir en Gréce. On y apprenoit toutes les parties d'une bonne philosophie, la connoissance des mathématiques, la science des choses naturelles, les régles des mœurs & des devoirs, l'art de raisonner

ner juste & conséquemment. On y puisoit toutes les richesses de l'éloquence, & l'on apprenoit à traiter les plus grands sujets avec méthode, avec justesse, avec force, avec agrément, avec clarté.

Un Cicéron, déja l'admiration du barreau, jugea qu'il lui manquoit quelque chose, & ne rougit point de devenir le disciple des grands Maîtres que la Gréce avoit dans son sein. Pompée, au milieu de ses glorieuses conquêtes, ne crut pas se deshonorer, en passant par Rhodes, d'aller entendre les leçons des célébres Philosophes qui y enseignoient avec beaucoup de réputation, & de se rendre en quelque sorte leur disciple.

Rien ne fait mieux voir le respect que l'on conservoit pour l'ancienne réputation de la Gréce qu'une lettre de Pline le Jeune. Voici ce qu'il écrit à *Lib. 8. Epist. 24.* Maxime, nommé par Trajan au gouvernement de cette province. » Mettez-vous devant les yeux, mon cher » Maxime, que vous allez dans l'A- » chaïe la véritable Gréce, la Gréce » toute pure, d'où sont sorties les let- » tres & la politesse, où l'agriculture » même a été inventée suivant l'opi-

» nion commune. Souvenez-vous que
» vous êtes envoié pour gouverner des
» villes, des hommes libres, s'il y en
» eut jamais; & qui, par leurs vertus,
» leurs actions, leurs alliances, leurs
» traités, leur religion, ont sû se con-
» server la liberté qu'ils ont reçue de
» la nature. Révérez les dieux leurs
» fondateurs: respectez leurs héros,
» l'ancienne gloire de la nation, & la
» vieillesse sacrée des villes, la digni-
» té, les grands exploits, & jusqu'aux
» fables & à la vanité de ce peuple.
» Souvenez-vous que c'est dans ces
» sources que nous avons puisé notre
» Droit; que nous ne lui avons pas
» imposé nos loix après l'avoir vaincu;
» mais qu'il nous a donné les siennes
» quand nous l'en avons prié, & avant
» que de sentir le pouvoir de nos ar-
» mes. En un mot, c'est à Athénes que
» vous allez, c'est à Lacédémone que
» vous devez commander. Il y auroit
» de l'inhumanité & de la barbarie à
» les dépouiller de cette ombre & de
» ce simulacre qui leur reste de leur
» ancienne liberté.

Pendant que l'Empire Romain s'af-
foiblissoit, cet Empire des esprits se
soutenoit toujours, & ne se sentoit

point de ses révolutions. De toutes les parties du monde on venoit en Gréce pour s'y former. On voit dans les quatriéme & cinquiéme siécles, ces grandes lumiéres de l'Eglise, S. Basile, S. Grégoire de Naziance, S. Jean Chrysostome, venir puiser à Athénes, comme dans la source, toutes les sciences profanes. Les Empereurs même, qui ne pouvoient aller en Gréce, faisoient en quelque sorte venir la Gréce chez eux, en recevant dans leurs palais ses plus célébres Professeurs, pour leur confier l'éducation des Princes leurs fils, & pour profiter eux-mêmes de leurs instructions. Marc Auréle, dans le tems même qu'il étoit Empereur, alloit entendre les philosophes Apollone & Sextus, & prendre leurs leçons comme un simple disciple.

Tite Antonin. Marc Auréle. Lucius Vérus. &c.

Par un nouveau genre de victoire & inconnu jusques-là, la Gréce avoit imposé la loi à l'Egypte & à tout l'Orient, dont elle chassa la barbarie, & y introduisit à sa place le goût des arts & des sciences, obligeant comme par droit de conquête tous ces peuples à recevoir son langage & à adopter ses coutumes: témoignage bien glorieux pour une nation, & qui marque une

supériorité bien plus flateuse que celle qui n'est point fondée sur le mérite, mais uniquement sur la force des armes ! Plutarque observe quelque part que jamais Grec ne songea à apprendre le latin, & qu'un Romain qui ignoroit le grec n'étoit pas fort estimé.

ARTICLE TROISIE'ME.

IL SEMBLE que, depuis que la Macédoine & la Gréce sont soumises aux Romains, notre Histoire, réduite désormais à deux principaux roiaumes, celui de l'Egypte & celui de la Syrie, devroit devenir plus claire & plus intelligible que jamais. Je suis pourtant obligé d'avouer qu'elle sera plus obscure & plus embarrassée qu'elle ne l'a encore été, sur tout par raport au roiaume de Syrie, où plusieurs Rois, non seulement se succédent l'un à l'autre dans un intervalle assez court, mais régnent quelquefois ensemble conjointement & en même tems jusqu'au nombre de trois ou quatre ; ce qui forme un cahos difficile à débrouiller, & d'où j'ai peine moi-même à me tirer. C'est ce qui m'engage à mettre ici par avance les noms, la

suite, & la durée du régne des Rois d'Egypte & de Syrie. Ce petit abrégé chronologique pourra contribuer à jetter quelque clarté dans des faits qui sont fort compliqués, & servira comme de fil pour conduire le Lecteur dans une espéce de labyrinthe, où les plus clairvoians ont besoin de secours. Il allonge un peu l'ouvrage, mais on peut le passer, & n'y avoir recours que dans le besoin pour se remettre sur les voies : je ne l'insére ici que dans ce dessein.

Ce troisiéme Article renferme l'espace de cent ans pour le roiaume d'Egypte, depuis la vingtiéme année du régne de Ptolémée Philométor, jusqu'au tems où Ptolémée Auléte fut chassé du trône, c'est-à-dire depuis l'an du Monde 3845 jusqu'à l'an 3946.

Pour le roiaume de Syrie, cet Article renferme aussi l'espace de près de cent ans, depuis Antiochus Eupator jusqu'à Antiochus l'Asiatique, sous qui la Syrie devint province de l'Empire Romain ; c'est-à-dire depuis l'an du Monde 3840 jusqu'à l'an 3939.

§. I.

Abrégé chronologique de l'histoire des Rois d'Egypte & de Syrie dont il est parlé dans le troisiéme Article.

Ans du M. **ROIS D'EGYPTE.**

3824. PTOLE'ME'E PHILOME'TOR. Il régne un peu plus de 34 ans. Cet Article ne renferme que les 14 derniéres années de son régne.

Brouilleries entre Philométor, & son frere cadet Evergéte ou Physcon.

3859. PTOLE'ME'E EVERGE'TE, autrement dit Physcon, frere de Philométor, monte sur le trône, & épouse Cléopatre femme de Philométor.

ROIS DE SYRIE.

Ans du M.

ANTIOCHUS EUPATOR, âgé de neuf ans, succéde à son pere Antiochus Epiphane. Il ne régne que deux ans. 3840.

DE'ME'TRIUS SOTER, fils de Séleucus Philopator, s'étant échapé de Rome, monte sur le trône. 3842.

Bala, sous le nom d'Alexandre, se donnant pour fils d'Antiochus Epiphane, s'empare du trône de Syrie. Il est soutenu par les Romains. 3851.

Démétrius est tué dans une bataille. Il avoit régné douze ans.

ALEXANDRE BALA. Il régne cinq ans, à peu de chose près. Ptolémée Philométor se déclare contre lui en faveur de Démétrius Nicator, fils de Démétrius Soter. 3854.

DE'ME'TRIUS NICATOR. 3859.

ANTIOCHUS THEOS, fils de Bala, soutenu par Tryphon, s'empare d'une partie du roiaume. 3860.

Ans du M. ROIS D'EGYPTE.

3874. Physcon chasse Cléopatre sa femme, & épouse sa fille nommée aussi Cléopatre.

Il est obligé de s'enfuir. Les Alexandrins rendent le gouvernement à Cléopatre sa premiére femme.

3877. Physcon remonte sur le trône.

ROIS DE SYRIE. Ans du M.

	DIODOTE TRYPHON, après s'être défait de son pupille Antiochus, monte sur le trône.	3861.
Démétrius marche contre les Parthes, qui le font prisonnier, & le retiennent. Il avoit régné sept ans.		3863.
	ANTIOCHUS SIDÉTE, frere de Démétrius, après avoir vaincu & fait mourir Tryphon, est déclaré Roi. Cléopatre, femme de Démétrius, l'épouse.	3864.
	Antiochus Sidéte marche contre les Parthes.	3873.
Démétrius Nicator régne de nouveau en Syrie.	Les Parthes renvoient Démétrius en Syrie. Antiochus est tué.	3874.
Démétrius est tué par Zébina. Cléopatre, femme de Démétrius, conserve après sa mort une partie du roiaume.	ALEXANDRE ZEBINA, soutenu par Physcon, chasse du trône Démétrius, qui bientôt après est tué.	3877.
SELEUCUS V. fils		3880.

Ans du M. ROIS D'EGYPTE.

3882. Physcon donne sa fille Tryphéne à Grypus.

3887. Mort de Physcon. Il avoit régné vingt-neuf ans.

PTOLE'ME'E LATHURE ou SOTER succéde à Physcon.

Cléopatre sa mere l'oblige à répudier Cléopatre sa sœur aînée, & à épouser Séléne sa sœur cadette.

Cléopatre donne le roiaume de Cypre à Alexandre son fils cadet.

ROIS DE SYRIE.		Ans du M.
aîné de Démétrius, eſt déclaré roi, & bientôt après tué par Cléopatre.		
ANTIOCHUS GRYPUS ſon cadet eſt mis en ſa place par Cléopatre.		3881.
	Zébina eſt vaincu par Grypus, & meurt peu de tems après.	3882.
Cléopatre ſonge à empoiſonner Grypus, & eſt elle-même empoiſonnée.		3884.
	ANTIOCHUS LE CYZICÉNIEN, fils de Cléopatre & d'Antiochus Sidéte, prend les armes contre Grypus.	3890.
	Cléopatre, que Lathyre avoit été obligé de répudier, épouſe le Cyzicénien. Elle eſt tuée par l'ordre de	3891.

3897. Cléopatre chasse Lathyre d'Egypte : il avoit régné dix ans. Elle lui substitue ALEXANDRE son frere cadet.

3903. Elle donne en mariage à Antiochus le Cyzicénien sa fille *Séléne*, qu'elle avoit ôtée à Lathyre.

ROIS DE SYRIE.

		Ans du M.
	Tryphéne, femme de Grypus.	
	Le Cyzicénien remporte une victoire sur Grypus, & le chasse de Syrie.	3892.
Grypus se raccommode avec son frere le Cyzicénien.	Les deux freres se raccommodent, & partagent entr'eux l'Empire de Syrie.	3893.
	Cléopatre donne sa fille Séléne en mariage à Antiochus le Cyzicénien.	3903.
Mort de Grypus. Il avoit régné vingt-sept ans.		3907.
SÉLEUCUS son fils lui succéde.		
	Antiochus le Cyzicénien est vaincu, & mis à mort.	3910.
Séleucus est vaincu par Eusébe, & brulé dans Mopsuestie.	ANTIOCHUS EUSÉBE, fils du Cyzicénien, se fait déclarer Roi.	3911.
	Eusébe épouse Séléne, veuve de Grypus.	
ANTIOCHUS XI. frere de Séleucus, & second fils de Grypus, prend le diadéme, &		3912.

5915. Alexandre tue sa mere Cléopatre.

5916. Alexandre lui-même est chassé : il avoit régné dix-neuf ans. Il meurt peu de tems après. LATHYRE est rappellé.

ROIS DE SYRIE.		Ans du M.
est tué par Eusébe.		
PHILIPPE son frere, troisiéme fils de Grypus, lui succéde.		5913.
DÉMÉTRIUS EUCHÈRE, quatriéme fils de Grypus, est établi roi à Damas par le secours de Lathyre.		5914.
	Eusébe, vaincu par Philippe & Démétrius, se retire chez les Parthes.	5916.
	Il est rétabli sur le trône par leur moien.	5918.
Démétrius aiant été pris par les Parthes, ANTIOCHUS DIONYSUS, cinquiéme fils de Grypus, est établi sur le trône de Damas, & est tué l'année suivante.		5919.
Les Syriens, fatigués de tant de divisions & de changemens, choisissent pour roi TIGRANE ROI D'ARMENIE. Il régna par un Viceroi pendant quatorze ans.		5921.

Ans du M. ROIS D'EGYPTE.

3923. Mort de Lathyre.

ALEXANDRE II. fils d'Alexandre I. protégé par Sylla est nommé Roi. Il épouse Cléopatre, autrement dite Bérénice, & la tue dix-sept jours après. Il régna quinze ans.

Les Alexandrins chassent Alexandre.

3939. PTOLÉMÉE AULETE, bâtard de Lathyre, est mis à sa place.

ROIS DE SYRIE. Ans du M.

Eusébe se réfugie en Cilicie, où il demeure caché.

Séléne sa femme conserva une partie de la Phénicie & de la Célé-Syrie, & donna une bonne éducation à ses deux fils.

Tigrane rappelle de Syrie Megadate Vice-roi, qui y commandoit en son nom depuis quatorze ans.

La Syrie se trouvant dégarnie, ANTIOCHUS L'ASIATIQUE, fils d'Antiochus Eusébe, prend possession de quelques endroits du pays, & y régne pendant quatre ans. 3935

Pompée dépouille Antiochus l'Asiatique de ses Etats, & réduit la Syrie en province de l'Empire Romain. C'est en lui que finit la maison des Séleucides. 3939

§. II.

Antiochus Eupator, âgé de neuf ans, succéde à son pere Antiochus Epiphane dans le roiaume de Syrie. Démétrius, qui depuis lontems étoit en otage à Rome, demande inutilement de retourner en Syrie. Célébres victoires remportées par Judas Maccabée sur les Généraux du Roi de Syrie, & sur le Roi-même en personne. Longues brouilleries des deux freres Ptolémées rois d'Egypte terminées enfin par une heureuse paix.

NOUS AVONS lontems * perdu de vûe l'histoire des Rois de Syrie, & celle des Rois d'Egypte, qui pour l'ordinaire sont assez liées ensemble. Je vais maintenant les reprendre, pour ne les plus interrompre dans la suite.

An. M. 3840. Av. J.C. 164. *Appian. in Syr. pag.* 117. *I. Maccab.* VI. 17. *II.* IX. 29. & X. 10-13. *Joseph. Antiq. lib.* 12. *cap.* 14.

Antiochus, surnommé Eupator, âgé de neuf ans seulement, succéda à son pere Antiochus Epiphane dans le roiaume de Syrie. Ce dernier, en mourant, fit venir Philippe son favori, qui avoit été élevé avec lui. Il

* *On en a parlé en dernier lieu vers la fin du Livre XVIII. Article II. § II & III.*

lui donna la Régence du roiaume pendant la minorité de son fils, & lui mit entre les mains sa couronne, son cachet, & toutes les autres marques de la roiauté, en lui recommandant sur tout d'emploier tous ses soins à élever son fils de la maniére la plus propre à lui enseigner l'art de régner.

Philippe, en arrivant à Antioche, trouva qu'un autre avoit déja usurpé l'emploi que la confiance du feu Roi lui avoit destiné. Lysias, sur les premiers avis de la mort d'Epiphane, avoit d'abord mis sur le trône Antiochus son fils dont il étoit Gouverneur, & avoit pris avec sa tutéle les rénes du Gouvernement, sans avoir aucun égard à la disposition qu'avoit fait le Roi en mourant. Philippe vit bien qu'il n'étoit pas alors en état de la lui disputer. Il se retira en Egypte, dans l'espérance de trouver à cette Cour l'assistance dont il avoit besoin pour rentrer dans ses droits, & chasser l'usurpateur.

A peu près dans ce tems-là, Ptolémée Macron, Gouverneur de la Célé-Syrie & de la Palestine, d'ennemi qu'il avoit été jusques-là des Juifs, étoit tout d'un coup devenu leur ami,

touché, dit l'Ecriture, des injustices criantes que l'on avoit commises à leur égard. Il fit relâcher la rigueur de la persécution contr'eux, & employa tout son crédit pour leur procurer la paix. Par cette conduite il donna prise sur lui à ses ennemis. Ils prévenoient le Roi contre lui en le lui représentant sans cesse comme un traître, parce qu'il avoit effectivement trahi les intérêts de son premier maître Ptolémée Philométor roi d'Egypte, qui lui avoit confié le Gouvernement de l'île de Cypre, & qu'il avoit livré cette île à Antiochus Epiphane en entrant à son service. Car, quelque avantageuse que leur fût la trahison, on haïssoit le traître comme c'est l'ordinaire. Enfin ils firent tant par leurs clameurs & leurs cabales, qu'on lui ôta son Gouvernement, & qu'il fut donné à Lysias. On ne lui donna même ni aucun autre poste, ni aucune pension, pour se soutenir honorablement. Il n'eut pas assez de force d'esprit pour supporter cette chute. Il prit du poison, & en mourut : fin qu'avoit bien mérité sa trahison, & la part qu'il avoit eue à l'injuste & cruelle persécution des Juifs.

Judas Maccabée cependant signaloit son courage par plusieurs victoires considérables qu'il remporta sur les ennemis du peuple de Dieu, qui lui faisoient toujours une guerre implacable. Le peu de tems qu'Antiochus Epiphane survécut aux dispositions favorables qu'il témoigna pour les Juifs, ne lui avoit pas permis de révoquer en forme l'ordonnance qui les obligeoit à changer de religion. La Cour de Syrie, qui regardoit toujours les Juifs comme des rebelles qui vouloient se soustraire à sa domination, & qui avoit un intérêt pressant d'y faire rentrer un peuple si voisin & si puissant, n'eut point d'égard à quelques démonstrations passagéres de bonté du Prince mourant. Elle suivit toujours les mêmes principes de politique, & continua toujours de regarder comme ennemie une nation qui ne cherchoit qu'à secouer le joug, & à se maintenir dans la liberté. Telles étoient les dispositions de la Syrie à l'égard des Juifs.

I. Maccab. v. 1-68. II. Maccab. x. 14-38.

Démétrius, fils de Séleucus Philopator, qui, depuis l'année que mourut son pere, avoit toujours continué de demeurer en otage à Rome, étoit

AN.M.3842. AV.J.C.163. *Polyb. Legat. 107. Justin. l. 34. cap. 3.*

Appian. in Syr. pag. 117.

dans sa vingt-troisiéme année quand il apprit la mort d'Antiochus Epiphane, & l'avénement d'Eupator son fils à la Couronne, qu'il prétendoit lui appartenir de droit comme fils du frere aîné d'Epiphane. Il proposa au Sénat de le rétablir sur le trône de son pere; &, pour l'y engager, il lui représenta, qu'aiant été élevé à Rome dès son bas âge, il la regarderoit toujours comme sa patrie, les Sénateurs comme ses peres, & leurs fils comme ses freres. Le Sénat eut plus d'égard aux intérêts de la République qu'au droit de Démétrius, & jugea qu'il seroit plus avantageux aux Romains qu'il y eût un Roi mineur sur le trône de Syrie, qu'un Prince comme Démétrius, qui pourroit dans la suite leur devenir formidable. Ainsi ils firent un Décret pour confirmer Eupator, & envoiérent en Syrie Cn. Octavius, Sp. Lucrétius, & L. Aurélius avec le caractére d'Ambassadeurs, pour y régler toutes choses conformément aux articles du Traité fait avec Antiochus le Grand. Leur vûe étoit d'affoiblir de toutes les maniéres les forces du roiaume. Les mêmes Ambassadeurs furent chargés d'accommoder, s'il

étoit possible, les différens des deux Rois d'Egypte.

Lysias, effraié des victoires de Judas Maccabée, forma une armée de quatre vingts mille homme de pié, prit toute la cavalerie du roiaume avec quatre vingts éléphans, & mena lui-même toutes ces forces dans la Judée, résolu de mettre à Jérusalem des habitans étrangers, & attachés au culte des idoles. Il y ouvrit la campagne par le siége de Bethsura, forteresse entre Jérusalem & l'Idumée. Judas Maccabée & tout le peuple conjurent le Seigneur avec larmes d'envoier un bon Ange pour le salut d'Israël. Pleins de confiance ils se mettent en campagne. Lorsqu'ils marchoient tous ensemble avec un courage assuré, il parut au sortir de Jérusalem un homme * à cheval qui marchoit devant eux. Il étoit vêtu d'un habit blanc avec des armes d'or, & une lance qu'il tenoit à la main. Cette vûe les remplit d'une nouvelle ardeur. Ils se jettérent sur les ennemis comme des lions, tuérent douze mille six cens hommes, & obligérent

II. Maccab. xi. 1-38. x. 1-7. xiii. 1-24. *I. Maccab.* v. 6 -68. vi. 19-63. *Joseph. Antiq. lib.* 12.

* *C'étoit un Ange : peut-être saint Michel protecteur du peuple de Dieu.*

tout le reste de fuir, la plupart blessés & sans armes.

Après cet échec, Lysias, ennuié d'une guerre si malheureuse, & [a] *comprenant*, dit l'Ecriture, *que les Juifs étoient invincibles lorsqu'ils s'appuioient sur le secours du Dieu tout-puissant*, fit un Traité avec Judas & le peuple Juif, & Antiochus le ratifia. Un des articles de cette paix fut, que l'Ordonnance d'Antiochus Epiphane, qui obligeoit les Juifs de se conformer à la religion des Grecs, seroit révoquée & cassée, & qu'ils auroient par tout la liberté de vivre selon leurs loix particuliéres.

Cette paix ne fut pas de longue durée. Les peuples voisins étoient trop ennemis des Juifs pour les laisser en repos. Judas les vainquit en plusieurs combats. Timothée l'un des Généraux du Roi, rassembla toutes ses forces, & forma une armée de six vingts mille hommes de pié, sans compter la cavalerie qui en faisoit encore deux mille cinq cens. Judas, plein de confiance dans le Dieu des armées, alla à sa rencontre avec des troupes bien in-

a Intelligens invictos esse Hebræos, omnipotentis Dei auxilio innitentes. *II. Maccab. xi. 13.*

férieures

férieures pour le nombre, l'attaqua, & le défit. Timothée perdit dans cette bataille trente mille hommes, & eût bien de la peine lui-même à se sauver. Cette défaite fut suivie de plusieurs avantages que remporta Judas, qui firent voir que Dieu seul est la source du courage, de l'intrépidité, & des succès guerriers. Il le montroit sensiblement par la protection éclatante qu'il donnoit à un peuple dont il étoit le conducteur d'une maniére particuliére.

On mit sur pié une nouvelle armée de cent mille hommes d'infanterie, avec vingt mille chevaux, trente-deux éléphans, & trois cens chariots de guerre. Le Roi en personne, avec Lysias le Régent du roiaume, se mit à sa tête, & entra dans la Judée. Judas, comptant sur la toute-puissance de Dieu Créateur de l'univers, & aiant exhorté ses gens à combattre jusqu'à la mort, alla se poster vis-à-vis du camp du Roi. Après avoir donné aux siens pour cri de guerre, LA VICTOIRE DE DIEU, il choisit les plus braves de son armée, & tomba avec eux pendant la nuit sur le quartier du Roi. Ils tuérent quatre mille hommes,

& s'en retournérent après avoir rempli tout son camp de trouble & d'effroi.

Quoique le Roi connût par là le courage extraordinaire des Juifs, il ne douta point qu'ils ne fussent enfin accablés par le grand nombre de ses troupes & de ses éléphans. Il résolut donc d'en venir à une bataille générale. Judas, sans être intimidé par ce terrible appareil, s'avança avec son armée. On en vint aux mains, & les Juifs tuérent un grand nombre d'ennemis. Alors un Juif, nommé Eléazar, voiant un éléphant plus grand que les autres couvert des armes du Roi, & croiant que le Roi lui-même étoit dessus, se sacrifia pour délivrer son peuple, & pour s'acquerir un nom immortel. Il courut hardiment à l'éléphant au travers du bataillon, tuant à droit & à gauche & renversant tout ce qui se présentoit devant lui. Puis, s'étant mis sous le ventre de la bête, il la perça, la fit tomber, & fut écrasé lui-même par sa chute.

Cependant Judas & les siens se battoient avec une résolution extraordinaire. Mais à la fin, épuisés de fa-

tigue, & ne pouvant soutenir plus lontems l'effort des ennemis, ils prirent le parti de la retraite. Le Roi les aiant suivis, assiéga la forteresse de Bethsura. Cette place, après une longue & vigoureuse résistance, fut obligée, faute de vivres, de se rendre par capitulation.

De là Antiochus marcha vers Jérusalem, & forma le siége du temple. Ceux qui le défendoient étoient déja réduits à la même nécessité que ceux de Bethsura, & auroient été obligés de se rendre comme eux, si la Providence ne les eût dégagés par un incident imprévû. J'ai remarqué que Philippe s'étoit retiré en Egypte dans l'espérance d'y trouver de l'assistance contre Lysias. Mais la brouillerie qui étoit survenue entre les deux freres qui régnoient conjointement, comme il a été dit ailleurs, le desabusa bientôt. Voiant qu'il n'avoit rien à espérer de ce côté-là, il retourna dans l'Orient, y ramassa quelques troupes de Médes & de Perses, & profitant de l'absence du Roi pendant son expédition en Judée, il s'empara de la Capitale de l'Empire. Sur cette nouvelle, Lysias jugea qu'il étoit nécessaire

de faire la paix avec les Juifs, afin de tourner ses armes contre son rival en Syrie. La paix se fit donc à des conditions fort avantageuses & fort honorables. Antiochus la jura, & on le laissa entrer dans les fortifications du temple, dont la vûe l'effraia si fort, que, contre la foi donnée, contre le serment qu'il avoit fait en jurant la paix, il les fit démolir avant de partir pour la Syrie. Le promt retour d'Antiochus chassa Philippe d'Antioche, & mit fin à sa courte Régence, & bientôt après à sa vie.

AN. M. 3842. AV. J. C. 162. *Porphyr. in Gr. Euf. Scalig. pag. 60. & 68. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 322. Valer. Max. lib. 5. cap. 1. Polyb. Legat. 113. Epit. Liv. lib. 46.*

La brouillerie des deux Ptolémées dont je viens de parler alla si loin, que le Sénat Romain ordonna aux Ambassadeurs qu'il avoit envoiés en Syrie de passer à Alexandrie, & de faire tous leurs efforts pour les remettre bien ensemble. Avant qu'ils y arrivassent, Physcon, le plus jeune, surnommé aussi Evergéte, avoit déja chassé son frere Philométor. Celui-ci s'embarqua pour l'Italie, & aborda à Brunduse. De là il fit le reste du chemin à pié, fort mal habillé, avec fort peu de suite; & vint demander au Sénat le secours dont il avoit be-

ſoin pour remonter ſur le trône.

Dès que Démétrius, fils de Séleucus Philopator roi de Syrie, qui étoit encore en otage à Rome, apprit le triſte état où étoit réduit ce Prince fugitif, il lui fit faire des robes roiales & un équipage, afin qu'il pût paroître à Rome en Roi; & alla au devant de lui avec tout ce qu'il lui avoit fait préparer. Il le rencontra à vingt-ſix milles, c'eſt-à-dire à neuf ou dix lieues de Rome. Ptolémée lui témoigna une grande reconnoiſſance de la bonté qu'il avoit pour lui, & de l'honneur qu'il lui faiſoit : mais il ne crut pas devoir accepter ſon préſent, ni lui permettre de l'accompagner le reſte du voiage. Il l'acheva à pié, & avec le même cortége qu'il avoit eu juſques-là, & le même habit. Il entra à Rome de cette maniére, & alla loger chez un peintre d'Alexandrie qui avoit une fort petite maiſon. Il voulut par toutes ces circonſtances marquer mieux la miſére où il étoit réduit, & émouvoir la compaſſion des Romains.

Quand on eut appris ſon arrivée, on le fit prier de venir au Sénat, qui lui fit des excuſes de ce qu'il n'avoit

pas préparé une maiſon pour le loger, & de ce qu'à ſon entrée il ne lui avoit pas rendu les honneurs qu'il avoit coutume de rendre aux Princes de ſon rang. Il l'aſſura que ce n'étoit pas manque de conſidération pour ſa perſonne, ni par négligence ; mais que ſa venue l'avoit ſurpris, & qu'elle avoit été tenue ſi ſecrette, qu'on ne l'avoit appriſe que lorſqu'il étoit déja dans Rome. Enſuite, après l'avoir exhorté à quitter l'habit qu'il portoit, & à demander audience pour expoſer en plein Sénat le ſujet de ſon voiage, il fut conduit par quelques Sénateurs dans une maiſon proportionnée à ſa naiſſance ; & on chargea un des Queſteurs ou Tréſoriers de le faire ſervir, & de lui fournir aux dépens du public tout ce qui lui étoit néceſſaire pendant ſon ſéjour à Rome.

Lorſqu'on lui donna audience, & qu'il eut repréſenté ſon état aux Romains, ils réſolurent auſſitôt ſon rétabliſſement, & députérent deux Sénateurs, avec le caractére d'Ambaſſadeurs, pour aller avec lui à Alexandrie faire exécuter leur Décret. Ils le ramenérent effectivement, & réuſſirent à faire l'accommodement entre

les deux freres. On donna la Libye & la Cyrénaïque à Physcon : Philométor eut l'Egypte, & l'île de Cypre; & ils furent déclarés indépendans l'un de l'autre dans les Etats qu'on leur assignoit à chacun. Le Traité & l'accord furent scellés par les sacrifices & les sermens ordinaires.

Mais & les sacrifices & les sermens n'étoient depuis lontems, parmi la plupart des Princes, que de simples cérémonies pour la formalité, & qu'ils croioient ne les obliger à rien. Et ce sentiment n'est que trop ordinaire. Bientôt après, le cadet des deux Rois, mécontent de la portion qui lui étoit échue, en porta ses plaintes au Sénat. Il demanda que le Traité de partage fût cassé; & qu'on le remît en possession de l'île de Cypre. Il alléguoit pour raison, qu'il avoit été forcé par la nécessité des tems à consentir aux propositions de son frere, & que quand on lui accorderoit Cypre, sa part n'égaleroit pas encore à beaucoup près celle de son aîné. Ménithylle, député à Rome par l'aîné, fit voir que Physcon tenoit de la bonté de son frere, non seulement la Libye & la Cyrénaïque, mais la vie même:

qu'il s'étoit fait haïr des peuples par ses violènces à un tel point, qu'ils ne lui auroient laissé ni le gouvernement ni la vie, si son frere, en se rendant médiateur, ne l'avoit arraché à leur ressentiment. Que pour lors, sauvé de ce péril, il s'étoit cru trop heureux de régner sur la région qui lui avoit été cédée; que le Traité avoit été ratifié en présence des autels, & que de part & d'autre on avoit juré de se tenir parole. Quintus & Canuleius, qui avoient fait l'accord entre les deux freres, atteftérent la verité de tout ce que Menithylle avançoit.

Le Sénat, voïant qu'en effet le partage n'étoit point égal, profita habilement de la querelle des deux freres pour diminuer les forces du roiaume d'Egypte en les divisant, & accorda au cadet ce qu'il demandoit. Car telle étoit la politique des Romains: c'est Polybe qui fait cette réflexion. Ils mettoient à profit les querelles & les différens des Princes pour étendre & affermir leur domination, & se conduisoient de telle façon à leur égard, que pendant qu'ils n'agissoient que pour leur intérêt propre, on leur avoit encore obligation. Comme donc la

grande puissance de l'Egypte leur faisoit craindre qu'elle ne devînt trop formidable si elle tomboit entre les mains d'un Souverain qui en sût faire usage, ils ajugérent l'île de Cypre à Physcon. Démétrius, qui ne perdoit point de vûe le trône de Syrie, & qui de son côté avoit intérêt qu'un Prince aussi puissant que le Roi d'Egypte ne demeurât pas maître de l'île de Cypre, avoit appuié la demande de Physcon de tout son crédit. Les Romains firent partir avec ce dernier T. Torquatus & Cn. Mérula pour l'en aller mettre en possession.

Pendant le séjour que ce Prince fit à Rome, il eut occasion de voir souvent Cornélia la mere des Gracques, & lui fit proposer de l'épouser. Mais, étant fille de Scipion l'Africain, & veuve de Tibérius Gracchus qui avoit été deux fois Consul, & Censeur, elle rejetta ses offres, & crut qu'il étoit plus honorable pour elle d'être une des premiéres Dames de Rome, que Reine de Libye avec Physcon.

Plut. in Tib. Graccho, pag. 824.

Physcon partit de Rome avec les deux Ambassadeurs Romains. Leur plan étoit de ménager une entrevûe entre les deux freres sur la frontiére,

& de les améner par la voie de la négociation à l'accommodement que le Sénat avoit réglé. Philométor ne s'expliqua point d'abord ouvertement : il traîna l'affaire en longueur sous différens prétextes, cherchant à gagner du tems, & prenant des mesures secrettes contre son frere. Enfin il déclara nettement qu'il étoit résolu de s'en tenir au premier Traité, & qu'il n'en feroit point d'autre.

An.M.3843. Av.J.C.161. *Polyb.Legat. 132. Id. in Excerpt. Vales. pag. 197. Diodor. in Excerpt. Vales. pag. 334.*

Cependant les Cyrénéens, informés de la mauvaise conduite de Physcon pendant qu'il avoit été le maître du gouvernement à Alexandrie, prirent une si forte aversion pour lui, qu'ils résolurent de lui fermer l'entrée de leur pays les armes à la main. On ne doutoit point que Philométor n'eût travaillé sous main à exciter ces troubles. Physcon, qui avoit été vaincu par les rebelles dans une bataille, aiant perdu presque toute espérance, fit partir deux Députés avec les Ambassadeurs Romains qui s'en retournoient, & les chargea de porter ses plaintes contre son frere au Sénat, & de solliciter sa protection. Le Sénat, piqué contre Philométor du refus qu'il faisoit d'évacuer l'île de Cypre selon

ſon Décret, déclara qu'il n'y avoit plus ni amitié ni alliance entre lui & les Romains, & ordonna à ſon Ambaſſadeur de ſortir de Rome dans cinq jours.

Phyſcon trouva le moien de ſe rétablir dans la Cyrénaïque : mais il s'y fit haïr ſi généralement de ſes ſujets par ſa mauvaiſe conduite, que quelques-uns d'entr'eux ſe jettérent ſur lui, le bleſſérent en pluſieurs endroits, & le laiſſérent pour mort ſur la place. Il s'en prit à Philométor ſon frere ; &, dès qu'il fut guéri de ſes bleſſures, il entreprit de nouveau le voiage de Rome. Il y fit ſes plaintes contre lui au Sénat, montra les cicatrices de ſes bleſſures, & l'accuſa d'avoir mis en œuvre les aſſaſſins qui avoient fait le coup. Quoique Philométor fût le Prince du monde le plus doux, & qui auroit dû être le moins ſoupçonné d'une action ſi noire & ſi barbare, le Sénat, qui étoit toujours piqué du refus qu'il avoit fait de ſe ſoumettre à ſon réglement à l'égard de l'île de Cypre, préta l'oreille à cette fauſſe accuſation avec trop de facilité. Il ſe laiſſa ſi fort prévenir contre lui, qu'il ne voulut pas même

entendre ce que ses Ambassadeurs avoient à dire pour en prouver la fausseté. On leur envoia ordre de sortir de Rome incessamment. Outre cela, le Sénat nomma cinq Commissaires pour conduire Physcon en Cypre, & le mettre en possession de cette île, & il écrivit à tous ses alliés des environs de l'aider pour cet effet de leurs troupes.

An.M.3847. Av.J.C.157. Par ce moien Physcon, avec une armée qui lui parut suffisante pour le dessein qu'il avoit, débarqua dans l'île. Philométor, qui s'y étoit rendu en personne, le battit, & l'obligea à se renfermer dans la ville de Lapitho, où il fut bientôt investi, assiégé, & enfin pris, & mis entre les mains de ce frere qu'il avoit si cruellement outragé. L'extrême bonté de Philométor parut bien dans cette occasion. Après tout ce que Physcon avoit fait contre lui, on s'attendoit que, le tenant en son pouvoir, il lui feroit sentir son indignation & sa vengeance. Il lui pardonna tout, &, non content d'oublier toutes ses fautes, il lui rendit même la Libye & la Cyrénaïque, & y ajouta encore quelque dédommagement pour tenir place de l'île de Cypre qu'il retenoit. Cet acte de générosité mit fin

à la guerre entre les deux freres. Elle ne recommença plus, & les Romains eurent honte de traverser plus lontems un Prince d'une clémence si extraordinaire. Il n'est point de Lecteur qui ne rende secrettement un hommage d'estime & d'admiration à une action si généreuse. Ce sentiment, qui sort du fond de la nature, & qui prévient toutes les réflexions, marque quelle grandeur, quelle noblesse il y a dans l'oubli & le pardon des injures, & quelle bassesse d'ame dans le ressentiment d'un vindicatif.

§. III.

Octavius, Ambassadeur des Romains en Syrie, y est tué. Démétrius se sauve de Rome, fait périr Eupator, monte sur le trône de Syrie, & prend le surnom de Soter. Il fait la guerre aux Juifs. Victoires réitérées de Judas Maccabée : mort de ce grand homme. Démétrius est reconnu Roi par les Romains. Il s'abandonne aux plaisirs & à l'ivrognerie. Alexandre Bala forme contre lui une conspiration. Démétrius est tué dans un combat. Alexandre épouse la fille de Ptolémée Philométor. Temple bâti par les Juifs en Egypte. Dé-

métrius, fils du premier de ce nom, revendique le trône de Syrie. Alexandre périt. Ptolémée Philométor meurt en même tems.

An.M.3842. Av.J.C.162. *Appian. in Syr. pag. 117. Polyb. Legat. 114. & 122. Cicer. Philipp. 9. n. 4. 5. Justin. l. 34. cap. 3.*

NOUS AVONS vû que le principal objet de la Commission des trois Ambassadeurs Romains Cn. Octavius, Sp. Lucrétius, & L. Aurélius, qui passérent d'abord en Egypte, avoit été d'aller régler les affaires de la Syrie. Quand ils y furent arrivés, ils trouvérent que le Roi avoit plus de vaisseaux & d'éléphans, que le Traité fait avec Antiochus le Grand après la bataille du mont Sipyle ne portoit. Ils firent bruler les vaisseaux & tuer les éléphans qui se trouvérent passer le nombre stipulé dans le Traité, & réglérent toutes les autres choses de la maniére qui leur parut la plus avantageuse aux Romains. Ce traitement parut insupportable, & souleva l'esprit du peuple contr'eux. Un nommé Leptine en fut si indigné, que de rage il se jetta sur Octavius * pendant qu'il étoit au bain, & le tua. On soup-

* *Cet Octavius, avoit été Consul quelques années auparavant, & il étoit le premier de sa famille qui fût parvenu à cet honneur.* Cicer. Philip. 9. n. 4. *Octavius César, qui devint Empereur de Rome, si en-*

çonna Lysias, Régent du roiaume, d'avoir trempé sous main dans cet assassinat. On envoia aussitôt des Ambassadeurs à Rome, pour justifier le Roi, & protester qu'il n'avoit eu aucune part à cet attentat. Le Sénat les renvoia sans leur donner aucune réponse, pour marquer par ce silence combien il étoit indigné du meurtre commis dans la personne d'Octavius, dont il se réservoit l'examen & la vengeance. Cependant, pour honorer sa mémoire, il lui érigea une statue parmi celles des grands hommes qui avoient versé leur sang pour la défense de la patrie. *Cicer. Philip. 9. n. 4.*

Démétrius crut que le mécontentement des Romains contre Eupator étoit pour lui une conjoncture favorable dont il faloit profiter, & il s'adressa une seconde fois au Sénat pour en obtenir la permission de retourner en Syrie. Il fit cette démarche contre l'avis de la plupart de ses amis, qui lui conseilloient de se sauver sans rien dire. L'événement lui fit bientôt connoitre qu'ils avoient raison. Com-

nu sous le nom d'Auguste, étoit de la même maison que cet Octavius, mais d'une autre branche, dans laquelle jamais le Consulat n'étoit entré. Sueton.

me les mêmes raisons d'intérêt qu'avoit eu d'abord le Sénat de le retenir à Rome subsistoient toujours, il en reçut la même réponse, & eut la douleur d'essuier un second refus. Alors il revint au premier conseil de ses amis, & Polybe l'historien, qui étoit alors à Rome, fut un de ceux qui le pressérent le plus vivement de l'exécuter secrettement, mais promtement. Il le crut. Après avoir pris toutes ses mesures, il sortit de Rome sous prétexte d'une partie de chasse, se rendit à Ostie, & s'embarqua avec une petite suite dans un vaisseau Carthaginois * qui alloit à Tyr, & qui l'attendoit. Il se passa trois jours avant qu'on sût à Rome qu'il s'étoit dérobé par la fuite. Tout ce que put faire le Sénat fut de députer, quelques jours après, Tib. Gracchus, L. Lentulus, & Servilius Glaucia en Syrie, pour observer quel effet y produiroit le retour de Démétrius.

I. Maccab. VII. VIII. IX. *& II. Maccab.* XIV. *Joseph. Antiq. lib.* XII. *&* XIII.

Démétrius aiant débarqué à Tripoli en Syrie, le bruit se répandit que c'étoit le Sénat qui l'avoit envoié prendre possession de ses Etats, &

** Ce vaisseau alloit porter à Tyr, selon la coutume, les prémices des fruits & des revenus de Carthage.*

qu'il étoit bien résolu de l'y soutenir. Aussitôt on regarda Eupator comme un homme perdu, & tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Eupator & Lysias, arrêtés par leurs propres soldats, furent livrés au nouveau venu, qui les fit mourir. Ainsi Démétrius se trouva établi sur le trône sans opposition, & avec une rapidité prodigieuse.

Appian. in Syr. pag. 117. Justinus lib. 34. cap. 3.

Une des premiéres actions de son régne, fut de délivrer les Babyloniens de la tyrannie de Timarque & d'Héraclide, qui avoient été les deux grands favoris d'Antiochus Epiphane. Il avoit fait le premier Gouverneur, & le second Trésorier de cette province. Timarque aiant ajouté la rebellion à ses autres crimes, Démétrius le fit mourir. Il se contenta de bannir l'autre. Les Babyloniens eurent tant de joie de se voir délivrés de l'oppression de ces deux freres, qu'à cette occasion ils donnérent à leur Libérateur le titre de SOTER, ou SAUVEUR, qu'il porta toujours depuis.

Alcime, qu'Antiochus Eupator avoit fait Souverain Sacrificateur des Juifs après la mort de Ménélas,

n'aiant pu être reçu parmi eux en cette qualité, parce qu'il avoit souillé la sainteté du Sacerdoce en suivant les usages profanes des Grecs sous Antiochus Epiphane, ramassa tous les Juifs apostats, qui s'étoient réfugiés à Antioche après avoir été chassés de la Judée; & se mettant à leur tête, il vint supplier le nouveau Roi de les défendre contre la violence de Judas & de ses freres, avançant mille calomnies contr'eux. Il les accusoit d'avoir tué tous ceux du parti de Démétrius qui étoient tombés entre leurs mains, & de l'avoir contraint, avec tous ceux qui l'accompagnoient, d'abandonner leur pays pour chercher ailleurs leur sureté. Démétrius ordonna sur le champ à Bacchide Gouverneur de la Mésopotamie de marcher à la tête d'une armée dans la Judée; & confirmant Alcime dans sa charge, il le joignit à Bacchide dans sa commission, par laquelle il les chargeoit tous deux du soin de cette guerre. Judas dissipa tous les efforts de cette premiére armée, & d'une seconde commandée par Nicanor. Celui-ci, irrité de la derniére défaite des troupes de Syrie, & indigné de ce qu'une

poignée de soldats osoit tenir tête à des armées si nombreuses & si aguerries, & sachant qu'ils ne mettoient toute leur confiance pour la victoire que dans la protection du Dieu d'Israël, & dans les promesses faites au temple où il étoit honoré, avoit vomi mille blasphêmes contre le Dieu d'Israël, & contre son temple. Il en fut bientôt puni. Judas lui livra une sanglante bataille, & de son armée qui étoit de trente-cinq mille hommes, il ne s'en échapa pas un seul pour porter les nouvelles de la défaite à Antioche. Le corps de Nicanor fut trouvé parmi les morts. On lui coupa la tête & la main droite qu'il avoit étendue contre le temple en menaçant de le renverser, & on les mit sur une des tours de Jérusalem.

Judas, après cette victoire complette, aiant quelque relâche, envoïa une Ambassade à Rome. Il se voioit continuellement attaqué par toutes les forces de Syrie, sans pouvoir raisonnablement compter sur aucun Traité de paix. Il ne pouvoit attendre aucun secours des peuples voisins, qui, loin de s'intéresser à la conservation de la nation Juive, ne son-

geoient, de concert avec les Syriens, qu'à l'exterminer. Il avoit appris que les Romains, également estimés pour leur justice & leur valeur, étoient toujours prêts à soutenir les nations foibles contre l'oppression des Rois dont la puissance leur causoit de l'ombrage. Il songea donc à faire alliance avec ce peuple, pour se soutenir par sa protection contre les entreprises injustes des Syriens. Ces Ambassadeurs furent très bien reçus du Sénat, & on y fit un Décret, par lequel on reconnoissoit les Juifs pour amis & alliés des Romains, & on entroit avec eux dans une ligue défensive. Ils obtinrent même une lettre du Sénat à Démétrius, par laquelle on lui enjoignoit de ne plus tourmenter les Juifs, & on le menaçoit de la guerre s'il continuoit de le faire. Mais, avant que les Ambassadeurs fussent de retour, Judas étoit mort.

Dès que Démétrius sut la défaite & la mort de Nicanor, il donna à Bacchide & à Alcime pour la seconde fois le commandement d'une puissante armée, qui étoit l'élite de toutes ses troupes, & les envoia en Judée. Judas n'avoit que trois mille hom-

mes avec lui quand elle y arriva. La terreur se mit si fort parmi eux, que tous l'abandonnérent à la réserve de huit cens hommes. Judas, avec ce petit nombre, par un excès de valeur & de confiance, eut la hardiesse de hazarder le combat contre cette nombreuse armée. Il y périt, accablé par le nombre. Sa perte fut pleurée dans tout Juda & à Jérusalem avec toutes les marques de la plus vive douleur. Le gouvernement fut remis entre les mains de Jonathas, frere de Judas.

Alcime étant mort après avoir commis de grandes violences contre les vrais Israélites, & Bacchide aiant repris le chemin d'Antioche, le pays demeura tranquille, & ne fut point tourmenté par les Syriens pendant deux ans. Apparemment que Démétrius avoit reçu la lettre du Sénat en faveur des Juifs*; ce qui l'obligea de rappeller Bacchide.

En effet Démétrius ménageoit extrêmement les Romains dans ce tems-là, & se donnoit de grands mouvemens pour les engager à le reconnoitre pour Roi, & à renouveller le Traité fait avec les Rois ses prédé- AN.M.3844. AV.J.C.160. *Polyb. Leg. 120.*

cesseurs. Aiant appris que les Romains avoient trois Ambassadeurs à la Cour d'Ariarathe roi de Cappadoce, il y envoia Ménochare un de ses principaux Ministres, pour entamer cette négociation. Trouvant à son retour, par le raport qu'il lui fit de ce qui s'étoit passé, que les bons offices de ces Ambassadeurs lui étoient absolument nécessaires pour y réussir, il renvoia encore en Pamphylie, & ensuite à Rhodes, les assurer qu'il se conformeroit en tout à leur volonté ; & à force de sollicitations pressantes, enfin par leur moien il obtint ce qu'il vouloit. Les Romains le reconnurent pour Roi de Syrie, & renouvellérent les Traités faits avec cette Couronne.

An.M.3845. Av.J.C.159. *Polyb. Legat. 121. Appian. in Syr. pag. 118. Diod. Legat. 25.*

Pour cultiver leur amitié, il envoia l'année suivante le même Ménochare en ambassade à Rome conjointement avec quelques autres. Ils furent chargés d'une couronne pesant dix mille piéces * d'or, dont il faisoit présent au Sénat, pour lui témoigner sa reconnoissance des bons traitemens qu'il en avoit reçus pendant qu'il étoit en otage à Rome. Ils amenoient aussi avec eux Leptine & Isocrate, pour les

* *Elles valoient plus de dix mille pistoles.*

leur livrer à cause de l'assassinat d'Octavius. C'étoit ce Leptine qui l'avoit tué à Laodicée. Isocrate étoit un Grec, grammairien de profession, qui s'étant trouvé en Syrie dans ce tems-là, avoit en toute occasion pris à tâche de justifier cette action également lâche & injuste. Le Sénat reçut les Ambassadeurs avec tous les honneurs ordinaires, & accepta le présent qu'ils apportoient : mais il ne voulut point entendre ni voir deux hommes vils, objets indignes de sa colére, se réservant sans doute le droit d'exiger, quand il lui plairoit, une satisfaction plus éclatante pour le meurtre de son Ambassadeur.

C'est à peu près dans ce tems-ci que Démétrius, comme je l'ai marqué auparavant, établit Holopherne sur le trône de Cappadoce. Il en fut bientôt chassé, & se réfugia à Antioche. Nous allons voir jusqu'où il porta l'ingratitude à l'égard de son Bienfaiteur.

Page 22[illegible]

Démétrius, qui se trouvoit sans guerre & sans occupation, commençoit à donner dans les plaisirs, & menoit une vie oisive, & d'une bizarrerie assez singuliére. Il fit bâtir un Cha-

An.M. 3850.
Av. J.C. 154.
Joseph. Antiq. l. 13. c. 3.
Athen. l. 10. pag. 440.
Justin. l. 35. cap. 1.

teau près d'Antioche, flanqué de quatre bonnes tours. Il s'y renferma, pour s'abandonner tout entier, d'un côté à l'indolence ne voulant plus entendre parler d'affaires, & de l'autre au plaisir de la bonne chére & aux excès du vin. Il étoit ivre plus de la moitié du jour. Les requêtes qu'on lui vouloit présenter n'étoient point reçues, la justice n'étoit point administrée, les affaires d'Etat languissoient : en un mot c'étoit une suspension générale du gouvernement, qui souleva bientôt tous les esprits contre lui. Il se forma une conspiration pour le déposer. Holopherne, qui demeuroit à Antioche, entra dans cette conjuration contre son Bienfaiteur, se flatant de parvenir à la Couronne si l'entreprise réussissoit. Elle fut découverte, & Holopherne mis en prison. Démétrius ne voulut pas lui ôter la vie. Il aima mieux le garder, pour s'en servir dans l'occasion contre Ariarathe roi de Cappadoce, sur la Couronne de qui il avoit des prétentions.

Polyb. Legat. 138. & 140. Appian. in Syr. pag. 131. Athen. lib. 5. pag. 211.

Malgré la découverte, la conjuration ne fut pas éteinte. Les mécontens étoient soutenus sous main par Ptolémée Philométor qui avoit sur le cœur

cœur l'affaire de Cypre, & par Attale & Ariarathe, qui cherchoient à se venger de la guerre que Démétrius avoit entreprise contr'eux en faveur d'Holopherne. Ces trois Princes, de concert, emploiérent Héraclide pour dresser quelqu'un à jouer le personnage de fils d'Antiochus Epiphane, & pour le charger des prétentions héréditaires à la Couronne de Syrie. Cet Héraclide avoit été, comme je l'ai déja dit, un des grands favoris d'Antiochus Epiphane, & Trésorier de la province de Babylone, pendant que Timarque son frere, autre favori, en étoit Gouverneur. A l'avénement de Démétrius à la Couronne, les deux freres aiant été convaincus de malversation & d'autres crimes, Timarque avoit été exécuté, & l'autre s'étant sauvé étoit allé demeurer à Rhodes. Ce fut là qu'il travailla à former l'homme qu'on vouloit pour le dessein que j'ai marqué. Il choisit pour cela un jeune homme nommé Bala, de basse extraction, mais fort propre à jouer le rôle qu'on lui donnoit. Il le façonna, & l'instruisit bien de tout ce qu'il faloit dire & faire.

I. Maccab. x. 1-50. Joseph. Antiq. lib. 13.

An.M.3851. Av.J.C.153. Quand il fut bien dressé, il commença par le faire reconnoitre par les trois Rois qui étoient du secret. Ensuite il le méne à Rome, & y méne aussi Laodice, fille véritable d'Antiochus Epiphane, afin de mieux couvrir l'imposture. A force de sollicitations & d'adresse, il l'y fait aussi reconnoitre, & obtient un Décret du Sénat en sa faveur, qui non seulement lui permet de retourner en Syrie pour recouvrer ses Etats, mais qui lui accorde même son assistance pour cet effet. Quoique le Sénat vît fort bien l'imposture, & que tout ce qu'on lui disoit de ce Prétendant n'étoit qu'une pure fiction, il entra dans tout ce qu'on voulut contre Démétrius dont il étoit mécontent, & fit ce Décret en faveur de l'Imposteur. Avec cette déclaration des Romains pour lui, il n'eut pas de peine à trouver des troupes. Il se saisit de Ptolémaïde dans la Palestine ; & là, sous le nom d'Alexandre fils d'Antiochus Epiphane, il prit le titre de Roi de Syrie, & plusieurs des mécontens vinrent l'y trouver, & se ranger autour de lui.

Cette nouvelle fit sortir Démétrius de son Château & de son indolence, pour songer à se défendre. Il assembla tout ce qu'il put de troupes. Alexandre de son côté armoit aussi. L'assistance de Jonathas étant de grande conséquence dans cette conjoncture, les deux partis lui faisoient leur cour. Démétrius lui écrivit le premier, & lui envoia la commission de Général des troupes du Roi en Judée, ce qui le rendit pour lors très supérieur à tous ses ennemis.

Alexandre voiant ce qu'avoit fait Démétrius pour Jonathas, lui fit faire aussi des propositions pour l'attirer dans son parti. Il le faisoit Souverain Sacrificateur, lui accordoit le titre d'*Ami du Roi*, lui envoioit une robe de pourpre, & une couronne d'or, marques de la haute dignité dont il le revétoit: car personne ne portoit alors la pourpre que les Princes & les Nobles du premier rang. Démétrius, qui en eut avis, enchérit encore sur lui, pour s'assurer d'un Allié de cette importance. Mais, après les maux qu'il avoit faits à tous ceux qui avoient eu à cœur les vrais intérêts des Juifs, & à toute la nation en

général, ils n'osoient se fier à lui, & résolurent de traiter plutôt avec Alexandre. Jonathas accepta donc de lui la Souveraine Sacrificature; &, avec le consentement de tout le peuple, à la fête des Tabernacles qui arriva peu de tems après, il mit les habits Pontificaux, & officia comme Souverain Sacrificateur.

La place avoit été vacante sept ans depuis la mort d'Alcime. La Souveraine Sacrificature, qui entra alors dans la famille des Asmonéens, y demeura jusqu'au tems d'Hérode, qui, d'héréditaire qu'elle avoit été jusques-là, en fit une charge dont il disposoit à sa fantaisie.

An. M. 3852. Av. J. C. 152. Les deux Rois s'étant mis en campagne, Démétrius, qui ne manquoit ni de cœur ni de bon sens quand le vin ne lui troubloit pas la raison, remporta la victoire dans la premiére bataille; mais il n'en tira aucun avantage. Alexandre eut bientôt de nouvelles troupes, que lui fournirent les trois Rois qui l'avoient produit, & qui continuoient à le soutenir vigoureusement. Aiant avec cela les Romains & Jonathas pour lui, il se releva, & se maintint. Les Syriens continuoient

aussi à déserter, parce qu'ils ne pouvoient supporter Démétrius. Ce Prince, commençant à craindre l'issue de cette guerre, envoia à Cnide ville de la Carie ses deux fils Démétrius & Antiochus, pour les mettre à couvert en cas de malheur. Il les confia, avec une somme d'argent considérable, aux soins d'un ami qu'il avoit dans cette ville, afin que, s'il lui arrivoit quelque accident, ils pussent y demeurer en sureté, & y attendre quelque conjoncture favorable.

C'est dans ce même tems, & peut-être à l'imitation d'Alexandre Bala, qu'Andriscus joua le même rôle d'imposteur en Macédoine. Il s'étoit pour lors retiré chez Démétrius, qui le livra aux Romains, pour tâcher de se les rendre favorables. An. M. 3855. Av. J. C. 149.

Les deux concurrens pour la Couronne de Syrie aiant assemblé toutes leurs troupes, en vinrent à une bataille décisive. D'abord l'aile gauche de Démétrius enfonça celle de l'ennemi qui lui étoit opposée, & la mit en fuite. Mais, s'étant trop échaufée à la poursuite, faute ordinaire dans les batailles & qui en cause presque toujours la perte, quand elle revint, elle An. M. 3854. Av. J. C. 150.

trouva la droite, où Démétrius combattoit en personne, battue, & le Roi tué dans la déroute. Tant qu'il avoit été en état de soutenir l'ennemi, il n'avoit rien omis de ce que peuvent la bravoure & la conduite pour procurer un succès plus favorable. Enfin on plia, & dans la retraite son cheval le plongea dans une fondrière, où ceux qui le poursuivoient le tuérent à coups de fléches. Il avoit régné douze ans. Alexandre, par cette victoire, se trouva maître de l'Empire de la Syrie.

1. Machab. x. 51-66. Dès qu'Alexandre se vit tranquille, il envoia demander en mariage à Ptolémée roi d'Egypte Cléopatre sa fille. Elle lui fut accordée, & son pere la conduisit lui-même jusqu'à Ptolémaïde, où se célébra le mariage. Jonathas fut invité à cette fête. Il s'y rendit, & y fut reçu avec toutes sortes d'honneurs de la part des deux Rois.

Joseph. contr. Appion. l. 2. Onias, fils d'Onias III, aiant manqué la Souveraine Sacrificature après la mort de son oncle Ménélas, s'étoit retiré en Egypte. Il avoit trouvé le secret de s'y mettre si bien dans l'esprit de Ptolémée Philométor & de Cléopatre sa femme, qu'il étoit devenu leur

favori, & leur plus intime confident. Il se servit du crédit qu'il avoit à cette Cour pour obtenir du Roi la permission de bâtir un temple pour les Juifs en Egypte, comme celui de Jérusalem, l'assurant que cette faveur attireroit sa nation dans son parti contre Antiochus Epiphane : il obtint en même tems que lui & ses descendans en seroient à perpétuité Souverains Sacrificateurs. La grande difficulté étoit de faire goûter cette innovation aux Juifs, à qui la Loi défendoit d'offrir des sacrifices ailleurs que dans le temple de Jérusalem. Il vint à bout, non sans peine, de vaincre leur répugnance par un endroit d'Isaïe, où ce Prophéte prédit cet événement en ces termes : *Alors il y aura cinq villes dans l'Egypte qui parleront la langue de Chanaan, & qui jureront par le Seigneur des armées. L'une d'entre elles sera appellée la ville du soleil, ou Héliopolis. Il y aura en ce tems-là un autel du Seigneur au milieu de l'Egypte, & un monument au Seigneur à l'extrémité du pays. Ce sera dans l'Egypte un signe & un témoignage pour le Seigneur des Armées. Car ils crieront au Seigneur étant accablés par ceux qui les opprimoient ; & il leur envoiera un Sau-*

Isai. XIX. 18-21.

veur & un Grand qui les délivrera. Alors le Seigneur sera connu de l'Egypte, & les Egyptiens connoitront le Seigneur: ils l'honoreront avec des hosties & des oblations: ils lui feront leurs vœux, & les lui rendront.

L'événement que prédit ici Isaïe, est des plus singuliers, & en même tems le plus éloigné de toute vraisemblance. Rien n'étoit interdit plus sévérement aux Juifs que d'offrir à Dieu des Sacrifices dans un autre lieu que dans le temple bâti par son ordre à Jérusalem: combien plus par conséquent de bâtir ailleurs un autre temple, sur tout dans une terre souillée par l'idolatrie la plus grossiére comme l'Egypte, & toujours ennemie du peuple de Dieu? Cela néanmoins arriva exactement, comme Isaïe l'avoit prédit. Je n'entre point dans l'explication détaillée de cette prophétie, qui me meneroit trop loin.

AN. M. 856. AV. J.C. 148. *Liv. Epit. lib. 50. Justin. lib. 35. cap. 2. Joseph. Antiq. lib. 13. cap. 8. I. Maccab. x. 67-89.*

Alexandre Bala se trouvant paisible possesseur de la Couronne de Syrie, crut qu'il n'avoit plus rien à faire qu'à prendre tous les plaisirs que lui fournissoient l'abondance & le pouvoir où il étoit parvenu. Il s'abandonna donc à son panchant naturel, qui le portoit

au luxe, à l'oisiveté, & à la débauche. Il laissa entiérement le soin des affaires à son favori, nommé Ammonius. Ce favori insolent & cruel, fit mourir Laodice sœur de Démétrius, & veuve de Persée roi de Macédoine; Antigone fils de Démétrius, qui étoit resté en Syrie quand on envoia les deux autres à Cnide; enfin tous ceux du sang roial qu'il put trouver: afin d'assurer par là à son Maître la possession de la Couronne qu'il avoit usurpée sur eux par une imposture. Cette conduite leur attira bientôt la haine des peuples.

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346.

Démétrius, l'aîné des fils de Démétrius, étoit à Cnide, & commençoit à entrer dans un âge capable d'entreprendre & d'agir. Quand il eut avis de cette haine des peuples, il crut l'occasion favorable pour rentrer dans ses droits. Lasthéne, l'ami chez qui il demeuroit, lui fit avoir quelques compagnies de Crétois, avec lesquels il alla débarquer en Cilicie. Il y vint bientôt assez de mécontens, pour en faire une armée, avec laquelle il se rendit maître de tout ce pays-là. Alexandre se réveilla, & quitta son serrail, pour songer à ses affaires. Il laiss-

ſa le gouvernement d'Antioche à Hiérax & à Diodote, qui eſt auſſi appellé Tryphon, & ſe mit à la tête d'une armée qu'il forma de toutes les troupes qu'il put aſſembler : &, ſur l'avis qu'il eut qu'Apollonius Gouverneur de Célé-Syrie & de Phénicie s'étoit déclaré pour Démétrius, il envoia demander du ſecours à Ptolémée ſon beau-pere.

Apollonius ſongea premiérement à réduire Jonathas, qui demeuroit attaché à Alexandre : mais il y réuſſit mal, & dans un ſeul jour il perdit plus de huit mille hommes.

An. M. 3858. Av. J.C. 146. Ptolémée Philométor, à qui Alexandre s'étoit adreſſé dans l'extrême danger où il ſe trouvoit, vint enfin au ſecours de ſon gendre, & entra avec une groſſe armée dans la Paleſtine. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, ſelon les ordres qu'elles en avoient reçus d'Alexandre. Jonathas vint le joindre à Joppé, & le ſuivit à Ptolémaïde. En y arrivant, on découvrit un complot qu'Apollonius avoit formé contre la vie de Philométor. Comme Alexandre refuſa de lui livrer ce perfide, il conclut qu'il étoit entré lui-même dans ce complot

&, en conséquence, il lui ôta sa fille, la donna à Démétrius, & fit un Traité avec lui, par lequel il s'engageoit à lui aider à remonter sur le trône de son pere.

Ceux d'Antioche, qui haïssoient mortellement Ammonius, crurent qu'il étoit tems d'éclater. L'aiant découvert déguisé en femme, ils le sacrifiérent à leur colére. Non contens de cette vengeance, ils se déclarent contre Alexandre même, & ouvrent leurs portes à Ptolémée. Ils le vouloient même prendre pour leur roi. Mais ce Prince aiant déclaré qu'il se contentoit de ses Etats, au lieu d'accepter cette offre, leur recommanda Démétrius l'héritier légitime; qui fut en effet mis sur le trône de ses ancêtres, & reconnu par tous les habitans.

Alexandre, qui étoit alors en Cilicie, marcha en diligence avec ses troupes, & mit tout à feu & à sang autour d'Antioche. Les deux armées se battirent. Alexandre perdit la bataille, & s'enfuit avec cinq cens chevaux vers Zabdiel*, Prince Arabe à qui AN. M. 3859. AV. J.C. 145.

* *Il est nommé dans le Livre des Maccabées* Emalcuel.

il avoit confié ses enfans. Trahi par celui en qui il avoit eu le plus de confiance, on lui trancha la tête, & elle fut envoiée à Ptolémée, qui témoigna beaucoup de joie de la voir. Cette joie ne fut pas de longue durée : car il mourut peu de jours après d'une blessure qu'il avoit reçue dans le combat. Ainsi Alexandre roi de Syrie, & Ptolémée Philométor roi d'Egypte, moururent en même tems : le premier après avoir régné cinq ans, & le second trente-cinq. Démétrius, qui étoit parvenu à la Couronne par cette victoire, prit le surnom de *Nicator*, qui veut dire le Vainqueur. La succession d'Egypte souffrit plus de difficultés.

§. IV.

Physcon épouse Cléopatre, & monte sur le trône d'Egypte. Démétrius en Syrie, s'abandonne à toutes sortes d'excès. Diodote, surnommé Tryphon, fait proclamer roi de Syrie Antiochus fils d'Alexandre Bala, puis le tue, & prend sa place. Il se saisit par trahison de Jonathas, & le fait mourir. Démétrius entreprend une expédition contre les Parthes, qui le font prisonnier. Cléo-

patre sa femme épouse Antiochus Sidéte, frere de Démétrius, & le fait monter sur le trône de Syrie. Tryphon est vaincu, & mis à mort. Excès de folies & de débauches dans Physcon. Attale Philométor succéde à Attale son oncle, & le fait regretter par ses vices. Il meurt lui-même, après avoir régné cinq ans, & avoir laissé par son testament le peuple Romain héritier de ses Etats. Andronic s'en saisit. Il est vaincu, mené en triomphe, & mis à mort.

CLEOPATRE, reine d'Egypte, après la mort de son mari, qui étoit en même tems son frere, tâcha de mettre la Couronne sur la tête du fils qu'elle avoit eu de lui. Comme il étoit encore en bas âge, d'autres travaillérent à la procurer à Physcon roi de la Cyrénaïque, frere du feu Roi, & l'envoiérent prier de venir à Alexandrie. Réduite par là à la nécessité de songer à sa défense, Cléopatre fit venir à son secours Onias & Dosithée avec une armée de Juifs. Il se trouva alors à Alexandrie un Ambassadeur Romain, nommé Thermus, qui, par sa médiation, amena les choses à un accommodement. On convint que Physcon

AN.M.3859. AV.J.C.145. *Justin. lib. 38. cap. 8. Joseph. contr. Appian. lib. 2. Val. Max. lib. 9. cap. 1.*

épouseroit Cléopatre; qu'il éleveroit son fils, qui seroit déclaré héritier de la Couronne; & que Physcon l'auroit en attendant pendant toute sa vie. Il n'eut pas plutôt épousé la Reine, & pris par là possession de la Couronne, que, le jour même des noces, il tua son fils entre ses bras.

J'ai déja remarqué que le surnom de *Physcon* que l'on donne à ce Prince, étoit proprement un sobriquet. Celui qu'il prenoit lui-même étoit *Evergéte*, qui signifie *le Bienfaiteur*. Les Alexandrins le changérent en celui de *Cacoergéte*, qui veut dire tout au contraire *Un homme qui se plait à faire du mal*: surnom qu'il mérita à juste titre.

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346. I. Maccab. XI. 20-37. Joseph. Antiq. lib. 13. cap. 8.

En Syrie les affaires n'alloient guéres mieux. Démétrius, jeune Prince sans expérience, laissoit tout faire à Lasthéne, qui lui avoit procuré les Crétois par le secours desquels il étoit monté sur le trône. C'étoit un homme corrompu & téméraire, qui se conduisit si mal, qu'il fit bientôt perdre à son Maître le cœur de ceux qui lui étoient le plus nécessaires pour le soutenir.

La premiére fausse démarche qu'il fit, ce fut à l'égard des soldats que Ptolémée avoit mis en passant dans les

villes maritimes de Phénicie & de Syrie pour renforcer ses garnisons. S'il y eût laissé ces garnisons, elles lui eussent beaucoup servi à augmenter ses forces. Au lieu de les gagner, ou du moins de les bien traiter ; sur quelque ombrage qu'il en conçut, il envoia des ordres aux troupes de Syrie qui étoient dans les mêmes garnisons d'égorger tous les soldats Egyptiens, & ce massacre s'exécuta. L'armée d'Egypte, qui étoit encore en Syrie, & qui l'avoit mis sur le trône, pleine d'une juste horreur pour une si barbare cruauté, l'abandonna sur le champ, & retourna en Egypte. Après cela il fit rechercher avec la derniére sévérité ceux qui avoient été contre lui ou contre son pere dans les derniéres guerres, & punit de mort tous ceux qu'on put saisir. Quand il crut, après toutes ces exécutions, n'avoir plus d'ennemis à craindre, il cassa la plus grande partie des troupes, & ne garda que ces Crétois, & quelques autres corps étrangers. Par là, non seulement il se défit des vieilles troupes qui avoient servi sous son pere, & qui s'affectionnant à lui l'auroient maintenu sur le trône ; mais il les rendit ses plus grands en-

nemis, en leur ôtant le seul moien qu'elles avoient de subsister. Il le sentit bien dans les soulévemens & les révolutions qui arrivérent dans la suite.

Cependant Jonathas, voiant que tout étoit tranquille en Judée, forma le dessein de délivrer enfin la nation des maux qu'elle souffroit de la Citadelle que les Grecs idolatres avoient encore à Jérusalem. Il l'investit, & fit venir des machines de guerre pour l'attaquer dans les formes. Démétrius, sur les plaintes qu'on lui en porta, se rendit à Ptolémaïde, & commanda à Jonathas de l'y venir trouver, pour lui rendre compte de cette affaire. Jonathas donna ordre de pousser vivement le siége pendant son absence; & partit pour se rendre auprès de lui avec quelques-uns des Prêtres & des principaux de la nation. Il porta quantité de présens magnifiques, & il adoucit si bien l'esprit du Roi & celui de ses Ministres, que non seulement il fit rejetter les accusations qu'on avoit formées contre lui, mais il obtint même de grands honneurs & de nouvelles graces. On déchargea tout le pays de son Gouvernement de tous impots, péages, & tributs, pour la somme de

trois cens talens, qu'il convint de paier au Roi en forme d'équivalent.

Trois cent mille écus.

Le Roi étant retourné à Antioche, & continuant de s'abandonner sans mesure à toutes sortes d'excès, de violences, & de cruautés, poussa à bout la patience des peuples, de sorte que tous ses sujets se trouvérent disposés à une revolte générale.

Justin. lib. 38. cap. 9. 1. Maccab. XI. 39-74. XII. 24-34. Joseph. Antiq. lib. 13. cap. 9. Appian. in Syr. pag. 132. Epit. Liv. 52. Strab. l. 16. pag. 752. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346.

Diodote, surnommé ensuite Tryphon, qui avoit autrefois servi Alexandre, & avoit eu le Gouvernement d'Antioche avec Hiérax, voiant ces dispositions des peuples, trouva l'occasion très favorable pour entreprendre un coup hardi : c'étoit de se mettre la couronne sur la tête à la faveur de ces desordres. Il alla en Arabie trouver Zabdiel, à qui étoit confiée la personne & l'éducation d'Antiochus le fils d'Alexandre. Il lui mit devant les yeux l'état des affaires de Syrie, lui fit voir le mécontentement des peuples & sur tout des soldats, & lui représenta vivement que l'occasion ne pouvoit être plus favorable pour établir Antiochus sur le trône de son pere. Il demanda qu'on lui donnât ce jeune Prince, pour faire valoir ses droits. Son plan étoit de se servir des prétentions d'Antio-

chus jusqu'à ce qu'il eût détroné Démétrius ; & ensuite de se défaire de ce jeune Prince, & de prendre la couronne pour lui-même, comme il fit. Zabdiel, soit qu'il pénétrât son véritable dessein, ou qu'il ne goutât pas tout-à-fait son plan, n'y donna pas d'abord les mains. Tryphon fut obligé de demeurer assez lontems auprès de lui, pour le solliciter & le presser. Enfin, à force d'importunités ou de présens, il y fit consentir Zabdiel, & obtint ce qu'il demandoit.

An. M. 3860. Av. J. C. 144. Jonathas pressoit vivement la Citadelle de Jérusalem : mais voiant qu'il n'avançoit point, il députa vers Démétrius pour le prier de retirer la garnison, qu'il ne pouvoit pas chasser par la force. Démétrius, qui se trouvoit alors dans un grand embarras, causé par les tumultes fréquens qui arrivoient à Antioche, où l'on avoit une aversion insupportable pour lui & pour son gouvernement, accorda à Jonathas tout ce qu'il demandoit, à condition qu'il lui envoieroit des troupes pour châtier les mutins. Jonathas lui envoia aussitôt trois mille hommes. Dès que le Roi les eut, se croiant assez fort pour tout entreprendre, il voulut

désarmer les habitans d'Antioche, & ordonna pour cet effet qu'ils eussent tous à apporter leurs armes. Ils se soulevérent au nombre de six vingts mille hommes, & vinrent investir le palais, dans le dessein de tuer le Roi. Les Juifs accoururent aussitôt pour le dégager, écartérent cette multitude par le fer & par le feu, brulérent une grande partie de la ville, & tuérent où firent périr par le feu près de cent mille des habitans. Le reste, intimidé par un si grand malheur, demanda la paix. Elle leur fut accordée, & le tumulte cessa. Les Juifs, après avoir tiré cette terrible vengeance des maux que ceux d'Antioche avoient faits à Juda & à Jérusalem, principalement sous le régne d'Antiochus Epiphane, revinrent dans leur pays chargés d'honneur & de butin.

Démétrius continuant toujours ses cruautés, sa tyrannie, & ses oppressions, fit encore mourir plusieurs personnes pour la derniére sédition, confisqua les biens de plusieurs, & en chassa un grand nombre d'autres. Tous ses sujets en conçurent tant de haine & d'animosité contre lui, qu'il ne leur manquoit qu'une occasion pour écla-

ter, & lui faire sentir les effets les plus terribles de leur vengeance.

Malgré les promesses qu'il avoit faites à Jonathas, & les grandes obligations qu'il lui avoit du secours qui l'avoit sauvé, il n'en usa pas mieux avec lui qu'avec les autres. Croiant desormais pouvoir se passer de lui, il ne tint pas le traité dont il étoit convenu. Quoique la somme de trois cens talens lui eût été paiée, il ne laissa pas de demander tous les impots, les péages, & les tributs ordinaires avec la même rigueur qu'auparavant, & avec menaces à Jonathas de lui faire la guerre s'il y manquoit.

Pendant que les choses étoient dans cet état chancelant, Tryphon amena en Syrie Antiochus le fils d'Alexandre, & fit déclarer par tout ses prétentions à la couronne par un Manifeste. Les soldats que Démétrius avoit cassés, & un grand nombre d'autres mécontens, se rangérent en foule auprès du Prétendant, & le proclamérent Roi. Ils marchérent sous ses étendards contre Démétrius, le battirent, & l'obligérent à se retirer à Séleucie. Ils lui prirent tous ses éléphans, se rendirent maîtres d'Antioche, y placérent An-

tiochus sur le trône des Rois de Syrie, & lui donnérent le surnom de *Theos*, qui signifie *le dieu*.

Jonathas, mécontent de l'ingratitude de Démétrius accepta l'invitation qu'on lui fit de la part du nouveau Roi pour l'engager dans ses intérêts. Lui, & son frere Simon, furent comblés de faveurs. On leur envoia une commission, qui leur donnoit pouvoir de lever des troupes pour Antiochus dans toute la Célé-Syrie & la Palestine. Ils formérent de ces troupes deux corps d'armée, avec lesquels ils agirent séparément, & remportérent plusieurs victoires contre les ennemis.

Tryphon voiant tout au point où il le vouloit pour commencer à exécuter le projet qu'il avoit formé de faire périr Antiochus, & de prendre pour lui-même la Couronne de Syrie, ne trouvoit plus d'obstacle à ses desseins que de la part de Jonathas, dont il connoissoit trop la probité pour tenter même de le faire entrer dans ses vûes. Il résolut de se défaire, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi si redoutable. Il entra donc en Judée avec une armée, pour le prendre & le faire mourir. Jonathas, de son côté,

I. Maccab. XII. 39-54. XIII. 1-30. Joseph. Antiq. lib. 13. cap. 10. & 11. Justin. lib. 36. cap. 1. Epit. Liv. lib. 55.

vint aussi à Bethsan à la tête de quarante mille hommes. Tryphon vit bien qu'il ne gagneroit rien par la force contre une armée si puissante. Il tâcha donc de l'attirer par de belles paroles, & par les assurances les plus vives d'une amitié sincére. Il lui fit entendre qu'il n'étoit venu là que pour le consulter sur leurs intérêts communs, & pour mettre entre ses mains Ptolémaïde, qu'il avoit résolu de lui donner en pur don. Il le trompa si bien par ces protestations d'amitié & ces offres engageantes, qu'il lui fit renvoier toutes ses troupes, à la réserve de trois mille hommes, dont il ne garda même que mille auprès de sa personne. Il envoia les autres du côté de la Galilée, & suivit Tryphon à Ptolémaïde, comptant, sur le serment de ce traître, qu'il en seroit mis en possession. Il n'y fut pas plutôt entré avec ses mille hommes, qu'on en ferma les portes. On se saisit aussitôt de Jonathas, & on fit main basse sur tous les autres. On détacha aussi en même tems des troupes pour aller surprendre les deux mille hommes qui étoient allés en Galilée. Ils avoient déja eu avis de ce qui étoit arrivé à

Jonathas & à sa troupe dans la ville de Ptolémaïde ; & s'étant exhortés les uns les autres à se bien défendre, & à vendre bien cher leur vie, l'ennemi n'osa pas les attaquer. On les laissa passer, & ils arrivérent tous sans aucun mal à Jérusalem.

L'affliction de ce qui venoit d'arriver à Jonathas y étoit extrême. Les Juifs cependant ne perdirent point courage. Ils choisirent d'un consentement universel Simon pour leur Général ; & sur le champ, par ses ordres, ils se mirent à travailler de toute leur force à achever les fortifications de Jérusalem que Jonathas avoit commencées. Et quand on apprit que Tryphon approchoit, Simon marcha contre lui à la tête d'une belle armée.

Tryphon n'osa lui livrer bataille, & eut encore une fois recours au même artifice qui lui avoit si bien réussi contre Jonathas. Il envoïa dire à Simon qu'il n'avoit fait arréter Jonathas, que parce qu'il devoit cent talens au Roi : que s'il vouloit lui envoier cette somme, & les deux fils de Jonathas en otage pour lui répondre de la fidélité de leur pere, il le feroit mettre en liberté. Quoique Simon vît

Cent mille écus.

bien que ce n'étoit qu'une feinte, cependant, pour n'avoir point à se reprocher d'avoir causé la mort de son frere en refusant de faire ce qu'on lui proposoit, il envoia l'argent & les deux enfans de Jonathas. Le traître ne relâcha point pour cela son prisonnier : mais il revint une seconde fois en Judée avec une plus grosse armée qu'auparavant, dans le dessein de mettre tout à feu & à sang. Simon le côtoia de si près dans toutes ses marches & contremarches, qu'il prévint tous ses desseins, & l'obligea de se retirer.

Tryphon, à son retour au quartier d'hiver dans le pays de Galaad, fit mourir Jonathas ; & croiant après cela n'avoir plus personne à craindre, il donna ordre de tuer secrettement Antiochus. Il fit ensuite courir le bruit qu'il étoit mort de la pierre ; & en même tems il se déclara Roi de Syrie en sa place, & prit possession de la Couronne. Quand Simon apprit la mort de son frere, il envoia prendre ses os, les enterra dans le sépulcre de ses peres à Modin, & lui fit ériger un superbe monument.

Tryphon

Tryphon souhaitoit avec passion de se faire reconnoitre par les Romains. Son usurpation étoit si chancelante sans cela, qu'il voioit bien qu'il avoit besoin de ce support pour se soutenir. Il leur envoia une Ambassade magnifique, qu'il chargea d'une victoire d'or du poids de dix mille pieces d'or. Il fut la duppe des Romains. Ils reçurent la statue, & firent mettre dans l'inscription le nom d'Antiochus qu'il avoit fait assassiner, comme si elle fût venue de lui.

AN.M.3861. AV.J.C.143. *Diod. Legat.* 31.

Les Ambassadeurs que Simon envoia à Rome, y furent reçus bien plus honorablement, & l'on y renouvella tous les Traités faits avec ses prédécesseurs.

I. Maccab. XIV. 16-40.

Démétrius cependant s'amusoit à se divertir à Laodicée, & s'abandonnoit aux plus infames débauches, sans devenir plus sage par l'adversité, & sans qu'il parût même sentir le moins du monde ses malheurs. Comme Tryphon avoit donné aux Juifs un juste sujet de s'opposer à lui & à son parti, Simon envoia à Démétrius une couronne d'or, & des Ambassadeurs pour traiter avec lui. Ils obtinrent de ce Prince la confirmation de la Sacrifi-

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 351. *I. Maccab.* XIII. 34-42. & XIV. 38-41. *Joseph. Antiq. lib.* 13. *cap.* 11.

cature & la Principauté pour Simon ; l'exemption de toutes sortes de tributs & d'impôts, avec une amnistie générale pour tous les actes d'hostilité passés, à condition que les Juifs se joindroient à lui contre Tryphon.

An.M.3863. Av.J.C.141. Justin. l. 36. cap. 1. lib. 38. cap. 9. lib. 41. cap. 5. & 6. I. Maccab. XIV. 1-49. Joseph. Antiq. lib. 13. cap. 9. & 12. Orosius lib. 5. cap. 4. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 359. Appian. in Syr. pag. 132.

Démétrius enfin revint un peu de sa léthargie à l'occasion des Députés qui lui vinrent de l'Orient pour l'inviter à y passer. Les Parthes aiant inondé presque tout l'Orient, & subjugué tous les pays d'Asie qui sont entre l'Inde & l'Euphrate, ceux des habitans de ces pays-là, qui étoient descendus des Macédoniens, ne pouvant souffrir cette usurpation, ni l'orgueil & l'insolence de leurs nouveaux maîtres, pressoient extrêmement Démétrius par des ambassades réitérées de venir se mettre à leur tête, l'assuroient d'un soulévement général contre les Parthes, & promettoient de lui fournir assez de troupes pour chasser ces usurpateurs, & recouvrer toutes les provinces de l'Orient. Plein de ces espérances il entreprit enfin cette expédition, & passa l'Euphrate, laissant Tryphon en possession de la plus grande partie de la Syrie. Il comptoit qu'étant une fois maître des

l'Orient, avec ce surcroit de puissance il seroit plus en état à son retour de réduire ce rebelle.

Dès qu'il parut en Orient, les Elyméens, les Perses, & les Bactriens se déclarérent en sa faveur ; &, avec les secours qu'il en tira, il défit plusieurs fois les Parthes. Mais à la fin, sous prétexte de traiter avec lui, ils l'attirérent dans une embuscade, où il fut fait prisonnier, & toute son armée taillée en piéces. Ce fut par ce coup-là que l'Empire des Parthes s'établit d'une maniére si ferme, qu'il se soutint ensuite pendant plusieurs siécles, & devint la terreur de tous ses voisins ; jusqu'à aller du pair avec les Romains même, pour la force des armes & la réputation des exploits militaires.

Le Roi qui régnoit alors sur les Parthes, étoit Mithridate fils de Priapatius, Prince brave & sage. On a vû comment Arsace avoit fondé cet Empire : comment son fils Arsace II. l'avoit établi & fixé par un Traité de paix avec Antiochus le Grand. Priapatius étoit fils de ce second Arsace, & il lui succéda : il portoit aussi le nom d'Arsace, qui a été commun à

tous ceux de cette maison. Après avoir régné quinze ans, il laissa la Couronne en mourant à Phraate son fils aîné; & celui-ci la laissa à Mithridate son frere, préférablement [a] à ses propres enfans, parce qu'il reconnut en lui plus de mérite & plus de capacité pour bien gouverner les peuples, persuadé qu'un Roi, lorsqu'il est maître du choix, doit être plus attentif au bien de l'Etat qu'à l'avancement de sa famille, & oublier en quelque sorte qu'il est pere, pour se souvenir seulement qu'il est roi. Ce Mithridate est le Roi des Parthes entre les mains de qui tomba Démétrius.

Ce Prince, après avoir subjugué les Médes, les Elyméens, les Perses, les Bactriens, poussa encore ses conquêtes jusques dans l'Inde, & au dela des bornes de celles d'Alexandre: &, après avoir défait Démétrius, il s'assujettit aussi la Babylonie, & la Mésopotamie, de sorte que son Empire eut depuis ce tems-là pour bornes

a Non multo post decessit, multis filiis relictis; quibus præteritis, fratri potissimum Mithridati, insignis virtutis viro, reliquit imperium: plus regio quàm patrio deberi nomini ratus, potiusque patriæ quàm liberis consulendum. *Justin.*

l'Euphrate à l'occident, & à l'orient le Gange.

Il mena Démétrius son prisonnier dans toutes les provinces qui tenoient encore pour le Roi de Syrie, dans la vûe de les obliger à se soumettre à lui en leur montrant celui qu'ils avoient regardé comme leur libérateur réduit à un état si bas & si honteux. Après cela il le traita comme un Roi : il l'envoia en Hyrcanie, qui lui fut assignée pour sa résidence, & lui donna sa fille Rhodogune en mariage. Cependant il étoit toujours regardé comme prisonnier de guerre, quoiqu'il eût d'ailleurs toute la liberté qu'on peut accorder dans cet état. Son fils Phraate qui lui succéda, le traita de la même sorte.

On remarque en particulier de ce Mithridate, qu'aiant subjugué plusieurs nations différentes, il prit de chacune ce qu'elle avoit de meilleur dans ses loix & dans ses coutumes, & qu'il en fit un excellent corps de loix & de maximes d'Etat pour le gouvernement de son Empire. C'est là faire un bel usage de ses victoires, d'autant plus louable qu'il est rare & presque inoui, d'être plus attentif à pro-

fiter des sages coutumes des peuples vaincus, qu'à s'enrichir de leurs trésors. C'est par ce moien que Mithridate donna des fondemens solides à l'Empire des Parthes, qu'il lui procura une consistence ferme, qu'il lia étroitement les provinces conquises, qu'il les réunit dans un même corps de monarchie qui se soutint pendant plusieurs siécles sans se démentir, malgré la diversité des nations. On peut le regarder comme le Numa des Parthes, qui apprit à cette nation belliqueuse à tempérer une bravoure féroce par la discipline, & à méler l'autorité sage des loix à la force aveugle des armes.

En ce même tems arriva un changement considérable dans l'état de la nation Juive. Elle combattoit depuis lontems avec des efforts incroiables contre les Rois de Syrie, non seulement pour se mettre en liberté, mais aussi pour sauver sa religion. Elle crut devoir profiter de l'occasion favorable de la captivité du Roi de Syrie & des guerres civiles qui déchiroient continuellement cet Empire, pour assurer l'une & l'autre. Dans une assemblée générale des Prêtres, des An-

ciens, & de tout le peuple à Jérusalem, elle choisit pour Chef Simon, à la famille duquel elle avoit des obligations essentielles, & lui donna le gouvernement en titre de Souveraineté, aussi bien que la Souveraine Sacrificature; & déclara cette double puissance, civile & sacerdotale, héréditaire dans sa famille. Ces deux titres lui avoient été conférés par Démétrius, mais seulement pour sa personne. Après sa mort, l'une & l'autre dignité passérent conjointement à sa postérité, & demeurérent unies pendant plusieurs générations.

Quand la Reine Cléopatre vit son mari pris & retenu par les Parthes, elle se renferma avec ses enfans dans Séleucie, où plusieurs des soldats de Tryphon vinrent se jetter dans son parti. Cet homme naturellement brutal & cruel avoit caché ces défauts avec soin sous les apparences de douceur & de bonté, tant qu'il avoit cru avoir besoin de chercher à plaire aux peuples pour venir à bout de ses desseins ambitieux. Quand il se vit en possession de la Couronne, il déposa un personnage qui le génoit, & se livra sans contrainte à ses mauvais pan- AN. M. 3864. AV. J.C. 140.

chans. Plusieurs donc l'abandonnérent, & vinrent en assez grand nombre se donner à Cléopatre. Ces désertions ne grossissoient pas pourtant assez son parti pour la mettre en état de se soutenir par elle-même. Elle craignoit aussi que le peuple de Séleucie ne la livrât à Tryphon, plutôt que de soutenir un siége pour l'amour d'elle. Elle fit donc proposer à Antiochus Sidéte, frere de Démétrius, de s'unir avec elle, & promit en ce cas de l'épouser, & de lui procurer la Couronne. Car, quand elle apprit que Démétrius avoit épousé Rhodogune, elle en fut si outrée qu'elle ne garda plus de mesures, & résolut de chercher de l'appui par un nouveau mariage. Ses enfans étoient encore trop jeunes pour soutenir le poids d'une couronne chancelante, & elle n'étoit pas de caractére à respecter beaucoup leurs droits. Comme donc Antiochus étoit après eux le plus proche héritier de la Couronne, elle se fixa à lui, & le prit pour mari.

Cet Antiochus étoit le second fils de Démétrius Soter, & avoit été envoié à Cnide avec son frere Démétrius, pendant les guerres qu'avoit eu

leur pere contre Alexandre Bala, pour les mettre à couvert des révolutions qu'on appréhendoit, & qui arrivérent effectivement, comme on l'a dit ci-dessus. Aïant accepté les offres de Cléopatre, il prit le titre de Roi de Syrie.

Il écrivit à Simon une lettre, où il se plaignoit de l'injuste usurpation de Tryphon, dont il se promettoit de tirer bientôt vengeance. Pour l'engager dans ses intérêts, il lui faisoit de grandes concessions, & lui en faisoit espérer de plus grandes encore quand il seroit monté sur le trône.

En effet, au commencement de l'année suivante, il fit une descente en Syrie avec une armée de troupes étrangéres qu'il avoit prises à sa solde en Gréce, dans l'Asie Mineure, & dans les Iles : &, après avoir épousé Cléopatre, & joint ce qu'elle avoit de troupes aux siennes, il se mit en campagne pour aller combattre Tryphon. La plupart des troupes de cet Usurpateur, lasses de sa tyrannie, le quittérent, & vinrent grossir l'armée d'Antiochus, qui se trouva alors monter jusqu'à six vingts mille hommes d'infanterie, & huit mille chevaux.

AN. M. 3865. AV. J. C. 139. *I. Maccab.* XV. 1-41. XVI. 1-10. *Joseph. Antiq.* XIII. 12. & 13.

Tryphon n'avoit pas de quoi lui faire tête. Il se retira à Dora, ville proche de Ptolémaïde en Phénicie. Antiochus l'y assiégea par mer & par terre avec toutes ses forces. La place ne pouvoit pas tenir lontems contre une si puissante armée. Tryphon se sauva par mer à Orthosie, autre ville maritime de Phénicie : & de là aiant gagné Apamée où il étoit né, il y fut pris, & on le fit mourir. Ainsi Antiochus mit fin à cette usurpation, & monta sur le trône de son pere, qu'il occupa neuf ans. Sa passion pour la chasse lui fit donner le surnom de *Sidéte* ou *le Chasseur*, du mot *Zidah*, qui signifie la même chose dans la langue Syriaque.

Simon établi dans la Souveraineté de la Judée du consentement général de la nation, crut devoir envoier des Ambassadeurs à Rome pour y être reconnu sous ce titre, & pour renouveller les anciens Traités. Ils y furent très bien reçus, & obtinrent tout ce qu'ils demandoient. Le Sénat, en conséquence, fit écrire par le Consul Pison à Ptolémée roi d'Egypte, à Attale roi de Pergame, à Ariarathe

roi de Cappadoce, à * Démétrius roi de Syrie, à Mithridate roi des Parthes, aussi bien qu'à toutes les villes & à tous les Etats de la Gréce, de l'Asie Mineure & des Iles, avec qui les Romains étoient en alliance, pour leur notifier que les Juifs étoient leurs amis & leurs alliés, & qu'ainsi ils n'entreprissent rien à leur préjudice.

Comme Antiochus n'avoit accordé à Simon une alliance si avantageuse que forcé par le pressant besoin où il se trouvoit pour lors, & contre l'intérêt de l'Etat aussi bien que contre la politique de ses prédécesseurs, la lettre des Romains ne l'empécha pas de se déclarer contre Simon, malgré toutes les promesses magnifiques qu'il lui avoit faites, & d'envoier en Judée des troupes sous la conduite de Cendébée, qui fut vaincu dans une bataille par Judas & Jean fils de Simon.

Il y avoit sept ans que Physcon régnoit en Egypte. L'histoire ne raporte rien de lui pendant tout ce tems-là que ses vices monstrueux, & ses cruautés détestables. Il n'y a guéres eu de

An.M.3866. Av.J.C.138. Justin. l. 38. cap. 8. Diod. in excerpt. Vales. pag. 361. Athen. lib. 4. pag. 184. & lib. 6. p. 252. Val. Max. l. 9. cap. 1. & 2.

* *Cette lettre fut adressée à Démétrius, quoiqu'il fût prisonnier chez les Parthes, parce que les Romains n'avoient reconnu ni Tryphon, ni Antiochus Sidéte.*

Prince si perdu de débauche, & en même tems si cruel & si sanguinaire. Tout le reste de sa conduite étoit aussi méprisable, que ses vices étoient crians : car il faisoit & disoit en public des extravagances d'enfant. De sorte qu'il s'attira en même tems le mépris & la haine de ses peuples au dernier degré. Sans Hiérax, son premier Ministre, il eût été infailliblement détroné. Cet Hiérax étoit né à Antioche, & c'étoit le même à qui, sous le régne d'Alexandre Bala, le Gouvernement de cette ville avoit été laissé conjointement avec Diodote, surnommé ensuite Tryphon. Après la révolution qui arriva en Syrie, il se retira en Egypte, entra au service de Ptolémée Physcon, & devint bientôt son premier Général & son premier Ministre. Comme il étoit brave & habile, en faisant bien paier les troupes, & en réparant par un gouvernement sage & équitable les fautes que son Maître faisoit, & en les prévenant, ou y remédiant autant qu'il lui étoit possible, il avoit eu jusques-là le bonheur & l'adresse d'entretenir la tranquillité dans cet Etat.

An. M. 3868. Av. J. C. 136. Mais, dans les années suivantes,

ſoit qu'Hiérax fût mort, ou que la prudence & la ſageſſe de ce premier Miniſtre ne puſſent plus arréter la folie du Prince, les affaires d'Egypte allérent plus mal que jamais. Phyſcon fit mourir ſans ſujet la plupart de ceux qui avoient le plus témoigné de zêle à lui procurer la Couronne après la mort de ſon frere, & à la lui conſerver enſuite. Athénée met de ce nombre Hiérax, mais ſans en marquer le tems. Il fit encore mourir, ou du moins bannir, la plupart de ceux qui avoient été en faveur ſous Philométor ſon frere, ou qui avoient ſeulement eu des emplois ſous lui ; & en lâchant ſes troupes étrangéres, à qui il permettoit de piller & de tuer comme il leur plaiſoit, il jetta ſi fort la terreur dans la ville d'Alexandrie, que la plupart des habitans, pour éviter ſa cruauté, prirent le parti de ſe retirer dans les pays étrangers, & la ville demeura preſque déſerte. Pour les remplacer, quand il s'aperçut qu'il ne lui reſtoit plus que des maiſons vuides, il fit publier dans tous les pays du voiſinage, qu'on feroit de grands avantages à ceux qui voudroient venir s'y établir, de quelque

nation qu'ils fussent. Il se trouva assez de gens que ce parti accommodoit. On leur donna les maisons abandonnées, & on leur accorda tous les droits, priviléges, & immunités, dont jouissoient les anciens citoiens, & la ville se repeupla.

Comme, parmi ceux qui avoient quitté Alexandrie, il y avoit quantité de grammairiens, de philosophes, de géométres, de médecins, de musiciens, & d'autres maîtres de sciences & d'arts libéraux, il arriva de là que les sciences & les beaux arts commencérent à renaître en Gréce, dans l'Asie Mineure, dans les Iles, en un mot par tout où ces illustres réfugiés les portérent. Les guerres continuelles des successeurs d'Alexandre avoient presque éteint les sciences dans tous ces pays-là; & elles seroient tombées absolument parmi ces troubles, si elles n'avoient trouvé de la protection sous les Ptolémées à Alexandrie. Le premier de ces Princes, par l'établissement de son Muséon où il entretenoit des savans, & par la fondation de sa belle Bibliothéque, avoit attiré chez lui presque tout ce qu'il y avoit d'habiles gens en Gréce. Le se-

cond & le troisiéme aiant suivi en cela les traces du Fondateur, Alexandrie étoit devenue la ville du monde où les sciences & les arts libéraux étoient le plus cultivés, pendant que presque par tout ailleurs ils étoient absolument négligés. La plupart des habitans de cette grande ville étudioient, ou s'attachoient à quelqu'un de ces beaux arts, qu'on leur faisoit apprendre dans leur jeunesse. Ainsi, quand la cruauté & l'oppression du Tyran dont je parle les obligea de chercher des retraites dans les pays étrangers, la ressource la plus générale qu'ils trouvérent, pour gagner leur vie, fut de se mettre à enseigner ce qu'ils savoient. Ils y ouvrirent donc des écoles; &, comme la nécessité les pressoit, ils enseignoient à bon marché, ce qui grossissoit beaucoup le nombre de leurs écoliers. Par ce moïen, les arts & les sciences commencérent à revivre dans tous les endroits de leur dispersion, c'est-à-dire dans tout ce que nous appellons l'Orient; précisément de la même maniére qu'elles se sont renouvellées en Occident, à l'occasion de la prise de Constantinople par les Turcs.

Cic. in somn. Scip. *Athen. lib. 6. pag. 273. & lib. 12. pag. 549.* *Val. Max. lib. 4. cap. 3.* *Diod. Legat. 32.*

Justement dans le tems que les étrangers venoient en foule repeupler Alexandrie, P. Scipion l'Africain le jeune, Sp. Mummius, & L. Métellus y arrivérent de Rome en ambassade. C'étoit une maxime des Romains d'envoier souvent des ambassades chez leurs alliés, pour prendre connoissance de leurs affaires, & accommoder leurs différens. Ce fut dans cette vûe que l'on envoia alors en Egypte trois des plus grands hommes de l'Etat. Ils avoient ordre, comme je l'ai dit ailleurs, de passer en Egypte, en Syrie, en Asie, & en Gréce; & de voir en quel état étoient les affaires de tous ces pays-là : d'examiner comment on y observoit les Traités qu'on avoit faits avec eux, & de remédier à tous les desordres qu'ils y trouveroient. Ils s'acquittérent de leur commission avec tant d'équité, de justice, & d'habileté, & rendirent de si grands services à ceux à qui on les avoit envoiés, en remettant l'ordre parmi eux, & en accommodant leurs différens, que, dès qu'ils furent de retour à Rome, on y vit arriver des ambassades de tous les endroits où ils avoient passé, qui venoient re-

mercier le Sénat de leur avoir envoié des personnes d'un si grand mérite, & dont ils ne pouvoient trop louer la sagesse & la bonté.

Le premier endroit où ils allérent, suivant leurs instructions, fut Alexandrie. Le Roi les y reçut avec une grande magnificence. Pour eux, ils l'affectoient si peu, qu'à leur entrée, Scipion, qui étoit le plus grand Seigneur de Rome, n'avoit avec lui qu'un ami, c'étoit le philosophe Panétius, & cinq domestiques. On [a] comptoit, dit un Historien, non ses domestiques, mais ses victoires; & on l'estimoit, non pour son or & son argent, mais pour ses vertus & ses qualités personnelles. Quoi que, pendant tout le séjour qu'ils y firent, le Roi leur fît servir à table tout ce qu'il y avoit de plus délicat & de plus recherché, ils ne touchoient jamais qu'aux mêts les plus simples & les plus communs, méprisant tout le reste qui ne sert qu'à affoiblir l'esprit aussi bien que le corps. Telle étoit encore en ce tems-là la modération & la tempérance des

[a] Cùm per socios & exteras gentes iter faceret, non mancipia sed victoriæ numerabantur; nec quantum auri & argenti, sed quantum amplitudinis onus secum ferret, æstimabatur. *Val. Max.*

Romains : mais le luxe & le faste en prirent bientôt la place.

Quand les Ambassadeurs eurent bien vû Alexandrie, & réglé les affaires qui les y amenoient, ils remontérent le Nil pour visiter Memphis, & les autres parties de l'Egypte. Ils virent de leurs propres yeux, ou par des informations faites sur les lieux mêmes, le grand nombre de villes, & la multitude prodigieuse d'habitans que contenoit cet Etat ; la force que lui donnoit sa situation, la fertilité de son terroir, & tous les autres avantages dont il jouissoit. Ils trouvérent qu'il n'y manquoit rien pour le rendre puissant & formidable, qu'un Prince qui eût de la capacité & de l'application : car Physcon, qui y régnoit alors, n'étoit rien moins qu'un Roi. Il ne se peut rien de plus pitoiable que l'idée qu'il leur donna de lui dans toutes les audiences qu'ils en eurent. Pour sa cruauté, sa barbarie, son luxe, & ses autres vices, j'en ai déja dit quelque chose, & je serai obligé dans la suite d'en donner de nouvelles preuves. Son [a] corps ré-

[a] Quàm cruentus civibus, tam ridiculus Romanis fuit. Erat enim & vultu deformis, & statu-

pondoit assez à la laideur de son ame. On ne pouvoit guéres en voir un plus contrefait. Sa taille étoit des plus petites; & avec cela, son ventre étoit d'une si énorme grosseur, qu'il n'y avoit point d'homme qui pût l'embrasser. C'est cette grosseur de ventre qui lui fit donner le sobriquet de *Physcon*. Sur un si vilain corps, il portoit une étofe si claire, qu'on en voioit toute la difformité. Il * ne paroissoit jamais en public que sur un char, ne pouvant porter cette masse de chair qui étoit le fruit de son intempérance, sinon lorsqu'il se promena avec Scipion. Aussi celui-ci, se tournant vers Panétius, lui dit à l'oreille en souriant: *Les Alexandrins nous ont l'obligation de voir marcher à pié leur Roi.*

Il faut avouer, à la honte de la roiauté, que la plupart des Rois, dont nous parlons actuellement, deshonoroient, non seulement le trône, mais

ra brevis, & sagina ventris non homini sed belluæ similis. Quam fœditatem nimia subtilitas perlucidæ vestis augebat, prorsus quasi astu inspicienda præberentur, quæ omni studio occultanda pudibundo viro erant. *Justin. lib. 8. cap. 8.*

* *On lit dans Athénée :* προῄει μηδέποτε πεζὸς, εἰ μὴ διὰ Σκιπίωνα. *L'Interpréte a traduit :* Pedibus ille nunquam ex regia prodibat, sed perpetuo Scipione subnixus; *au lieu de*, nisi propter Scipionem.

l'humanité même, par les vices les plus affreux. On est effraié de voir dans cette longue liste de Rois dont j'ai raporté jusqu'ici l'histoire, combien il y en a peu qui soient dignes de ce nom. Quelle comparaison de ces monstres de dissolution & de cruauté avec Scipion l'Africain l'un des trois Ambassadeurs de Rome, qui étoit un prodige de sagesse & de vertu, telle qu'on la pouvoit trouver parmi des payens. Aussi Justin dit-il de lui, que pendant qu'il visitoit avec curiosité & considéroit les raretés d'Alexandrie, il étoit lui-même le spectacle de toute la ville. *Dum inspicit urbem, spectaculo Alexandrinis fuit.*

An.M.3866. Av.J.C.138. Justin. l. 36. cap. 4. Strab. l. 13. pag. 624. Plut. in Demetr. pag. 897. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 370.

Attale roi de Pergame mourut environ dans le tems dont nous parlons ici. Son neveu, qui portoit le même nom, & qui fut surnommé Philométor, lui succéda. Comme ce dernier étoit en bas âge quand Euméne son pere mourut, il avoit été sous la tutelle de son Oncle, à qui la Couronne fut aussi laissée par le testament d'Euméne. Attale donna à son Neveu la meilleure éducation qu'il put; &, en mourant, lui laissa le trône, quoiqu'il eût lui-même des fils: procédé

très rare & très louable, la plupart des Princes ne songeant pas moins à transmettre la Couronne à leur postérité, qu'à se la conserver à eux-mêmes pendant leur vie.

Ce fut un malheur pour le roiaume de Pergame. Philométor le gouverna de la maniére du monde la plus extravagante & la plus pernicieuse. A peine fut-il sur le trône, qu'il le souilla du sang de ses plus proches parens, & des meilleurs amis de sa maison. Il fit égorger presque tous ceux qui avoient servi avec une extrême fidélité son pere & son oncle, sous prétexte que les uns avoient tué sa mere Stratonice, qui étoit morte de maladie dans un âge fort avancé ; & les autres sa femme Bérénice, morte d'un mal incurable qui lui étoit survenu fort naturellement. Il en fit mourir encore d'autres, sur des soupçons tout-à-fait frivoles : & leur mort entraînoit celle de leurs femmes, de leurs enfans, & de toute leur famille. Il faisoit faire ces exécutions par des troupes étrangéres qu'il avoit fait venir exprès de chez les barbares les plus sauvages & les plus cruels, pour en faire les instrumens de son énorme barbarie,

Après avoir ainsi massacré & sacrifié à sa fureur les plus honnêtes gens de son roiaume, il cessa de se montrer. On ne le vit plus paroitre dans la ville, ni manger en public. Il mit un habit usé, laissa croître sa barbe sans en prendre aucun soin; fit tout ce que faisoient dans ces tems-là les personnes accusées d'un crime capital, comme s'il eût voulu par là reconnoitre les crimes qu'il venoit de commettre.

De là il passa à d'autres espéces de folie. Il abandonna le soin de toutes les affaires, se retira dans son jardin, s'y mit à bécher lui-même, & y sema toutes sortes d'herbes venimeuses aussi bien que des bonnes: puis empoisonnant les bonnes du suc des méchantes, il les envoioit ainsi en présent à ses amis. Il passa dans ces extravagances cruelles tout le reste de son régne; qui, heureusement pour ses sujets, ne dura pas lontems; car il ne fut que de cinq ans.

Il s'étoit mis en tête d'exercer le métier de fondeur. Il forma le projet d'un monument de cuivre pour sa mere; &, un jour d'été que la chaleur étoit excessive, pendant qu'il travailloit à en fondre le métal, il lui prit

An. M. 3871.
Av. J. C. 133.

une fiévre chaude qui l'emporta au bout de ſept jours, & délivra ſes ſujets d'un abominable tyran.

Il avoit fait un teſtament, par lequel il conſtituoit le peuple Romain ſon héritier. Eudéme de Pergame porta ce teſtament à Rome. L'Article dont il s'agit étoit exprimé en ces termes. QUE LE PEUPLE ROMAIN SOIT HERITIER DE MES BIENS. Dès qu'on en eut fait la lecture, Tibérius Gracchus Tribun du peuple, toujours attentif à ſe concilier ſa faveur, ſaiſit cette occaſion, & étant monté ſur la Tribune aux harangues, il propoſa une Loi qui portoit, Que tout l'argent comptant qui reviendroit de la ſucceſſion de ce Prince ſeroit diſtribué aux pauvres citoiens qui ſeroient envoiés en colonies dans le pays légué au peuple Romain, afin qu'ils euſſent de quoi s'établir dans leurs nouvelles poſſeſſions, & ſe pourvoir des outils néceſſaires à l'agriculture. Il ajouta, que quant aux villes & aux terres qui étoient de la domination d'Attale, il n'apartenoit pas au Sénat d'en ordonner, & qu'il en laiſſeroit la diſpoſition au peuple : ce qui choqua extrêmement le Sénat. Ce Tribun fut tué peu de tems après.

Plut. in Gracch. pag. Flor. lib. 2. cap. 20. Juſtin. l. 36. cap. 4. & 37. cap. 1. Vell. Paterc. lib. 2. cap. 4. Strab. l. 14. pag. 646. Oros. lib. 5. cap. 8-10. Eutrop. l. 4. Valer. Max. lib. 3. cap. 2.

An.M.3872. Av.J.C.132. Cependant Aristonic, qui se disoit de la famille roiale, travailla à s'emparer des Etats d'Attale. En effet, il étoit fils d'Euméne, mais né d'une courtisane. Il n'eut pas de peine à engager dans son parti la plupart des villes, parce qu'elles étoient accoutumées de longue main à être gouvernées par des Rois. Quelques villes, par la crainte des Romains, refusérent d'abord de le reconnoitre : mais elles y furent contraintes par la force.

An.M.3873. Av.J.C.131. Comme son parti se fortifioit de jour en jour, les Romains envoiérent contre lui le Consul Crassus Mucianus. On a remarqué qu'il possédoit si parfaitement tous les dialectes de la langue grecque, qui formoient comme cinq langages différens, qu'il prononçoit ses arrêts selon la langue particuliére de ceux qui plaidoient devant lui, ce qui le rendit fort agréable à tous les peuples de l'Asie Mineure. Tous les Princes voisins alliés du peuple Romain, les Rois de Bithynie, de Pont, de Cappadoce, de Paphlagonie, joignirent leurs troupes aux siennes.

An.M.3874. Av.J.C.130. Malgré de si puissans secours, aiant engagé mal-à-propos un combat, son

son armée qu'il commandoit alors en qualité de Proconsul, fut mise en déroute, & lui fait prisonnier. Il évita la honte d'être livré au Vainqueur par une mort qu'il s'attira lui-même. Sa tête fut portée à Aristonic, qui fit enterrer son corps à Smyrne.

Le Consul Perpenna, qui avoit succédé à Crassus, vengea bientôt sa mort. Etant accouru en Asie, il livra un combat à Andronic, défit entiérement son armée, l'assiégea peu après lui-même dans Stratonice, & enfin le fit prisonnier. Toute la Phrygie se soumit aux Romains.

Il fit partir pour Rome Andronic sur la flote, qu'il chargea de tous les trésors d'Attale. Manius Aquilius, qui venoit d'être nommé Consul, se hâta de venir prendre sa place, pour terminer cette guerre, & lui ravir l'honneur du triomphe. Il trouva Andronic parti; & peu de téms après Perpenna, qui s'étoit mis en chemin, mourut de maladie à Pergame. Aquilius mit bientôt fin à cette guerre qui avoit duré près de quatre ans. La Lydie, la Carie, l'Hellespont, la Phrygie, en un mot tout ce qui composoit le roiaume d'Attale, fut réduit AN.M.3875. AV.J.C.129.

en province de l'Empire Romain sous le nom commun d'Asie.

Le Sénat avoit ordonné qu'on détruisît la ville de Phocée, qui s'étoit déclarée contre les Romains, & dans la guerre dont on vient de parler, & auparavant dans celle contre Antiochus. Les habitans de Marseille, qui étoit une colonie de Phocée, touchés du danger de leurs Fondateurs, comme s'il se fût agi de leur propre ville, députérent à Rome pour implorer en leur faveur la clémence du Sénat & du peuple. Quelque juste que fût leur indignation contre Phocée, ils ne purent refuser sa grace aux vives sollicitations d'un peuple pour lequel ils avoient anciennement une extrême considération, & qui s'en rendoit encore plus digne par la tendre reconnoissance qu'il témoignoit pour ses peres & ses fondateurs.

La grande Phrygie fut accordée à Mithridate Evergéte roi de Pont, en récompense du secours qu'il avoit donné aux Romains dans cette guerre. Mais après sa mort ils l'enlevérent à son fils, (c'est le grand Mithridate) & la déclarérent libre.

Ariarathe roi de Cappadoce, qui

étoit mort dans cette même guerre, avoit laissé six enfans. Rome, pour récompenser dans les fils les services du pere, ajouta à leurs Etats la Lycaonie & la Cilicie. Ils trouvérent dans la Reine Laodice, non une mere, mais une cruelle marâtre. Pour s'assurer à elle seule l'autorité, elle fit périr par le poison cinq de ses enfans ; & le sixiéme auroit eu le même sort, si ses proches ne l'avoient enlevé aux mains parricides de cette Mégére, dont les peuples vengérent bientôt les crimes par une mort violente.

Manius Aquilius, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe. Andronic, après y avoir été donné en spectacle au peuple, fut conduit dans la prison, où on l'étrangla. Telles furent les suites du téstament du Roi Attale. AN. M. 3878. AV. J. C. 126.

Mithridate, dans la lettre qu'il écrivit dans la suite à Arsace, roi des Parthes, accuse les Romains [a] d'avoir supposé un faux testament d'Attale, pour frustrer Andronic fils d'Euméne

[a] Simulato impio testamento, filium ejus (Eumenis) Aristonicum, quia patrium regnum petiverat, hostium more per triumphum duxere. *Apud Sallust. in fragm.*

du roiaume de son pere qui lui appartenoit de droit : mais c'est un ennemi déclaré qui les charge de ce grief. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'Horace, dans une de ses odes, semble faire ce reproche au peuple Romain, & insinuer que c'est par fraude qu'il avoit eu cette succession :

Horat. Od. 18. lib. 2.

Neque Attali
Ignotus heres regiam occupavi.

Cependant il ne reste dans l'histoire aucune trace de brigue secrette ni de sollicitation de la part des Romains.

J'ai cru devoir rapporter sans interruption toutes les suites de ce testament. Je reprends maintenant le fil de l'histoire.

§. V.

Antiochus Sidéte assiége Jean Hyrcan dans Jérusalem, & reçoit la ville à capitulation. Il porte la guerre contre les Parthes, & y périt. Phraate, roi des Parthes, est vaincu à son tour par les Scythes. Physcon exerce d'horribles cruautés en Egypte. Une revolte générale l'oblige d'en sortir. Cléopatre sa première femme, est remise sur le trône. Elle implore le secours de Démétrius,

& est bientôt obligée de quitter l'Egypte. Physcon y retourne, & remonte sur le trône. Par son moien, Zébina chasse du trône Démétrius, qui est tué bientôt après. Le roiaume est partagé entre Cléopatre femme de Démétrius & Zébina. Celui-ci est vaincu & tué. Antiochus Grypus monte sur le trône de Syrie. Le fameux Mithridate commence à régner dans le Pont. Mort de Physcon.

SIMON aiant été tué par trahison avec deux de ses enfans, Jean, un autre de ses fils, surnommé Hyrcan, fut proclamé Souverain Sacrificateur & Prince des Juifs à la place de son pere. C'est ici que finit l'histoire des Maccabées.

AN.M.3869. AV.J.C.135. *I. Maccab.* XVI. *Joseph. Antiq.* XIII. 16. *Diod. Eclog.* 1. *pag.* 901.

Antiochus Sidéte, roi de Syrie, fit toute la diligence possible pour profiter de l'avantage que lui donnoit la mort de Simon, & s'avança à la tête d'une puissante armée pour réduire la Judée, & la réunir à l'Empire de Syrie. Hyrcan fut obligé de se renfermer dans Jérusalem. Il y soutint un long siége avec un courage incroiable. Réduit enfin à la derniére extrémité faute de vivres, il fit faire au

Roi des ouvertures de paix. On n'ignoroit pas dans le camp l'état où il se trouvoit. Ceux qui approchoient du Roi le pressoient de profiter de l'occasion qu'il avoit en main pour exterminer la nation Juive. Ils lui représentoient, remontant à des siecles éloignés, qu'ils avoient été chassés d'Egypte comme des impies, haïs des dieux & détestés des hommes : qu'ils étoient ennemis de tout le reste du genre humain, puisqu'ils n'avoient de commerce qu'avec ceux de leur secte, & ne vouloient pas même manger ou boire, ni avoir aucune familiarité avec les autres, ni adorer les mêmes dieux; qu'ils avoient des loix, des coutumes, & une religion tout-à-fait différentes de celles de toutes les autres nations : qu'ainsi ils méritoient bien que les autres nations les traitassent aussi avec le même mépris, leur rendissent haine pour haine, & s'unissent ensemble pour les exterminer. Diodore de Sicile, aussi bien que Josephe, dit que ce fut par un pur effet de la générosité & de la clémence d'Antiochus que la nation Juive ne fut pas extirpée dans cette occasion.

Il voulut bien entrer en Traité

avec Hyrcan. On convint que les assiégés rendroient leurs armes, que les fortifications de Jérusalem seroient rasées, & qu'on paieroit au Roi un tribut pour Joppé, & pour les autres villes que les Juifs avoient hors de la Judée: & la paix fut conclue à ces conditions. Antiochus avoit aussi demandé qu'on rebâtît la Citadelle de Jérusalem, & vouloit y mettre une garnison: mais Hyrcan n'y voulut pas consentir, à cause des maux qu'avoit fait à la nation celle qui y avoit été pendant que cette Citadelle avoit subsisté; & il aima mieux paier au Roi la somme de cinq cens talens, qui lui fut demandée en équivalent. La capitulation s'exécuta; & pour ce qui ne pouvoit pas s'exécuter sur le champ, on donna des otages, entre lesquels il y avoit un frere d'Hyrcan.

Cinq cens mille écus.

Scipion l'Africain le jeune étant allé commander en Espagne pendant la guerre de Numance, Antiochus Sidéte lui envoia de riches & magnifiques présens. D'autres Généraux en auroient profité en se les appropriant. Scipion les reçut en public, assis sur son Tribunal, à la vûe de toute l'armée; & ordonna qu'on les mît en-

An. M. 3870. Av. J.C. 134. *Epit. Liv. lib.* 57.

tre les mains du * Questeur, pour en récompenser les Officiers & les soldats qui se distingueroient dans le service. C'est à de pareils traits qu'on reconnoit une ame noble & généreuse.

An. M. 3873. Av. J.C. 131. Justin. l. 38. cap. 9. & 10. lib. 39. cap. 1. Oros. lib. 5. cap. 1. Val. Max. lib. 9. cap. 1. Athen. lib. 5. pag. 210. & lib. 10. pag. 439. & lib. 12. pag. 540. Joseph. Antiq. XIII. 16. Appian. in Syr. pag. 132.

Démétrius Nicator étoit retenu depuis plusieurs années en captivité par les Parthes dans l'Hyrcanie, où rien ne lui manquoit que la liberté : mais sans elle tout le reste n'est rien. Il avoit fait quelques tentatives pour se la procurer, & pour retourner dans son roiaume. Elles furent toujours inutiles. Il fut arrêté, à deux différentes reprises ; dans le milieu de sa fuite ; & pour toute peine on l'avoit remené dans le lieu de son exil, où il fut gardé avec plus de soin, mais traité toujours avec la même magnificence. Ce n'étoit pas pure bonté & clémence de la part des Parthes : l'intérêt y entroit pour quelque chose. Ils avoient des vûes sur le roiaume de Syrie, quelque éloigné qu'il fût ; & ils attendoient un tems favorable, où, sous prétexte d'aller rétablir Démétrius sur son trône, ils pussent s'en emparer pour eux-mêmes.

* *Le Questeur étoit le Trésorier de l'armée.*

Antiochus Sidéte, soit qu'il en fût averti ou non, prévint leur dessein, & mena contre Phraate une puissante armée. L'usurpation que les Parthes venoient de faire des plus riches & des plus belles provinces de l'Orient, que ses ancêtres avoient toujours possédées depuis Alexandre, étoit pour lui une raison pressante de réunir toutes ses forces pour les en chasser. Son armée étoit de plus de quatre vingts mille hommes, bien armés & bien disciplinés. Mais l'attirail du luxe y avoit joint une si grande multitude de vivandiers, de cuisiniers, de pâtissiers, de confituriers, de comédiens, de musiciens, de femmes de mauvaise vie, qu'il y en avoit près de quatre fois plus que de soldats : car on en faisoit monter le nombre à trois cens mille. Il peut y avoir ici de l'exagération : mais, quand on en rabattroit les deux tiers, il resteroit encore une nombreuse suite de bouches inutiles. Le luxe étoit à proportion aussi grand que le nombre de ceux qui en étoient les ministres. L'or [a] & l'argent brilloient partout, jusques sur la chaussu-

[a] Argenti aurique tantum, ut etiam gregarii milites caligas auro figerent, proculcarentque

re des simples soldats. Les instrumens & les ustenciles de cuisine étoient d'argent, comme s'il se fût agi d'aller à un festin & non pas à la guerre.

Antiochus eut d'abord de grands succès. Il battit Phraate en trois batailles. Il reprit la Babylonie & la Médie. Toutes les provinces de l'Orient qui avoient autrefois appartenu à l'Empire de Syrie, secouérent le joug des Parthes, & se soumirent à lui, excepté la Parthie même, où Phraate se trouva réduit dans les bornes étroites de son premier roiaume. Hyrcan, Prince des Juifs, accompagna Antiochus dans cette expédition, & aiant eu sa part dans toutes ces victoires, il revint chez lui chargé de gloire à la fin de la campagne & de l'année.

An.M.3874. Av.J.C.130. Le reste de l'armée passa l'hiver dans l'Orient. Le nombre prodigieux des troupes, y compris l'attirail dont j'ai parlé, les obligea de se disperser, & de s'écarter si fort les unes des autres, qu'elles ne pouvoient pas aisément se rejoindre, & former un seul corps pour se défendre, si on les at-

materiam, cujus amore populi ferro dimicant. Culinarum quoque argentea instrumenta fuere, prorsus quasi ad epulas non ad bella pergerent. *Justin.*

taquoit. Les habitans, qu'ils fouloient extrêmement dans tous leurs quartiers, pour se venger & se défaire de ces hôtes incommodes à qui rien ne suffisoit, conspirérent avec les Parthes de les massacrer tous en un même jour dans leurs quartiers, sans leur donner le tems de se rassembler; & la chose s'exécuta. Antiochus, qui avoit gardé quelques corps de troupes auprès de sa personne, se mit en devoir d'aller secourir les quartiers les plus proches de lui: mais il fut accablé par le nombre, & y périt lui-même. Tout le reste de l'armée fut, ou massacré dans ses quartiers le même jour, ou fait prisonnier: de sorte qu'à peine d'un si grand nombre d'hommes en échapa-t-il quelques-uns pour aller porter en Syrie la triste nouvelle de cette boucherie.

Elle y répandit un grand deuil, & une grande consternation. On y pleura en particulier la mort d'Antiochus, Prince estimable par plusieurs bonnes qualités. Plutarque raporte de lui un mot qui lui fait honneur. Un jour de chasse s'étant égaré, & se trouvant seul, il se retira dans la cabane de pauvres gens, qui le reçurent du

Plut. in Apophthegm. pag. 184.

mieux qu'il leur fut possible sans le connoitre. Pendant le souper, lui-même aiant fait tomber la conversation sur la personne & sur la conduite du Roi, ils dirent que c'étoit d'ailleurs un bon Prince, mais que sa trop grande passion pour la chasse lui faisoit négliger les affaires de son roiaume, & qu'il s'en reposoit sur des Courtisans, qui ne répondoient pas toujours à ses bonnes intentions. Antiochus ne répondit rien sur le champ. Le lendemain sa suite étant arrivée à la cabane, il fut reconnu pour ce qu'il étoit. Il raconta à ses Officiers ce qui s'étoit passé la veille, & leur dit, comme par reproche : *Depuis que je vous ai attachés à mon service, je n'ai entendu la vérité sur ce qui me regarde que du jour d'hier.*

Phraate, battu trois fois par Antiochus, avoit enfin relâché Démétrius, & l'avoit renvoié avec un corps de troupes en Syrie, dans l'espérance que sa venue y pourroit causer quelques troubles qui obligeroient Antiochus d'y retourner. Mais, après le massacre, il détacha un parti de cavalerie pour le rattraper. Démétrius, qui avoit craint quelque contr'ordre

de cette nature, avoit fait tant de diligence, qu'il avoit déja passé l'Euphrate avant que ce parti fût sur la frontiére. Ainsi il recouvra ses Etats, & en fit de grandes réjouissances, pendant que tout le reste de la Syrie pleuroit & lamentoit la perte de l'armée, où il y avoit peu de familles qui n'eussent quelque proche parent.

Phraate fit chercher parmi les morts le corps d'Antiochus, & le fit mettre dans un cercueil d'argent. Il l'envoia en Syrie, pour le faire enterrer honorablement avec ses ancêtres; & aiant trouvé une de ses filles parmi les captives, il fut frapé de sa beauté, & l'épousa.

Antiochus étant mort, Hyrcan profita de l'occasion des troubles & des divisions qui arrivérent dans tout l'Empire de Syrie pour étendre ses Etats, en se rendant maître de plusieurs places de Syrie, de Phénicie, & d'Arabie qui étoient à sa bienséance. Il travailla aussi en même tems à se rendre absolu & indépendant. Il y réussit si bien, que depuis ce tems-là ni lui ni aucun de ses descendans ne relevérent plus du tout des Rois de Syrie, & qu'ils secouérent entiére-

Joseph. Antiq. XIII. 17. Strab. l. 16. pag. 761. Justin. l. 36. cap. 1.

ment le joug de la sujettion, & celui même de l'hommage.

An. M. 3875. Av. J.C. 129. Justin. l. 39. cap. 1. & lib. 42. cap. 1. & 2.

Phraate, enflé de ses grands succès, & de la victoire qu'il avoit remportée, voulut porter la guerre en Syrie, pour tirer vengeance de l'invasion qu'Antiochus avoit faite dans ses Etats. Mais, pendant qu'il faisoit ses préparatifs pour cette expédition, il lui survint une guerre de la part des Scythes, qui lui donna assez d'occupation chez lui, pour ne plus songer à aller inquiéter les autres. Se trouvant pressé vivement par Antiochus comme nous l'avons vû, il avoit demandé du secours à ces peuples. Quand ils arrivérent, l'affaire étoit déja terminée; & n'aiant plus besoin d'eux, il ne voulut pas leur donner les sommes dont il étoit convenu. Les Scythes tournérent aussitôt leurs armes contre lui-même, & lui firent la guerre pour se venger de l'injustice qu'il leur faisoit.

C'étoit une grande faute à ce Prince, que d'avoir mécontenté des peuples si puissans par une basse & sordide avarice: il en fit une seconde dans la guerre même, qui ne fut pas moins considérable. Pour se fortifier contre

cette nation, il chercha du secours parmi des gens dont il s'étoit fait encore plus haïr que des Scythes : c'étoient les troupes étrangéres Grecques, qui avoient été à la solde d'Antiochus dans la derniére guerre contre lui, & qui avoient été faites prisonniéres. Phraate s'avisa de les incorporer dans ses troupes, croiant par là les renforcer considérablement. Mais, dès qu'ils se virent les armes à la main, ils résolurent de se venger des injures & des mauvais traitemens qu'on leur avoit faits pendant leur captivité : & , quand on fut aux mains, ils passérent dans l'armée ennemie, & firent si bien pancher la balance, que Phraate fut battu, & qu'il se fit un grand carnage de son armée. Il y périt lui-même dans la déroute, & presque toute l'armée avec lui. Les Scythes & les Grecs se contentérent de piller le pays, & se retirérent chacun chez eux.

Quand ils se furent retirés, Artaban, oncle de Phraate, se fit couronner roi des Parthes. Il fut tué peu de jours après dans un combat par les Thogariens, autre nation Scythe. Son successeur fut Mithridate, qui pour ses

glorieuses actions a eu le surnom de Grand.

An.M.3874. Av.J.C.130. Justin. l. 38. cap. 8. & 9. lib. 39. c. 1. Valer. Max. lib. 9. cap. 2. & 7. Orosius lib. 5. cap. 10. Epit. Liv. lib. 59. & 60. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 374. & 376. Joseph. Antiq. XIII. 17.

Pendant tous ces mouvemens dans l'Empire de Syrie & dans celui des Parthes, Ptolémée Physcon gardoit toujours la même conduite en Egypte. J'ai déja remarqué comment, en épousant Cléopatre sa sœur, & la veuve de son frere, il avoit égorgé entre ses bras, le jour même des noces, le fils qu'elle avoit eu de son frere. Dans la suite, s'étant dégouté de la mere, il devint passionné pour une fille qu'elle avoit eue de Philométor, qui portoit aussi le nom de Cléopatre. Il commença par lui faire violence : ensuite il l'épousa, après avoir chassé sa mere.

Il se fit aussi bientôt haïr des nouveaux habitans d'Alexandrie, qu'il avoit attirés pour la repeupler, & pour remplacer ceux que ses premiéres cruautés avoient obligés d'abandonner leur patrie. Pour les mettre hors d'état de lui nuire, il résolut de faire égorger tous les jeunes gens de la ville, qui en faisoient toute la force. Pour cet effet il les fit investir un jour par ses troupes étrangéres dans le lieu où se faisoient les exercices, lorsqu'il af-

semblée y étoit la plus nombreuse, & les fit tous passer au fil de l'épée. Tout le peuple en fureur courut mettre le feu au palais pour l'y brûler : mais il en étoit déja sorti quand ils y arrivérent, & il se sauva en Cypre avec sa femme Cléopatre & son fils Memphitis. En y arrivant, il apprit que ceux d'Alexandrie avoient mis le gouvernement entre les mains de Cléopatre qu'il avoit répudiée. Il leva aussitôt des troupes pour faire la guerre à cette nouvelle Reine & à ses adhérans.

Mais auparavant, dans la crainte que les Alexandrins ne prissent pour Roi son fils, à qui il avoit donné le gouvernement de la Cyrénaïque, il le fit venir auprès de lui, & le fit mourir dès qu'il fut arrivé, uniquement pour prévenir un prétendu danger, qui n'avoit de fondement que dans son imagination faussement allarmée. Cette barbarie irrita encore plus les esprits contre lui. On abbattit & on brisa toutes ses statues à Alexandrie. Il crut que c'étoit Cléopatre qu'il avoit répudiée qui avoit porté le peuple à cette action : &, pour s'en venger, il fit égorger devant lui Mem-

AN. M. 3875. AV. J.C. 129.

phitis qu'il avoit eu d'elle, jeune Prince bien fait & de grande espérance. Ensuite il fit couper son corps en morceaux, les mit dans une caisse avec la tête entiére afin qu'on la reconnût, & l'envoia par un de ses gardes à Alexandrie, avec ordre d'attendre pour la lui présenter le jour de la naissance de cette Princesse qui approchoit, & qui devoit se célébrer avec beaucoup de magnificence. Ses ordres furent exécutés. La caisse lui fut rendue au milieu de la joie de la Fête, qui fut bientôt changée en deuil & en lamentations. On ne sauroit exprimer l'horreur que la vûe de ce triste objet excita contre le Tyran, dont la monstrueuse barbarie avoit produit un crime si dénaturé & si inoui. On exposa aux yeux du peuple cet abominable présent. Il y produisit le même effet que sur la Cour, qui avoit eu la premiére ce triste spectacle. On courut aux armes, & on ne songea qu'à empécher ce monstre de jamais remonter sur le trône. On forma une armée, dont le commandement fut donné à Marsyas que la Reine avoit nommé Général, & l'on prit toutes les précautions possibles pour la défense du pays.

Ptolémée Physcon, de son côté, aiant formé une armée, en donna le commandement à Hégéloque, & l'envoia contre les Alexandrins. Il se donna une bataille, qu'Hégéloque gagna. Il fit même Marsyas prisonnier, & l'envoya chargé de chaînes à Physcon. On s'attendoit que ce cruel Tyran le feroit mourir dans les tourmens. Le contraire arriva. Il lui accorda le pardon, & le relâcha. Car voiant par expérience que ses cruautés ne lui attiroient que des malheurs, il commença à s'en lasser, & voulut se faire honneur de son indulgence. Cléopatre, réduite à une grande extrémité par la perte de son armée qui fut presque toute taillée en piéces dans la déroute, envoia demander du secours à Démétrius roi de Syrie, qui avoit épousé la fille ainée qu'elle avoit eue de Philométor, & lui promit la Couronne d'Egypte pour sa récompense. Démétrius accepta, sans balancer, cette proposition, vint avec toutes ses troupes, & forma le siége de Péluse. AN. M. 3876. AV. J.C. 128.

Ce Prince n'étoit guéres moins haï des Syriens pour sa hauteur, sa tyrannie, & ses débauches, que Physcon

l'étoit des Egyptiens. Quand ils le virent éloigné, & occupé au siége de Péluse, ils se soulevérent. Ceux d'Antioche commencérent, ensuite ceux d'Apamée ; & plusieurs autres villes de Syrie suivirent leur exemple, & se joignirent à eux. Démétrius fut obligé de laisser l'Egypte, pour réduire ses propres sujets. Cléopatre destituée du secours qu'elle en avoit attendu, mit tous ses trésors sur des vaisseaux, & se réfugia auprès de Cléopatre sa fille reine de Syrie.

Cette Cléopatre la fille avoit épousé en premiéres noces Alexandre Bala, & ensuite ce Démétrius du vivant de son pere Philométor. Mais Démétrius aiant été pris par les Parthes, & retenu prisonnier, elle avoit épousé Antiochus Sidéte, frere de Démétrius. Après la mort de Sidéte, elle étoit revenue à Démétrius son premier mari, qui, relâché par les Parthes, étoit rentré en Syrie ; & elle tenoit sa Cour à Ptolémaïde, quand sa mere la vint trouver.

An.M.3877. Av.J.C.127. Physcon, dès que Cléopatre eut abandonné Alexandrie, y retourna, & rentra en possession du gouvernement. Car, après la défaite de Mar-

ſyas & la fuite de Cléopatre, il n'y avoit plus perſonne en état de l'en empécher. Après s'être un peu affermi, pour ſe venger de l'invaſion de Démétrius, il appuia contre lui un impoſteur nommé Alexandre Zébina. C'étoit le fils d'un fripier d'Alexandrie. Il ſe diſoit fils d'Alexandre Bala, & prétendoit, en cette qualité, que la Couronne de Syrie lui appartenoit. Phyſcon lui préta une armée pour s'en mettre en poſſeſſion. Il ne fut pas plutôt en Syrie, que, ſans examiner les droits du Prétendant; on vint en foule prendre ſon parti, parce qu'on ne pouvoit ſouffrir Démétrius. Ils ne ſe mettoient pas en peine quel Roi ils prenoient, pourvû qu'ils ſe défiſſent de lui.

A la fin une bataille en décida. Elle ſe donna auprès de Damas en Célé-Syrie. Démétrius y fut entiérement défait, & s'enfuit à Ptolémaïde où étoit Cléopatre ſa femme. Elle, qui avoit toujours ſur le cœur ſon mariage avec Rhodogune chez les Parthes, prit cette occaſion de s'en venger, & lui fit fermer les portes de la ville. Ne diroit-on pas, que, dans le ſiécle dont j'écris l'hiſtoire, il y a entre les

Princes & les Princesses comme un combat & une émulation à qui se distinguera par plus de scélératesse & de noirceur ? Démétrius fut obligé de s'enfuir à Tyr, où il fut tué. Après sa mort, Cléopatre conserva une partie du roiaume : Zébina eut tout le reste, & pour s'y affermir, il fit une alliance étroite avec Hyrcan, qui profita en habile homme de toutes ces divisions pour se bien établir, & pour procurer à ses peuples l'affermissement de la liberté, & plusieurs avantages considérables, qui rendirent les Juifs redoutables à leurs ennemis.

Joseph. Antiq. XIII. 17. Il avoit envoié l'année précédente une Ambassade à Rome pour renouveller le Traité fait avec Simon son pere. Le Sénat reçut très-gracieusement ces Ambassadeurs, & leur accorda tout ce qu'ils demandoient. Et, parce qu'Antiochus Sidéte avoit fait la guerre aux Juifs nonobstant le Décret des Romains, & l'alliance contractée avec Simon ; qu'il leur avoit pris plusieurs villes ; les avoit rendu tributaires pour Gazara, Joppé, & quelques autres places qu'il leur avoit cédées ; & qu'il les avoit fait consentir par force à une paix desavantageuse, en assiégeant la

ville de Jérusalem : sur ce que les Ambassadeurs exposérent là-dessus au Sénat, on condanna tout ce qui s'étoit fait contre les Juifs de cette maniére depuis le Traité fait avec Simon ; & il fut résolu que Gazara, Joppé, & les autres places que les Syriens leur avoient enlevées, ou qu'ils avoient rendu tributaires contre la teneur de ce Traité, leur seroient restituées, & exemtées de tout hommage, tribut, ou autre servitude. On conclut aussi que les Syriens les dédommageroient de toutes les pertes qu'ils leur avoient causées contre ce que le Sénat avoit réglé dans le Traité fait avec Simon : enfin que les Rois de Syrie renonceroient à leur prétendu droit de faire marcher leurs troupes sur les terres des Juifs.

Des essains effroiables de sauterelles firent, dans le tems dont nous parlons, des ravages inouis en Afrique. Elles broutérent tous les fruits de la terre. Ensuite aiant été emportées par le vent dans la mer, leurs corps morts furent raportés par les vagues sur le rivage, où ils se pourrirent, & infectérent tellement l'air, que cette infection causa une peste, qui, dans la

AN. M. 3879. Av. J. C. 125. *Epit. Liv. lib.* 60. *Oros. lib.* 5. *cap.* 11.

Lybie, dans la Cyrénaïque, & dans quelques autres endroits de l'Afrique, emporta plus de huit cens mille ames.

An. M. 3880. Av. J.C. 124. Liv. Epit. lib. 60. Justin. lib. 39. cap. 1. & 2. Appian. in Syr. pag. 132.

Nous avons vû que Cléopatre s'étoit emparée d'une partie du roiaume de Syrie à la mort de Démétrius Nicator son mari. Il avoit eu de cette Princesse deux fils, dont l'aîné, qui se nommoit Séleucus, songea à monter sur le trône de son pere, & qui effectivement se fit déclarer Roi. La mere ambitieuse vouloit régner elle-même, & trouvoit fort mauvais que son fils voulût s'établir à son préjudice. Elle avoit aussi lieu de craindre qu'il ne lui prît envie de venger la mort de son pere, dont on savoit fort bien qu'elle avoit été cause. Elle le tua de ses propres mains, en lui enfonçant un poignard dans le sein. Il ne régna qu'un an. On a de la peine à comprendre qu'une femme & qu'une mere soit capable de se porter à de si horribles excès. Mais, dès que quelque passion injuste domine dans le cœur, c'est une source de toutes sortes de crimes. Quelque douce qu'elle paroisse, elle n'est pas bien éloignée de s'armer de poignards, & d'avoir recours au poison; parce que

voulant

voulant venir à bout de ses desseins, elle tend naturellement à détruire tout ce qui s'y oppose.

Zébina s'étoit rendu maître d'une partie du roiaume de Syrie. Trois de ses principaux Officiers se révoltérent contre lui, & se déclarérent pour Cléopatre. Ils prirent la ville de Laodicée, & voulurent défendre la place contre lui. Mais il sut bien les ranger. Ils se soumirent, & il leur pardonna avec une clémence & une grandeur d'ame fort extraordinaires, & ne leur fit aucun mal. Ce Prince supposé avoit effectivement le cœur fort bon. Il recevoit avec des maniéres affables & prévenantes tous ceux qui avoient affaire à lui, de sorte qu'il se faisoit aimer de tout le monde, & même de ceux qui d'ailleurs déteſtoient l'imposture par laquelle il avoit usurpé la Couronne.

Mithridate Evergéte, roi de Pont, mourut cette année : il fut assassiné par ses propres gens. Son fils qui lui succéda, est le fameux Mithridate Eupator, qui disputa si lontems aux Romains l'Empire de l'Asie, & qui soutint contre eux une guerre de près de trente ans. Il n'avoit que douze ans

quand son pere mourut. Je ferai de son histoire un article à part.

An. M. 3881. Av. J. C. 123. Cléopatre, après avoir tué son fils aîné, crut qu'il étoit de son intérêt de faire un Roi titulaire, sous le nom de qui elle pût cacher l'autorité qu'elle vouloit se conserver toute entiére. Elle sentoit bien que des peuples guerriers, accoutumés à être gouvernés par des Rois, regarderoient toujours le trône comme vacant pendant qu'il ne seroit rempli que par une Princesse, & qu'ils ne manqueroient pas de l'offrir à quelque Prince qui se présenteroit. Elle fit donc revenir son autre fils Antiochus d'Athénes, où elle l'avoit envoïé pour son éducation, & le fit déclarer Roi dès qu'il fut arrivé. Mais ce n'étoit qu'un vain titre. Elle ne lui donnoit aucune part aux affaires; & comme ce Prince étoit fort jeune, n'aiant pas plus de vingt ans, il la laissa gouverner assez patiemment pendant quelque tems. Pour le distinguer des autres Antiochus, on lui donne ordinairement le surnom de * *Grypus*, qui est pris de son grand nez. Joséphe l'appelle *Philométor*: mais ce

* *Γρυπὸς, en grec, signifie un homme qui a un nez aquilin.*

Prince, dans ses médailles, prenoit le titre d'*Epiphane*.

Zébina s'étant bien établi, après la mort de Démétrius Nicator, dans la possession d'une partie de l'Empire de Syrie; Physcon, qui le regardoit comme sa créature, prétendoit qu'il lui en fit hommage. Zébina refusa nettement d'entrer dans ses vûes. Physcon résolut de l'abbattre comme il l'avoit élevé, & s'étant accommodé avec sa niéce Cléopatre, il envoia une armée considérable à Grypus, & lui donna sa fille Tryphéne en mariage. Grypus, par le moien de ce secours, défit Zébina, & l'obligea de se retirer à Antioche. Celui-ci s'avisa, pour fournir aux frais de la guerre, de piller le temple de Jupiter. Aiant été découvert, les habitans se soulevérent, & le chassérent de la ville. Il fut encore quelque tems errant de lieu en lieu à la campagne: mais à la fin on le prit, & on le fit mourir. AN.M.3882. AV.J.C.122.

Après la défaite & la mort de Zébina, Antiochus Grypus, se sentant assez âgé, voulut commencer à gouverner par lui-même. L'ambitieuse Cléopatre, qui voioit par là diminuer son pouvoir & éclipser sa grandeur, AN.M.3884. AV.J.C.120.

ne put le souffrir. Pour se rendre de nouveau maitresse absolue de tout le gouvernement de la Syrie, elle résolut de se défaire de Grypus comme elle avoit déja fait de son frere Séleucus; & de donner la Couronne à un autre fils qu'elle avoit eu d'Antiochus Sidéte; sous qui, parce qu'il étoit en bas âge, elle espéroit avoir encore lontems l'autorité roiale entre les mains, & prendre des mesures justes pour s'y établir si bien, qu'elle lui resteroit toute sa vie. Cette méchante femme prépara pour cet effet une coupe empoisonnée, qu'elle présenta un jour à Grypus comme il rentroit fort échaufé de quelque exercice qu'il venoit de faire. Mais ce Prince aiant été informé de son dessein, la pria d'abord, comme par honnêteté pour sa mere, & la pressa même de prendre cette coupe pour elle-même; &, sur le refus constant qu'elle en fit, aiant fait paroitre quelques témoins, il lui fit entendre que le seul moien qui lui restoit de se purger du soupçon qu'on formoit contre elle, étoit de boire la liqueur qu'elle lui avoit offerte. Cette malheureuse Princesse, qui se voioit sans issue & sans ressour-

te, avala la coupe. Le poiſon fit ſon effet ſur le champ, & délivra la Syrie de ce monſtre, qui par ſes crimes inouis avoit été ſi lontems le fléau de cet Etat. Elle avoit été femme * de trois Rois de Syrie, & elle fut mere de quatre. Elle avoit cauſé la mort de deux de ſes maris; & pour ſes enfans, elle en tua un de ſa propre main, & vouloit ſe défaire auſſi de Grypus par le poiſon, qu'il lui fit avaler à elle-même. Ce Prince, après cela, mit bon ordre à ſes affaires, & régna pluſieurs années en paix & en tranquillité, juſqu'à ce que ſon frere Antiochus de Cyzique lui ſuſcite les troubles dont on parlera dans la ſuite.

Ptolémée Phyſcon, roi d'Egypte, après avoir régné 29 ans depuis la mort de ſon frere Philométor, mourut enfin à Alexandrie. On n'a guéres vû de régne plus tyrannique, ni plus rempli de crimes que le ſien. AN. M. 3887. AV. J.C. 117. *Porphyr. in Grae. Euſeb. Scal. Hieron. in Dan. xx.*

* *Les trois Rois de Syrie qu'elle eut pour maris, furent: Alexandre Bala, Démétrius Nicator, & Antiochus Sidéte. Ses quatre fils, ſont: Antiochus, d'Alexandre Bala; Séleucus & Antiochus Grypus, de Démétrius; & Antiochus de Cyzique, d'Antiochus Sidéte.*

§. VI.

Ptolémée Lathyre succéde à Physcon. Guerres entre Grypus & son frere Antiochus de Cyzique pour le roiaume de Syrie. Hyrcan se fortifie en Judée. Sa mort. Aristobule lui succéde, & prend le titre de Roi. Il eut pour successeur Alexandre Jannée. Cléopatre chasse Lathyre d'Egypte, & lui substitue Alexandre son frere cadet. Guerres entre cette Princesse & ses fils. Mort de Grypus. Ptolémée Apion laisse le roiaume de la Cyrénaïque aux Romains. Continuation de guerres en Syrie & en Egypte. Les Syriens choisissent pour roi Tigrane. Lathyre est rétabli sur le trône d'Egypte. Il meurt. Alexandre son neveu lui succéde. Nicoméde, roi de Bithynie, laisse le peuple Romain son héritier.

An. M. 3887. Av. J. C. 117. *Justin. l. 39. cap. 3. 4. & 5. Appian. in Mithrid. sub finem & in Syr. p. 132. Strab. l. 17. pag. 795. Plin. lib. 2. cap. 67. & lib. 6. cap. 30.*

PHYSCON, en mourant, avoit laissé trois fils. Le premier, nommé Apion, étoit un fils naturel, qu'il avoit eu d'une concubine. Les deux autres étoient légitimes : il les eut de Cléopatre sa niéce, qu'il épousa après avoir répudié sa mere. L'aîné s'appelloit Lathyre, & l'autre Alexandre.

Il laissa par son testament le roiaume de la Cyrénaïque à Apion ; & celui d'Egypte à sa veuve Cléopatre, & à celui de ses deux fils qu'elle choisiroit elle-même. Cléopatre, croiant qu'Alexandre seroit le plus complaisant, se déterminoit à le prendre : mais le peuple ne voulut pas souffrir qu'on fit perdre à l'autre son droit d'ainesse, & obligea la Reine à le faire revenir de Cypre, où elle l'avoit fait reléguer par son pere, & à l'associer avec elle à la Couronne. Mais, avant qu'on lui fit prendre possession du trône à Memphis selon la coutume, elle l'obligea à répudier Cléopatre sa sœur ainée qu'il aimoit beaucoup, & à prendre Séléne sa cadette, pour laquelle il n'avoit nulle inclination. De telles dispositions ne promettent pas un régne fort pacifique.

Porphyr. in Graec. Euseb. Scalig.
Joseph. Antiq. XIII. 18.
Diod. in Excerpt. Vales. pag. 385.

A son Couronnement il prit le titre de Soter. Quelques Auteurs lui donnent celui de Philométor : mais Lathyre est celui par lequel la plupart des historiens le distinguent. Cependant, comme ce n'étoit qu'une espéce de * sobriquet, on n'osoit le

* *Λάθυρος signifie une espéce de pois chiche, qu'on appelle en latin* cicer, *d'où est venu le surnom de la fa-*

lui donner sérieusement de son tems.

AN.M. 890. AV.J.C. 114. Antiochus Grypus, roi de Syrie, se préparoit à faire la guerre aux Juifs, lorsqu'il lui tomba sur les bras une guerre domestique, qui lui fut suscitée par Antiochus de Cyzique son frere de mere. Il étoit fils de Cléopatre & d'Antiochus Sidéte, & né pendant que Démétrius étoit prisonnier chez les Parthes. Quand Démétrius revint, & rentra en possession de ses Etats après la mort d'Antiochus Sidéte, sa mere, pour le mettre en sureté, l'avoit envoié à Cyzique, ville située sur la Propontide dans la Mysie Mineure, où il fut élevé par les soins d'un fidéle Eunuque nommé Cratére, à qui elle l'avoit confié. De là vient le surnom de Cyzicénien qu'on lui donne. Grypus, à qui il donnoit de l'ombrage, voulut le faire empoisonner. On découvrit son dessein; & le Cyzicénien, pour se défendre, fut contraint de prendre les armes, & de tâcher à faire valoir les prétentions qu'il avoit à la Couronne de Syrie.

mille de Cicéron. Il faloit que Lathyre *eût quelque marque bien visible de cette sorte, au visage apparemment, où cela choque davantage.*

Cléopatre, que Lathyre avoit été contraint de répudier, se voiant libre, se donna au Cyzicénien. Elle lui apporta en dot une * armée, pour s'en servir contre son concurrent. Les forces se trouvant par là à peu près égales, les deux freres en vinrent à une bataille, où le Cyzicénien aiant eu le malheur d'être défait, il se retira à Antioche. Il y laissa sa femme qu'il crut en sureté, & s'en alla lever de nouvelles troupes pour rétablir son armée. AN. M. 3891. AV. J. C. 113.

Mais Grypus alla aussitôt assiéger la ville, & la prit. Tryphéne sa femme lui demanda instamment de lui mettre Cléopatre sa prisonniére entre les mains. Quoique sa sœur de pere & de mere, elle étoit si excessivement indignée de ce qu'elle avoit épousé leur ennemi, & lui avoit donné une armée contr'eux, qu'elle vouloit lui ôter la vie. Cléopatre s'étoit mise sous la protection d'un *Sanctuaire* re-

* *On trouve dans les dernières éditions de Justin les paroles suivantes :* exercitum Grypi sollicitatum, velut dotalem, ad maritum deducit; *ce qui marque que Cléopatre aiant réussi à débaucher une partie de l'armée de Grypus, la conduisit à son mari. Dans plusieurs éditions on lit* Cypri *au lieu de* Grypi, *ce qui marqueroit que Cléopatre avoit une armée en Cypre.*

gardé comme inviolable : c'étoit un des temples d'Antioche. Grypus ne vouloit pas avoir pour sa femme une complaisance, dont il voioit bien les funestes suites dans la rage où elle étoit. Il lui allégua la sainteté de l'asyle où sa sœur s'étoit réfugiée. Il lui représenta que sa mort ne leur seroit d'aucune utilité, & ne feroit aucun tort au Cyzicénien. Que dans toutes les guerres domestiques ou étrangéres, où ses ancêtres s'étoient trouvés engagés, on n'avoit jamais vû qu'après la victoire on eût usé de cruauté envers les femmes, sur tout envers une si proche parente. Que Cléopatre étoit sa sœur à elle, & sa proche * parente à lui. Qu'ainsi il la prioit de ne lui en plus parler, parce qu'il ne pouvoit pas y consentir. Tryphéne [a], loin de se rendre à ses raisons, entra dans une plus grande fureur par un sentiment de jalousie, s'étant mise dans la tête que ce n'étoit pas par pitié, mais par amour, que son mari prenoit ainsi le parti

* *Son pere Physcon étoit oncle de Cléopatre mere de Grypus.*

a Sed quanto Grypus abnuit, tanto soror muliebri pertinacia accenditur, rata non misericordiæ hæc verba, sed amoris esse. *Justin.*

de cette malheureuse Princesse. Elle envoia donc des soldats dans le temple, qui ne purent l'arracher autrement de l'autel, qu'en lui coupant les mains dont elle le tenoit embrassé. Cléopatre expira en prononçant mille exécrations contre les parricides auteurs de sa mort, & recommandant au dieu, sous les yeux de qui cette barbare cruauté avoit été exercée, le soin d'en tirer vengeance.

Cependant l'autre Cléopatre, mere commune de ces deux sœurs, ne paroissoit touchée ni du sort de l'une, ni du crime de l'autre. Son cœur, qui n'étoit susceptible que d'ambition, étoit si occupé du desir de régner, qu'elle ne songeoit qu'aux moiens de se soutenir en Egypte, & d'y retenir entre ses mains l'autorité absolue pendant toute sa vie. Pour se mieux affermir, elle donna le roiaume de Cypre à Alexandre son cadet, afin de tirer de lui l'assistance dont elle auroit besoin, si jamais Lathyre vouloit lui disputer l'autorité qu'elle avoit résolu de garder.

La mort de Cléopatre en Syrie ne demeura pas lontems impunie. Le Cyzicénien revint à la tête d'une nouvelle AN. M. 3892. AV. J.C. 112.

armée livrer une seconde bataille à son frere, le défit, prit Tryphéne, & lui fit souffrir les tourmens que sa cruauté envers sa sœur avoit bien mérités.

Grypus fut obligé d'abandonner la Syrie au vainqueur. Il se retira à Aspendus en Pamphylie; ce qui lui fait donner quelquefois dans l'histoire le
An.M.3893. nom de l'Aspendien. Mais un an après
Av.J.C.111. il revint dans la Syrie, & la regagna. Les deux freres partagérent ensuite cet Empire entr'eux. Le Cyzicénien eut la Célé-Syrie & la Phénicie, & fit sa résidence à Damas. Grypus eut tout le reste, & demeura à Antioche. Tous deux donnoient également dans le luxe, & dans plusieurs autres excès.

An.M.3894. Av.J.C.110. *Joseph. Antiq.* XIII. 17-19.

Pendant que ces deux freres consumoient leurs forces l'un contre l'autre, ou s'endormoient, après la paix, dans une lâche mollesse, Jean Hyrcan augmentoit ses richesses & son pouvoir : & voiant qu'il n'avoit rien à craindre de leur part, il entreprit de réduire la ville de Samarie. Il envoia Aristobule & Antigone, deux de ses fils, en former le siége. Les Samaritains demandérent du secours au

Cyzicénien roi de Damas. Il y vint à la tête d'une armée. Les deux freres sortirent de leurs lignes. Il y eut une bataille, où Antiochus fut battu, & poursuivi jusqu'à Scythopolis, & eut beaucoup de peine à se sauver.

Les deux freres après cette victoire, retournérent au siége, & pressérent la ville si vivement, qu'elle fut obligée une seconde fois d'envoier solliciter le Cyzicénien de venir encore à son secours. Mais il n'avoit pas assez de troupes pour entreprendre de faire lever le siége : on en demanda à Lathyre roi d'Egypte, qui accorda six mille hommes contre l'avis de sa mere Cléopatre. Comme elle avoit deux Juifs pour Favoris, pour Ministres, & pour Généraux, Chelcias & Ananias, tous deux fils d'Onias qui avoit bâti le temple d'Egypte ; ces deux Ministres, qui la gouvernoient entiérement, la portoient à favoriser leur nation, & par égard pour eux elle ne vouloit rien faire qui fût préjudiciable aux Juifs. Peu s'en falut qu'elle ne déposât Lathyre, pour s'être engagé dans cette guerre sans son consentement, & même contre sa volonté. AN.M. 3895. AV.J.C. 109.

Quand les troupes auxiliaires d'Egypte furent arrivées, le Cyzicénien les joignit avec les siennes. Il n'osa cependant venir attaquer l'armée qui formoit le siége, & se contenta par ses courses & par des détachemens de ravager le pays, pour faire diversion, & engager l'ennemi à lever le siége, afin d'aller défendre son propre pays. Mais, voiant que l'armée ennemie ne faisoit aucun mouvement, & que la sienne étoit fort diminuée par la défaite de quelques partis, par la désertion, & par d'autres accidens; il crut que c'étoit trop exposer sa personne que de demeurer avec une armée si affoiblie, & se retira à Tripoli. Il laissa le commandement à deux de ses meilleurs Généraux, Callimandre & Epicrate. Le premier se fit tuer dans une entreprise téméraire, où tout le parti qu'il avoit mené périt aussi bien que lui. Epicrate, se voiant sans espérance de succès, ne songea qu'à tirer pour ses intérêts particuliers le meilleur parti qu'il put de l'état où il se trouvoit. Il traita secrettement avec Hyrcan, & pour une somme d'argent qu'il en reçut il lui livra Scythopolis, & toutes les autres places que les Syriens avoient dans le pays, ne comptant

pour rien son devoir, son honneur, sa réputation, & pour tout une somme peutêtre assez peu considérable.

Samarie, destituée de toute apparence de secours, se vit contrainte, après avoir soutenu un siége d'un an, de se rendre enfin à Hyrcan. Il la fit d'abord démolir. Les murailles de la ville, les maisons des particuliers, tout fut abbattu & rasé jusqu'aux fondemens : & pour empécher qu'elle ne fût jamais rebâtie, il fit faire en tout sens, dans la nouvelle esplanade de la ville rasée, des fossés larges & profonds, où il fit entrer l'eau. Elle ne fut rétablie que du tems d'Hérode, qui donna à la nouvelle ville qu'il fit rebâtir le nom de * Sébaste, en l'honneur d'Auguste.

* Σεβαστὴ en grec veut dire Auguste.

Hyrcan se vit alors maître de toute la Judée, de la Galilée, de la Samarie, & de plusieurs places frontiéres ; & devint par là un des Princes les plus considérables de son tems. Aucun de ses voisins n'osa plus l'attaquer : il passa le reste de ses jours dans un parfait repos par raport aux affaires du dehors.

Mais sur la fin de ses jours il ne trouva pas la même tranquillité au de- AN.M.3896. AV.J.C.108.

dans. Les Pharisiens, secte violente & mutine, lui causérent beaucoup de chagrin. Par une profession affectée d'attachement à la loi & de rigidité dans les mœurs, ils s'étoient acquis une réputation qui leur donnoit un grand empire sur l'esprit du peuple. Hyrcan avoit tâché par toutes sortes de bienfaits de les mettre dans ses intérêts. Outre qu'il avoit été élevé parmi eux, & avoit toujours fait profession de leur secte, il les avoit protégés & servis en toute occasion : &, pour se les attacher davantage, il avoit depuis peu invité leurs Chefs à un régal magnifique, où il leur fit un discours bien capable de toucher des esprits raisonnables. Il leur représenta, Que ç'avoit toujours été son intention, comme ils le savoient bien, d'être juste dans ses actions à l'égard des autres hommes, & de faire à l'égard de Dieu tout ce qui lui étoit agréable, selon la doctrine enseignée par les Pharisiens. Qu'il les conjuroit donc, s'ils voioient qu'il s'écartât en quelque chose du grand but qu'il se proposoit dans ces deux régles, de lui donner leurs instructions, afin qu'il pût y remédier & s'en corriger.

Une telle disposition est fort louable dans les Princes, & dans tous les hommes : mais elle doit être accompagnée de prudence & de discernement.

Toute l'assemblée applaudit au discours d'Hyrcan, & le combla de louanges. Un seul homme, il s'appelloit Eléazar, esprit turbulent & séditieux, se levant prit la parole, & lui dit ; » Puisque vous souhaitez » qu'on vous dise la vérité librement, » si vous voulez montrer que vous » êtes juste, quittez la Souveraine Sa» crificature, & contentez-vous du » Gouvernement civil. « Hyrcan surpris lui demanda quelles raisons il avoit de lui donner ce conseil. Eléazar répliqua, qu'on savoit sur le témoignage de personnes âgées & dignes de foi, que sa mere étoit une captive ; & qu'en qualité de fils d'une étrangére il étoit incapable par la Loi de posséder cette charge. Si le fait eût été véritable, Eléazar auroit eu raison, car la Loi étoit expresse sur cet article : mais c'étoit une fausse supposition, & une pure calomnie ; & tous les assistans blâmérent extrêmement celui qui l'avoit avancée, & en mar-

Levit. XXI. 15.

quérent fortement leur indignation.

Cependant cette avanture fut l'occasion de bien des troubles. Hyrcan fut outré qu'on eût eu l'insolence de diffamer ainsi sa mere, de porter atteinte à la pureté de sa naissance, & de sapper par contrecoup le droit qu'il avoit à la Souveraine Sacrificature. Jonathan, son ami intime, & zélé Sadducéen, profita de cette occasion pour l'animer contre tout le parti, & pour l'attirer dans celui des Sadducéens.

Deux sectes puissantes dans la Judée, mais entiérement opposées de sentimens & d'intérêts, y partageoient tout le crédit: celle des Pharisiens, & celle des Sadducéens. Les premiers se piquoient d'une observance exacte de la Loi, & y ajoutoient un grand nombre de Traditions, qu'ils prétendoient avoir reçues de leurs ancêtres, & auxquelles ils étoient beaucoup plus attachés qu'à la Loi même, quoique souvent elles y fussent contraires. Ils reconnoissoient l'immortalité de l'ame, & par conséquent une autre vie après celle-ci. Ils affectoient un extérieur de vertu, de régularité, d'austérité, qui les faisoit fort considérer du peu-

ple. Mais sous cet extérieur imposant ils cachoient les plus grands vices : une avarice sordide, un orgueil insupportable, une soif insatiable d'honneurs & de distinctions, un desir violent de dominer seuls, une envie qui alloit jusqu'à la fureur contre tout mérite étranger, une haine irréconciliable contre quiconque osoit les contredire, un esprit de vengeance capable des plus horribles excès, &, ce qui les caractérisoit encore davantage, & enchérissoit sur tout le reste, une noire hypocrisie, qui se couvroit toujours du masque de la religion. Les Sadducéens rejettoient avec mépris les Traditions Pharisaïques, nioient l'immortalité des ames & la résurrection des corps, & n'admettoient d'autre félicité que celle dont on jouit dans cette vie. Les gens riches & de qualité, & la plupart de ceux qui composoient le Sanédrin, c'est-à-dire le Grand Conseil des Juifs où se décidoient les affaires de l'Etat & de la Religion, étoient de cette derniére Secte.

Jonathan donc, pour attirer Hyrcan dans son parti, lui insinua que ce qui venoit de se passer n'étoit pas une

ſaillie d'Eléazar, mais un coup concerté par toute la cabale, dont Eléazar n'avoit été que l'organe; & que, pour s'en convaincre, il n'avoit qu'à les consulter sur la punition que méritoit le calomniateur : qu'il verroit, s'il vouloit bien en faire l'expérience, par leurs ménagemens pour le criminel, qu'ils étoient tous ses complices. Hyrcan suivit son avis, & consulta les Chefs des Pharisiens sur la punition dûe à celui qui avoit ainsi diffamé le Prince & le Souverain Sacrificateur de son peuple, s'attendant qu'ils le condanneroient sans doute à la mort. Mais leur réponse fut, que la calomnie n'étoit pas un crime capital, & que toute la punition qu'elle méritoit n'alloit qu'au fouet & à la prison. Cette douceur, dans un cas si grief, fit croire à Hyrcan tout ce que Jonathan lui avoit insinué; & il devint ennemi mortel de toute la secte des Pharisiens. Il défendit d'observer les réglemens fondés sur leur prétendue Tradition, infligea des peines à ceux qui contreviendroient à son Ordonnance, & abandonna entiérement leur parti, pour se jetter dans celui des Sadducéens leurs ennemis.

Hyrcan ne vécut pas lontems après cette bourasque : il mourut l'année d'après. Il avoit été vingt neuf ans Souverain Sacrificateur & Prince des Juifs. AN. M. 3897. AV. J. C. 107.

Pour ne point trop interrompre l'histoire des autres roiaumes, je réserve la plus grande partie de ce qui regarde les successeurs d'Hyrcan pour l'Article où je traiterai séparément l'histoire des Juifs.

Nous avons vû que Ptolémée Lathyre avoit envoié une armée dans la Palestine au secours de Samarie contre l'avis de sa mere, & malgré sa résistance. Elle porta si loin le ressentiment qu'elle eut de cette atteinte & de quelques autres pareilles qu'il avoit données à son autorité, qu'elle lui enleva sa femme Séléne dont il avoit déja deux fils, & l'obligea lui-même à sortir d'Egypte. Voici comment elle s'y prit. Elle fit blesser quelques-uns de ses Eunuques favoris, & les produisit dans une assemblée du peuple à Alexandrie ; & dit que c'étoit son fils Lathyre qui les avoit ainsi maltraités, pour avoir voulu la défendre contre sa violence. Elle anima si fort le peuple par cette

Justin. l. 39 cap. 4.

Ces deux fils moururent avant lui.

fiction pleine de noirceur, qui lui persuada qu'on avoit voulu la tuer, que d'abord il se fit un soulévement général contre Lathyre; & on l'auroit mis en piéces, s'il ne s'étoit sauvé au port dans un vaisseau qui mit sur le champ à la voile. Cléopatre aussitôt fit venir Alexandre son cadet, à qui elle avoit fait donner le roiaume de Cypre, & le fit roi d'Egypte à la place de son frere, qu'elle obligea de se contenter de celui de Cypre que l'autre laissoit.

An.M.3899. Av.J.C.105. *Joseph. Antiq.* XIII. 20. 21.

Alexandre roi des Juifs, après avoir mis ordre aux affaires intérieures de son Etat, alla attaquer ceux de Ptolémaïde, les battit, & les obligea à se renfermer dans leurs murailles, où il les assiégea. Ils envoiérent demander du secours à Lathyre. Il y alla en personne. Mais les assiégés aiant changé de sentiment, parce qu'ils craignoient de l'avoir pour maître, Lathyre dissimula pour lors son ressentiment. Il étoit prêt de conclure un Traité avec Alexandre, lorsqu'il apprit que ce Prince traitoit sous main avec Cléopatre, pour l'engager à venir avec toutes ses forces le chasser de la Palestine. Lathyre devint son en-

nemi déclaré, & résolut de lui faire tout le mal qu'il pourroit.

Il n'y manqua pas l'année suivante. Il partagea son armée en deux corps. Il détacha l'un, sous la conduite d'un de ses Généraux, pour aller former le siége de Ptolémaïde, dont il avoit sujet d'être mécontent : & avec l'autre il marcha en personne contre Alexandre. Les habitans de Gaza avoient fourni à Lathyre un nombre de troupes assez considérable. Il se donna entr'eux une sanglante bataille sur le Jourdain. Alexandre y perdit trente mille hommes, sans compter les prisonniers que fit Lathyre après sa victoire.

AN.M.3900. AV.J.C.104.

On raporte une action bien cruelle & bien barbare que fit Lathyre dans cette occasion. Le soir du jour qu'il avoit remporté cette victoire, en venant prendre des quartiers dans les villages du voisinage qu'il trouva pleins de femmes & d'enfans, il fit tout égorger, fit couper leurs corps en piéces, les fit mettre dans des chaudiéres pour les faire cuire, comme s'il eût voulu en faire souper son armée. Son but étoit de faire croire que ses troupes se nourrissoient de chair hu-

maine, pour jetter la terreur dans tout le pays. Croiroit-on possible un tel genre de barbarie ? Pareille pensée est-elle jamais venue dans l'esprit d'aucun homme ? Joséphe raporte ce fait sur le témoignage de Strabon, & d'un autre Auteur.

Lathyre, après la défaite d'Alexandre, n'aiant plus d'ennemi qui tînt la campagne, ravagea & désola tout le plat pays. Sans le secours qu'amena Cléopatre l'année suivante, Alexandre étoit perdu. Car, après une perte si considérable, il lui étoit impossible de se relever, & de faire tête à son ennemi.

An. M. 3901. Av. J.C. 103. Cette Princesse vit bien, que, si Lathyre se rendoit maître de la Judée & de la Phénicie, il seroit en état d'entrer dans l'Egypte, & de la détrôner; & qu'il faloit arréter les progrès qu'il y faisoit. Elle leva pour cet effet une armée, & en donna le commandement à Chelcias & à Ananias, les deux Juifs dont il a déja été parlé. Elle équipa en même tems une flote pour transporter ses troupes, & s'embarquant elle-même, elle vint débarquer en Phénicie. Elle avoit apporté avec elle une grosse somme

Appian. in Mithrid. pag. 186. Et de

-me d'argent, & ses plus riches joiaux. bell. civil. pag. 414.
Voulant les mettre à couvert en cas de malheur, elle choisit l'île de Cos, & y envoia en même tems son petit-fils Alexandre, fils de celui qui régnoit conjointement avec elle. Quand Mithridate se rendit maître de cette île, & des trésors qui y étoient, il se chargea du soin de ce jeune Prince, & le fit élever d'une maniére qui répondoit à sa naissance. Alexandre se déroba quelque tems après d'entre les mains de Mithridate, & se réfugia auprès de Sylla, qui le reçut fort bien, le prit en sa protection, l'emmena avec lui à Rome; & enfin le mit sur le trône d'Egypte, comme on le verra dans la suite.

L'arrivée de Cléopatre fit d'abord lever à Lathyre le siége de Ptolémaïde qu'il avoit toujours continué. Il se retira dans la Célé-Syrie. Elle détacha Chelcias avec une partie de l'armée pour le poursuivre, & avec l'autre, que commandoit Ananias, elle forma elle-même le siége de Ptolémaïde. Celui qui commandoit le premier détachement aiant péri dans cette expédition, la mort de ce Général arrêta tout. Lathyre, pour profiter du desor-

dre que cette perte avoit causé, se jetta avec toutes ses forces sur l'Egypte, dans la pensée qu'il la trouveroit sans défense dans l'absence de sa mere, qui avoit emmené ses meilleures troupes
An. M. 3902. dans la Phénicie. Il se trompoit. Les
Av. J. C. 102. troupes que Cléopatre y avoit laissées, tinrent bon jusqu'à l'arrivée de celles qu'elle détacha de Phénicie pour les renforcer, quand elle découvrit son dessein. On le contraignit de s'en retourner dans la Palestine. Il y prit ses quartiers d'hiver à Gaza.

Cléopatre cependant poussa si vigoureusement le siége de Ptolémaïde qu'à la fin elle la prit. Dès qu'elle y fut entrée, Alexandre l'y vint trouver, & lui apporta de riches présens pour gagner ses bonnes graces. Mais ce qui lui servit le plus à y réussir, fut sa haine pour Lathyre son fils : il n'eut pas besoin d'autre recommandation pour être bien reçu.

Quelques personnes de la Cour de Cléopatre lui firent remarquer la belle occasion qu'elle avoit en main de se rendre maitresse de la Judée & de tous les Etats d'Alexandre, en se saisissant de sa personne : ils l'en pressoient même, & sans Ananias elle

l'auroit fait. Mais il lui représenta quelle lâcheté & quelle infamie il y auroit à traiter ainsi un Allié, engagé dans la même cause : que ce seroit agir contre l'honneur & la bonne foi, qui sont les fondemens de la société : que cette conduite feroit beaucoup de tort à ses intérêts, & lui attireroit la haine de tous les Juifs répandus dans tout le monde. Enfin il fit tant par ses raisons & par son crédit qu'il emploia tout entier pour sauver son compatriote & son parent, qu'elle se rendit, & renouvela son alliance avec Alexandre. De quel prix n'est point pour les Princes un sage Ministre, assez courageux pour s'opposer avec force à leurs injustes entreprises! Alexandre retourna à Jérusalem, où il remit enfin sur pié une bonne armée, qui passa le Jourdain, & forma le siége de Gadara.

Ptolémée Lathyre, après avoir passé l'hiver à Gaza, voiant qu'il feroit des efforts inutiles contre la Palestine tant que sa mere la soutiendroit, abandonna cette entreprise, & s'en retourna en Cypre. Elle, de son côté, se retira aussi en Egypte ; & le pays se trouva délivré de l'un & de l'autre. AN.M.3905. AV.J.C.101.

Justin. l. 39. cap. 4.

Apprenant à son retour à Alexandrie, que Lathyre entroit en traité à Damas avec Antiochus de Cyzique ; & qu'avec le secours qu'il espéroit en tirer il se disposoit à faire une nouvelle tentative pour recouvrer la Couronne d'Egypte ; cette Reine, pour faire diversion, donna en mariage à Antiochus Grypus Séléne sa fille, qu'elle avoit ôtée à Lathyre ; & lui envoia en même tems bon nombre de troupes & de grosses sommes d'argent, pour le mettre en état d'attaquer vigoureusement son frere le Cyzicénien. La chose réussit comme elle l'avoit projetté. La guerre se ralluma entre les deux freres : & le Cyzicénien eut tant d'affaires chez lui, qu'il ne fut pas en état de donner du secours à Lathyre, ce qui fit échouer son dessein.

Ptolémée Alexandre son cadet, qu'elle avoit mis sur le trône conjointement avec elle, frapé de la cruauté barbare avec laquelle elle persécutoit son frere Lathyre, sur tout en lui ôtant sa femme pour la donner à son ennemi, & remarquant d'ailleurs que les crimes ne lui coutoient rien lorsqu'il s'agissoit de contenter son am-

bition, ne se crut pas en sûreté auprès d'elle, & prit le parti d'abandonner la Couronne, & de se retirer, aimant mieux vivre tranquille & sans crainte en exil, que de régner avec une si méchante & si cruelle mere, avec qui sa vie étoit continuellement en danger. Il falut bien des sollicitations pour l'engager à revenir : car le peuple ne vouloit pas absolument qu'elle régnât seule, quoiqu'on vît bien qu'elle n'accordoit à son fils que le nom de Roi ; que depuis la mort de Physcon elle avoit toujours eu l'autorité roiale toute entiére ; & que la véritable cause de la disgrace de Lathyre, qui lui avoit couté sa Couronne & sa femme, étoit d'avoir osé faire quelque chose sans elle.

La mort d'Antiochus Grypus arriva cette année. Il fut assassiné par Héracléon, un de ses vassaux, après avoir régné vingt-sept ans. Il laissa cinq fils. Séleucus, l'aîné de tous, lui succéda. Les quatre autres furent, Antiochus & Philippe jumeaux, Démétrius Euchére, & Antiochus Dionysius, ou Denys. Ils furent tous Rois à leur tour, ou du moins prétendirent à la Couronne. AN.M. 3907. AV.J.C. 97.

An.M.3908. Av.J.C. 96. *Epit. Liv. lib. 70. Plut. in Lucul. pag. 492. Justin. l. 39. cap. 5.*

Ptolémée Apion, fils de Physcon roi d'Egypte, à qui son pere avoit donné le roiaume de la Cyrénaïque, mourant sans enfans laissa par son testament son roiaume aux Romains; qui, au lieu d'en profiter, donnérent aux villes leur liberté: ce qui remplit bientôt tout le pays de tyrans, parce que les plus puissans de chacun de ces petits Etats voulurent s'en rendre souverains. Luculle, en passant par là pour aller contre Mithridate, apporta quelque remède à ces désordres: mais il n'y eut pas moien d'y rétablir la paix & le bon ordre, qu'en réduisant le pays en province du peuple Romain, comme on fit dans la suite.

Porphyr. in Græc. Scalig.

Antiochus le Cyzicénien s'empara de la ville d'Antioche quand Grypus fut mort, & fit tous ses efforts pour enlever le reste du roiaume aux enfans de Grypus. Mais Séleucus, à qui il restoit quantité d'autres bonnes villes, se maintint contre lui, & trouva de quoi soutenir ses droits.

An.M.3909. Av.J.C. 95. *Justin. l. 38. cap. 3. Appian. in Syr. p. 118.*

Tigrane, fils de Tigrane roi d'Arménie, qui pendant la vie de son pere avoit été retenu en ôtage chez les Parthes, fut relâché à sa mort, &

mis sur le trône, à condition qu'il céderoit aux Parthes quelques places & pays qui étoient à leur bienséance. Ceci arriva vingt-cinq ans avant qu'il prît le parti de Mithridate contre les Romains. J'aurai occasion dans la suite de parler de ce Tigrane & du roiaume d'Arménie.

Strab. l. 11. pag. 532.

Le Cyzicénien, qui vit que Séleucus se fortifioit tous les jours en Syrie, partit d'Antioche pour le combattre. Mais aiant perdu la bataille, il fut fait prisonnier, & on lui ôta la vie. Séleucus entra dans Antioche, & se trouva maître de tout l'Empire de Syrie. Il ne sut pas le garder lontems. Antiochus Eusébe fils du Cyzicénien, qui se sauva d'Antioche quand Séleucus la prit, vint à Aradus *, & s'y fit couronner Roi. Il marcha avec une armée considérable contre Séleucus, remporta sur lui une grande victoire, & l'obligea à se renfermer dans Mopsuestie ville de Cilicie, & à abandonner tout le reste à la merci du vainqueur. Dans cette retraite, il opprima si fort les habitans par les gros subsides qu'il leur demandoit, qu'enfin ils se mutinérent, vinrent tous investir la maison où il étoit, &

AN. M. 3910. AV. J.C. 94.
Joseph. Antiq. XIII. 21. Appian. in Syr. pag. 132. Porphyr. in Græc. Scal.

AN. M. 3911. AV. J.C. 93.

* *Ile & ville de Phénicie.*

y mirent le feu. Il y fut brulé avec tous ceux qui s'y trouvérent.

An.M. 3912. Av.J.C. 92. Antiochus & Philippe, les deux jumeaux fils de Grypus, pour venger la mort de Séleucus leur frère, menérent contre Mopsuestie tout ce qu'ils purent ramasser de troupes. Ils prirent la ville, la rasérent, & firent passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva d'habitans. Mais au retour Eusébe les chargea près de l'Oronte, & les défit. Antiochus se noia, en voulant faire passer l'Oronte à son cheval à la nage. Philippe fit une belle retraite avec un corps considérable, qu'il grossit bientôt après assez pour tenir encore la campagne, & disputer l'Empire à Eusébe.

Celui-ci pour s'affermir sur le trône, avoit épousé Séléne veuve de Grypus. Cette habile Princesse, quand son mari mourut, avoit sû se maintenir en possession d'une partie de l'Empire, & elle avoit de bonnes troupes. Eusébe l'épousa donc pour augmenter par là ses forces. Lathyre, à qui on l'avoit enlevée, pour se venger de ce nouvel outrage, fit venir de Cnide Démétrius Euchére, le quatriéme fils de Grypus, que l'on y élevoit

& l'établit roi à Damas. Eusébe & Philippe étoient trop occupés l'un contre l'autre pour empécher ce coup-là. Car, quoique par son mariage Eusébe eût bien raccommodé ses affaires, & augmenté sa puissance, cependant Philippe se soutenoit encore; & à la fin même il défit si pleinement Eusébe dans une grande bataille, qu'il l'obligea d'abandonner ses Etats, & de se réfugier chez les Parthes, qui avoient alors pour roi Mithridate II. surnommé le Grand. Ainsi l'Empire de Syrie demeura partagé entre Philippe & Démétrius.

Deux années après, Eusébe, secouru par les Parthes, revint en Syrie, rentra en possession d'une partie de ce qu'il avoit auparavant, & suscita de nouvelles affaires à Philippe. Un autre concurrent lui tomba sur les bras presque en même tems: c'étoit Antiochus Denys son frere, le cinquiéme des fils de Grypus. Il se saisit de la ville de Damas, s'y établit roi de la Célé-Syrie, & s'y maintint pendant trois ans.

Les affaires n'étoient pas plus tranquilles en Egypte qu'en Syrie, ni les crimes & les perfidies plus rares.

An. M. 3915. Av. J.C. 89. Justin. L. 39. cap. 4.

Pausan. in Attic. p. 15. Athen. lib. 12. pag. 550.

Cléopatre, ne pouvant plus supporter d'associé à l'autorité suprême, ni souffrir que son fils Alexandre partageât avec elle l'honneur du trône, résolut de se défaire de lui pour régner désormais seule. Ce Prince, qui en fut averti, la prévint, & la fit mourir. C'étoit un monstre que cette femme, qui n'avoit épargné ni sa mere, ni ses fils, ni ses filles, & qui avoit tout sacrifié au desir ambitieux de régner. Elle fut ainsi punie de ses crimes, mais par un autre crime qui égaloit les siens.

Je ne doute point que le Lecteur, aussi bien que moi, ne frémisse d'horreur à la vûe du spectacle affreux que nous présente l'Histoire depuis quelque tems. Elle ne fournit nulle part des révolutions d'Etats si fréquentes & si subites, ni des exemples de tant de Rois détronés, trahis, égorgés par leurs plus proches, par leurs freres & leurs fils, par leurs meres & leurs épouses, par leurs amis & leurs confidens, qui tous de sang froid, de dessein prémédité, avec réflexion, & par une politique concertée, emploient les moiens les plus odieux & les plus inhumains. Jamais la colére du ciel

sur ces Princes & sur ces peuples ne fut plus marquée, ni plus accablante. On voit ici un funeste concours des crimes les plus noirs & les plus détestables : les perfidies, les suppositions d'hériticiers, les divorces, les meurtres, les empoisonnemens, les incestes. On voit des Princes devenus tout d'un coup des monstres, disputant entr'eux de perfidie & de scélératesse, passant rapidement sur le trône, & disparoissant aussitôt, ne régnant que pour assouvir leurs passions, & pour rendre leurs peuples malheureux. Une telle situation d'un roiaume, où tous les Ordres de l'Etat sont dans la confusion, toutes les loix méprisées, tous les tribunaux abolis, tous les crimes sûrs de l'impunité, annonce une ruine prochaine, & semble l'appeller à grands cris.

Dès qu'on sut à Alexandrie que c'étoit Alexandre qui avoit fait mourir sa mere, cet affreux parricide le rendit si odieux à ses sujets qu'ils ne purent plus le souffrir. Ils le chasserent, & rappellérent Lathyre, qu'ils remirent sur le trône ; & il s'y maintint jusqu'à sa mort. Alexandre, aiant ramassé quelques vaisseaux, essaia

l'année suivante de revenir en Egypte, mais inutilement. Il périt bientôt après dans une nouvelle expédition qu'il avoit entreprise.

An. M. 3921. Av. J.C. 83. *Justin. l. 40. cap. 1. & 2. Appian. in Syr. pag. 118. Joseph. Antiq. XIII. 24.*

Les Syriens, las des guerres continuelles que se faisoient dans leur pays les Princes de la maison de Séleucus pour la Souveraineté, & ne pouvant plus souffrir le pillage, les meurtres, & les autres calamités auxquelles ils se voioient continuellement exposés; résolurent enfin de leur donner l'exclusion à tous, & de se soumettre à un Prince étranger qui pût les délivrer de tous les maux que ces divisions leur attiroient, & rétablir la paix dans leur pays. Les uns songeoient à Mithridate roi de Pont, d'autres à Ptolémée roi d'Egypte. Mais le premier étoit actuellement occupé à la guerre contre les Romains, & le second avoit toujours été ennemi de la Syrie. Ils se déterminérent donc pour Tigrane roi d'Arménie, & lui envoiérent des Ambassadeurs pour lui faire savoir leur résolution, & le choix qu'ils avoient fait de lui. Il l'accepta, vint en Syrie, prit possession de la Couronne, & la porta dix-huit ans. Il gouverna ce

roiaume quatorze ans de suite par le moien d'un Viceroi nommé Mégadate, qu'il ne tira de ce poste que lorsqu'il eut besoin de lui contre les Romains.

Eusébe, ainsi chassé de ses Etats par ses sujets & par Tigrane, se réfugia en Cilicie, où il passa le reste de ses jours caché dans l'obscurité. Pour Philippe, on ne sait ce qu'il devint. Il y a apparence qu'il fut tué dans quelque action, en se défendant contre Tigrane. Séléne, femme d'Eusébe, conserva Ptolémaïde avec une partie de la Phénicie & de la Célé-Syrie, & elle y régna encore bien des années, ce qui la mit en état de donner à ses deux fils une éducation digne de leur naissance. L'aîné s'appella Antiochus l'Asiatique, & le cadet Séleucus Cybiosacte. J'aurai lieu d'en parler dans la suite.

Cic. Verr. 6. n. 61. Appian. in Syr. pag. 133. Strab. l. 17. pag. 796.

Quelque tems après que Ptolémée Lathyre eut été rétabli sur le trône d'Egypte, il s'éleva une rébellion considérable dans la haute Egypte. Les rebelles, vaincus & défaits dans un grand combat, se renfermérent dans la ville de Thébes, où ils se défendirent avec une opiniâtreté incroia-

Pausan. in Attic. pag. 15.

ble. Enfin elle fut prise après un siége de trois ans. Lathyre la traita avec tant de rigueur, que cette ville la plus grande & la plus riche jusqu'alors de toute l'Egypte, fut presque réduite à rien.

AN.M.3923. AV.J.C. 81. Lathyre ne survécut pas lontems à la ruine de Thébes. A compter depuis la mort de son pere, il avoit régné trente-six ans : onze conjointement avec sa mere en Egypte, dix-huit en Cypre, & sept tout seul en Egypte après la mort de sa mere. Sa fille Cléopatre lui succéda : il n'avoit qu'elle d'enfans légitimes. Son nom propre étoit Bérénice. C'étoit un usage établi dans cette maison, que tous les fils avoient le nom de Ptolémée, & les filles celui de Cléopatre.

Appian. de bell. civil. pag. 414. Porphyr. in Græc. Scalig. pag. 60. Sylla, alors Dictateur perpétuel à Rome, envoia Alexandre pour prendre possession de la Couronne d'Egypte, après la mort de son oncle Lathyre, en qualité d'héritier mâle le plus proche du défunt. Il étoit fils de cet autre Alexandre qui avoit fait mourir sa mere. Mais ceux d'Alexandrie avoient déja mis Cléopatre sur le trône ; & il y avoit six mois qu'elle y étoit quand Alexandre arri-

va. Pour accommoder le différent, & ne se pas faire d'affaires avec Sylla maître de Rome, & par conséquent donnant la loi à l'univers, on convint que Cléopatre & lui se marieroient, & régneroient conjointement. Mais Alexandre, qui ne la trouva pas à son gré, ou ne voulut point d'associée à la Couronne, la fit mourir dix-neuf jours après leur mariage, & régna seul quinze ans. Les meurtres & les parricides alors n'étoient plus comptés pour rien, & si l'on pouvoit s'exprimer ainsi, étoient passés en usage parmi les Princes & les Princesses.

Quelque tems après, Nicoméde roi de Bithynie mourut, après avoir fait le peuple Romain son héritier. Son pays devint par là une province Romaine. La même année la Cyrénaïque le devint aussi. Les Romains, au lieu de se l'approprier, lui avoient accordé la liberté. Vingt ans s'étoient passés depuis, pendant lesquels les séditions & la tyrannie y avoient causé des maux infinis. On prétend que les Juifs, qui y étoient établis depuis lontems, & qui faisoient une grande partie de la nation, contribuérent beaucoup à ces desordres. Les Ro-

AN. M. 3928. AV. J.C. 76. *Appian. in Mithrid. pag. 218. & de bell. civil. lib. 1. pag. 420. Epitom. Liv. lib. 70. & 93. Plut. in Lucul. pag. 492.*

mains, pour les faire cesser, furent obligés d'accepter la Cyrénaïque qui leur avoit été laissée par le testament du dernier Roi, & de la réduire en forme de province Romaine.

§. VII.

Séléne, sœur de Lathyre, songe au trône d'Egypte. Elle envoie pour cela ses deux fils à Rome. L'aîné, qui s'appelloit Antiochus, à son retour passe par la Sicile. Verrès, qui en étoit Préteur, lui enleve un Lustre d'or destiné pour le Capitole. Antiochus, surnommé l'Asiatique, après avoir régné quatre ans dans une partie de la Syrie, est dépossédé de ses Etats par Pompée, qui réduit la Syrie en province de l'Empire Romain. Troubles en Judée & en Egypte. Les Alexandrins chassent Alexandre leur Roi, & mettent à sa place Ptolémée Auléte. Alexandre en mourant établit pour son héritier le peuple Romain. En conséquence, quelques années après, ordre de déposer Ptolémée roi de Cypre, frere d'Auléte, de confisquer ses biens, & de s'emparer de l'Ile. Le célébre Caton est chargé de cette commission.

QUELQUES [a] troubles qui arrivérent en Egypte, causés par le dégoût qu'on y prit d'Alexandre, firent penser Sélene sœur de Lathyre à prétendre à la Couronne. Elle envoia à Rome ses deux fils Antiochus l'Asiatique & Séleucus, qu'elle avoit eus d'Antiochus Eusébe, solliciter le Sénat pour elle. Les soins importans dont Rome, actuellement en guerre contre Mithridate, étoit alors occupée, & peutêtre aussi les raisons de politique pour lesquelles jusques-là elle s'étoit toujours opposée aux Princes qui vouloient joindre les forces de l'Egypte à celles de la Syrie, firent que ces Princes ne purent obtenir ce qu'ils demandoient. Après deux années de séjour dans Rome, & de sollicitations inutiles, ils en partirent pour retourner dans leur roiaume. AN. M. 3931. AV. J.C. 73. Cic. 6. in Verr. Orat. n. 61-67.

L'aîné [b], c'étoit Antiochus, voulut passer par la Sicile. Il y essuia une

a Reges Syriæ, regis Antiochi filios pueros, scitis Romæ nuper fuisse: qui venerant, non propter Syriæ regnum, nam id sine controversia obtinebant ut à patre & à majoribus acceperant; sed regnum Ægypti ad se & ad Selenem matrem suam pertinere arbitrabantur. Hi, postquam temporibus populi Romani exclusi, per Senatum agere quæ voluerant non potuerunt, in Syriam, in regnum patrium profecti sunt.

b Eorum alter, qui Antiochus vocatur, iter per

insulte qu'on a peine à croire tant elle est inouie, & qui montre combien Rome dans les tems dont nous parlons étoit corrompue, jusqu'à quel excès étoit montée l'avarice des Magistrats qu'elle envoioit dans les provinces, & quel horrible brigandage ils y exerçoient impunément à la vûe & au sû de tout le public.

Verrès [a] étoit pour lors Préteur en Sicile. Dès qu'il apprit l'arrivée d'Antiochus à Syracuse, comme il se doutoit bien & qu'il avoit oui dire que ce Prince avoit avec lui beaucoup de choses rares & précieuses, il crut que c'étoit une riche succession qui lui étoit échue. Il commence par lui envoier des présens assez considérables, consistant en provision de vin, d'huile, & de blé. Puis il l'invite à souper. La sale étoit superbement parée. Il étale sur les bufets tous ses vases les plus estimés, & il en avoit grand

Siciliam facere voluit.

a Itaque isto (Verre) prætore venit Syracusas. Hic Verres hereditatem sibi venisse arbitratus est, quòd in ejus regnum ac manus venerat is, quem iste & audierat multa secum præclara habere, & suspicabatur. Mittit homini munera satis largè hæc ad usum domesticum, vini, olei quod visum erat, etiam tritici quod satis esset. Deinde ipsum regem ad cœnam invitat. Exornat amplè magnificéque triclinium.

nombre. Il fait préparer un repas somptueux & délicat, & a soin que rien n'y manque. En un mot, le Roi en sortit fort persuadé de la riche magnificence du Préteur, & encore plus content de la réception honorable qu'il lui avoit faite.

Il [a] invite à son tour Verrès à souper. Il expose toutes ses richesses, beaucoup de vaisselle d'argent, quantité de coupes d'or enrichies de pierreries, selon l'usage des Rois, & surtout de ceux de Syrie. Il y avoit entr'autres un très grand vase pour mettre le vin, d'une seule pierre précieuse. Verrès prend chacun de ces vases l'un après l'autre, les loue, les admire; & le Roi voit avec complaisance que le repas ne déplait point au Préteur du peuple Romain.

Exponit ea quibus abundabat plurima ac pulcherrima vasa argentea...Omnibus curat rebus instructum & paratum ut sit convivium. Quid multa? Rex ita discessit, ut & istum copiosè ornatum, & se honorifice acceptum arbitraretur.

a Vocat ad cœnam deinde ipse prætorem. Exponit suas copias omnes: multum argentum, non pauca etiam pocula ex auro, quæ, ut mos est regius, & maximè in Syria, gemmis erant distincta clarissimis. Erat etiam vas vinarium ex una gemma pergrandi... Iste unum quodque vas in manus sumere, laudare, mirari. Rex gaudere prætori populi Romani satis jucundum & gratum illud esse convivium.

Quand a on se fut séparé, celui-ci ne songea plus, comme l'événement le fit assez voir, qu'aux moiens de piller Antiochus, & de le renvoier dépouillé de toutes ses richesses. Il lui fait demander les plus beaux vases qu'il avoit vûs chez lui, sous prétexte de les montrer à ses ouvriers. Ce Prince, qui ne connoissoit point Verrès, les lui envoie sans peine & sans défiance. Le Préteur le fait encore prier de lui préter ce grand vase d'une seule pierre précieuse, pour l'examiner, disoit-il, plus exactement. Le Roi le lui envoie aussi.

Mais a voici le comble de la perfidie. Les Rois de Syrie dont on vient de parler avoient porté avec eux à Rome un Lustre d'une beauté singuliére, & par les pierreries dont il étoit enrichi, & par la perfection du

a Postea quàm inde discessum est, cogitare iste nihil aliud, quod ipsa res declaravit, nisi quemadmodum regem ex provincia spoliatum expilatumque dimitteret. Mittit rogatum vasa ea, quæ pulcherrima apud illum viderat: ait se suis cælatoribus velle ostendere. Rex, qui istum non nosset, sine ulla suspicione libentissimè dedit. Mittit etiam trullam gemmeam rogatum: velle se eam diligentiùs considerare. Ea quoque mittitur.

a Nunc reliquum, Judices, attendite... Candelabrum è gemmis clarissimis, opere mirabili perfectum, reges hi, quos dico, Romam cùm attu-

travail. Ils avoient dessein d'en orner le Capitole, qui avoit été brulé pendant les guerres de Marius & de Sylla, & que l'on rebâtissoit alors. Mais cet édifice n'étant pas encore achevé, ils ne voulurent pas l'y laisser, ni le faire voir à personne; afin que, lorsqu'en son tems il paroitroit dans le temple de Jupiter, la surprise augmentât l'admiration, & que l'agrément de la nouveauté en relevât l'éclat. Ils prirent donc le parti de le remporter en Syrie, résolus d'envoier des Ambassadeurs offrir à Jupiter ce rare & magnifique présent avec beaucoup d'autres, lorsqu'ils sauroient que la statue du dieu auroit été placée dans son temple.

Verrès [a] fut informé de tout cela, on ne sait comment : car le Prince

lissent, ut in Capitolio ponerent; quòd nondum etiam perfectum templum offenderant, neque ponere, neque vulgò ostendere ac proferre voluerunt; ut, & magnificentius videretur, cùm suo tempore in sella Jovis Opt. Max. poneretur; & clarius, cùm pulcritudo ejus recens ad oculos hominum atque integra perveniret. Statuerunt id secum in Syriam reportare, ut, cùm audissent simulacrum Jovis Opt. Max. dedicatum, legatos mitterent, qui cum ceteris rebus illud quoque eximium atque pulcherrimum donum in Capitolium afferrent.

a Pervenit res ad istius aures nescio quomodo. Nam rex id celatum voluerat: non quo quidquam metueret aut suspicaretur,

avoit eu grand soin de tenir le Lustre caché, non qu'il craignît ou soupçonnât rien, mais afin que peu de personnes le vissent avant qu'il fût exposé aux yeux du peuple Romain. Le Préteur le demande au Roi, & le prie avec de grandes instances de le lui envoier, marquant un grand desir de l'examiner, & promettant de ne le laisser voir à personne. Le jeune Prince, qui joignoit à la candeur & à la simplicité de l'âge les nobles sentimens de sa naissance, étoit bien éloigné de le soupçonner d'aucun mauvais dessein. Il ordonne à ses Officiers de porter secrettement chez Verrès le Lustre bien couvert: ce qui fut exécuté. Dès que les envelopes sont otées, & que le Préteur l'aperçoit, il s'écrie que c'est un présent digne d'un Prince, digne d'un Roi de Syrie, digne du Capitole. Car il étoit d'un éclat

sed ut ne multi illud antè perciperent oculis, quàm populus Romanus. Iste petit à rege, & eum pluribus verbis rogat, uti ad se mittat: cupere se dicit inspicere, neque se aliis videndi potestatem esse facturum. Antiochus, qui animo & puerili esset & regio, nihil de istius improbitate suspicatus est. Imperat suis, ut id in prætorium involutum quàm occultissimè deferrent. Quò posteaquàm attulerunt, involucrisque rejectis constituerunt, iste clamare cœpit, dignam rem esse regno Syriæ, dignam regio munere, dignam Capitolio. Etenim

éblouissant, par la quantité de pierreries dont il étoit orné; d'un travail si varié, qu'il sembloit que l'art le disputât à la matiére; & d'une telle grandeur, qu'il étoit aisé de comprendre qu'il n'étoit pas fait pour parer les palais des hommes, mais pour orner un vaste & superbe temple. Les Officiers d'Antiochus aiant laissé au Préteur tout le tems de le considérer, se mettent en devoir de le remporter. Celui-ci leur dit qu'il veut l'examiner plus à loisir, & que sa curiosité n'est pas encore satisfaite, & il les engage à s'en aller, & à lui laisser le Lustre. Ils s'en retournent donc les mains vuides.

Le [a] Roi d'abord ne fut point allarmé, & ne forma aucun soupçon. Un jour se passe, deux jours, plusieurs jours: on ne raporte point le

erat eo splendore, qui ex clarissimis & plurimis gemmis esse debebat; ea varietate operum, ut ars certare videretur cum copia; ea magnitudine, ut intelligi posset, non ad hominum apparatum, sed ad amplissimi templi ornamentum esse factum. Quod cùm satis jam perspexisse videretur, tollere incipiunt ut referrent. Iste ait se velle illud etiam atque etiam considerare: nequaquam se esse satiatum. Jubet illos discedere, & candelabrum relinquere. Sic illi tum inanes ad Antiochum revertuntur.

a Rex primò nihil metuere, nihil suspicari. Dies unus, alter, plures: non

Lustre. Le Prince alors l'envoie demander au Préteur, qui remet au lendemain : on ne le rend point encore. Enfin il s'adresse lui-même au Préteur, & le prie de le lui rendre. Qui le croiroit ? Ce Lustre, qu'il savoit du Prince même devoir être posé dans le Capitole, & être destiné pour le grand Jupiter & pour le peuple Romain, Verrès prie instamment le Roi de le lui donner. Antiochus s'en défendant, & sur le vœu qu'il en avoit fait à Jupiter, & sur le jugement que porteroient de cette action tant de nations qui l'avoient vû travailler, & qui en savoient la destination ; le Préteur emploie les menaces les plus vives. Mais voiant qu'elles ne réussissoient pas mieux que les priéres, il ordonne sur le champ à ce

referri. Tum mittit rex ad istum, si sibi videatur, ut reddat. Jubet iste posterius ad se reverti. Mirum illi videri. Mittit iterum: non redditur. Ipse hominem appellat : rogat ut reddat. Os hominis insignemque impudentiam cognoscite. Quod sciret, quodque ex ipso rege audisset in Capitolio esse ponendum ; quod Jovi Opt. Max. quod populo Romano servari videret, id sibi ut donaret rogare & vehementer petere cœpit. Cùm ille se religione Jovis Capitolini, & hominum existimatione impediri diceret, quòd multæ nationes testes essent illius operis ac muneris: iste homini minari acerrimè cœpit. Ubi videt eum nihilo magis minis quàm precibus permoveri, repente hominem de pro-

Prince

Prince de sortir de sa province avant la nuit, & allégue pour raison qu'il savoit de bonne part que des pirates de Syrie devoient aborder en Sicile.

Alors [a] le Roi s'étant transporté dans la place publique, les larmes aux yeux, déclare à haute voix devant une nombreuse assemblée de Syracusains, & prenant les dieux & les hommes à témoin, que Verrès lui a enlevé un Lustre d'or enrichi de pierres précieuses, qui devoit être placé dans le Capitole, pour être dans cet auguste temple un monument de son alliance & de son amitié avec les Romains. Qu'il se soucioit peu & ne se plaignoit point des autres vases d'or & de pierreries que Verrès avoit à lui : mais que de se voir arracher ce Lustre, c'étoit pour lui un malheur & un affront dont il ne pouvoit se

vincia jubet ante noctem discedere. Ait se comperisse, ex ejus regno piratas in Siciliam esse venturos.

a Rex maximo conventu Syracusis, in foro, flens, deos hominesque contestans, clamare cœpit, candelabrum factum e gemmis, quod in Capitolium missurus esset, quod in templo clarissimo, populo Romano monumentum suæ societatis amicitiæque esse voluisset, id sibi C. Verrem abstulisse. De ceteris operibus ex auro & gemmis, quæ sua penes illum essent, se non laborare : hoc sibi eripi, miserum esse & indignum. Id etsi antea jam, mente & cogi-

consoler. Que quoique dans son intention, & dans celle de son frere, ce Lustre fût déja consacré à Jupiter, cependant il l'offroit, le donnoit, le dédioit, le consacroit tout de nouveau à ce dieu en présence des citoiens Romains qui l'entendoient, & qu'il prenoit Jupiter même à témoin de ses sentimens & de ses pieuses intentions.

Antiochus l'Asiatique étant retourné en Asie, monta peu après sur le trône. Il régna sur une partie du pays
An.M.3839. l'espace de quatre ans. Pompée le dé-
Av.J.C. 65. pouilla de son roiaume pendant la guerre contre Mithridate, & réduisit la Syrie en province de l'Empire Romain.

Que devoient penser les nations étrangéres, & combien le nom Romain devoit-il leur devenir odieux, quand elles entendoient dire que dans une province du peuple Romain un Roi avoit été maltraité de la sorte par le Préteur même, un hôte dépouillé, un allié & un ami du peu-

tatione sua fratrisque sui, consecratum esset: tamen tum se in illo conventu civium Romanorum dare, donare, dicare, consecrare Jovi Opt. Max. testemque ipsum Jovem suæ voluntatis ac religionis adhibere.

ple Romain chassé avec insulte & violence ? Et ce que Cicéron reproche ici à Verrès, ne lui étoit pas particulier ; c'étoit le crime de presque tous les Magistrats que Rome envoioit dans les provinces : crime que le Sénat & le peuple sembloient approuver, & dont ils se rendoient coupables par leur molle & lâche connivence. » Nous a voions depuis plu» sieurs années, dit le même Cicéron dans une autre harangue contre Verrès, » & nous le souffrons en » silence, que les richesses de toutes » les nations sont passées dans les » mains d'un petit nombre de parti» culiers. Athénes, Pergame, Cyzi» que, Milet, Chios, Samos, enfin » toute l'Asie, l'Achaïe, la Gréce, » la Sicile, se trouvent renfermées » dans quelques maisons de campa-

a Patimur multos jam annos & silemus, cùm videamus ad paucos homines omnes omnium nationum pecunias pervenisse. Quod eo magis ferre æquo animo atque concedere videmur, quia nemo istorum dissimulat, nemo laborat ut obscura sua cupiditas esse videatur.... Ubi pecunias exterarum nationum esse arbitramini, quibus nunc omnes egent, cùm Athenas, Pergamum, Cyzicum, Miletum, Chium, Samum, totam denique Asiam, Achaiam, Græciam, Siciliam jam in paucis villis inclusas esse videatis? *Cic. in Verr. ult. de suppl. n. 125. 126.*

» gne de ces riches & injustes ravisseurs, pendant que l'argent est partout d'une rareté effroiable. Et l'on » est d'autant mieux fondé à croire » que nous connivons à tous ces desordres si affreux & si crians, qu'aucun de ceux qui les commettent ne » se met en peine de les cacher, ni » de dérober leurs vols & leurs concussions aux yeux & à la connoissance du public.

Voilà ce qu'étoit Rome dans le tems dont nous parlons, & ce qui causera bientôt sa perte, & la ruine de sa liberté. Et il me semble que considérer ainsi les défauts & les vices qui dominent dans un Etat, en examiner les causes & les suites, entrer pour ainsi dire dans l'intérieur des maisons, & étudier de près le caractére & les dispositions de ceux qui gouvernent, c'est une partie de l'histoire bien plus importante, que celle qui ne montre que des siéges, des batailles, & des conquêtes. Il faut pourtant y retourner.

Le régne d'Alexandre Jannée en Judée avoit toujours été agité par des troubles & des séditions, causées par la puissante faction des Pharisiens qui

lui fut toujours opposée, parce qu'il n'étoit pas de caractére à se laisser maitriser par eux. Sa mort ne mit pas fin à ces troubles. Alexandra sa femme fut établie Administratrice souveraine de la nation, comme le testament du Roi le portoit. Elle fit recevoir son fils aîné Hyrcan souverain Sacrificateur. Les Pharisiens continuérent toujours leurs persécutions contre ceux qui leur avoient été contraires sous le feu Roi. Cette Princesse en mourant avoit institué Hyrcan pour son héritier universel: mais Aristobule, son cadet, l'emporta sur lui, & prit sa place.

An. M. 3925. Av. J.C. 79. *Joseph. Antiq.* XIII. 23. 24. *& de bello Judaic.* I. 4. *&c.*

An. M. 3934. Av. J.C. 70.

Ce n'étoient de tous côtés que troubles & agitations violentes. En Egypte, les Alexandrins, lassés d'Alexandre leur roi, se soulevérent, le chassérent, & appellérent Ptolémée Auléte. C'étoit un bâtard de Lathyre, qui n'avoit point eu de fils légitime. Il fut surnommé, *Auléte*, c'est-à-dire, *Joueur de flute*, parce qu'il se piquoit si fort de bien jouer de la flute, qu'il en voulut disputer le prix dans les Jeux publics. Alexandre ainsi chassé alla trouver Pompée qui étoit dans le voisinage, pour lui demander

An. M. 3939. Av. J.C. 65. *Sueton. in Jul. Cæs. cap.* 11. *Trogus in Prol.* 39. *Appian. in Mithrid. pag.* 251.

du secours : Pompée ne voulut point se mêler de ses affaires, parce qu'elles n'étoient pas du ressort de sa commission. Ce Prince se retira à Tyr, pour y attendre quelque conjoncture plus favorable.

Il ne s'en présenta point, & il y mourut quelque tems après. Avant que de mourir, il fit un Testament, par lequel il déclaroit le peuple Romain son héritier. La succession étoit importante, & renfermoit tous les Etats qu'Alexandre avoit possédés, & sur lesquels il conservoit un droit légitime, dont la violence qu'on lui avoit faite ne l'avoit point dépouillé. L'affaire fut mise en délibération dans le Sénat. On ouvrit quelques avis qui alloient à se saisir de l'Egypte & de l'île de Cypre, dont le Testateur avoit été maître, & dont il avoit disposé en faveur du peuple Romain. Le grand nombre des Sénateurs ne fut pas de cet avis. Ils venoient tout récemment de prendre possession de la Bithynie, qui leur avoit été laissée par le testament de Nicoméde ; & de la Cyrénaïque & de la Libye, qui leur avoit été aussi donnée par celui d'Apion : & ils avoient réduit tous

Cicer. Orat. 2. in Rullum. n. 41-43.

tes pays en provinces Romaines. Ils craignirent, s'ils prenoient encore l'Egypte & l'île de Cypre en vertu d'une pareille donation, que cette facilité à accumuler provinces sur provinces ne révoltât contr'eux les esprits, & ne marquât trop clairement un dessein formé d'envahir de même tous les autres Etats. D'ailleurs ils crurent que cette entreprise pourroit bien les engager dans une nouvelle guerre, qui les embarrasseroit fort pendant qu'ils avoient encore celle de Mithridate sur les bras. Ainsi on se contenta pour lors de faire venir de Tyr tous les effets qu'Alexandre y avoit quand il mourut, & on ne toucha point au reste. Cette démarche marquoit assez qu'au fond ils ne renonçoient point au Testament ; & la suite le fit connoître.

Voici le quatriéme exemple que nous voions d'Etats laissés par Testament au peuple Romain ; coutume fort singuliére, inouie presque dans toute autre histoire, & qui certainement fait beaucoup d'honneur à ceux en faveur de qui elle s'établit. La voie ordinaire d'étendre les bornes d'un Etat, c'est la guerre, les victoi-

res, les conquêtes. Mais de combien d'injustices & de violences cette voie est-elle accompagnée, & combien faut-il qu'il en coute de ravage & de sang pour se rendre maître d'un pays par la force des armes ? Ici rien de pareil. Il n'y a ni larmes ni sang répandu. C'est un aggrandissement pacifique & légitime : c'est une simple acceptation d'un présent volontaire. La soumission n'a rien de forcé, & part du cœur.

Il est une autre sorte de violence, qui n'en a ni le nom ni l'extérieur, mais qui n'en est pas moins dangereuse, je veux dire la séduction : lorsque, pour gagner les suffrages d'une ville ou d'un peuple, on emploie des souterrains, des voies détournées, des artifices secrets, & qu'on répand à pleines mains l'argent pour corrompre la fidélité de ceux qui ont le plus de crédit dans ces villes & chez ces peuples, & qu'on ménage de loin des événemens auxquels on veut paroitre n'avoir point eu de part. Dans celui dont nous parlons, on n'aperçoit nulle trace de cette politique, assez commune parmi les Princes, & dont, loin de se faire quelque scrupule, on se glorifie.

Attale, le premier, si je ne me trompe, qui nomma pour héritier le peuple Romain, n'avoit entretenu avec cette République aucune liaison pendant le peu de tems qu'il régna. Pour Ptolémée Apion roi de la Cyrénaïque, loin que les Romains eussent brigué sa succession, ils y renoncérent, laissant aux peuples la pleine jouissance de leur liberté, & ne l'acceptérent dans la suite qu'y étant forcés en quelque sorte, & malgré eux. On ne voit point non plus qu'ils aient emploié aucune sollicitation secrette ou publique ni auprès de Nicoméde roi de Bithynie, ni auprès de Ptolémée Alexandre roi d'Egypte.

Quels motifs portérent donc ces Princes à en user ainsi? Premiérement, la reconnoissance: la maison d'Attale devoit toute sa splendeur aux Romains; Nicoméde avoit été défendu par eux contre Mithridate. Ensuite l'amour de leurs peuples, le desir de leur procurer une paix tranquille, l'idée qu'ils avoient de la sagesse, de la justice, & de la modération du peuple Romain. Ils mouroient sans enfans & sans successeurs légitimes; car les bâtards n'étoient point

regardés comme tels. Ils n'envisageoient dans l'avenir pour leurs peuples que divisions & guerres intestines pour le choix d'un Roi : l'Egypte & la Syrie leur en fournissoient de tristes exemples. Ils voioient de leurs yeux la tranquillité & le repos dont jouissoient plusieurs villes & plusieurs nations à l'abri & comme sous la sauve-garde de la protection Romaine.

Un Prince, dans le cas dont nous parlons, n'avoit qu'un de ces trois partis à prendre : ou de laisser le trône à l'ambition des Grands de la nation ; ou de rendre à leurs sujets une entiére liberté, & ériger l'Etat en république ; ou de donner son roiaume aux Romains.

Le premier parti exposoit certainement le roiaume à toutes les horreurs d'une guerre civile, que la faction & la jalousie des Grands ne manqueroient pas d'exciter & de renouveller avec fureur. Et l'amour qu'un Prince avoit pour ses sujets, le portoit à leur épargner des malheurs aussi funestes qu'inévitables.

Le second parti n'étoit pas praticable dans l'exécution. Il y a plusieurs peuples, dont le génie, le caractére,

les mœurs, l'habitude ne permettent pas qu'on les forme en République. Ils ne sont pas capables de cette égalité uniforme, ni de cette dépendance des loix muettes qui n'imposent pas à leurs sens. Ils sont faits pour la monarchie, & toute autre nature de gouvernement est incompatible avec leurs dispositions naturelles. La Cyrénaïque, dont il s'agit ici, en est une preuve ; & tous les siécles, tous les climats en fournissent des exemples.

Un Prince, en mourant, ne pouvoit donc rien faire de plus sage que de laisser à ses sujets pour ami & pour protecteur un peuple redouté & respecté dans tout l'univers, & par cette raison capable de les défendre contre les entreprises injustes & violentes de leurs voisins. Combien de divisions domestiques & de sanglantes discordes leur épargnoit-il par cette sorte de disposition testamentaire ? On le vit dans la Cyrénaïque. Les Romains aiant, par un noble désintéressement, refusé le legs qui leur en avoit été fait par le Roi en mourant, ce malheureux roiaume abandonné à lui-même & à sa liberté, livré à l'esprit

de cabale & de brigue, déchiré par mille factions acharnées les unes contre les autres, en un mot devenu semblable à un vaisseau sans pilote au milieu des plus violens orages, souffrit pendant plusieurs années des maux incroiables, dont l'unique reméde fut de prier & en quelque sorte de forcer les Romains de vouloir bien en accepter la conduite.

D'ailleurs un Prince, par cette démarche, ne faisoit que prévenir, mais avantageusement pour son peuple, ce qui devoit nécessairement arriver tôt ou tard. Y avoit-il quelque ville, quelque Etat, capable de tenir tête aux Romains ? Pouvoit-on espérer qu'un roiaume, sur tout quand la famille roiale seroit éteinte, se soutiendroit contr'eux, & conserveroit lontems son indépendance ? C'étoit donc, en ce cas, une nécessité inévitable de tomber dans la puissance des Romains ; & il y avoit de la prudence à adoucir ce joug par une soumission volontaire. Car ils mettoient une grande différence entre les peuples qui se donnoient à eux de plein gré comme à des amis & des protecteurs, & ceux qui ne se rendoient que par

la force, après une longue & opiniâtre résistance, & contraints par des défaites réitérées de céder enfin au vainqueur. On a vû avec quelle sévérité les Macédoniens, du moins dans les principaux de la nation, & après eux les Achéens, furent traités, sur tout dans les premiéres années de leur assujettissement.

Les autres peuples ne souffrirent rien de pareil, & généralement parlant, de toutes les dominations étrangéres, aucune ne fut jamais moins à charge que celle des Romains. A peine leur joug se faisoit-il sentir. La soumission de la Gréce à l'Empire Romain, même sous les Empereurs, fut plutôt une mouvance qui assuroit la tranquillité publique, qu'un assujettissement à charge aux particuliers, & préjudiciable à la societé. La plupart des villes s'y gouvernoient par leurs anciennes loix, avoient toujours leurs Magistrats, & à peu de choses près jouissoient d'une pleine liberté. Par là ils étoient à couvert de toutes les incommodités & de tous les malheurs qu'attire la guerre avec des voisins, laquelle avoit si lontems & si cruellement désolé les Républiques

de la Gréce du tems de leurs ancêtres. Ainsi les Grecs sembloient gagner beaucoup en rachetant ces inconvéniens par quelque diminution de leur liberté.

Il est vrai que l'avarice des Gouverneurs faisoit quelquefois beaucoup souffrir les provinces. Mais c'étoient des orages passagers, qui n'avoient pas de longues suites, ausquels la bonté & la justice d'un successeur homme de bien apportoient un promt reméde, & qui après tout n'étoient point comparables aux désordres qu'entrainoient après elles les guerres des Athéniens, des Thébains, des Lacédémoniens les uns contre les autres; & encore moins aux violences & aux ravages que causoient dans plusieurs villes & plusieurs Etats l'avarice insatiable & la cruauté barbare des Tyrans.

Une preuve évidente de la sagesse du parti que prenoient les Princes en laissant aux Romains après leur mort la direction de leurs Etats, c'est que jamais les peuples ne réclamérent contre cette disposition, & n'excitérent de revolte de leur propre mouvement, pour en empêcher l'effet.

Je ne prétends pas disculper ici pleinement les Romains, ni justifier en tout leur conduite. J'ai fait remarquer assés souvent les vûes d'intérêt & de politique qui les faisoient agir. Je dis seulement que la domination Romaine, sur tout par raport à ceux qui se soumettoient volontairement, étoit douce, humaine, équitable, avantageuse aux peuples, & pour eux une source de paix & de tranquillité. Il se trouvoit des particuliers violens, qui faisoient commettre au peuple Romain des injustices criantes, comme nous en allons bientôt voir un exemple: mais il y avoit toujours dans la République un nombre considérable de citoiens zélés pour le bien public qui s'élevoient contre ces violences, & qui se déclaroient hautement pour la justice. C'est ce qui arriva dans l'affaire de Cypre, qu'il est tems d'exposer.

Clodius, qui commandoit une petite flote vers la Cilicie, fut battu & même fait prisonnier par les pirates de cette côte, contre lesquels il avoit été envoié. Il fit prier Ptolémée roi de Cypre, frere de Ptolémée Auléte, de lui envoier de quoi paier sa

AN.M. 3946.
Av. J.C. 58.
Strab. lib. 4. pag. 684.

rançon. Ce Prince, dont l'avarice tenoit du prodige, ne lui envoia que deux talens. Les Pirates aimérent mieux relâcher Clodius sans rançon, que d'en prendre une si modique.

Deux mille écus.

Il songea dès qu'il le pût à se venger de ce Roi. Il avoit trouvé le moien de se faire élire Tribun du peuple, charge importante, qui lui donnoit un grand pouvoir. Clodius en usa pour perdre son ennemi. Il prétendit que ce Prince n'avoit aucun droit sur le roiaume de Cypre, qui avoit été légué au peuple Romain par le testament d'Alexandre qui étoit mort à Tyr. Il fut décidé en effet que le roiaume d'Egypte, & celui de Cypre qui en dépendoit, appartenoient aux Romains en vertu de cette donation; & en conséquence Clodius obtint un ordre du peuple, de saisir le roiaume de Cypre, de déposer Ptolémée, & de confisquer tous ses effets. Pour faire exécuter un ordre si injuste, il eut le crédit & l'adresse de faire nommer le plus juste des Romains, je veux dire Caton, qu'il [a] éloigna de la République sous le prétexte d'une si

[a] P. Clodius in Senatu, sub honorificentissimo ministerii titulo, M. Catonem à rep. relegavit.

honorable commiſſion, pour ne point trouver en lui un obſtacle aux deſſeins violens & criminels qu'il méditoit. Caton fut donc envoié dans l'île de Cypre, pour dépouiller de ſon roiaume un Prince, qui méritoit bien cet affront, dit un Hiſtorien, par tous ſes déréglemens : comme ſi les vices d'un homme étoient un titre légitime pour s'emparer de tous ſes biens.

En arrivant à Rhodes, Caton fit dire à Ptolémée de ſe retirer paiſiblement ; & lui promit, s'il le faiſoit, de lui procurer la Souveraine Sacrificature du temple de Vénus à Paphos ; dont les revenus étoient aſſez conſidérables pour le faire ſubſiſter honorablement. Ptolémée rejetta cette propoſition. Cependant il n'étoit pas en état de ſe défendre contre la puiſſance des Romains : mais il ne pouvoit ſe réſoudre, après avoir porté ſi lontems la Couronne, à vivre en ſimple particulier. Réſolu donc de terminer ſon régne & ſa vie en même tems, il s'embarqua avec toutes ſes richeſſes, & ſe mit en mer. Il

Plut. in Caton. p. 776.

Quippe legem tulit, ut is... mitteretur in inſulam Cyprum, ad ſpoliandum regno Ptolemæum, omnibus morum vitiis eam contumeliam meritum. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 45.*

avoit dessein de faire percer son vaisseau, afin de périr ainsi avec tous ses trésors. Mais quand il vint à l'exécution, quoiqu'il persistât toujours dans la résolution de périr lui-même, il n'eut pas le courage d'enveloper ses innocentes & bien aimées richesses dans sa ruine, & [a] fit voir par là qu'il les aimoit plus qu'il ne s'aimoit lui-même, roi de Cypre en titre, mais en effet vil esclave de son argent. Il revint à terre, & remit ses trésors dans leurs magazins ; & après cela il s'empoisonna, & laissa tout à ses ennemis. Caton apporta ces trésors l'année suivante à Rome. La somme fut si grosse, qu'à peine, dans les plus grands triomphes, en étoit-il entré dans le trésor une pareille. Plutarque la fait monter à près de sept mille talens. (vingt & un millions) Caton fit vendre publiquement tous les effets & les meubles précieux de Ptolémée, & ne s'en réserva qu'un portrait de Zénon, fondateur de la secte des Stoïciens dont il avoit embrassé les sentimens.

a Procul dubio hic non possedit divitias, sed à divitiis possessus est ; titulo rex insulæ, animo pecuniæ miserabile mancipium. *Val. Max.*

Le peuple Romain ſe dévoile ici, & ſe montre, non plus tel qu'il avoit été dans les beaux ſiécles de la République, plein de mépris pour les richeſſes & d'eſtime pour la pauvreté, mais tel qu'il étoit devenu depuis que l'or & l'argent étoient entrés en triomphe à Rome avec les Généraux qui avoient vaincu les ennemis. Jamais rien ne fut plus capable de décrier & de diffamer les Romains que cette derniére action. » Au [a] lieu » qu'autrefois, dit Cicéron, le peu» ple Romain ſe faiſoit un honneur, » & preſque un devoir, de rétablir » ſur le trône des Rois ennemis qu'il » avoit vaincus, & qui avoient por» té les armes contre lui : mainte» nant un Roi, toujours allié, ou du » moins toujours ami du peuple Ro» main, qui ne lui avoit jamais fait » aucun tort, de qui ni le Sénat ni » aucun de nos Généraux n'avoit ja-

a Ptolemaeus, rex, ſi nondum ſocius, at non hoſtis, pacatus, quietus, fretus imperio populi Romani, regno paterno atque avito, regali otio perfruebatur. De hoc nihil cogitante, nihil ſuſpicante, eſt rogatum, ut ſedens, cum purpura & ſceptro, & illis inſignibus regiis, præconi publico ſubjiceretur; & imperante populo Romano, qui etiam victis bello regibus regna reddere conſuevit, rex amicus, nulla injuria commemorata, nullis repetitis rebus, cum bonis omnibus publicare-

» mais reçu aucune plainte, qui jouis-
» soit tranquillement des Etats que
» ses peres lui avoient laissés, s'en
» voit dépouillé tout d'un coup sans
» aucune formalité, & tous ses biens
» vendus à l'encan presque sous ses
» yeux par l'ordre de ce même peu-
» ple Romain. Voila, continue Ci-
» céron, de quoi rassurer les autres
» Rois, à qui ce funeste exemple ap-
» prend qu'il ne faut parmi nous
» qu'une intrigue secrette de quelque
» Tribun séditieux pour les arracher
» de leur trône, & les dépouiller en
» un moment de tous leurs biens.

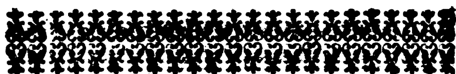
Ce qui m'étonne le plus, c'est que Caton, le plus juste & le plus homme de bien de ces tems-là, (mais qu'est-ce que la vertu & la justice des payens la plus éclatante ?) ait voulu préter son ministére & son nom à une injustice si criante. Cicéron, qui avoit des raisons de le ménager,

tur... Cyprius miser, qui semper socius, semper amicus fuit; de quo nulla unquam suspicio durior aut ad Senatum, aut ad imperatores nostros allata est: vivus (ut aiunt) est & videns, cum victu ac vestitu suo, publicatus. En cur ceteri reges stabilem esse suam fortunam arbitrentur, cùm hoc illius funesti anni perdito exemplo videant, per tribunum aliquem se fortunis spoliari (posse) & regno omni nudari. *Cic. orat. pro Sextio, n. 57. & 59.*

& qui n'osoit blâmer ouvertement sa conduite, montre néanmoins dans la même harangue que je viens de citer, mais d'une maniére fine & délicate, & en paroissant l'excuser, combien cette démarche l'avoit deshonoré.

Dans le séjour que Caton fit à Rhodes, Ptolémée Auléte roi d'Egypte, & frere de celui de Cypre, vint l'y trouver. Je réserve au Livre suivant à exposer l'histoire de ce Prince, qui mérite une attention particuliére.





LIVRE VINGTIÉME.

LE VINGTIE'ME Livre est partagé en trois Articles, qui tous trois sont des Abrégés : le premier, de l'histoire des Juifs depuis le régne d'Aristobule jusqu'à celui d'Hérode le Grand ; le second, de l'histoire des Parthes depuis l'établissement de cet Empire jusqu'à la défaite de Crassus ; le troisiéme, de l'histoire des Rois de Cappadoce jusqu'à la réunion de ce Roiaume à l'Empire Romain.

ARTICLE PREMIER.

Abrégé de l'histoire des Juifs depuis Aristobule fils d'Hyrcan, qui prit le premier la qualité de Roi, jusqu'au régne d'Hérode le Grand, Iduméen.

COMME l'histoire des Juifs est souvent liée avec celle des Rois de Syrie & d'Egypte, j'ai eu soin, dans l'occasion, d'en raporter ce qui m'a paru le plus nécessaire & le plus propre à mon sujet. J'ajouterai ici ce qui reste de cette histoire jusqu'au régne d'Hé-

rode le Grand. L'historien Josephe, qui est entre les mains de tout le monde, satisfera la juste curiosité de ceux qui voudront s'en instruire plus à fond. On pourra aussi consulter M. Prideaux, dont on trouvera ici une bonne partie.

§. I.

Régne d'Aristobule I. qui dure deux ans.

HYRCAN, Grand Prêtre & Prince des Juifs, avoit laissé cinq fils en mourant. Le premier étoit Aristobule, le second Antigone, le troisiéme Alexandre Jannée, le nom du quatriéme est inconnu. Le cinquiéme s'appelloit Absalom.

An.M.3898. Av.J.C.106. *Joseph. Antiq.* XIII. 19. &c. *Id. de bello Jud.* I. 3.

Aristobule, comme l'aîné, succéda à son pere dans la Souveraine Sacrificature, & dans la Principauté temporelle. Dès qu'il se vit bien établi dans l'une & dans l'autre, il prit le diadême & le titre de Roi, qu'aucun de ceux qui avoient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone n'avoit encore porté. La conjoncture des tems lui parut très favorable pour cette entreprise. Les Rois de Syrie & d'Egypte, qui seuls pouvoient s'y opposer, étoient des

Princes foibles, embarassés par des guerres intestines & domestiques, peu assurés sur le trône, & ne s'y maintenant pas lontems. Il savoit que les Romains étoient fort portés à autoriser ces démembremens & ce partage d'Etats des Rois Grecs pour les affoiblir, & pour les tenir bas & petits devant eux. D'ailleurs il étoit naturel qu'Aristobule profitât des victoires & des conquêtes des ses ancêtres qui avoient donné une consistance assurée & non interrompue à la nation Juive, & l'avoient préparée à soutenir la majesté d'un Roi parmi ses voisins.

La mere d'Aristobule, en vertu du testament d'Hyrcan, prétendoit gouverner : mais Aristobule fut le plus fort, la mit en prison, & l'y fit mourir de faim. Pour ses freres, comme il aimoit beaucoup Antigone le plus âgé de tous, d'abord il lui fit part du gouvernement : mais, peu de tems après, sur une fausse accusation, il lui fit perdre la vie. Il mit les trois autres en prison, & les y retint tant qu'il vécut.

AN.M.3898. Av.J.C.106. *Joseph. Antiq.* XIII. 19. Lors qu'Aristobule se fut établi dans la pleine possession de l'autorité qu'avoit eu son pere, il fit la guerre

re aux Ituréens ; & après en avoir soumis la plus grande partie, il les obligea d'embrasser le Judaïsme, comme quelques années auparavant Hyrcan y avoit obligé les Iduméens. Il leur donna l'alternative, ou de se faire circoncire & d'embrasser la religion Juive, ou de sortir de leur pays, & d'aller chercher un établissement ailleurs. Ils aimérent mieux rester, & faire ce qu'on exigeoit d'eux: & ainsi ils furent incorporés aux Juifs pour le spirituel & pour le temporel. Cette pratique devint une des maximes fondamentales des Asmonéens. Elle marque qu'on n'avoit pas alors une juste idée de la religion, qui ne se commande point par force, & qui ne doit être reçue que volontairement & par persuasion. L'Iturée, où demeuroient ceux dont il s'agit, faisoit partie de la Célé-Syrie, au Nord-Est de la frontiére d'Israël, entre l'héritage de la demi-Tribu de Manassé au-delà du Jourdain, & le territoire de Damas.

Une maladie obligea Aristobule de revenir de l'Iturée à Jérusalem, & de laisser le commandement de l'armée à son frere Antigone, pour achever la

guerre qu'il y avoit commencée. La Reine & sa cabale, qui envioient la faveur d'Antigone, profitérent de cette maladie pour indisposer le Roi contre lui par de faux bruits & de noires calomnies. Antigone revint bientôt à Jérusalem après les heureux succès par lesquels il avoit terminé cette guerre. Son entrée fut une espéce de triomphe. On célébroit alors la fête des Tabernacles. Il alla droit au Temple tout armé & avec ses gardes, comme il étoit entré dans la ville, sans se donner le tems de rien changer à son équipage. On lui en fit un crime auprès du Roi, qui, prévenu d'ailleurs contre lui, lui envoia ordre de se desarmer, & de le venir trouver en diligence, comptant que s'il refusoit d'obéir, c'étoit une preuve qu'il avoit quelque mauvais dessein; & en ce cas, il ordonna qu'on le tuât. Celui qu'Aristobule avoit envoié, gagné par la Reine & par sa cabale, lui raporta l'ordre tout autrement, & lui dit que le Roi souhaitoit de le voir tout armé comme il étoit. Antigone partit aussitôt pour le venir trouver; & les gardes qui le virent armé, exécutérent leurs ordres, & le tuérent.

Ariſtobule, aiant ſu tout ce qui s'étoit paſſé, en fut vivement touché, & ne put ſe conſoler de ſa mort. Tourmenté par les remords de ſa conſcience pour ce meurtre, & pour celui de ſa mere, il traîna une vie miſérable, & expira enfin dans les douleurs & dans le deſeſpoir.

§. II.

Régne d'Alexandre Jannée, qui dure 27 ans.

SALOME' femme d'Ariſtobule, auſſitôt après ſa mort, tira de priſon les trois Princes que ſon mari y avoit mis. Alexandre Jannée, l'aîné des trois fut couronné. Il fit mourir celui qui le ſuivoit, qui avoit tâché de lui enlever la Couronne. Pour le troiſiéme, nommé Abſalon, qui étoit d'une humeur paiſible, & qui ne ſongeoit qu'à vivre tranquillement en ſimple particulier, il lui accorda ſa faveur; & le protégea pendant toute ſa vie. Il n'en eſt plus parlé, que lorſqu'il donna ſa fille en mariage à Ariſtobule le plus jeune des fils de ſon frere Alexandre, & qu'il le ſervit contre les Romains au ſiége de Jéruſa-

AN.M.3899. AV.J.C.105. *Joſeph. Antiq.* XIII. 20. *Id. de bello Jud.* I. 3.

Id. Antiq. XIV. 8.

lem, où il fut fait prisonnier quarante deux ans après, lorsque le Temple fut pris par Pompée.

Pendant que tout ceci se passoit, les deux Rois de Syrie, dont Grypus régnoit à Antioche, & Antiochus de Cyzique à Damas, se faisoient une cruelle guerre, quoiqu'ils fussent freres. Cléopatre & Alexandre le plus jeune de ses fils régnoient en Egypte, & Ptolémée Lathyre l'aîné en Cypre.

Alexandre Jannée, quelque tems après qu'il fut retourné à Jérusalem, & qu'il eut pris possession du trône, avoit mis sur pié une bonne armée qui passa le Jourdain, & forma le siége de Gadara. Au bout de dix mois, s'étant enfin rendu maître de Gadara, il prit encore quelques autres places très fortes, situées aussi au dela du Jourdain. Mais, ne se tenant pas assez sur ses gardes à son retour, il fut battu par l'ennemi, & perdit dix mille hommes avec tout le butin qu'il avoit fait, & son propre bagage. Il revint à Jérusalem accablé de cette perte, & de la honte qui la suivoit. Il eut même le chagrin de voir que bien des gens, au lieu de plaindre son malheur, en avoient une maligne joie. Car, depuis la querelle qu'eut Hyr-

can avec les Pharisiens, ils avoient toujours été ennemis de sa maison, & sur tout de cet Alexandre. Et comme ils entraînoient presque tout le peuple après eux, ils l'avoient si fort prévenu & animé contre lui, que ce fut la véritable source des desordres & des brouilleries dont tout son régne fut troublé.

Cette perte, toute grande qu'elle étoit, n'empécha pas que, voiant la côte de Gaza sans défense par le départ de Lathyre, il n'allât y prendre Raphia & Anthédon. Ces deux postes, qui n'étoient qu'à quelques milles de Gaza, la tenoient comme bloquée; & c'étoit ce qu'il s'étoit proposé en les attaquant. Il n'avoit jamais pardonné aux habitans de Gaza d'avoir excité Lathyre contre lui, & de lui avoir donné des troupes, qui avoient contribué à lui faire gagner la fatale bataille du Jourdain; & il cherchoit avec soin toutes les occasions de se venger d'eux. AN. M. 3904. AV. J.C. 100.

Dès que ses affaires le lui permirent, il vint avec une nombreuse armée assiéger leur ville. Apollodote, qui en étoit Gouverneur, défendit la place un an entier avec un courage & AN. M. 3906. AV. J.C. 98.

une prudence, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Son propre frere, nommé Lysimaque, ne put voir sa gloire sans envie; & cette lâche passion le porta à l'assassiner. Ensuite ce misérable s'associa avec quelques scélérats comme lui, qui livrérent la ville à Alexandre. En y entrant, on eût dit, à son air & aux ordres qu'il donnoit, qu'il avoit dessein d'user de sa victoire avec clémence & modération. Mais, dès qu'il se vit maître de tous les postes, & que rien ne pouvoit lui faire obstacle, il lâcha ses soldats avec permission de tuer, de piller, de détruire; & l'on vit aussitôt exercer dans cette ville infortunée toute la barbarie qui se peut imaginer. Le plaisir de la vengeance lui couta bien cher. Car les habitans de Gaza se défendirent en desespérés, & lui tuérent presque autant de monde qu'ils étoient eux-mêmes. Mais enfin il contenta sa brutale passion, & fit de cette ancienne & fameuse ville un tas de ruines: après quoi il s'en retourna à Jérusalem. Cette guerre l'occupa un an.

AN.M. 3907. AV.J.C. 97.

AN.M. 3909. AV.J.C. 95.

Quelque tems après, le peuple lui fit un affront sanglant. A la fête des

Tabernacles, pendant qu'il étoit dans le Temple, & qu'en qualité de Souverain Sacrificateur il offroit à l'autel des Holocaustes le sacrifice solennel, on se mit à lui jetter des citrons à la tête, en lui disant mille injures, & le traitant entr'autres d'*Esclave* : reproche qui déclaroit assez qu'ils le regardoient comme indigne & de la Couronne & du Pontificat. C'étoit une suite de ce qu'avoit osé avancer Eléazar, que la mere d'Hyrcan avoit été captive. Ces indignités irritérent tellement Alexandre, qu'il chargea lui-même ces insolens à la tête de ses gardes, & en tua jusqu'au nombre de six mille. Voiant la mauvaise disposition des Juifs à son égard, il n'osa plus leur confier sa personne, & prit pour ses gardes des troupes étrangéres qu'il fit venir de la Pisidie & de la Cilicie, & il en forma un corps de six mille hommes qui l'accompagnoient par tout.

Joseph. Antiq. XIII, 21.

Quand Alexandre vit l'orage qui s'étoit élevé contre lui un peu appaisé par la terreur de la vengeance qu'il en avoit tirée, il se tourna contre les ennemis du dehors. Après avoir remporté sur eux quelques avantages, il

AN. M. 3910. AV. J. C. 94.

tomba dans une embuſcade, où il perdit la plus grande partie de ſon armée, & eut de la peine à ſe ſauver

An.M.3912. Av.J.C. 92. lui-même. A ſon retour à Jéruſalem, les Juifs, outrés de cette perte, ſe révoltérent contre lui. Ils ſe flatoient de le trouver ſi affoibli & ſi abbattu de ce dernier échec, qu'ils n'auroient pas de peine à achever ſa perte, qu'ils ſouhaitoient depuis ſi lontems. Alexandre, qui ne manquoit ni d'application ni de courage, & qui avoit d'ailleurs une capacité au-deſſus de l'ordinaire, trouva bientôt des troupes à leur oppoſer. Ce fut donc une guerre civile entre Alexandre & ſes ſujets, qui dura ſix ans, & cauſa de grands maux aux deux partis. Les rebelles furent battus & défaits en pluſieurs occaſions.

An.M.3918. Av.J.C. 86. Alexandre aiant pris une ville où pluſieurs des rebelles s'étoient enfermés, en emmena huit cens à Jéruſalem, & les y fit tous crucifier en un même jour: & quand ils furent attachés à la croix, il fit amener leurs femmes & leurs enfans, & les fit égorger à leurs yeux. Pendant cette cruelle exécution, le Roi donnoit un régal à ſes femmes & à ſes concubines

dans un endroit d'où l'on voioit tout ce qui se passoit : & cette vûe étoit pour lui & pour elles la principale partie de la fête. Quelles horreurs ! Cette guerre civile, pendant six ans qu'elle dura, avoit couté la vie à plus de cinquante mille hommes du côté des rebelles.

Alexandre, après l'avoir appaisée, fit plusieurs expéditions au dehors avec un très grand succès. De retour à Jérusalem, il s'abandonna à la bonne chére & aux excès du vin, qui lui causérent une fiévre quarte, dont il mourut au bout de trois ans, après en avoir régné vingt-sept. An.M. 3925. Av.J.C. 79.

Il laissa deux fils, Hyrcan & Aristobule : mais il ordonna qu'Alexandra sa femme gouverneroit le roiaume tant qu'elle vivroit, & qu'elle choisiroit celui de ses deux fils qu'elle voudroit pour régner après elle.



§. III.

Régne d'Alexandra, femme d'Alexandre Jannée, qui dure 9 ans. Cependant Hyrcan son fils aîné exerce la Grande Sacrificature.

An. M. 3926. Av. J.C. 78. *Joseph. Antiq.* XIII. 23. 24. *& de Bell. Jud.* I. 4.

ALEXANDRA, selon le conseil que son mari lui avoit donné en mourant, se soumit elle & ses enfans au pouvoir des Pharisiens, leur déclarant qu'elle ne faisoit en cela que se conformer aux derniéres volontés d'Alexandre.

Par cette démarche, elle gagna si bien les esprits, qu'oubliant leur haine pour le mort, quoi qu'elle eût été portée pendant sa vie aussi loin qu'il étoit possible, ils la changérent, dans ces commencemens, en vénération & en respect pour sa mémoire : & au lieu des invectives & des injures qu'ils avoient toujours vomies contre lui, ce n'étoit plus qu'éloges & panégyriques, où ils relevoient sans mesure les grandes actions d'Alexandre, par lesquelles la Nation se trouvoit aggrandie, & son pouvoir, son honneur, & son crédit augmentés. Enfin ils ramenérent si bien le peuple, qu'ils avoient toujours jus-

ques-là irrité contre lui, qu'on lui fit une pompe funébre plus somptueuse & plus honorable que n'en avoit eu aucun de ses prédécesseurs ; & qu'Alexandra, comme son testament le portoit, fut établie Administratrice Souveraine de la Nation. On voit ici qu'un dévouement aveugle & sans réserve au pouvoir & aux volontés des Pharisiens, tenoit lieu auprès d'eux de tout mérite, & faisoit disparoitre tout défaut, & même tout crime. C'est assez l'ordinaire de ceux qui veulent dominer.

Quand cette Princesse se vit bien établie, elle fit recevoir son fils aîné Hyrcan Souverain Sacrificateur : il avoit alors près de trente-trois ans. Elle donna, comme elle l'avoit promis, l'administration de toutes les grandes affaires aux Pharisiens. La premiére chose qu'ils firent fut de casser le Décret par lequel Jean Hyrcan, pere des deux derniers Rois, avoit aboli toutes leurs constitutions traditionnelles, qui reprirent depuis un plus grand cours que jamais. Ils exercérent une cruelle persécution contre tous ceux qui s'étoient déclarés leurs ennemis sous le régne précé-

dent, ſans que la Reine pût les en empécher, parce qu'elle s'étoit lié les mains en ſe mettant entre celles des Phariſiens. Elle avoit vû du tems de ſon mari, ce que c'étoit qu'une guerre civile, & les maux infinis qu'elle entraîne. Elle craignoit d'en allumer une nouvelle; & ne voiant point d'autre moien de la prévenir, que de céder un peu à la violence de ces hommes vindicatifs & inexorables, elle croioit devoir permettre un mal pour en empécher un plus grand.

Ce que nous avons dit juſqu'ici, peut beaucoup contribuer à nous faire connoitre l'état du peuple Juif, & le caractére de ceux qui le gouvernoient.

An. M. 3931. Av. J.C. 73. *Joſeph. Antiq.* XIII. 24. *& de Bell. Jud.* I. 4.

Les Phariſiens continuoient toujours leurs perſécutions contre ceux qui leur avoient été contraires ſous le feu Roi. On les rendoit reſponſables de toutes ſes cruautés, & de toutes les fautes dont ils jugeoient à propos de noircir ſa mémoire. Ils s'étoient déja défaits, ſur ce prétexte, de pluſieurs de leurs ennemis; & ils inventoient tous les jours de nouveaux chefs d'accuſation pour perdre ceux qui leur déplaiſoient le plus entre ceux qui reſtoient encore.

Les amis & les partiſans du feu Roi voiant que ces perſécutions ne finiſſoient point, & qu'on avoit juré leur perte, s'aſſemblérent enfin, & vinrent en corps trouver la Reine, avec Ariſtobule ſon ſecond fils à leur tête. Ils lui repréſentérent les ſervices qu'ils avoient rendus au feu Roi; leur fidélité & leur attachement pour lui dans toutes ſes guerres, & dans les embarras où il s'étoit trouvé pendant les troubles. Qu'il leur étoit bien dur, qu'on leur fît, à préſent qu'elle les gouvernoit, un crime de tout ce qu'ils avoient fait pour lui, & de ſe voir ſacrifiés à la haine implacable de leurs ennemis, uniquement à cauſe de leur attachement pour elle & pour ſa maiſon. Ils la ſupplioient d'arrêter ces ſortes de recherches; ou, ſi elle ne le pouvoit pas, de leur permettre de ſe retirer du pays, & d'aller chercher ailleurs un aſyle: ou du moins qu'on les mît dans les places où elle avoit garniſon, pour y être à couvert de la violence de leurs ennemis.

La Reine étoit touchée, autant qu'on peut l'être, de l'état où elle les voioit, & de l'injuſtice qu'on leur

faisoit. Mais il ne dépendoit pas d'elle de faire pour eux tout ce qu'elle eût souhaité : car elle s'étoit donné des maîtres, en s'engageant à ne rien faire sans le consentement des Pharisiens. Qu'il est dangereux de donner trop d'autorité à de tels gens ! Ils crioient que ce seroit arrêter le cours de la Justice, que de suspendre les recherches contre des coupables : que c'étoit-là une démarche qu'aucun Gouvernement ne devoit jamais souffrir : & qu'ainsi ils n'y donneroient jamais les mains. D'un autre côté la Reine crut ne devoir point consentir que les vrais & fidéles amis de sa maison abandonnassent ainsi le pays, puisqu'elle demeureroit alors sans appui à la merci d'une faction turbulente, & n'auroit aucune ressource en cas de nécessité. Elle se détermina donc au troisiéme parti qu'ils lui avoient proposé, & les dispersa dans les places où elle avoit garnison. Elle y trouvoit deux avantages ; le premier, que leurs ennemis n'oseroient les attaquer dans ces places fortes, où ils auroient les armes à la main ; & le second, que ce seroit toujours pour elle un corps de réserve, sur lequel

elle pouvoit compter dans l'occasion en cas de brouillerie.

Quelques années après, la Reine Alexandra tomba malade d'une maladie très dangereuse, & qui la mit à l'extrémité. Dès qu'Aristobule, le plus jeune de ses fils, vit qu'elle n'en pouvoit pas revenir, comme il avoit depuis lontems formé le dessein de s'emparer de la Couronne à sa mort, il se déroba de nuit de Jérusalem avec un seul domestique, & s'en alla dans les places, où, selon le plan qu'il en avoit donné, on avoit mis en garnison les amis de son pere. Il y fut reçu à bras ouverts, & en quinze jours de tems vingt-deux de ces places & châteaux se donnérent à lui; ce qui le rendit maître de presque toutes les forces de l'Etat. Le peuple, aussi bien que l'armée, étoit tout disposé à se déclarer pour lui, las de la dure administration des Pharisiens, qui avoient gouverné en maîtres sous Alexandra, & étoient devenus insupportables à tout le monde. On venoit donc en foule de tous côtés se ranger sous les étendarts d'Aristobule, dans l'espérance qu'il aboliroit la tyrannie des Phariliens; ce qu'on ne

AN.M.3934.
AV.J.C. 70.

pouvoit pas attendre d'Hyrcan son aîné, élevé par sa mere dans une soumission aveugle pour cette secte; outre qu'il n'avoit ni le courage ni la capacité nécessaires pour un dessein si vigoureux: car il étoit pesant & indolent, sans activité, sans application, & d'un fort petit génie.

Quand les Pharisiens virent que le parti d'Aristobule grossissoit, ils vinrent, Hyrcan à leur tête, représenter à la Reine mourante ce qui se passoit, & lui demander ses ordres & son assistance. Sa réponse fut, qu'elle n'étoit plus en état de se méler de ces sortes d'affaires, & qu'elle leur en laissoit le soin. Cependant elle institua Hyrcan pour son héritier universel, & expira peu de tems après.

Dès qu'elle fut morte, il prit possession du trône; & les Pharisiens firent tous leurs efforts pour l'y maintenir. Quand Aristobule étoit sorti de Jérusalem, ils avoient fait mettre dans le château de * Baris sa femme & ses enfans qu'il avoit laissés, pour s'en servir comme d'otages contre lui.

* Baris *étoit un château situé sur un roc escarpé, hors de l'enceinte du Temple, sur la même montagne.*

Mais, voiant que cela ne l'arrétoit point, ils levérent une armée. Aristobule en leva aussi une. Une bataille près de Jéricho décida la querelle. Hyrcan, abandonné de la plupart de ses troupes qui prirent le parti de son frere, fut obligé de s'enfuir à Jérusalem, & de se renfermer dans le château de Baris; & ses partisans prirent le Temple pour asyle. Peu de tems après ils se soumirent aussi à Aristobule, & Hyrcan fut obligé de s'accommoder avec lui. *Joseph. Antiq. XIV. 1. & de bell. Jud. I. 4.*

§. IV.

Régne d'Aristobule II. qui dura six ans.

PAR L'ACCOMMODEMENT qui se fit, on convint qu'Aristobule auroit la Couronne & la Souveraine Sacrificature, & qu'Hyrcan lui résigneroit l'une & l'autre, & se contenteroit d'une vie privée sous la protection de son frere, avec la jouissance de son bien. Il n'eut pas de peine à s'y résoudre: car il aimoit le repos & ses aises plus que toute autre chose. Ainsi il quitta le gouvernement, après l'avoir possédé trois mois. La tyrannie des Pharisiens finit avec son régne, AN.M.3935. AV.J.C. 69.

après avoir tourmenté la nation Juive depuis la mort d'Alexandre Jannée.

Les troubles de l'Etat ne finirent pas de même ; l'ambition d'Antipas, plus connu sous le nom d'Antipater, pere d'Hérode, y donna lieu. Il étoit Iduméen de race, & Juif de religion, de même que tous les autres Iduméens depuis qu'Hyrcan les eut obligés à embrasser le Judaïsme. Comme il avoit été élevé à la Cour d'Alexandre Jannée, & d'Alexandra sa femme qui régna après lui, il s'étoit emparé de l'esprit d'Hyrcan leur fils aîné, dans l'espérance de s'élever par sa faveur lorsqu'il parviendroit à la Couronne. Mais quand il vit toutes ses mesures rompues par la déposition d'Hyrcan & le couronnement d'Aristobule, de qui il n'avoit rien à espérer, il emploia toute son habileté & tous ses soins à faire remonter Hyrcan sur le trône.

An.M. 3939. Av. J.C. 65. *Joseph. Antiq.* XIV. 2-8. & *de Bel. Jud.* 1. 5.

Celui-ci, par son moien, s'étoit d'abord adressé à Arétas roi de l'Arabie Pétrée, pour l'aider à se rétablir. Après divers événemens, que je passe pour ne point trop allonger cette histoire, il eut recours à Pompée, qui, au re-

tour de son expédition contre Mithridate, étoit venu en Syrie. Il y prit connoissance de la cause d'Hyrcan & d'Aristobule, qui s'y étoient rendus en personne suivant ses ordres. Il y vint aussi quantité de Juifs demander qu'on les délivrât de la domination de l'un & de l'autre. Ils représentoient, qu'ils ne devoient pas être gouvernés par un Roi : qu'ils avoient accoutumé depuis lontems de ne l'être que par le Souverain Sacrificateur, qui, sans autre titre, leur administroit la Justice selon les loix & les réglemens qui leur avoient été transmis par leurs ancêtres. Qu'à la vérité les deux freres étoient de la race Sacerdotale, mais qu'ils avoient changé la forme du Gouvernement pour une nouvelle, qui les mettroit dans l'esclavage si on n'y remédioit.

Joseph. Antiq. XIV. 5. Id. de bell. Jud. I. 5.

Hyrcan se plaignoit, qu'Aristobule le dépouilloit injustement de son droit d'aînesse, en usurpant tout, & ne lui laissant qu'une petite terre pour son entretien. Il l'accusoit aussi de faire le métier de corsaire sur mer, & de piller ses voisins sur terre. Et pour confirmer ce qu'il alléguoit contre lui, il produisoit près de mille

Juifs, & des principaux de la nation, qu'Antipater avoit fait venir exprès, pour appuier par leur témoignage ce que ce Prince avoit à dire contre son frere.

Aristobule répondit à cela : Qu'Hyrcan avoit été déposé uniquement à cause de son incapacité. Que sa nonchalance & sa paresse le rendant absolument incapable des affaires, le peuple l'avoit méprisé, & que lui Aristobule avoit été obligé de prendre les rênes du Gouvernement, pour l'empécher de tomber en des mains étrangéres. Enfin, qu'il ne portoit point d'autre titre que celui qu'avoit eu son pere Alexandre. Et, pour preuve de ce qu'il avançoit, il produisit plusieurs jeunes gens de qualité du pays, qui parurent avec tout l'éclat que peuvent donner la magnificence & le bel air. Leurs habits superbes, & leurs maniéres hautes & pleines de fierté, ne firent pas beaucoup de bien à sa cause.

Pompée en entendit assez pour voir qu'il y avoit de la violence dans la conduite d'Aristobule : mais il ne voulut pourtant pas prononcer si tôt, de peur qu'Aristobule irrité ne traversât

ses desseins du côté de l'Arabie, qu'il avoit fort à cœur. Il renvoia donc civilement les deux freres, & leur dit qu'à son retour, après qu'il auroit soumis Arétas & ses Arabes, il passeroit par la Judée, & qu'alors il régleroit leur affaire, & mettroit ordre à tout.

Aristobule, qui comprit bien la pensée de Pompée, partit de Damas brusquement, & sans lui faire la moindre civilité; revint en Judée; fit prendre les armes à ses sujets; & se mit en état de se défendre. Par cette conduite il se fit de Pompée un ennemi mortel.

Pompée se mit à faire les préparatifs pour la guerre d'Arabie. Arétas avoit jusques-là méprisé les armes Romaines: mais quand il les vit de près, & que cette armée victorieuse alloit entrer dans ses Etats, il envoia faire ses soumissions par une ambassade. Pompée ne laissa pas de s'avancer jusqu'à Pétra sa capitale, qu'il emporta. Arétas y fut pris. Pompée le fit dabord garder: mais dans la suite, il fut relâché, quand il eut accepté les conditions que lui imposa Pompée, qui retourna aussitôt après à Damas.

Il n'apprit qu'alors la manœuvre qu'avoit fait Ariſtobule en Judée. Il y mena ſon armée, & trouva Ariſtobule poſté dans le château d'Alexandrion, qui étoit à l'entrée du pays ſur une haute montagne. C'étoit une place extrêmement forte, bâtie par ſon pere Alexandre, qui lui avoit donné ſon nom. Pompée l'envoia ſommer de deſcendre, pour le venir trouver. Ariſtobule n'en avoit guéres envie : mais il ſe rendit enfin à l'avis de ceux qui étoient avec lui, qui, redoutant une guerre avec les Romains, lui conſeillérent d'y aller. Il le fit, & après une converſation qui roula ſur ſon différent avec ſon frere, il revint dans ſon château. Il fit encore le même manége deux ou trois fois, pour tâcher par cette complaiſance de gagner Pompée, & de l'engager à décider en ſa faveur. Mais, de peur d'accident, il ne laiſſoit pas de bien garnir ſes places fortes, & de faire tous les autres préparatifs pour une défenſe vigoureuſe, en cas que Pompée prononçât contre lui. Pompée, qui en eut avis, la derniére fois qu'il y vint l'obligea à les lui mettre toutes entre les mains en ſe-

questre, & lui fit signer des ordres pour cela à tous les Commandans de ces places.

Aristobule, outré de la violence qu'on lui avoit faite, dès qu'il fut relâché, se rendit en diligence à Jérusalem, & y prépara tout pour la guerre. Résolu de garder la Couronne, il se trouvoit le jouet de deux passions opposées, l'espérance & la crainte. Quand il voioit la moindre apparence que Pompée décidât en sa faveur, il emploioit tous les artifices de la complaisance pour se le rendre favorable. Quand, au contraire, il trouvoit la moindre raison de soupçonner qu'il se déclareroit contre lui, il suivoit une conduite toute opposée. Voila ce qui produisit le contraste qui se voit dans les différentes démarches qu'il fit dans toute cette affaire.

Pompée le suivit de près. Le premier endroit où il campa en allant à Jérusalem, fut Jéricho, où il reçut la premiére nouvelle de la mort de Mithridate, comme on le verra dans le Livre suivant.

Il continua sa marche vers Jérusalem. Quand il en fut proche, Aristobule, qui commençoit à se repen-

tir de ce qu'il avoit fait, vint le trouver, & tâcha de se raccommoder avec lui, en lui promettant une soumission entiére, & une grosse somme d'argent pour prévenir la guerre. Pompée accepta ses offres, & envoia Gabinius à la tête d'un détachement recevoir l'argent. Mais, quand ce Lieutenant Général arriva à Jérusalem, il trouva les portes fermées ; & au lieu de recevoir de l'argent, on lui cria de dessus la muraille, que ceux de la ville ne vouloient pas tenir l'accord. Pompée là-dessus, ne voulant pas qu'on se moquât de lui impunément, fit mettre dans les fers Aristobule qu'il avoit retenu, & s'avança avec toute l'armée devant Jérusalem. C'étoit une ville extrêmement forte par sa situation, & par les ouvrages qu'on y avoit faits ; &, sans la division qui étoit au dedans, elle auroit pu faire une longue résistance.

Le parti d'Aristobule vouloit défendre la place, sur tout quand ils virent que Pompée retenoit leur Roi prisonnier. Mais ceux qui favorisoient le parti d'Hyrcan, vouloient qu'on ouvrît les portes à Pompée. Et comme

me ces derniers faisoient le plus grand nombre, l'autre parti se retira sur la montagne du Temple pour le défendre; & fit rompre les ponts du fossé & de la vallée qui l'environnoient. Pompée à qui l'on ouvrit aussitôt la ville, résolut d'assiéger le Temple. La place tint trois mois entiers, & auroit encore tenu autant, & peutêtre obligé les Romains à abandonner leur entreprise, sans la rigueur superstitieuse avec laquelle les assiégés observoient le Sabbat. Ils croioient bien qu'il leur étoit permis de se défendre quand on les attaquoit, mais non d'empécher les travaux des ennemis, ou d'en faire pour eux-mêmes. Les Romains surent mettre à profit cette inaction des jours de Sabbat. Ils n'attaquoient point pour lors les Juifs, mais ils combloient les fossés, faisoient leurs approches, & plaçoient leurs machines sans trouver d'opposition. Ils abbattirent enfin une grosse tour, dont la chute entraîna un grand pan de muraille, & fit une bréche aussi grande qu'il la faloit pour un assaut. La place fut emportée de vive force. Le carnage fut terrible. On

passa plus de douze mille personnes au fil de l'épée.

Pendant tout le tumulte, les cris, & le desordre de cette boucherie, l'histoire remarque que les Prêtres qui étoient alors dans le Temple occupés à faire le service, le continuérent avec un sang froid surprenant, malgré la rage de leurs ennemis, & la douleur de voir massacrer à leurs yeux leurs amis & leurs parens. Plusieurs d'entr'eux virent mêler leur sang avec celui des sacrifices qu'ils offroient; & l'épée des ennemis en fit des victimes de leur devoir. Heureux & dignes d'envie, s'ils eussent été aussi fidéles à l'esprit qu'à la lettre!

Pompée, avec plusieurs des hauts Officiers, entra dans le Temple, & non seulement dans le lieu Saint, mais jusques dans le lieu très-saint, où, par la Loi, il n'étoit permis à personne d'entrer qu'au Souverain Sacrificateur une fois l'an, le jour solennel de l'Expiation. C'est ce qui affligea le plus vivement les Juifs, & ce qui souleva le plus ce peuple contre les Romains.

Pompée ne toucha point au trésor

du Temple, composé pour la plus grande partie des sommes qui y avoient été déposées par les familles particuliéres pour être plus en sureté. Il s'y trouva deux mille talens en argent monnoié, sans compter les vases d'or & d'argent qui étoient sans nombre, & d'un prix infini. Ce[a] n'étoit point, dit Cicéron, par respect pour la majesté du Dieu honoré dans ce Temple que Pompée en usa de la sorte; car, selon lui, rien n'étoit plus méprisable que la religion des Juifs, plus indigne de la sagesse & de la grandeur des Romains, plus opposé aux maximes de leurs ancêtres. Pompée, par ce noble desintéressement, voulut seulement ôter à la malignité & à la médisance tout lieu d'attaquer sa réputation. Voila ce que pensoient les plus éclairés d'entre les payens sur l'unique religion du vrai Dieu. Ils

Six millions.

[a] Cn. Pompeius, captis Hierosolymis, victor ex illo fano nihil attigit. In primis hoc, ut multa alia, sapienter, quòd in tam suspiciosa ac maledica civitate locum sermoni obtrectatorum non reliquit. Non enim credo religionem & Judæorum & hostium impedimento præstantissimo imperatori, sed pudorem fuisse... Istorum religio sacrorum à splendore hujus imperii, gravitate nominis vestri, majorum institutis abhorrebat. *Cic. pro Flacco, n. 67-69.*

blasphémoient ce qu'ils ne connoissoient pas.

On a remarqué que jusques-là tout avoit réussi à Pompée : mais que depuis cette curiosité sacrilége son bonheur l'avoit abandonné, & que l'avantage remporté sur les Juifs fut sa derniére victoire.

§. V.

Régne d'Hyrcan II. qui dure 24. ans.

AN.M.3941. AV.J.C. 63. POMPE'E aiant ainsi mis fin à la guerre, fit démolir les murailles de Jérusalem, rétablit Hyrcan, fit prisonniers Aristobule & ses deux fils Alexandre & Antigone, & les envoia à Rome. Il démembra plusieurs villes du roiaume de Judée, qu'il unit au Gouvernement de Syrie, imposa tribut à Hyrcan, & laissa l'Intendance du pays à Antipater, qui étoit à la cour d'Hyrcan, & un de ses principaux Ministres. Alexandre se sauva sur la route, & revint en Judée, où il excita dans la suite de nouveaux troubles.

AN.M.3947. AV.J.C. 57. *Joseph. Antiq.* XIV. 10. Hyrcan se trouvant trop foible pour entrer en campagne contre lui, eut recours aux armes des Romains;

Gabinius, Gouverneur de Syrie, après avoir vaincu dans un combat Alexandre, alla à Jérusalem, & y rétablit Hyrcan dans la Souveraine Sacrificature. Il fit de grands changemens au Gouvernement civil : car il le rendit Aristocratique de Monarchique qu'il étoit : mais ils furent de peu de durée. *Id. de Bell. Jud. I. 6.*

Crassus marchant contre les Parthes, mais toujours attentif à contenter son insatiable avarice, s'arréta à Jérusalem, où il avoit entendu dire que l'on gardoit de précieux trésors. Il pilla tout ce qu'il y avoit de richesses dans le Temple, qui montoient à la somme de dix mille talens, c'est-à-dire de trente millions. AN.M.3950. AV.J.C. 54.

César, après son expédition d'Egypte, étant venu en Syrie, Antigone, qui s'étoit sauvé de Rome avec son pere Aristobule, vint se jetter à ses piés, le pria de le rétablir sur le trône de son pere qui pour lors étoit mort, & fit de grandes plaintes contre Antipater & Hyrcan. César leur avoit de trop grandes obligations à l'un & à l'autre pour rien faire contre leurs intérêts : car, comme on le verra dans la suite, sans le secours AN.M.3957. AV.J.C. 47. *Joseph. Antiq. XIV. 15. de Bell. Jud. I. 8.*

qu'il en avoit reçu, son expédition d'Egypte auroit échoué. Il ordonna qu'Hyrcan garderoit la dignité de Souverain Sacrificateur de Jérusalem, & la Principauté de la Judée, pour lui & pour sa postérité après lui à perpétuité, & donna à Antipater la charge de Procurateur de la Judée sous Hyrcan. Par ce Décret, l'Aristocratie de Gabinius fut abolie, & le Gouvernement de Judée rétabli sur l'ancien pié.

Joseph. Antiq. XIV. 17. de Bell. Jud. 1. 8. Antipater fit donner le Gouvernement de Jérusalem à Phasaël son fils aîné, & celui de la Galilée à Hérode son second fils.

AN.M. 3960. AV. J.C. 44. *Joseph. Antiq. XIV. 17.* César, à la requête d'Hyrcan, & en considération des services qu'il lui avoit rendus en Egypte & en Syrie, lui permit de rebâtir les murailles de Jérusalem, que Pompée avoit fait abbattre. Antipater, sans perdre de tems, y fit travailler, & la ville fut bientôt fortifiée comme elle l'étoit avant la démolition. César fut tué cette même année.

Pendant les guerres civiles, la Judée, aussi bien que toutes les autres provinces de l'Empire Romain, fut agitée de violens troubles.

Pacore, fils d'Orode roi des Parthes, étoit entré en Syrie avec une puissante armée. Il envoia de là en Judée un détachement, qui avoit ordre de mettre sur le trône Antigone fils d'Aristobule, qui de son côté avoit aussi levé des troupes. Hyrcan & Phasaël frere d'Hérode, sur la proposition qu'on leur fit d'un accommodement, eurent l'imprudence de se rendre chez les ennemis, où ils furent arrétés, & mis aux fers. Hérode se sauva de Jérusalem un moment avant qu'on y fut entré pour le saisir aussi. An. M. 3964. Av. J.C. 40. *Joseph. Antiq.* XIV. 24-26. *Id. de bell. Jud.* I. 11.

Les Parthes, aiant manqué Hérode, pillérent la ville & la campagne; mirent Antigone sur le trône, lui livrérent Hyrcan & Phasaël enchaînés. Phasaël, qui savoit bien que sa mort étoit résolue, se cassa lui-même la tête contre la muraille de la prison; pour ne point passer par la main du bourreau. Pour Hyrcan, on lui accorda la vie: mais, pour le rendre incapable du Sacerdoce, Antigone lui fit couper les oreilles. Car, selon la loi du Lévitique, il ne faloit pas qu'il manquât un seul membre au Souverain Sacrificateur. Après l'avoir ainsi mutilé, il le rendit aux Parthes pour *Levit.* 21. 16-24.

l'emmener dans l'Orient, d'où il lui seroit impossible de brouiller les affaires en Judée. Il demeura prisonnier à Séleucie en Babylonie jusqu'à l'avénement de Phraate à la Couronne, qui lui fit ôter ses chaînes, & lui permit de voir en toute liberté les Juifs du pays, qui étoient en très-grand nombre. Ils le regardérent comme leur Roi & leur Sacrificateur, & lui firent une pension qui suffisoit pour soutenir l'éclat de son rang. L'amour de la patrie lui fit oublier tous ces avantages. Il retourna l'année suivante à Jérusalem, où Hérode l'avoit invité de revenir : mais quelques années après il le fit mourir.

Joseph. Antiq. XV. 2.

Hérode s'étoit d'abord réfugié en Egypte, il passa de là à Rome. Antoine, depuis le Triumvirat, y étoit tout-puissant. Il prit Hérode sous sa protection, & fit même en sa faveur plus qu'il n'espéroit. Car, au lieu qu'il ne se proposoit tout au plus que d'obtenir la Couronne pour Aristobule *, frere de Mariamne qu'il venoit d'é-

* *Aristobule étoit fils d'Alexandra fille d'Hyrcan; & son pere étoit Alexandre, fils d'Aristobule frere d'Hyrcan : de sorte qu'il rassembloit en sa personne les droits des deux freres à la Couronne.*

pouser, avec l'espérance seulement de gouverner sous celui-ci, comme avoit fait Antipater sous Hyrcan; Antoine lui fit donner la Couronne à lui-même contre la maxime ordinaire des Romains en pareil cas. Car ils n'avoient pas accoutumé de violer ainsi les droits des maisons roiales qui les reconnoissoient pour leurs protecteurs, & de donner la Couronne à un étranger. Hérode fut déclaré Roi de Judée par le Sénat, & conduit par les Consuls au Capitole, où il reçut l'investiture de la Couronne avec les cérémonies ordinaires dans ces sortes d'occasions.

Hérode ne passa que sept jours à Rome à la poursuite de cette grande affaire, & retourna promtement dans la Judée. Il n'avoit mis en tout que trois mois à son voiage de terre & de mer.

§. VI.

Règne d'Antigone, qui dure à peine deux ans.

IL NE FUT PAS si facile à Hérode de s'établir dans la possession du roiaume de Judée, qu'il lui

An. M. 3965. Av. J.C. 39.

avoit été aisé d'en obtenir le titre de la part des Romains. Antigone n'étoit pas disposé à lui céder un trône, qui lui avoit couté tant de peine & d'argent. Il le lui disputa très-vivement pendant près de deux ans.

AN.M.3966. AV.J.C. 38. *Joseph. Antiq.* XIV. 27. *Id. de bell.* I. 13.

Hérode, qui pendant l'hiver avoit fait de grands préparatifs pour la campagne suivante, l'ouvrit enfin par le siége de Jérusalem, qu'il alla investir avec une belle & nombreuse armée. Antoine avoit donné ordre à Sosius, Gouverneur de la Syrie, de faire tous ses efforts pour réduire Antigone, & pour mettre Hérode en pleine possession du Roiaume de Judée.

Pendant qu'on travailloit aux ouvrages nécessaires pour le siége, Hérode alla faire un tour à Samarie, & y consomma enfin son mariage avec Mariamne. Il y avoit déja quatre ans qu'ils étoient fiancés : les embarras qui lui étoient survenus avoient empéché jusques-là qu'on en vînt à la conclusion. Elle étoit fille d'Alexandre fils du Roi Aristobule, & d'Alexandra fille d'Hyrcan II, & se trouvoit ainsi petite fille de ces deux freres. C'étoit une Princesse d'une beauté &

d'une vertu extraordinaires, & qui possédoit dans un degré éminent toutes les autres qualités qui peuvent relever le sexe. L'attachement qu'avoient les Juifs pour la famille des Asmonéens fit croire à Hérode, qu'en l'épousant il n'auroit pas de peine à gagner leur affection: & ce fut une des raisons qui le déterminérent à consommer alors ce mariage.

A son retour devant Jérusalem, Sosius & lui aiant joint leurs troupes, poussérent de concert le siége avec la derniére vigueur, & avec une armée très-nombreuse, qui montoit au moins à soixante mille hommes. La place tint pourtant plusieurs mois contr'eux avec beaucoup de résolution; & si les assiégés eussent été aussi habiles dans le métier de la guerre & dans l'art de défendre les places, qu'ils étoient braves & résolus, on ne l'auroit peutêtre pas prise. Mais les Romains, qui en savoient bien plus qu'eux, emportérent enfin la place au bout d'un peu plus de six mois de siége.

Les Juifs étant forcés dans tous An.M.3967.
leurs postes, l'ennemi y entra de tous Av.J.C. 37.
côtés, & s'en rendit maître. Et pour

se venger de l'opiniâtreté de la résistance qu'on leur avoit faite, & des peines qu'ils avoient souffertes pendant un siége si long & si difficile, ils remplirent tous les quartiers de la Ville de sang & de carnage, pillérent & détruisirent tout; quoi qu'Hérode fît pour empécher l'un & l'autre.

Antigone, voiant tout perdu, vint se jetter aux piés de Sosius de la maniére la plus soumise & la plus basse. Il fut mis dans les chaînes, & envoié à Antoine dès qu'il fut arrivé à Antioche. Il vouloit d'abord le réserver pour son triomphe : mais Hérode, qui ne se croioit pas en sureté tant que ce reste de la famille roiale vivroit, ne lui donna point de repos qu'il n'eût obtenu la mort de ce malheureux Prince; pour laquelle il donna même une grosse somme d'argent. On lui fit son procès dans les formes. Il fut condanné à mort, & la sentence s'exécuta de la même maniére que contre un criminel du commun, avec les verges & la hache du licteur, & il fut attaché au poteau : traitement que les Romains n'avoient jamais fait à aucune tête couronnée.

Joseph. ibid. Plut. in Anton. pag. 932. Dion. Cass. lib. 49. pag. 405.

Ainsi finit le régne des Asmonéens,

après avoir duré cent vingt-neuf ans, à en prendre le commencement au Gouvernement de Judas Maccabée: Hérode entra de la sorte en paisible possession du roiaume de Judée.

Cet événement singulier, extraordinaire, & jusques-là sans exemple, par lequel l'autorité souveraine sur les Juifs étoit donnée à un étranger, à un Iduméen, auroit dû leur ouvrir les yeux, & les rendre attentifs à une célébre prophétie, qui l'avoit prédit en termes clairs, & qui l'avoit donné comme la marque certaine d'un autre événement qui intéressoit toute la nation, qui étoit l'objet perpétuel de ses vœux & de son attente, & qui la distinguoit par un caractére particulier de toutes les autres nations de la terre, lesquelles y avoient un pareil intérêt, mais sans le connoitre & sans en être averties. Cette prophétie est celle de Jacob, lequel en mourant prédit à ses douze fils assemblés autour de son lit ce qui devoit arriver dans toute la suite des tems aux douze Tribus dont ils étoient les Chefs, & qui portoient leurs noms. Entre plusieurs prédictions que fait ce Patriarche sur la Tribu de Juda, voici

Genes. 49. 10. celle dont il s'agit : *Le [a] sceptre ne sera point ôté à Juda, & il y aura toujours dans sa postérité des conducteurs du peuple, jusqu'à la venue de celui qui doit être envoié, & qui sera l'objet de l'attente des nations. Le sceptre* ou *la verge*, (car le terme hébreu a ces deux sens) signifie ici l'autorité, la supériorité sur les autres Tribus.

Tous les anciens Juifs ont expliqué du Messie cette prédiction : c'est donc un fait incontestable. Elle se réduit à deux points essentiels. Le premier, Que tant que la Tribu de Juda subsistera, elle aura la prééminence & l'autorité sur les autres Tribus : le second, Qu'elle subsistera, & qu'elle formera un corps de République gouverné par ses loix, & conduit par ses Magistrats, jusqu'à ce que le Messie soit venu.

Le premier point se vérifie par la suite de l'histoire des Israélites, où cette prééminence de la Tribu de Juda paroit clairement. Ce n'est point ici le lieu d'en apporter les preuves : on peut les consulter dans l'Explica-

Elle se vend

a Non auferetur sceptrum de Juda, & dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est : & ipse erit expectatio gentium.

tion de la Génése donnée depuis peu au public. *chez F. Babuty rue S. Jacques.*

Pour le second point, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Quand Hérode Iduméen, & par conséquent étranger, fut mis sur le trône, l'autorité & la supériorité que la Tribu de Juda avoit sur les autres Tribus commença à lui être ôtée. C'étoit un avertissement que le tems du Messie n'étoit pas éloigné. La Tribu de Juda n'a plus de primauté : elle ne fait plus un corps subsistant, dont les Magistrats soient tirés d'elle. Il est donc manifeste que le Messie est venu. Mais depuis quel tems la Tribu de Juda est-elle semblable aux autres, & confondue avec elles ? C'est depuis le tems de Tite, & celui d'Adrien qui acheva d'exterminer les restes de Juda. C'est donc avant ce tems-là que le Messie est venu.

Combien Dieu nous doit-il paroitre admirable dans l'accomplissement de ses prophéties ! Seroit-ce faire l'usage que l'on doit de l'histoire, de ne point s'arréter quelques momens sur de tels faits quand on les rencontre sur son passage ? Hérode, forcé de sortir de Jérusalem, se réfugie à Rome. Il ne songe point à demander la roiauté

pour lui-même, mais pour un autre. Il étoit injuste de la donner à un étranger, pendant qu'il y avoit des Princes de la famille roiale. Cela étoit contre les loix, & même contre la pratique des Romains. Mais il étoit arrété de toute éternité qu'Hérode seroit roi des Juifs. Le ciel & la terre passeroient plutôt que cet arrêt du ciel ne fût pas exécuté. Antoine se trouve à Rome quand Hérode y arrive, & il y a un souverain pouvoir. Combien d'événemens a-t-il falu ménager pour conduire les choses à ce point ! Mais y a-t-il quelque chose de difficile au Tout-puissant ?

ARTICLE SECOND.

Abrégé de l'histoire des Parthes depuis l'établissement de cet Empire jusqu'à la défaite de Crassus, qui est exposée au long.

L'EMPIRE des Parthes est un des plus puissans & des plus considérables qu'il y ait eu dans l'Orient. Très foible dans ses commencemens, comme c'est l'ordinaire, il s'étendit peu à peu dans toute la haute Asie, & fit trembler même les Romains.

On lui donne de durée quatre cens soixante & quatorze ans, dont il y en a deux cens cinquante quatre avant Jesus-Christ, & deux cens vingt depuis. Arsace fut le fondateur de cet Empire, & c'est de son nom que ses successeurs furent appellés Arsacides. Artaxerxe, Persan de naissance, aiant vaincu & tué Artabane le dernier de ces Rois, transporta cet Empire des Parthes aux Perses la cinquiéme année de l'Empereur Alexandre fils de Mammée. Je ne parlerai ici que des événemens arrivés aux Parthes avant Jesus-Christ, & je les traiterai très sommairement, excepté la défaite de Crassus, que je raporterai dans toute son étendue.

J'ai marqué * ailleurs ce qui donna occasion à ARSACE I. de faire révolter la Parthie, & d'en chasser les Macédoniens, qui depuis la mort d'Alexandre le Grand en avoient été maîtres; & comment il s'étoit fait nommer Roi des Parthes. Théodote dans le même tems fit révolter la Bactriane, & l'enleva aussi à Antiochus, surnommé *Théos*.

AN. M. 3754. Av. J.C. 250.

* *Tome VII. pag.* 483.

Quelque tems après, Séleucus Callinicus, qui avoit succédé à Antio-

AN. M. 3768. Av. J.C. 236.

Voiez Tom. VII. p. 519.

chus, fit de vains efforts pour soumettre les Parthes. Il tomba lui-même entre leurs mains, & fut fait prisonnier : c'étoit sous le régne de Tiridate, appellé autrement ARSACE II. frere du premier.

AN.M.3792. AV.J.C.212. *Voiez Tom. VIII. pag. 206. &c.*

Antiochus, surnommé le Grand, eut de plus heureux succès que son prédécesseur. Il marcha vers l'Orient, & se remit en possession de la Médie, que les Parthes lui avoient enlevée. Il entra aussi en Parthie, & obligea le * Roi de se retirer en Hyrcanie ; d'où il revint bientôt avec une armée de cent mille hommes de pié, & de vingt mille chevaux. Comme la guerre traînoit en longueur, Antiochus fit un Traité avec Arsace, par lequel il lui laissoit la Parthie & l'Hyrcanie, à condition qu'il l'aideroit à soumettre les autres provinces révoltées. Antiochus marcha ensuite contre Euthydéme roi de Bactrie, avec qui il fut aussi obligé de s'accommoder.

AN.M.3798. AV.J.C.206.

PRIAPATIUS, fils d'Arsace II.

* *M. l'Abbé de Longuerue, dans sa dissertation latine sur les Arsacides, attribue ce qui est dit ici à* Artabane, *qu'il place, entre Arsace II. & Priapatius. Justin n'en parle point.*

succéda à son pere ; & après avoir régné quinze ans, il laissa la Couronne en mourant à PHRAATE I. son fils aîné.

Celui-ci la laissa à son frere MITHRIDATE, qu'il préféra à ses propres enfans à cause de son rare mérite. En effet ç'a été un des plus grands Rois qu'aient eu les Parthes. Il porta ses conquêtes plus loin qu'Alexandre le Grand. C'est lui qui fit prisonnier Démétrius Nicator. An.M.3840. Av.J.C.164. *Voiez ce qui en est dit ci-devant pag. 362 &c.*

PHRAATE II. succéda à Mithridate son pere. Antiochus Sidéte, roi de Syrie, mena contre lui une puissante armée, sous prétexte de délivrer son frere Démétrius, qui depuis lontems étoit retenu en captivité. Après avoir défait Phraate dans trois batailles, il fut lui-même vaincu & tué dans une derniére, & son armée entiérement taillée en piéces. Phraate, à son tour, dans le tems même qu'il songeoit à porter ses armes dans la Syrie, fut attaqué par les Scythes, & perdit la vie dans un combat. An.M.3873. Av.J.C.131. *Voiez ci-devant pag. 393 &c.*

ARTABANE son oncle prit sa place, & mourut bientôt après. An.M.3875. Av.J.C.129.

Il eut pour successeur MITHRIDATE II. à qui Justin dit que ses belles

actions méritérent le surnom de *Grand*.

Il déclara la guerre aux Arméniens, & dans le Traité de paix qu'il fit avec eux il obligea leur Roi à lui envoier Tigrane son fils pour otage.

An.M.3909. *Justin. lib. 38. cap. 3.* Celui-ci fut depuis établi par les Parthes mêmes sur le trône d'Arménie, & se joignit à Mithridate roi de Pont pour faire la guerre aux Romains.

An.M.3912. *Ibid. p.* 115. Antiochus Eusébe se réfugia chez Mithridate, qui le rétablit en possession d'une partie du roiaume de Syrie deux ans après.

An.M.3914. Av.J.C. 90. C'est ce même Mithridate, comme on le verra dans la suite, qui envoia Orobaze vers Sylla, pour demander à faire amitié & alliance avec les Romains ; & qui le fit mourir à son retour pour avoir cédé la place d'honneur à Sylla.

An.M.3915. Av.J.C. 89. *Joseph. Antiq.* XIII. 22. Démétrius Eucére, qui régnoit à Damas, assiégeant Philippe son frere dans la ville de Bérée, y fut vaincu & pris par les troupes des Parthes qui étoient venues au secours de Philippe, & mené prisonnier chez Mithridate, qui le traita avec toute sorte d'honneurs. Il y mourut de maladie.

An.M.3915. Av.J.C. 89. Mithridate II. mourut après avoir

régné quarante ans, & fut généralement regretté de tous ses sujets. Les troubles domestiques dont sa mort fut suivie, & qui affoiblirent considérablement l'Empire des Parthes, firent sentir encore davantage la perte qu'on avoit faite. Tigrane rentra dans toutes les provinces qu'il leur avoit cédées, & y en ajouta plusieurs qu'il prit sur eux. Il passa l'Euphrate, & se rendit maître de la Syrie & de la Phénicie.

Strab. l. 11. pag. 532. Plut. in Lucull. pag. 500. 505. 517.

Pendant ces troubles les Parthes choisirent pour Roi MNASKIRE'S, & après lui SINATROCCE'S, dont on ne connoit presque que les noms.

PHRAATE, le fils de ce dernier, est celui qui se fit surnommer DIEU.

AN.M.3935. AV.J.C. 69.

Il envoia des Ambassadeurs à Luculle après la grande victoire que les Romains venoient de remporter sur Tigrane. Il conservoit en même tems une intelligence secrette avec ce dernier. Ce fut pour lors que Mithridate lui écrivit la lettre que Salluste nous a conservée.

Pompée aiant été nommé à la place de Luculle pour terminer la guerre contre Mithridate, engage Phraate dans le parti des Romains.

AN.M.3938. AV.J.C. 66.

Celui-ci prend le parti de Tigrane le jeune contre son pere. Il se brouille avec Pompée.

An.M.3948. Av.J.C. 56. Après le retour de Pompée à Rome, Phraate est tué par ses propres enfans. MITHRIDATE, l'aîné de ses fils, prend sa place.

Tigrane, roi d'Arménie, meurt presque dans le même tems. Artavasde son fils lui succéde.

Justin. l. 42. cap. 4. Mithridate, chassé de son roiaume, ou par ses propres sujets à qui il s'étoit rendu odieux, ou par l'ambition de son frere Orode, s'adresse à Gabinius, qui commandoit en Syrie, pour le rétablir sur le trône: mais inutilement. Il prend les armes An.M.3949. Av.J.C. 55. pour se défendre. Assiégé dans Babylone, & vivement pressé, il se rend à Orode, qui ne considérant en lui qu'un ennemi & non un frere, le fait égorger. Par sa mort, ORODE se vit possesseur paisible du trône.

An.M.3950. Av.J.C. 54. Plut. in Crass. p. 552-554. Mais il eut bien de l'exercice au dehors, à quoi il n'avoit pas lieu de s'attendre. Crassus venoit d'être créé Consul à Rome pour la seconde fois avec Pompée. Dans le département des Provinces la Syrie échut à Crassus, qui en témoigna une joie excef-

sive par raport au dessein qu'il avoit d'aller porter la guerre contre les Parthes. Quand il étoit en compagnie, même de gens qu'il connoissoit peu, il ne pouvoit modérer ses transports. Parmi ses amis, avec lesquels il se contraignoit moins, il alloit jusqu'à des rodomontades tout-à-fait indignes de son âge & même de son caractére, de sorte qu'on ne le reconnoissoit plus. Il ne bornoit pas ses vûes au gouvernement de la Syrie, ni à la conquête de quelques provinces voisines, ni même à celle des Parthes. Il se promettoit de faire ensorte que les grandes actions de Luculle contre Tigrane, & celles de Pompée contre Mithridate, ne paroitroient que des jeux d'enfans en comparaison des siennes. Il dévoroit déja en espérance la Bactrienne & les Indes, & pénétroit jusqu'à l'Océan le plus reculé, & jusqu'à l'extrémité de l'Orient. Cependant dans les pouvoirs qui lui furent donnés, la guerre contre les Parthes n'étoit nullement comprise, mais tout le monde savoit que c'étoit-là sa grande passion. Un tel début n'annonce rien d'heureux.

Son départ eut encore quelque

chose d'un plus funeste augure. Un des Tribuns, nommé Ateius, menaça qu'il s'opposeroit à sa sortie ; & beaucoup de gens se joignirent à lui, ne pouvant souffrir qu'on allât de gaieté de cœur faire la guerre à des peuples qui n'avoient fait aucun tort aux Romains, & qui étoient leurs amis & leurs alliés. En effet ce Tribun, s'étant inutilement opposé au départ de Crassus, prit le devant, courut à la porte de la ville par où il devoit sortir, mit à terre un brasier plein de feu ; & dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jetta dans ce brasier des parfums, y versa des libations, & prononça dessus des imprécations terribles, qu'on ne put entendre sans frémir d'horreur, & dont les malheurs de Crassus ont été regardés par bien des Ecrivains comme l'accomplissement.

Rien ne put l'arréter. Supérieur à tout, il continua sa route, arriva à Brunduse, & quoique la mer fût encore dangereuse, il s'embarqua, & perdit beaucoup de vaisseaux dans son passage. Aiant rassemblé ses troupes, il continua sa marche. Lorsqu'il fut arrivé en Galatie, il trouva le Roi

Déjotarus

Déjotarus qui étoit fort avancé en âge, & qui ne laissoit pas de bâtir une nouvelle ville. Sur quoi Crassus raillant, lui dit : *Roi des Galates, vous vous prenez bien tard à bâtir une ville vers la douziéme* * *heure du jour. Et vous-même, Seigneur,* lui répondit Déjotarus, *vous ne vous êtes pas pris trop matin à aller faire la guerre aux Parthes.* Car alors Crassus avoit soixante ans passés, & son visage le faisoit paroitre encore plus vieux qu'il n'étoit.

Il avoit oui dire, qu'il y avoit dans le temple de Jérusalem des trésors considérables auxquels Pompée n'avoit point osé toucher. Il crut que la chose valoit bien la peine qu'il se détournât un peu de son chemin pour s'en aller rendre maître. Il y passa donc avec son armée. Outre les autres richesses qui alloient à des sommes très considérables, il y avoit une poutre d'or enfermée & cachée dans une poutre de bois creusée à dessein : ce qui n'étoit connu que du seul Prêtre Eléazar qui avoit la garde des trésors du lieu Saint. Cette poutre d'or pesoit trois cens mines, dont chacune pesoit deux livres & demie. *Joseph. Antiq. XIV. 12.*

* *La douziéme heure étoit la fin du jour.*

Eléazar, qui avoit appris le sujet du voiage de Crassus à Jérusalem, pour sauver les autres richesses, qui étoient presque toutes des dépôts des particuliers, découvrit à Crassus la poutre d'or, & lui permit de l'emporter, après avoir tiré de lui serment qu'il ne toucheroit point au reste. Ignoroit-il qu'il n'y a rien de sacré pour l'avarice? Crassus prit la poutre d'or, & n'en pilla pas moins les autres trésors, qui montoient à trente millions. Puis il continua son voiage.

Tout lui succéda d'abord aussi heureusement qu'il l'avoit pu espérer. Il construisit un pont sur l'Euphrate sans aucun obstacle, y fit passer son armée, & entra sur les terres des Parthes. Il alloit les attaquer sans autre sujet réel de guerre que l'envie insatiable de s'enrichir du pillage d'un pays qui passoit pour être extrêmement opulent. Les Romains sous Sylla, & ensuite sous Pompée, avoient fait la paix & plusieurs Traités avec eux. On ne s'étoit jamais plaint d'aucune infraction ni d'aucune autre entreprise qui pût donner un juste sujet de guerre. Ainsi les Parthes ne s'attendoient à rien moins qu'à une pareille invasion, & n'étant

point sur leurs gardes, ils n'avoient rien de prêt à y opposer. Crassus fut donc maître de la campagne, & parcourut sans obstacle la plus grande partie de la Mésopotamie. Il prit aussi sans opposition plusieurs villes ; & s'il eût su profiter de l'occasion, il lui eût été facile de percer jusqu'à Séleucie & à Ctésiphon, de s'en emparer, & de se rendre maître encore de toute la Babylonie aussi bien que de la Mésopotamie. Mais au lieu de pousser sa pointe, dès que l'autonne fut venu, après avoir laissé en garnison sept mille hommes de pié & mille chevaux pour s'assurer des villes qui s'étoient rendues, il repassa l'Euphrate, & mit ses troupes en quartier d'hiver dans les villes de la Syrie, où il ne s'occupa qu'à amasser des richesses, & à piller les temples.

Il y fut joint par son fils, que César lui envoioit des Gaules ; jeune homme qui avoit déja été honoré de plusieurs prix d'honneur que les Généraux donnent à ceux qui se sont distingués par leur courage, & qui lui amenoit mille cavaliers choisis.

De toutes les fautes que Crassus fit dans cette expédition, qui furent tou-

tes considérables, la plus grande sans contredit, après celle d'avoir entrepris cette guerre, fut ce promt retour en Syrie. Car il devoit passer outre sans s'arréter, & s'emparer de Babylone & de Séleucie, villes toujours ennemies des Parthes: au lieu que par ce retour il donna aux ennemis le tems de se préparer, ce qui fut la cause de sa ruine.

Dans le tems qu'il rassembloit toutes ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il lui arriva des Ambassadeurs du Roi des Parthes, qui lui exposérent en peu de mots leur commission. Ils lui dirent, que si cette armée étoit envoiée par les Romains contre les Parthes, ce seroit une guerre qu'aucun Traité de paix ne pourroit terminer, & qui ne finiroit que par la ruine totale des uns ou des autres. Que si, comme ils l'avoient oui dire, c'étoit Crassus seul, qui, contre le sentiment de sa patrie, & pour assouvir son avarice particuliére, avoit pris les armes contr'eux, & étoit entré dans une de leurs provinces, le Roi leur maître vouloit bien user de sa modération en cette rencontre, avoir pitié de la vieillesse de Crassus, & laisser aller vies & bagues sauves les Romains qui étoient

dans ses Etats, plutôt enfermés que gardant des villes. Il parle sans doute des garnisons que Crassus avoit laissées dans les places conquises. Crassus ne répondit à ce discours que par une rodomontade. Il leur dit, *qu'il leur feroit entendre sa réponse dans la ville de Séleucie.* Sur quoi le plus âgé des Ambassadeurs, nommé Vahisès, se prenant à rire, & lui montrant la paume de sa main, lui dit : *Crassus, tu verras plutôt naître du poil dans ce creux de ma main, que tu ne verras Séleucie.* Ces Ambassadeurs se retirérent, & allérent annoncer à leur Roi qu'il falloit se préparer à la guerre.

Aussitôt que la saison le permit, Crassus se mit en campagne. Les Parthes avoient eu le tems pendant l'hiver d'assembler une fort grosse armée pour lui faire tête. Orode leur Roi partagea ses troupes, & marcha en personne avec une partie vers les frontiéres de l'Arménie : il envoia l'autre dans la Mésopotamie sous le commandement de Suréna. Ce Général reprit, en y entrant, plusieurs des places dont Crassus s'étoit rendu maître l'année d'auparavant.

AN. M. 3951. AV. J.C. 53. *Plut. in Crass. pag.* 554.

Cependant quelques soldats Ro-

mains s'étant sauvés avec beaucoup de danger des villes où ils étoient en garnison dans la Mésopotamie, dont les Parthes avoient déja repris quelques-unes, & assiégeoient les autres, vinrent trouver Crassus, & lui raportérent des choses très capables de l'inquiéter & de l'allarmer. Ils disoient qu'ils avoient vû de leurs propres yeux le nombre effroiable des ennemis, & qu'ils étoient aussi témoins de leur valeur redoutable dans les sanglans combats autour des villes qu'ils avoient attaquées. Ils ajoutoient, que c'étoient des troupes à qui on ne pouvoit échaper quand elles poursuivoient, & qu'on ne pouvoit atteindre quand elles prenoient la fuite : que leurs traits, d'une pesanteur & en même tems d'une rapidité incroiable, portoient des coups mortels dont il n'étoit pas possible de se parer.

Ces discours diminuérent & rabattirent infiniment le courage & l'audace des soldats Romains, qui s'étant imaginé que les Parthes ne différoient en rien des Arméniens & des Cappadociens que Luculle avoit domtés si facilement, & s'étant flatés que le plus difficile de cette guerre seroit la

longueur du chemin, & la poursuite des ennemis, qui n'oseroient jamais en venir aux mains avec eux, voioient, contre leur espérance, de grandes batailles & de grands dangers qui les attendoient. Ce découragement monta à un tel point, que plusieurs des principaux Officiers furent d'avis que Crassus devoit, avant que d'avancer plus loin, assembler le Conseil, & mettre encore en délibération toute l'entreprise. Mais Crassus n'écoutoit d'autres avis que ceux qui le pressoient de se mettre en marche, & de se hâter.

Ce qui le rassura le plus, & qui le fortifia dans cette pensée, ce fut l'arrivée d'Artabaze roi d'Arménie. Il lui amenoit un corps de six mille hommes de cavalerie, qui faisoient partie de ses Gardes, ajoutant qu'il avoit outre cela dix mille Cuirassiers, & trente mille hommes d'infanterie à son service. Mais il lui conseilla de se donner bien de garde de mener son armée dans les plaines de la Mésopotamie, & lui dit qu'il faloit entrer chez les ennemis par le pays des Arméniens. Les raisons dont il appuioit cet avis, étoient : que l'Arménie étant un pays de montagnes, la cavalerie

des Parthes, qui faisoit la plus grande partie de leurs forces, leur deviendroit absolument inutile : que si l'on prenoit cette route, il seroit en état de fournir à l'armée tout ce qui lui seroit nécessaire : au lieu que, si l'on prenoit celle de la Mésopotamie, les convois manqueroient, & on auroit toujours une puissante armée en tête dans toutes les marches qu'il faudroit faire pour percer jusqu'au centre des Etats de l'ennemi : que dans ces plaines la cavalerie auroit tous les avantages possibles contr'eux : enfin qu'il faudroit traverser plusieurs deserts sablonneux, où l'on pourroit se trouver fort embarrassé faute d'eau & de vivres. L'avis étoit excellent, & ces raisons sans replique : mais Crassus aveuglé par la Providence, qui vouloit punir le sacrilége qu'il avoit commis en pillant le Temple de Jérusalem, méprisa tout ce qu'on put lui dire. Il pria seulement Artabaze, qui retournoit dans ses Etats, de lui amener ses troupes le plus promtement qu'il pourroit.

J'ai dit que la Providence aveugloit Crassus. La chose est visible par elle-même. Mais un Ecrivain payen en a

fait la remarque : c'eſt Dion Caſſius, hiſtorien fort ſenſé, & en même tems homme de guerre. Il dit que les Romains conduits par Craſſus » n'avoient aucune vûe ſalutaire, & » qu'ils ignoroient en toute occaſion » le parti qu'il faloit prendre, ou » qu'ils ſe mettoient hors d'état de » le ſuivre : enſorte qu'on auroit dit » que condannés & pourſuivis par » quelque Divinité, ils ne pouvoient » faire uſage ni de leur eſprit ni de » leur corps. « Cette Divinité étoit inconnue à Dion. C'eſt celle qui préſidoit à la nation Juive, & qui vengeoit l'injure faite à ſon Temple.

Craſſus ſe hâta donc de partir. Il avoit ſept légions de gens de pié, près de quatre mille chevaux, & autant de gens de trait armés à la légére : ce qui faiſoit en tout plus de quarante mille hommes, c'eſt-à-dire une des plus belles armées que jamais les Romains euſſent miſes ſur pié. Comme il faiſoit paſſer ſes troupes ſur le pont qu'il avoit dreſſé ſur l'Euphrate près de la ville de Zeugma, tout-à-coup des tonnerres effroiables & d'affreux éclairs donnérent dans le viſage de ſes ſoldats com-

me pour les arrêter. En même tems un nuage noir, d'où sortit un tourbillon impétueux accompagné d'une foudre embrasée, tomba sur le pont, & en abbattit une partie. La fraieur & la tristesse saisirent les troupes. Il tâcha de les consoler du mieux qu'il put, en leur promettant avec serment de les ramener par l'Arménie, & finit son discours en les assurant qu'aucun d'eux ne reviendroit par ce chemin. Ces dernières paroles, qui étoient ambigües, & qui lui étoient échapées fort imprudemment, achevérent de jetter le trouble dans l'armée. Crassus sentit bien le mauvais effet qu'elles avoient produit, mais par un esprit d'opiniâtreté & de fierté il négligea d'y remédier en expliquant le sens de ces paroles pour rassurer les timides.

Il fit avancer ses troupes le long de l'Euphrate. Bientôt après ses coureurs, qu'il avoit envoiés à la découverte, vinrent lui raporter qu'il ne paroissoit pas un seul homme dans la campagne, mais qu'ils avoient trouvé des traces de beaucoup de gens de cheval, qui paroissoient avoir pris tout-à-coup la fuite, comme si on les avoit poursuivis.

Sur ce raport, Crassus se fortifia dans ses espérances, & ses soldats commencérent à méprisér les Parthes, comme des gens qui n'auroient jamais l'audace de les attendre, & d'en venir à un combat. Cassius lui conseilloit de s'approcher au moins de quelqu'une des villes où l'on avoit garnison, pour y faire un peu reposer l'armée, & avoir le tems d'apprendre au vrai le nombre des ennemis, leur force, & quelle manœuvre ils faisoient : ou, si Crassus n'approuvoit pas ce conseil, de marcher le long de l'Euphrate vers Séleucie, parce qu'en cotoiant toujours cette riviére, il mettoit la cavalerie des Parthes hors d'état de l'enveloper ; & qu'avec la flote qui le suivroit, on pourroit toujours tirer de la Syrie les provisions & les autres choses dont l'armée auroit besoin. Ce Cassius étoit Questeur de Crassus, & le même qui dans la suite tua César.

Crassus, après avoir pesé cet avis, étoit prêt à s'y rendre, lorsqu'il survint un Chef des Arabes, nommé Ariamne, qui eut l'adresse de lui faire goûter un plan tout opposé. Cet Arabe avoit servi autrefois sous Pom-

pée, & étoit connu de plusieurs des soldats Romains, qui le regardoient comme ami. Suréna le trouva tout propre, par cet endroit, à jouer le rôle qu'il lui donna. En effet, dès qu'il eut été conduit à Crassus, il lui fit entendre que les Parthes ne soutiendroient pas la vûe de l'armée Romaine; que son nom seul avoit déja répandu la terreur dans leurs troupes; &, que pour obtenir une victoire complette, il n'avoit qu'à marcher droit à eux, & à se présenter: & il s'offrit à lui servir de guide, pour l'y mener par le plus court chemin. Crassus, ébloui par sa flaterie, & trompé par un homme qui savoit donner un tour spécieux à ce qu'il proposoit, accepta le parti malgré les instantes priéres de Cassius & de quelques autres, qui soupçonnérent le dessein de ce fourbe.

Crassus n'écouta personne. Le traître Ariamne, après lui avoir persuadé de s'éloigner des rives de l'Euphrate, le mena au travers de la plaine, par un chemin d'abord uni & facile, mais qui devint ensuite très difficile par les sables profonds où l'armée se trouva engagée au milieu d'une vaste

campagne toute rase & d'une affreuse aridité, & où la vûe ne découvroit ni fin ni bornes où l'on pût espérer de trouver quelque repos & quelque rafraîchissement. Si la soif & la fatigue du chemin décourageoient les Romains, l'aspect seul du pays les jettoit dans un desespoir encore plus terrible. Car ils n'apercevoient ni près ni loin le moindre arbre, la moindre plante, le moindre ruisseau; pas une seule colline, pas une seule herbe verte: ce n'étoient par tout que monceaux de sables brulans.

C'en étoit trop pour leur faire soupçonner quelque trahison: l'arrivée des couriers d'Artabaze auroit dû les en convaincre pleinement. Ce Prince mandoit à Crassus, que le Roi Orode lui étoit tombé sur les bras avec une grosse armée: que la guerre qu'il avoit à soutenir, l'empéchoit de lui envoier le secours qu'il lui avoit promis: mais qu'il lui conseilloit de se raprocher de l'Arménie, afin qu'ils pussent unir leurs forces contre leur ennemi commun. Que s'il ne vouloit pas suivre cet avis, il l'avertissoit au moins d'éviter, dans ses marches & dans ses campemens,

les lieux ouverts & favorables à la cavalerie, & de s'approcher toujours des montagnes. Crassus, au lieu d'écouter ces sages conseils, s'emporta contre celui qui les lui donnoit : & sans daigner récrire à Artabaze, ni lui faire la moindre réponse, il dit seulement à ses couriers : » Je n'ai pas » le tems présentement de penser aux » affaires des Arméniens. Bientôt j'i- » rai en Arménie, & je punirai Ar- » tabaze de sa trahison.

Crassus étoit si entêté de son Arabe, & si fort ébloui par ses mensonges adroits, qu'il avoit continué de le suivre sans la moindre défiance malgré tous les avis qu'on lui donnoit, jusqu'à ce qu'il l'eût conduit dans le désert sablonneux dont j'ai parlé. Alors le traitre s'échapa, & vint rendre compte à *Suréna* de ce qu'il avoit fait.

Après une marche de quelques jours, dans un pays désert & ennemi, où il lui étoit difficile d'avoir des nouvelles, des coureurs vinrent tout hors d'haleine raporter à Crassus que l'armée des Parthes très nombreuse marchoit avec beaucoup de fierté & d'audace, pour les venir at-

taquer incessamment. Cette nouvelle jetta le trouble & la consternation dans tout le camp. Crassus en fut plus troublé que les autres. Il mit ses troupes en bataille fort à la hâte. D'abord, suivant l'avis de Cassius, il étendit le plus qu'il put son infanterie, pour lui faire occuper un plus grand terrain, & pour ôter aux ennemis la facilité de l'enveloper; & il jetta toute sa cavalerie sur les ailes. Mais ensuite il changea d'avis, & serrant son infanterie, il en fit un gros bataillon quarré qui faisoit face de tous côtés, & dont chacun des flancs présentoit douze Cohortes * de front. Chaque Cohorte avoit près d'elle une Compagnie de chevaux, afin que chaque partie étant également soutenue par la cavalerie, tout le Corps chargeât avec plus de sureté & d'audace. Il donna l'une des ailes à Cassius, l'autre à son fils le jeune Crassus, & se mit au centre.

Ils avancérent dans cet ordre, & arrivérent sur le bord d'un ruisseau,

* *La Cohorte, chez les Romains, étoit un corps d'infanterie, composé de cinq ou six cens hommes. C'est à peu-près ce que nous appellons aujourd'hui Bataillon.*

qui n'avoit pas beaucoup d'eau, mais qui ne laissa pas de faire un très grand plaisir aux soldats, à cause de l'extrême sécheresse & de l'excessive chaleur qu'il faisoit.

La plupart des Officiers étoient d'avis qu'il faloit camper en cet endroit, pour laisser aux troupes le tems de se remettre de la fatigue extraordinaire qu'elles avoient essuiée dans une longue & pénible marche, & d'y prendre du repos durant la nuit: que cependant on tâcheroit, autant qu'il seroit possible, d'avoir des nouvelles des ennemis; & quand on auroit su leur nombre & leur ordonnance, dès le lendemain matin on iroit les attaquer. Mais Crassus, se laissant aller à la fougue de son fils & de la cavalerie qu'il commandoit, qui le pressoient de les mener à l'ennemi, donna ordre que ceux qui en auroient besoin prissent de la nourriture tout debout chacun dans son rang; & sans leur en laisser tout-à-fait le tems, il fit marcher, & les mena, non au petit pas ni en faisant quelques altes, mais rapidement & tout d'une haleine, jusqu'à ce qu'ils découvrirent les ennemis. Ils ne leur

parurent, contre leur attente, ni en si grand nombre, ni si terribles qu'on le leur avoit dit. C'est que Suréna avoit usé de stratagême. Il avoit caché la plupart de ses bataillons derriére les premiers corps avancés ; & pour les empécher d'être aperçus à l'éclat de leurs armes, il leur avoit ordonné de les couvrir avec leurs casaques ou avec des peaux.

Quand ils furent en présence & prêts à charger, le Général des Parthes n'eut pas plutôt donné le signal de la bataille, que toute la campagne retentit de cris épouvantables & d'un bruit affreux. Car les Parthes ne s'excitent point au combat avec des cornets ou des trompettes ; mais ils ont quantité d'instrumens creux couverts de cuir, & environnés de sonnettes d'airain, qu'ils frapent les uns contre les autres ; & le bruit que font ces instrumens est un bruit sourd & terrible, qui paroit mélé du rugissement des bêtes féroces, & de l'éclatant fracas du tonnerre. Ces Barbares avoient bien observé que de tous les sens l'ouie est celui qui trouble le plus l'ame, qui la frape & l'émeut avec le plus de promtitude, & qui

là fait plus subitement comme sortis d'elle-même.

Le trouble & l'effroi où ce bruit avoit jetté les Romains furent tout autres, quand les Parthes, jettant tout à coup les couvertures de leurs armes, leur parurent tout en feu par le grand éclat de leurs casques & de leurs cuirasses, qui étoient d'un acier plus étincelant que les raions du soleil, & par celui du fer & de l'airain dont leurs chevaux étoient bardés. A leur tête paroissoit Suréna, beau, bienfait, d'une taille avantageuse, & d'une réputation de valeur beaucoup plus grande que ne promettoit sa mine efféminée. Car il se fardoit à la façon des Médes, & portoit, comme eux, les cheveux frisés & rangés avec art; au lieu que les autres Parthes les portoient encore, à la maniére des Scythes, fort négligés, & tels que la nature les donne, pour en paroitre plus effroiables.

D'abord les Barbares vouloient charger les Romains à coups de piques, pour tâcher d'enfoncer ou d'entr'ouvrir les premiers rangs : mais aiant vû de près la profondeur de ce bataillon carré, si épais, si serré, si

uni ; & où les hommes étoient si fermes & se soutenoient si bien les uns les autres, ils se retirérent aussitôt en arriére, faisant semblant de se disperser & de rompre leur ordonnance. Mais les Romains furent bien étonnés de voir tout à coup leur bataillon envelopé de tous côtés. Dans l'instant, Crassus ordonna à ses gens de trait & à son infanterie légére de les charger : mais ils ne purent pas lontems exécuter ses ordres. Car, accablés d'une grêle de flêches, ils furent obligés de se retirer, & de se mettre à couvert sous leur infanterie pesamment armée.

Ce fut là le commencement du trouble & de l'effroi, quand on vit la roideur & la force de ces fléches, contre lesquelles il n'y avoit point d'armes à l'épreuve, & qui perçoient également tout ce qu'elles frapoient. Les Parthes, se séparant, se mirent de tous les côtés à tirer de loin, sans qu'il leur fût possible, quand ils l'auroient voulu, de manquer leurs coups, tant le bataillon des Romains étoit serré. Ils portoient des coups effroiables, & faisoient des blessures très profondes, parce que la corde de

l'arc violemment tendue chassoit leurs flêches, qui étoient d'un poids extraordinaire, avec une impétuosité & une roideur que rien ne pouvoit soutenir.

Les Romains attaqués de la sorte, & accablés de toutes parts, ne savoient quel parti prendre. S'ils demeuroient fermes dans leurs rangs, ils étoient mortellement blessés : &, s'ils en sortoient pour aller charger l'ennemi, ils ne pouvoient lui faire de mal, & en étoient également maltraités. Les Parthes prenoient la fuite devant eux, & en fuiant ils tiroient toujours : car ce sont les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre après les Scythes. Manœuvre, pour dire le vrai, très sagement imaginée ; puis qu'en fuiant ils sauvent leur vie, & qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.

Tant que les Romains purent espérer que ces Barbares, après avoir épuisé toutes leurs flêches, cesseroient de combattre, ou qu'ils en viendroient aux coups de main, ils se soutinrent, & supportérent leurs maux avec fermeté. Mais quand ils se furent aper-

çus qu'à la queue des bataillons il y avoit des chameaux chargés de fléches, où ceux qui avoient déja emploié les leurs en alloient prendre de nouvelles en faisant le tour, alors Crassus, perdant presque courage, envoia ordre à son fils de tâcher à quelque prix que ce fût, de joindre les ennemis avant qu'il fût entiérement envelopé: car ils s'attachoient principalement à lui, & faisoient un circuit pour le prendre à dos.

Le jeune Crassus prenant donc treize cens chevaux, cinq cens Archers, & huit Cohortes de soldats armés de rondaches, il les mena, en faisant un demi tour de conversion, contre ceux qui cherchoient à l'enveloper. Ceux-ci, soit qu'ils craignissent le choc d'une troupe qui marchoit en si bonne contenance, ou plutôt que leur dessein fût d'attirer le jeune Crassus le plus loin qu'ils pourroient de son pere, se mirent d'abord à tourner bride, & à s'enfuir. Le jeune Crassus criant alors de toute sa force, *Ils ne nous attendent point*, poussa à eux à bride abbatue. Les gens de piés animés par l'exemple de la cavalerie, se piquérent de ne pas demeurer derriére, & suivirent d'un

Elles faisoient quatre ou cinq mille hommes.

pas égal, portés par leur bonne volonté, & par la joie que leur donnoit l'espérance de la victoire. Ils croioient fermement avoir vaincu, & ne faire que poursuivre ; jusqu'à ce que s'étant fort éloignés de leur gros, ils reconnurent la ruse : car ceux qui faisoient semblant de fuir, tournérent tête, & beaucoup d'autres troupes se joignirent à eux pour fondre sur les Romains.

Alors le jeune Crassus arréta sa troupe, dans l'espérance que les ennemis, les voiant en si petit nombre, ne manqueroient pas de les attaquer, & d'en venir aux mains : c'est ce qu'il souhaitoit. Mais ces Barbares se contentérent de leur opposer de front leur cavalerie pesamment armée, & lâchérent sur eux leur cavalerie légére, qui caracollant tout au tour, & les environnant de tous côtés sans les joindre, les accabloit de fléches, & en remuant jusqu'au fond ces monceaux de sable, ils excitoient une poussiére si épaisse, que les Romains ne pouvoient ni se voir ni se parler, & que se resserrant en un petit espace, & se pressant les uns contre les autres, ils étoient en butte à tous les traits,

& mouroient d'une mort lente mais cruelle. Car se sentant déchirer les entrailles, & ne pouvant supporter la douleur, ils se rouloient sur le sable avec les fléches qu'ils avoient dans le corps, & expiroient ainsi avec des tourmens horribles: ou tachant d'arracher de force les pointes à crochets recourbés, qui avoient pénétré au travers des nerfs & des veines, ils déchiroient encore davantage leurs plaies, & augmentoient leur douleur.

La plupart moururent de la sorte; & ceux qui restoient encore en vie, n'étoient pas plus en état d'agir. Car le jeune Crassus les exhortant d'aller charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui firent voir leurs mains cousues à leurs boucliers, & leur piés percés de part en part & cloués à terre: de sorte qu'il leur étoit également impossible de se défendre & de s'enfuir. Se mettant donc à la tête de sa cavalerie, il chargea vigoureusement cette gendarmerie couverte de fer, & se méla fiérement dans les escadrons, mais avec un grand desavantage, tant pour l'attaque que pour la défense. Car ses gens, avec des javelines foibles & courtes, donnoient contre des cuiras-

ses d'un acier excellent, ou d'un cuir fort dur: au lieu que les Barbares, avec de bons & forts épieux, donnoient sur les corps des Gaulois qui étoient nuds, ou légérement armés. C'étoient les troupes auxquelles le jeune Crassus avoit le plus de confiance, & c'étoit avec elles qu'il faisoit des exploits merveilleux. Car ces Gaulois empoignoient avec leurs mains les épieux des Parthes, & les joignant au corps, ils les colletoient, & les tiroient de dessus leurs chevaux à terre, où ils demeuroient sans pouvoir se remuer, accablés sous la pesanteur de leurs armes. Il y en avoit plusieurs parmi ces Gaulois, qui abandonnant leurs chevaux, se glissoient sous ceux des ennemis, & leur perçoient le ventre avec leurs épées. Ces chevaux, effarouchés par la douleur, bondissoient, se cabroient, & renversant leurs maîtres ils les fouloient aux piés pêle mêle avec les ennemis, & tomboient morts sur les uns & sur les autres.

Mais ce qui incommodoit le plus les Gaulois, c'étoit la chaleur & la soif: car ils n'étoient pas accoutumés à les supporter. Ils perdirent aussi la plu-

part

part de leurs chevaux, qui courant précipitamment contre cette cavalerie pesamment armée, s'enferroient eux-mêmes dans leurs épieux. Ils furent donc forcés de se retirer vers leur infanterie, & d'emmener le jeune Crassus qui avoit reçu plusieurs blessures dangereuses.

Chemin faisant ils virent assez près d'eux une butte de sable assez élevée, où ils se retirérent. Ils attachérent les chevaux au milieu, & firent tout au tour une enceinte de leurs boucliers pour se retrancher, espérant que cela leur aideroit beaucoup à se défendre contre les Barbares : mais il en arriva tout autrement. Car, dans un lieu uni, les premiers couvrent les derniers, & leur procurent quelque relâche : au lieu que, sur cette colline, l'inégalité du lieu faisant paroitre les uns au dessus des autres, & découvrant davantage ceux qui étoient derriére, les offroit tous aux coups. Ainsi ne pouvant se dérober aux fléches que les Barbares décochoient continuellement sur eux, ils en étoient tous également atteints, & ils déploroient leur malheureuse destinée, de ce qu'ils périssoient ainsi misérablement sans

pouvoir se servir de leurs armes, & faire sentir leur valeur à l'ennemi.

Le jeune Crassus avoit avec lui deux Grecs de ceux qui s'étoient établis en cette contrée dans la ville de Carres. Ces deux jeunes hommes, touchés de le voir en cet état, le pressoient de se dérober avec eux, & de se retirer dans la ville d'Ischnes, qui avoit embrassé le parti des Romains, & qui n'étoit pas fort éloignée. Mais il répondit, *Qu'il n'y avoit pas de mort si cruelle, dont la crainte pût l'obliger à abandonner tant de braves gens qui mouroient pour l'amour de lui.* Beau sentiment dans un jeune Seigneur! Il leur ordonna de se sauver, & en les embrassant il les congédia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main, qui étoit traversée d'un trait, il ordonna à son Ecuier de le percer de son épée, & lui présenta le flanc. Les principaux Officiers se tuérent eux-mêmes, & plusieurs de ceux qui restérent furent tués en combattant avec beaucoup de valeur. Les Parthes ne firent qu'environ cinq cens prisonniers, & après avoir coupé la tête du jeune Crassus, ils marchérent à l'instant contre son pere.

Celui-ci, après qu'il eut ordonné

à son fils de charger les Parthes, & qu'on lui eut raporté qu'ils étoient en déroute, & qu'on les poursuivoit vivement, avoit repris un peu courage; d'autant plus que ceux qu'il avoit en tête ne le pressoient plus avec tant d'ardeur: car la plupart étoient allés avec les autres contre le jeune Crassus. Ainsi rassemblant son armée, il la retira en arriére sur un côteau, espérant que son fils alloit bientôt revenir de sa poursuite.

D'un grand nombre d'Officiers que son fils lui avoit envoiés successivement pour lui apprendre le danger où il étoit, la plupart étoient tombés entre les mains des Barbares qui les avoient égorgés. Il n'y eut que les derniers, qui s'étant sauvés avec beaucoup de peine, arrivérent auprès de lui, & lui annoncérent que son fils étoit perdu s'il ne lui envoioit promtement un puissant secours. A cette nouvelle, Crassus se sentit déchiré par une foule de pensées affligeantes, & sa raison fut tellement obscurcie, qu'il n'étoit plus capable de rien voir ni de rien entendre. Cependant le desir de sauver son fils & de sauver l'armée le détermina à l'al-

ler secourir, & il donna ordre à ses troupes de marcher.

Dans ce moment, les Parthes, qui reviennent de la défaite du jeune Crassus, arrivent avec de grands cris & des chants de victoire, qui annoncent de loin à l'infortuné pere son malheur. Les Barbares, portant la tête du jeune Crassus au bout d'une lance, s'approchent des Romains, & les insultant avec une bravade pleine de moquerie, ils leur demandent quelle est la famille & quels sont les parens de ce jeune Romain : *Car*, disent-ils, *il n'est pas possible qu'un jeune homme si courageux & d'une si grande valeur, soit le fils d'un pere aussi lâche & aussi timide que Crassus.*

Ce spectacle abbattit & accabla les Romains ; & au lieu d'exciter en eux le feu de la colére & le desir de la vengeance, comme on auroit dû s'y attendre, il les remplit d'une fraieur & d'un saisissement qui les glacérent. Cependant Crassus montra dans cette disgrace plus de fermeté & plus de courage qu'il n'avoit encore fait, & parcourant les rangs : » Romains, » s'écrioit-il, c'est moi seul que ce » deuil regarde. La fortune de Rome

» & sa gloire demeurent invulnérables
» & invincibles, si vous demeurez
» fermes & intrépides. Que si vous
» avez quelque compassion d'un pere
» qui vient de perdre un fils dont vous
» admiriez la valeur, faites-la paroi-
» tre par votre colére & par votre
» ressentiment contre les Barbares.
» Enlevez-leur cette joie insolente,
» punissez leur cruauté, & ne vous
» laissez point abbattre à mon mal-
» heur. C'est une nécessité que l'on
» souffre quelque échec quand on as-
» pire à de grandes choses. Luculle
» n'a point défait Tigrane, ni Scipion
» Antiochus, sans qu'il leur en ait
» couté du sang. C'est après ses plus
» grandes défaites que Rome a rem-
» porté les plus grandes victoires. Ce
» n'est point par les faveurs de la
» Fortune qu'elle est parvenue à ce
» haut degré de puissance, mais par
» sa patience & son courage, en se
» roidissant contre les adversités.

Crassus tâchoit, par ces discours, de ranimer ses troupes : mais, quand il eut ordonné de jetter le cri du combat, il reconnut dans son armée un découragement général par ce cri même, qui étoit foible, inégal, ti-

mide ; au lieu qu'il fut vif, ferme, éclatant de la part des ennemis.

L'attaque étant donc commencée, la cavalerie légére des Parthes se répand sur les ailes des Romains, & les prenant en flanc les accable de fléches, pendant que la Gendarmerie les attaquant de front à grands coups de lances, les oblige à se resserrer en un gros, hors ceux qui, pour prévenir les fléches dont les atteintes causoient une mort longue & douloureuse, eurent le courage de se jetter sur eux en desespérés. Ils ne leur faisoient pas beaucoup de mal ; mais ils tiroient cet avantage de leur audace, qu'ils mouroient très promtement des larges & profondes blessures qu'ils recevoient. Car les Barbares leur passoient leurs lances entiéres au travers du corps avec tant de roideur, que souvent ils en enfiloient deux d'un même coup.

Après avoir combattu ainsi le reste du jour, la nuit venue les Barbares se retirérent, disant qu'ils accordoient à Crassus cette nuit seule pour pleurer son fils, à moins qu'il ne trouvât plus expédient de penser à sa propre sureté, & qu'il n'aimât mieux aller

volontairement vers Arſace, (c'étoit le Roi des Parthes) que d'y être traîné. Et ils campoient en préſence de l'armée Romaine, dans la ferme eſpérance que le lendemain, ils en auroient bon marché, & qu'ils acheveroient de la défaire.

Cette nuit-là fut terrible pour les Romains. Ils ne ſongeoient ni à enterrer leurs morts, ni à pancer leurs bleſſés, dont la plupart mouroient dans des douleurs horribles. Chacun n'étoit occupé que de ſes propres maux. Car ils voioient bien tous qu'ils ne pouvoient échaper, ſoit qu'ils attendiſſent le jour dans leur camp, ſoit qu'ils ſe hazardaſſent pendant la nuit à ſe jetter dans cette plaine immenſe où l'on ne voioit point de fin. D'ailleurs leurs bleſſés les inquiétoient beaucoup pour ce dernier parti. Car de les emporter, c'étoit un embarras qui retarderoit extrêmement leur fuite ; & ſi on les laiſſoit, on ne pouvoit douter que par leurs gémiſſemens & par leurs plaintes ils ne découvriſſent le départ de l'armée.

Quoiqu'ils ſentiſſent parfaitement que Craſſus ſeul étoit la cauſe de tous

leurs maux, cependant ils souhaitoient tous de voir son visage & d'entendre sa voix. Mais lui, couché par terre à l'écart dans un lieu obscur, & la tête couverte de son manteau, il étoit pour le vulgaire, dit Plutarque, un grand exemple de l'instabilité de la fortune; pour les gens sages & bien sensés, un exemple plus grand encore des pernicieux effets de la témérité & de l'ambition, qui l'avoient aveuglé au point de ne pouvoir souffrir de n'être pas à Rome le premier & le plus grand parmi tant de millions d'hommes, & de se croire bas & petit, parce qu'il y en avoit deux au dessus de lui : c'étoient César & Pompée.

Octavius un de ses Lieutenans & Cassius s'approchérent de lui, & voulurent le faire lever, le consoler, & lui redonner courage. Mais le voiant entiérement accablé sous le poids de sa douleur, & sourd à toutes leurs consolations & à toutes leurs remontrances, ils assemblérent les principaux Officiers, tinrent un Conseil sur le champ; & tous aiant été d'avis qu'il faloit partir, on leva le camp sans se servir de trompettes. Cela se

fit d'abord avec un grand ſilence. Mais enſuite les malades & les bleſſés qui ne pouvoient ſuivre, ſentant qu'on les abandonnoit, remplirent le camp de tumulte & de confuſion, avec des cris, des hurlemens, & des lamentations horribles, tellement que les Corps qui marchoient les premiers en furent ſaiſis de trouble & d'effroi, dans la penſée que c'étoient les ennemis qui venoient les attaquer. Ainſi revenant ſouvent ſur leurs pas, & ſe remettant enſuite en bataille, ou s'empreſſant à charger ſur des bêtes de ſomme les bleſſés qui les ſuivoient, & à décharger ceux qui étoient moins malades, ils perdirent beaucoup de tems. Il n'y eut que trois cens chevaux que conduiſoit Ignatius, qui ne s'arrétérent point, & qui arrivérent à la ville de Carres ſur le minuit. Ignatius appella les ſentinelles qui gardoient les murailles. Quand ils lui eurent répondu, il les chargea d'aller dire à Coponius qui commandoit dans la place, que Craſſus avoit donné un grand combat contre les Parthes; & ſans leur en dire davantage, ni leur apprendre qui il étoit, il pouſſa droit au pont que Craſſus

avoit fait sur l'Euphrate, & sauva sa troupe par ce moien. Mais il fut généralement blâmé d'avoir abandonné son Général.

Cependant ce mot, qu'il avoit jetté à ces Gardes en passant afin qu'ils le dissent à Coponius, fut très utile à Crassus. Car ce Gouverneur, conjecturant sagement que la maniére dont cet inconnu s'étoit énoncé marquoit quelque desastre, ordonna sur l'heure même à sa garnison de prendre les armes. Et quand il fut instruit du chemin que Crassus avoit pris, il sortit au devant de lui, & le conduisit lui & son armée dans la ville. Les Parthes, quoique bien informés de sa fuite, ne voulurent pas le poursuivre la nuit. Mais le lendemain matin ils entrérent dans le camp, égorgérent tous les blessés qu'il y avoit laissés au nombre de quatre mille; & leur cavalerie s'étant répandue dans la plaine après les fuiards, elle en reprit un grand nombre, qu'elle trouva égarés çà & là.

Un des Lieutenans de Crassus, nommé Vargunteius, s'étant séparé la nuit du gros de l'armée avec quatre Cohortes, manqua son chemin,

& fut trouvé le lendemain sur une colline par les Barbares, qui l'attaquérent. Il se défendit avec beaucoup de valeur, mais enfin il fut accablé par le nombre, & tous ses soldats furent tués, excepté une vingtaine, qui l'épée à la main se jettérent en desespérés au travers des ennemis pour se faire jour. Les Barbares furent si étonnés de cette audace, que pleins d'admiration ils s'ouvrirent, & leur donnérent passage. Ils arrivérent heureusement à Carres.

Dans ce moment, on donna à *Suréna* une fausse nouvelle, que Crassus s'étoit sauvé avec ce qu'il avoit de plus braves gens, & que les troupes qui s'étoient retirées à Carres, n'étoient que des milices ramassées, qui ne valoient pas la peine qu'on les poursuivît. *Suréna* croiant avoir perdu le prix de sa victoire, mais en étant néanmoins encore incertain, voulut s'en assurer, afin de se déterminer ou à faire le siége de Carres si Crassus y étoit encore, ou à le poursuivre s'il en étoit sorti. Il dépécha donc un de ses truchemens qui parloit parfaitement les deux langues, & lui ordonna de s'approcher des mu-

railles de Carres, & en se servant du langage Romain d'appeller Crassus même, ou Cassius, & de dire que Suréna demandoit à avoir une conférence avec eux.

Le truchement aiant exécuté son ordre, Crassus accepta avec joie cette proposition. Peu de tems après, il vint de la part des Barbares quelques soldats Arabes, qui connoissoient de vûe Crassus & Cassius pour les avoir vûs dans le camp avant la bataille. Ces soldats s'approchérent de la place, & aiant vû Cassius sur les murailles, ils lui dirent : Que Suréna étoit disposé à traiter avec eux, & à leur donner la liberté de se retirer, à condition qu'ils demeureroient amis du Roi son maître, & qu'ils lui abandonneroient la Mésopotamie. Que ce parti étoit plus avantageux pour les uns & pour les autres, que d'en venir à la derniére extrémité.

Cassius y donna les mains, & demanda que l'on convînt promtement du tems & du lieu de cette entrevûe entre Suréna & Crassus. Les Arabes l'assurérent qu'ils y alloient travailler, & le quittérent.

Suréna, ravi de tenir sa proie en

lieu d'où elle ne pouvoit lui échaper, y mena dès le lendemain les Parthes, qui leur parlérent d'abord avec la derniére hauteur, & leur déclarérent que si les Romains vouloient recevoir d'eux quelque composition favorable, il faloit avant toutes choses qu'ils leur livrassent entre les mains Crassus & Cassius piés & poings liés. Les Romains, indignés à l'excès de cette supercherie, dirent à Crassus qu'il faloit renoncer aux longues & vaines espérances du secours des Arméniens, & prendre la fuite cette nuit même sans perdre un moment. C'est ce qu'il étoit très important qu'aucun des habitans de Carres ne sût avant le moment de l'exécution. Mais Andromaque, l'un de ces habitans, en fut informé le premier ; & ce fut Crassus lui-même qui lui en fit la confidence, & qui le choisit pour son guide, comptant mal à propos sur sa fidélité.

Les Parthes ne tardérent donc pas à être avertis de point en point de tout le plan des Romains par l'entremise de ce traître. Mais comme ce n'est pas leur coutume de combattre la nuit, le fourbe, pour empécher que Cras-

ſus en avançant chemin, ne mît les Parthes dans l'impuiſſance de l'atteindre, mena les Romains tantôt par un chemin, tantôt par un autre, & enfin les engagea dans des marais profonds & dans des lieux coupés de grands foſſés, où l'on avoit beaucoup de peine à marcher, & où il faloit faire pluſieurs tours & détours pour ſe tirer de ce labyrinthe.

Il y en eut quelques-uns qui ſe doutant que ce n'étoit pas à bon deſſein qu'Andromaque les faiſoit ainſi tourner & retourner, refuſérent enfin de le ſuivre; & Caſſius lui-même reprit le chemin de Carres. Hâtant ſa marche, il ſe ſauva dans la Syrie avec cinq cens chevaux. La plupart des autres, qui eurent des guides fidéles, gagnérent les pas des montagnes appellées *Sinnaques*, & ſe mirent en ſureté avant le point du jour. Ces derniers pouvoient être environ cinq mille, & avoient pour Commandant Octavius.

Pour Craſſus, le jour le ſurprit comme il étoit encore embarraſſé, par la ruſe du perfide Andromaque, dans ces lieux marécageux & difficiles. Il avoit avec lui quatre Cohortes de gens

de pié armés de rondaches, peu de cavalerie, & cinq licteurs qui portoient devant lui les faisceaux. Enfin il regagna le grand chemin après beaucoup de travail & de peine, lorsque les ennemis étoient déja sur lui, & qu'il n'avoit plus que douze stades pour joindre la troupe que conduisoit Octavius. Tout ce qu'il put faire, ce fut de gagner promtement un autre sommet de ces montagnes moins impraticable à la Cavalerie, & par conséquent beaucoup moins sûr, qui étoit sous celui des *Sinnaques*, auquel il s'alloit joindre par une longue chaîne de montagnes qui remplissoit tout l'intervalle qui l'en séparoit. Octavius voioit donc clairement le danger qui menaçoit Crassus. Il descendit le premier de ces hauteurs avec un petit nombre de ses soldats pour l'aller secourir : mais il fut bientôt suivi de tous les autres, qui, se reprochant leur lâcheté, volérent à son secours. En arrivant ils chargérent si rudement les Barbares, qu'ils les obligérent à s'éloigner du côteau. Ensuite ils mirent Crassus au milieu d'eux, & lui faisant comme un rempart de leurs boucliers, ils dirent fiérement que jamais fléche

Un peu plus d'une demie lieue.

ennemie n'approcheroit du corps de leur Général, qu'ils ne fussent tous morts autour de lui en combattant pour sa défense.

Suréna, voiant que les Parthes, déja rebutés, alloient plus mollement à l'attaque, & que si la nuit survenoit, & que les Romains gagnassent les montagnes, il lui seroit impossible de les prendre, eut encore recours à la ruse pour abuser Crassus. Il fit lâcher sous main quelques prisonniers, après avoir aposté tout autour d'eux plusieurs de ses soldats, qui faisant semblant de s'entretenir ensemble, disoient, comme un bruit général de l'armée, que le Roi ne vouloit point avoir une guerre immortelle avec les Romains, mais au contraire que son dessein étoit d'acquerir leur amitié, & de leur donner des marques de sa bienveillance, en traitant Crassus avec beaucoup d'humanité. Et afin que les effets répondissent aux paroles, dès que les prisonniers furent lâchés, les Barbares se retirérent du combat, & Suréna s'avançant paisiblement avec ses principaux Officiers vers le côteau, son arc débandé, & tendant la main, invita Crassus à venir par-

ler d'accommodement. Il dit tout haut, Que c'étoit malgré le Roi ſon maître, & par la néceſſité d'une juſte défenſe, qu'il leur avoit fait éprouver la force & la puiſſance des Parthes: mais que préſentement il vouloit les traiter avec douceur & bonté en leur accordant la paix, & en leur donnant la liberté de ſe retirer avec une entiére ſureté de ſa part. On a déja remarqué en plus d'une occaſion le caractére propre de ces Barbares, qui eſt d'emploier la tromperie & la mauvaiſe foi pour réuſſir dans leurs deſſeins, & de ne ſe faire aucun ſcrupule de manquer à leur parole.

Les troupes de Craſſus prétérent très volontiers l'oreille à ces diſcours de Suréna, & en témoignérent une extrême joie. Mais Craſſus, qui n'avoit éprouvé de la part des Barbares que fourberie & perfidie, & à qui ce changement ſi promt étoit fort ſuſpect, ne ſe rendoit pas facilement, & déliberoit avec ſes amis. Les ſoldats ſe mirent à crier, & le preſſérent d'accepter l'entrevûe. Enſuite ils en vinrent aux outrages & aux injures, juſqu'à l'accuſer de lâcheté en lui reprochant, Qu'il les expoſoit à la bouche-

rie en les faisant combattre contre des ennemis, avec lesquels il n'avoit pas même la hardiesse d'aller s'aboucher quand ils paroissoient devant lui sans armes.

Crassus eut d'abord recours aux priéres, & leur remontra qu'en continuant de se soutenir le reste du jour dans ces hauteurs & dans ces lieux difficiles qu'ils occupoient, ils pourroient se sauver dès que la nuit seroit venue : il leur montra même le chemin, & les exhorta à ne pas trahir ces espérances d'un salut prochain. Mais voiant qu'ils s'irritoient, qu'ils étoient prêts à se mutiner, & qu'en frapant leurs armes de leurs épées ils alloient jusqu'à le menacer ; alors, dans la crainte de cette émeute il commença à descendre, & se tournant il dit seulement ce peu de mots : » Octavius, & vous Pétro- » nius, & vous tous Officiers & Capi- » taines qui êtes ici présens, vous voiez » la nécessité qui me force de pren- » dre ce chemin que je voulois éviter, » & vous êtes témoins des indignités » & des violences que je souffre. Mais » de grace, quand vous serez retirés » en sureté, dites à tout le monde, » pour l'honneur de Rome notre me-

» re commune, que Crassus a péri, » trompé par les ennemis, & non » abandonné par ses citoiens. « Octavius & Pétronius ne purent se résoudre à le laisser descendre seul. Ils descendirent le côteau avec lui, & Crassus renvoia ses licteurs qui vouloient le suivre.

Les premiers que les Barbares envoiérent au devant de lui, furent deux Grecs, qui étant descendus de cheval le saluérent avec un profond respect, & lui dirent en langage grec, qu'il n'avoit qu'à envoier quelques-uns des siens, auxquels Suréna feroit voir que lui & sa troupe venoient sans armes avec toute sorte de bonne foi. Crassus leur répondit, que pour peu de compte qu'il eût fait de sa vie, il ne seroit pas venu se remettre entre leurs mains. Et il envoia deux freres, appellés Roscius, pour savoir seulement sur quel pié on devoit traiter, & quel nombre on devoit être.

Suréna, faisant prendre ces deux freres, les retint, & s'avançant à cheval suivi des principaux Officiers de son armée, dès qu'il aperçut Crassus: *Qu'est-ce que je voi*, dit-il! *Quoi, le Général des Romains à pié, & nous à che-*

val ! Qu'on lui améne un cheval au plutôt. Il s'imaginoit que Crassus paroissoit ainsi devant lui par respect. Crassus répondit, *Qu'il n'y avoit nul lieu de s'étonner qu'ils vinssent à une entrevûe chacun à la maniére * de leur pays. Oh bien,* répartit Suréna, *il y a dès ce moment un Traité de paix entre le Roi Orode & les Romains : mais il faut en aller dresser & signer les articles sur les rives de l'Euphrate. Car, vous autres Romains,* ajouta-t-il, *vous ne vous souvenez pas toujours de vos conventions.* En même tems il lui tendit la main. Crassus voulut envoier chercher un cheval : mais Suréna lui dit, qu'il n'en étoit pas besoin, & que le Roi lui faisoit présent de celui-là.

A l'instant on lui présenta un cheval, qui avoit un frein d'or, & les Ecuiers du Roi le prenant par le milieu du corps le mirent dessus, l'environnérent, & commencérent à fraper le cheval pour le hâter de marcher. Octavius fut le premier, qui, choqué de ces maniéres, prit le cheval par la bride. Il fut suivi de Pétronius & ensuite de tous ceux qui l'accompagnoient, qui se mirent tout à

* *Le Consul, chez les Romains, marchoit toujours à pié à la tête de l'infanterie.*

l'entour pour tâcher d'arréter le cheval, & de faire retirer par force ceux qui pressoient trop Crassus. D'abord on se poussa avec beaucoup de tumulte & de desordre : ensuite on en vint aux coups. Octavius, tirant son épée, tua un palfrénier d'un de ces Barbares. En même tems un de ceux-ci donna un grand coup d'épée à Octavius par derriére, & le renversa mort sur la place. Pétronius, qui n'avoit point de bouclier, reçut un coup dans sa cuirasse, & sauta de son cheval à terre sans être blessé. Et Crassus fut tué dans ce moment par un Parthe. De tous ceux qui étoient présens, les uns furent tués en combattant au tour de Crassus, & les autres s'étoient retirés de bonne heure sur le côteau.

Les Parthes les y suivirent bientôt, & leur dirent que Crassus avoit porté la peine dûe à son infidélité : mais que pour eux, Suréna leur mandoit qu'ils n'avoient qu'à descendre avec confiance, & qu'il leur donnoit sa parole qu'il ne leur seroit fait aucun mauvais traitement. Sur cette parole, les uns descendirent, & se livrérent entre les mains des ennemis ; les autres profitérent de la nuit, & se dispersérent çà &

là. Mais de ces derniers il y en eut fort peu qui se sauvérent : tous les autres, poursuivis le lendemain par les Arabes, furent repris, & passés au fil de l'épée.

La perte de cette bataille fut le plus terrible coup que les Romains eussent souffert depuis celle de Cannes. On leur y tua vingt mille hommes, & il y en eut dix mille de pris. Le reste se sauva par différens chemins en Arménie, en Cilicie, & en Syrie ; & de ces débris il se forma encore une armée dans la suite en Syrie, dont Cassius prit le commandement, & avec laquelle il empécha ce pays-là de tomber entre les mains du vainqueur.

Cette défaite leur devoit paroitre, en un sens, plus sensible que celle de Cannes, parce qu'ils avoient moins lieu de s'y attendre. Rome, lorsqu'Annibal gagna cette bataille, étoit dans l'humiliation, aiant déja perdu plusieurs batailles, & ne songeant qu'à se défendre, & à repousser l'ennemi hors de ses terres. Ici, c'est Rome triomphante, respectée & redoutée de tous les peuples, devenue maitresse des plus puissans roiaumes de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, tout récemment

victorieuse d'un des plus formidables ennemis qu'elle eût jamais eus, qui dans le plus grand éclat de sa grandeur, voit sa gloire échouer tout-d'un-coup à l'attaque d'un Roiaume formé de l'assemblage de peuples Orientaux, dont elle méprisoit la valeur, & qu'elle comptoit déja parmi ses conquêtes. Une victoire si complette montre au loin à ces fiers vainqueurs du monde un peuple rival, capable de leur tenir tête, de leur disputer l'Empire de l'univers, & non seulement de mettre une barriére à leurs projets ambitieux, mais de les faire craindre eux-mêmes pour leur propre sureté. Elle fait voir que les Romains peuvent être vaincus en bataille rangée, & combattant avec toutes leurs forces : que cette puissance, qui jusques là, comme une mer débordée, avoit inondé tous les pays qu'elle avoit trouvés à sa rencontre, peut enfin recevoir des bornes, & être forcée desormais à s'y contenir.

L'échec reçu par Crassus chez les Parthes fut une tache au nom Romain, que les victoires remportées peu après sur eux par Ventidius ne furent point capables d'effacer. Les étendarts des Légions vaincues s'y montroient tou-

jours en spectacle. Les [a] prisonniers faits dans cette fatale journée y étoient toujours retenus captifs ; & des citoiens ou alliés Romains y contractoient à la honte de Rome, comme le décrit si énergiquement Horace, d'ignominieux mariages, & vieillissoient tranquillement dans les terres & sous les drapeaux des Barbares. Ce ne fut que plus de trente ans après, que, sous Auguste, le Roi des Parthes, sans y être forcé par les armes, consentit de rendre aux Romains leurs étendarts & leurs prisonniers ; ce qui fut regardé par Auguste & par tout l'Empire comme un triomphe éclatant & glorieux : tant le souvenir de cette défaite humilioit les Romains, & tant ils se croioient intéressés à en effacer, s'il étoit possible, jusqu'aux moindres vestiges ! Pour eux, ils n'en perdirent jamais le souvenir. César étoit prêt de partir contre les Parthes pour venger l'affront que Rome en avoit reçu, lorsqu'il

a Milesne Crassi conjuge Barbara
Turpis maritus vixit ? & hostium
(Proh Curia inversique mores !)
Consenuit socerorum in armis
Sub rege Medo, Marsus & Appulus,
Anciliorum, nominis, & togæ
Oblitus, æternæque Vestæ,
Incolumi Jove & urbe Roma ?

qu'il fut tué. Antoine forma le même projet, qui tourna à sa honte. Les Romains, depuis ce tems-là, ont toujours regardé la guerre contre les Parthes comme la plus importante de leurs guerres. Elle a été l'objet des efforts des plus belliqueux de leurs Empereurs, Trajan, Septime Sévére, &c. Le surnom de *Parthicus* étoit le titre dont ils étoient le plus jaloux, & qui flatoit plus sensiblement leur ambition. Que si les Romains passoient quelquefois l'Euphrate pour porter leurs conquêtes au delà, les Parthes à leur tour passoient aussi l'Euphrate pour porter leurs armes & leurs ravages dans la Syrie & jusques dans la Palestine. En un mot, jamais les Romains ne purent faire subir leur joug aux Parthes, & cette nation fut comme un mur d'airain, dont la force inébranlable résista aux plus violentes attaques de la puissance Romaine.

Quand la bataille de Carres fut donnée, Orode étoit en Arménie, où il venoit de conclure la paix avec Artabaze. Ce dernier, au retour des exprès qu'il avoit envoiés à Crassus, voiant que par les fausses mesures qu'il prenoit les Romains étoient infaillible-

ment perdus, s'accommoda avec Orode; & en donnant une de ses filles à Pacore fils du Roi des Parthes, il cimenta par cette alliance le Traité qu'il venoit de conclure. Pendant qu'ils étoient au festin des noces, on leur apporta la tête & une main de Crassus, que Suréna lui avoit fait couper, & qu'il envoioit pour preuve de sa victoire. La joie redoubla à cette vûe, & l'on prétend qu'on fit verser de l'or fondu dans la bouche de cette tête, pour insulter à la soif insatiable que Crassus avoit toujours eue de ce métail.

Suréna ne jouit pas lontems du plaisir de sa victoire. Son Maître, jaloux de sa gloire & du crédit qu'elle lui donnoit, le fit mourir peu de tems après. Il est des Princes, auprès desquels des qualités trop brillantes deviennent dangereuses, qui prennent ombrage des vertus qu'ils ne peuvent s'empécher d'admirer, & qui ne souffrent point qu'on les serve avec des talens supérieurs, & capables de les couvrir. Orode étoit de ce caractére. Il [a] sentit, comme Tacite le remarque

[a] Destrui per hæc fortunam suam Cæsar, imparemque tanto merito rebatur. Nam beneficia eò

de Tibére, qu'avec toute sa puissance il ne pouvoit reconnoitre dignement le service que son Général venoit de lui rendre. Or, depuis qu'un bienfait est au dessus de la récompense, l'ingratitude & la haine prennent la place de la reconnoissance & de l'amitié.

Suréna étoit un Général d'un mérite extraordinaire. A l'âge de trente ans il avoit une habileté consommée, & il passoit en valeur tous ceux de son tems. C'étoit, outre cela, l'homme le mieux fait, & de la taille la plus avantageuse. Pour les richesses, le crédit, & l'autorité, il en avoit aussi plus que personne; & c'étoit sans difficulté le premier sujet qu'eût le Roi des Parthes. Sa naissance lui donnoit le privilége de mettre la couronne sur la tête du Roi quand on le sacroit; & ce droit étoit attaché à sa famille depuis l'établissement de l'Empire. Quand il voiageoit, il avoit toujours mille chameaux qui portoient son bagage; deux cens chariots pour ses femmes & ses concubines; &, pour sa garde, mille cavaliers armés de pied en cap, outre un grand

usque læta sunt, dum videntur exsolvi posse: ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur. *Tacit. Annal. lib.* 4. *cap.* 18.

nombre d'autres armés plus légérement, & ses domestiques, qui alloient bien au nombre de dix mille.

An. M. 3952. Av. J.C. 52. Les Parthes croiant, après la défaite de l'armée Romaine, trouver la Syrie sans défense, vinrent pour en faire la conquête. Mais Cassius, qui avoit formé une armée des débris de l'autre, les reçut avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés de repasser honteusement l'Euphrate sans rien faire.

An. M. 3953. Av. J.C. 51. *Cic. Ad famil. lib.* II. *Epist.* 10-17. III. 2. XII. 19. XV. 1-4. *Ad Att. l.* V. 18. 20. 21. VI. 5-8. VII. 2.

On assigna, l'année suivante, pour provinces Consulaires, à M. Calpurnius Bibulus la Syrie, & à M. Tullius Cicéron la Cilicie. Cicéron se rendit bientôt dans la sienne : mais Bibulus s'amusant à Rome, Cassius continuoit toujours à gouverner en Syrie. Et ce fut un bonheur pour les Romains : car les affaires demandoient en ce pays-là un homme d'une toute autre capacité que n'étoit Bibulus. Pacore, fils d'Orode roi des Parthes, dès le commencement du printems avoit passé l'Euphrate à la tête d'une nombreuse armée, & étoit entré dans la Syrie. Il étoit trop jeune pour commander lui-même : c'étoit Orsace, vieux Général qu'on lui avoit donné pour l'accompagner, qui faisoit tout. Il marcha

droit à Antioche, & en forma le siége. Caſſius s'y étoit enfermé avec toutes ſes troupes. Cicéron, qui en eut avis dans ſa province par le moien d'Antiochus roi de Comagéne, raſſembla toutes ſes forces, & ſe rendit ſur la frontiére orientale de ſa province qui confinoit à l'Arménie, pour s'oppoſer à une invaſion de ce côté-là, en cas que les Arméniens remuaſſent; & en même tems pour être à portée d'aſſiſter Caſſius en cas de beſoin. Il envoia un autre corps d'armée vers le mont Amanus dans la même vûe. Ce corps rencontra un gros de cavalerie Parthe, qui étoit entré par là dans la Cilicie, & le défit ſans qu'il en échapât un ſeul.

La nouvelle de ce ſuccès, & celle de la marche de Cicéron du côté d'Antioche, encouragérent extrêmement Caſſius & ſes troupes à bien défendre la place, & abbattirent ſi fort le courage des Parthes, que déſeſpérant de l'emporter, ils levérent le ſiége, & allérent former celui d'Antigonia, qui n'étoit pas fort éloignée de là. Mais ils s'entendoient ſi mal à attaquer les places, qu'ils échouérent encore devant celle-ci, & furent contraints de

se retirer. On n'en doit pas être étonné. Les Parthes faisoient consister leurs principales forces dans la cavalerie, & ils s'appliquoient davantage à la guerre de campagne. Leur génie étoit plus porté à ce genre de combat. Cassius, qui vit quelle route ils prenoient, leur dressa une embuscade, où ils ne manquérent pas de donner. Il les défit entiérement, & en tua un grand nombre, entr'autres Orsace même le Général. Le reste de leur armée repassa l'Euphrate.

Quand Cicéron vit les Parthes éloignés, & Antioche dégagée, il tourna ses armes contre les habitans du mont Amanus, qui se trouvant situés entre la Syrie & la Cilicie, ne faisoient partie ni de l'une ni de l'autre de ces provinces, & avoient guerre avec toutes les deux. Ils y faisoient des courses continuelles, & les incommodoient beaucoup. Cicéron soumit entiérement ces montagnards : il prit & rasa tous leurs châteaux & leurs forts. Ensuite il alla fondre sur une autre nation barbare, dont les peuples étoient une espéce de sauvages, qui prenoient le nom de Ciliciens libres, & prétendoient n'avoir jamais été sujets à l'Empire d'aucun

Eleuthero-Cilices.

des Rois qui avoient été maîtres des pays d'alentour. Il prit toutes leurs villes, & établit dans le pays un ordre qui fit plaisir à tous leurs voisins, qu'ils désoloient perpétuellement.

C'est Cicéron lui-même qui nous apprend toutes ces circonstances dans plusieurs de ses lettres. Il y en a deux entr'autres, que l'on peut regarder comme des modéles parfaits de la maniére dont un Commandant doit rendre compte au Prince ou au Ministre d'une expédition militaire, tant il s'y rencontre de simplicité, de netteté, de précision, qui est le caractére de ces sortes de récits & de relations. La premiére est adressée au Sénat & au peuple Romain, & aux premiers Magistrats, c'est la seconde du XVe livre des Epîtres que l'on nomme Familiéres : l'autre est écrite en particulier à Caton. Cette derniére est un chef-d'œuvre, où Cicéron qui desiroit avec passion l'honneur du triomphe pour ses expéditions guerriéres, emploie toute la finesse & tout l'art de l'éloquence pour gagner ce grave Sénateur, & pour se le rendre favorable. Plutarque dit qu'après son retour à Rome le Sénat lui offrit le triomphe, Plut. in Cicer. p. 879.

& qu'il le refusa à cause de la guerre civile qui étoit prête à éclater entre César & Pompée, ne croiant pas qu'il fût bienséant de célébrer une solennité qui ne respiroit que la joie, lorsque l'Etat étoit sur le point de tomber dans de si grands malheurs. Ce refus de triompher au milieu des allarmes & des troubles d'une sanglante guerre civile, marque dans Cicéron un grand amour du bien public & de la patrie, & lui fait plus d'honneur que n'auroit pu faire le triomphe même.

Pendant la guerre civile entre César & Pompée, & dans celles qui la suivirent, les Parthes se déclarant tantôt pour un parti tantôt pour l'autre, firent plusieurs irruptions dans la Syrie & dans la Palestine. Ce sont des événemens qui regardent en particulier l'histoire Romaine, ou celle des Juifs, & qui n'entrent point dans mon plan.

Je finirai cet abrégé de celle des Parthes par la mort de Pacore & d'Orode son pere. Ventidius, qui commandoit les armées Romaines sous l'autorité d'Antoine alors Triumvir, ne contribua pas peu à rétablir l'honneur de la nation. C'étoit un soldat de fortune, qui, sorti du plus bas lieu, étoit parve-

Vell. Paterc. lib. 2. cap. 65.

nu par son mérite aux plus hautes dignités de la République. Dans la guerre contre les Alliés de Rome, qui prétendoient extorquer le droit de bourgeoisie Romaine, il fut pris, encore enfant, avec sa mere dans Asculum la capitale des Picéniens par Strabon pere du grand Pompée, & mené en triomphe devant ce Général. Soutenu du crédit de C. César, sous qui il avoit servi dans les Gaules, & qui l'avoit fait passer par tous les degrés de la milice, il parvint à la Préture & au Consulat. Il est le seul qui ait triomphé des Parthes, & le seul qui ait obtenu l'honneur du triomphe, après y avoir été lui-même mené autrefois.

Valer. Max. lib. 6. cap. 9. A. Gell. lib. 15. cap. 4.

J'ai dit que Ventidius contribua beaucoup à réparer l'affront que les Romains avoient reçu à la bataille de Carres. Il avoit commencé à venger la défaite de Crassus & de son armée par deux victoires consécutives remportées sur ces terribles ennemis. Une troisiéme, plus grande encore que les précédentes y mit le sceau ; & voici comme il y parvint.

Ce Général, appréhendant que les Parthes, dont les préparatifs étoient fort avancés, ne le prévinssent, & ne

AN. M. 3965. Av. J.C. 39. *Joseph. Antiq. XIV. 27.*

Plut. in Anton. pag. 931.
Appian. in Parth. pag. 156.
Dio. Cass. lib. 49. pag. 403. 404.
Justin. lib. 42. cap. 4.

passassent l'Euphrate avant qu'il eût le tems de rassembler en un corps toutes ses troupes dispersées dans leurs quartiers, eut recours à ce stratagême. Il y avoit dans son camp un petit Prince d'Orient sous le nom d'allié, qu'il savoit être entiérement dans les intérêts des Parthes, avec qui il avoit des correspondances secrettes, leur donnant avis de tout ce qu'il pouvoit découvrir des desseins des Romains. Il résolut de se servir de la trahison de cet homme, pour faire donner les Parthes dans un piége qu'il leur tendoit.

Dans cette vûe il lia avec ce traitre un commerce plus étroit. Il s'entretenoit souvent avec lui des opérations de la campagne. Feignant enfin de s'ouvrir à lui avec beaucoup de confiance, il marqua qu'il craignoit beaucoup, sur un avis qu'il avoit que les Parthes avoient dessein de passer l'Euphrate, non pas à Zeugma comme à l'ordinaire, mais beaucoup au dessous. Car, disoit-il, s'ils passent à Zeugma, le pays en deça est plein de montagnes, où la cavalerie, qui fait toute la force de leur armée, ne peut pas nous faire grand mal. Mais, s'ils prennent le passage d'au dessous, ce ne sont que plaines, où elle aura toutes sortes d'a-

vantages contre nous ; & il ne nous sera pas possible de leur faire tête. Dès qu'il eut achevé de lui faire cette confidence, l'espion ne manqua pas, comme Ventidius l'avoit bien prévû, d'en donner avis aux Parthes ; & elle y fit tout l'effet qu'il pouvoit souhaiter. Pacore, au lieu d'aller à Zeugma, prit aussitôt l'autre route, perdit beaucoup de tems à cause du détour qu'il lui falut faire, & des préparatifs nécessaires pour y passer le fleuve. Par là Ventidius gagna quarante jours, qu'il emploia à faire venir Silon de Judée, & ses légions qui étoient dans leurs quartiers de l'autre côté du mont Taurus ; & il se trouva en état de bien recevoir les Parthes quand ils entrérent dans la Syrie.

Comme ils virent qu'on ne les avoit point attaqués ni au passage du fleuve, ni après qu'ils l'eurent passé, ils attribuérent cette inaction à crainte & à lâcheté, & allérent du même pas attaquer eux-mêmes les ennemis dans leur camp, quoiqu'il fût situé sur une éminence dans un lieu fort avantageux, se promettant de s'en rendre maîtres aussitôt, & sans y trouver de résistance. Il n'en fut pas ainsi. Les Ro-

mains sortirent de leur camp, se jettérent sur eux avec impétuosité, les poussérent vivement sur cette pente ; & comme ils avoient pour eux l'avantage du lieu, & que leurs gens armés à la légére du haut de la colline accabloient de traits les Parthes, ils les mirent bientôt en desordre malgré la vigoureuse résistance qu'ils firent d'abord. Le carnage fut grand. Pacore fut tué dans le combat, & sa mort acheva de mettre toute l'armée en déroute. Les vaincus se hâtérent de regagner le pont pour retourner dans leur pays : mais les Romains les prévinrent, & en taillérent en piéces le plus grand nombre. Peu s'étant échapés par la fuite, se retirérent vers Antiochus roi de Comagéne. L'Histoire remarque, que cette célébre bataille, qui vengea si bien la défaite de Crassus, se donna précisément le même jour que le bataille de Carres s'étoit donnée quatorze ans auparavant.

Orode [a] fut si frapé de la perte de cette bataille, & de la mort de son fils,

a Orodes, repente filii morte & exercitus clade audita, ex dolore in furorem vertitur. Multis diebus non alloqui quemquam, non cibum sumere, non vocem mittere, ita ut etiam mutus factus videretur. Post multos deinde dies, ubi

qu'il en perdit presque l'esprit. Il fut plusieurs jours sans ouvrir la bouche, & sans vouloir prendre aucune nourriture. Quand l'excès de sa douleur un peu calmé lui permit de faire usage de sa parole, on ne lui entendoit rien prononcer que le nom de Pacore. Il s'imaginoit le voir, & l'appelloit : il sembloit qu'il s'entretenoit avec lui comme s'il eût été vivant, qu'il lui parloit, & qu'il l'entendoit parler. Dans d'autres momens il se ressouvenoit qu'il étoit mort, & versoit des torrens de larmes.

Jamais douleur ne fut plus juste. C'étoit pour la monarchie des Parthes le coup le plus fatal qu'elle eût jamais reçu ; & la perte du Prince n'étoit pas moindre que celle de l'armée même. Car c'étoit le plus digne sujet que la maison des Arsacides eût jamais produit pour la justice, la clémence, la valeur, & toutes les autres qualités qui forment le caractére d'un grand Prince. Il s'étoit fait si fort aimer en Syrie dans le peu de tems qu'il y avoit

dolor vocem laxaverat, nihil aliud quàm Pacorum vocabat. Pacorus illi videri, Pacorus audiri videbatur : cum illo loqui, cum illo consistere. Interdum quasi amissum flebiliter dolebat. *Justin.*

passé, qu'on n'y a jamais vû plus d'attachement pour aucun de leurs Souverains, qu'il en parut pour la personne de ce Prince étranger.

An.M.3967. Av.J.C. 37. Quand Orode fut un peu revenu de l'accablement où l'avoit jetté la mort de son cher fils Pacore, il se trouva bien embarrassé pour le choix de son successeur entre ses autres enfans. Il en avoit trente de différentes femmes, dont chacune le sollicitoit en faveur du sien, & se servoit du crédit qu'elle avoit sur un esprit affoibli par l'âge & par la douleur. Enfin il se détermina pourtant à suivre l'ordre de la naissance, & nomma PHRAATE l'aîné de tous, & en même tems le plus vicieux. A peine fut-il assuré du trône, qu'il fit tuer tous ses freres venus du mariage de son pere avec une fille d'Antiochus Eusébe roi de Syrie; & cela uniquement parce que leur mere étoit de meilleure maison que la sienne, & qu'ils avoient plus de mérite que lui. Le pere, qui vivoit encore, n'aiant pu s'empécher d'en témoigner un grand déplaisir, ce fils dénaturé le fit mourir luimême. Il traita de même le reste de ses freres; & n'épargna pas son pro-

pre fils, dans la crainte qu'on ne le mît sur le trône en sa place. C'est ce Prince, si cruel à l'égard de tous ses proches, qui traita Hyrcan roi des Juifs avec une bonté & une clémence particuliére.

ARTICLE TROISIÉME.

Abrégé de l'histoire des Rois de Cappadoce, depuis le commencement de ce Roiaume jusqu'au tems où il devint province de l'Empire Romain.

J'AI PARLÉ des Rois de Cappadoce en différens endroits de cette Histoire selon que l'occasion s'en est présentée, mais sans en marquer exactement ni le commencement, ni la suite. Je croi devoir ici réunir sous un même point de vûe tout ce qui regarde ce roiaume.

La Cappadoce est un grand pays de l'Asie mineure. Les Perses, sous la domination desquels elle fut d'abord, l'avoient divisée en deux parties, & y avoient établi deux Satrapies ou deux Gouvernemens. Les Macédoniens, sous le pouvoir de qui elle tomba, souffrirent que ces deux Gouvernemens fussent changés en Roiaumes.

Strab. l. 12. pag. 533. 534.

L'un s'étendoit vers le mont Taurus; & s'appelloit la Cappadoce proprement dite, ou la grande Cappadoce: l'autre vers le Pont, & s'appelloit la Cappadoce Pontique, ou la petite Cappadoce. Elles furent réunies dans la suite en un seul roiaume.

Strabon dit qu'Ariarathe fut le premier Roi de Cappadoce. Il ne marque point dans quel tems il commença à régner. On peut croire que ce fut dans le tems que Philippe, pere d'Alexandre le Grand, commença à régner en Macédoine, & Ochus chez les Perses. Dans cette supposition, le roiaume de Cappadoce a duré trois cens soixante & seize ans, jusqu'au tems où il fut réduit en province de l'Empire Romain sous Tibére.

An.M.3644. Av.J.C.360.

Il fut gouverné d'abord par une longue suite de Rois appellés Ariarathes; puis par des Rois qui portérent le nom d'Ariobarzane, qui ne passérent pas la troisiéme génération; & enfin par un dernier nommé Archélaüs. Selon Diodore de Sicile, il y avoit déja eu plusieurs Rois en Cappadoce avant Ariarathe: mais comme leur histoire est presque entiérement inconnue, je n'en ferai point ici mention.

ARIARATHE I. Il régna conjointement avec son frere Holopherne, pour qui il avoit une tendresse particuliére. AN.M.3644.

S'étant joint aux Perses dans l'expédition d'Egypte, il y acquit beaucoup de gloire, & s'en retourna comblé d'honneurs par le Roi Ochus. AN.M.3653. Av.J.C.351.

ARIARATHE II. fils du premier, avoit vécu en repos dans ses Etats pendant les guerres d'Alexandre le Grand, qui, dans l'impatience où il étoit d'en venir aux mains avec Darius, n'avoit pas voulu s'arréter à la conquête de la Cappadoce, & s'étoit contenté de quelques témoignages de soumission. AN.M.3668. Av.J.C.336. *Plut. in Eumen. pag. 548. Diod. lib. 18. pag. 599.*

Après la mort de ce Prince, la Cappadoce, dans le partage que firent ses Généraux des provinces de son Empire, étoit échue à Euméne. Perdiccas, pour l'en mettre en possession, l'y conduisit avec une puissante armée. Ariarathe, de son côté, s'étoit préparé à une vigoureuse défense. Il avoit trente mille hommes de pié, & une nombreuse cavalerie. La bataille se donna. Ariarathe fut vaincu, & fait prisonnier. Perdiccas le fit mettre en croix, lui & ses principaux Offi-

ciers, & mit Euméne en possession de ses Etats.

ARIARATHE III. Après la mort de son pere, il s'étoit sauvé en Arménie.
An.M.3689. Av.J.C.315. Dès qu'il eut su la mort de Perdiccas & celle d'Euméne, & l'occupation que d'autres guerres donnoient à Antigone & à Séleucus, il entra dans la Cappadoce avec les troupes qu'Ardoate roi d'Arménie lui fournit. Il défit Amyntas Général des Macédoniens, les chassa du pays, & remonta sur le trône de ses Ancêtres.

An.M.3720. Av.J.C.284. ARIAMNE'S, son fils aîné, lui succéda. Il s'allia avec le Roi de Syrie Antiochus Theos, & maria son fils aîné avec Stratonice fille de cet Antiochus. Il eut tant d'amitié pour ce fils, qu'il se le donna pour Collégue dans la roiauté.

ARIARATHE IV, aiant régné seul après la mort de son pere, laissa ses Etats en mourant à son fils de même nom que lui, & qui étoit encore fort jeune.

An.M.3814. Av.J.C.190. ARIARATHE V. Il épousa Antiochide, fille d'Antiochus le Grand, Princesse artificieuse, qui se voiant stérile, recourut à une supposition. Elle trompa son mari, & lui fit croire

qu'elle avoit eu deux garçons, qui furent nommés l'un Ariarathe, l'autre * Holopherne. Sa stérilité aiant cessé quelque tems après, elle eut deux filles, puis un fils, qui fut nommé Mithridate. Elle confessa la fraude à son mari, & fit ensorte que l'aîné de ces enfans supposés fût entretenu à Rome avec peu de suite, & que l'autre fût envoié en Ionie. Le fils légitime prit le nom d'Ariarathe, & fut élevé à la maniére des Grecs.

Ariarathe V fournit des troupes à son beau-pere Antiochus roi de Syrie dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains. Antiochus aiant été défait, Ariarathe envoia des Ambassadeurs à Rome pour demander pardon au Sénat de ce qu'il avoit été obligé de se décalrer contre les Romains en faveur de son beau-pere. On le lui accorda, mais après l'avoir condanné à paier, pour expiation de sa faute, deux cens talens, c'est-à-dire deux cens mille écus. Dans la suite le Sénat lui en remit la moitié à la priére d'Euméne roi de Pergame, qui venoit d'épouser sa fille. *Liv. lib. 37. n. 40. lib. 38. n. 37. & 39.*

* *Il est ainsi nommé par Polybe, & Orepherne par Diodore de Sicile.*

Ariarathe se ligua depuis avec son gendre Euméne contre Pharnace, roi de Pont. Les Romains, qui s'étoient rendus les arbitres des Rois d'Orient, envoiérent des Ambassadeurs pour ménager un traité entre ces trois Princes : mais Pharnace refusa leur médiation. Cependant, deux ans après, il fut obligé de traiter à des conditions assez dures avec Euméne & Ariarathe.

Celui-ci avoit un fils, nommé comme lui Ariarathe, dont il étoit tendrement aimé, ce qui fit donner à ce fils le surnom de Philopator ; & pour lequel lui-même il n'avoit pas moins de tendresse. Il voulut lui en donner des marques, en lui cédant la roiauté & le faisant monter sur le trône de son vivant. Le fils, plein d'affection & de respect pour un pere qui méritoit à si juste titre d'être aimé & respecté, ne put se résoudre à accepter une offre si avantageuse dans l'opinion commune des hommes, mais qui portoit à son bon cœur une blessure mortelle ; & il représenta à son pere qu'il étoit de l'ordre qu'il ne régnât point du vivant de celui qui lui avoit donné la vie. De tels exemples de modéra-

tion, de générosité, de desintéressement, & de sincére affection pour un pere, font d'autant plus de plaisir, que dans les tems, dont nous écrivons l'histoire, l'ambition effrénée ne respectoit rien, & violoit hardiment les droits les plus sacrés de la nature & de la religion.

ARIARATHE VI surnommé Philopator. Il régna après la mort de son pere, & fut un très bon Prince. Dès qu'il fut monté sur le trône, il envoia une ambassade à Rome pour renouveller l'alliance que son pere avoit entretenue avec les Romains, & il n'eut pas de peine à l'obtenir. Il s'attacha beaucoup à l'étude de la philosophie, ce qui fit que la Cappadoce, qui jusques-là avoit été inconnue aux Grecs, devint le séjour de plusieurs savans.

An.M.3842. Av.J.C.162. *Diod. in Eclog. lib. 31. pag. 895.*

Démétrius, roi de Syrie, avoit une sœur, qu'Ariarathe refusa d'épouser, de peur que cette alliance ne déplût aux Romains. Ce refus indisposa extrémement Démétrius contre le Roi de Cappadoce. Il trouva bientôt l'occasion de s'en venger, en fournissant des troupes à Holopherne, qui se prétendoit frere d'Ariarathe, qui le chassa du trône, & après cette violence

Diodor. in Excerpt. pag. 334. & 336.

régna tyranniquement. Il fit mourir plusieurs personnes, confisqua les biens des plus grands Seigneurs, & pilla même un temple de Jupiter, qui de tems immémorial étoit respecté des peuples, & n'avoit jamais rien souffert de pareil. Dans la crainte d'une révolution que ses cruautés lui donnoient lieu de prévoir, il déposa chez les habitans de Priéne, ville d'Ionie, quatre cens talens. Ariarathe s'étoit réfugié à Rome pour implorer le secours des Romains. L'Usurpateur y envoia aussi ses députés. Le Sénat, selon les vûes ordinaires de sa politique, ordonna que le roiaume seroit partagé entre les deux freres. Ariarathe trouva une protection plus promte & plus efficace dans la personne d'Attale roi de Pergame, qui signala le commencement de son régne en rétablissant ce Prince malheureux sur le trône de ses peres. Ariarathe pour se venger de l'Usurpateur, voulut obliger les habitans de Priéne à lui remettre entre les mains les quatre cens talens qu'Holopherne avoit laissés chez eux. Ils opposérent à cette demande la religion sacrée du Dépôt, qui ne leur permettoit pas de livrer à qui que ce fût cette somme du

Quatre cens mille écus.

An. M. 3845. Av. J.C. 159.

vivant de celui qui la leur avoit confiée. Ariarathe n'eut aucun égard à une représentation si juste, & ravagea impitoiablement leurs terres, sans qu'une perte si considérable pût les porter à donner atteinte à la fidélité dont ils se croioient redevables à l'égard de celui qui leur avoit confié ce dépôt.

Holopherne s'étoit retiré à Antioche. Il se joignit aux habitans de cette ville qui conspirérent contre Démétrius son bienfaiteur, dont il espéroit remplir la place. La conspiration fut découverte, & Holopherne mis en prison. Démétrius l'auroit fait mourir sur le champ, s'il n'avoit jugé plus à propos de le réserver pour le faire servir dans la suite aux prétentions qu'il avoit sur la Cappadoce, & au dessein qu'il avoit formé de détrôner & de perdre Ariarathe. Mais il fut prévenu par le complot que formérent contre lui les trois Rois d'Egypte, de Pergame, & de Cappadoce, qui mirent à sa place Alexandre Bala. *Justin. l. 35. cap. 1.*

Ariarathe secourut les Romains contre Aristonic qui s'étoit emparé du roiaume de Pergame, & il périt dans cette guerre. AN. M. 3875. AV. J.C. 139. *Justin. l. 37. cap. 1.*

Il laissa six enfans qu'il avoit eus de

Laodice. Les Romains, pour reconnoitre les services du pere, ajoutérent à leurs Etats la Lycaonie & la Cilicie. Laodice qui exerçoit la Régence pendant la minorité de ces six Princes, craignant de perdre son autorité quand ils seroient en âge de régner, en fit périr cinq par le poison la même année de la mort de leur pere. Elle eût traité de la même sorte le sixiéme, si la vigilance des parens ne l'eût dérobé à la fureur de cette mere dénaturée. Le peuple le mit sur le trône après avoir égorgé la cruelle meurtriére de ses enfans.

ARIARATHE VII. Il épousa une autre Laodice, sœur de Mithridate Eupator. Il en eut deux fils Ariarathe VIII. & Ariarathe IX. Son beau-frere le fit tuer par Gordius, l'un de ses sujets. Laodice se remaria à Nicoméde roi de Bithynie, qui s'empara aussitôt de la Cappadoce. Mithridate y envoia une armée, en chassa les garnisons de Nicoméde, & restitua le roiaume à son Neveu, fils du même Ariarathe qu'il avoit fait assassiner.

1 Justin. l. 38. cap. 1.

AN.M.3913. AV.J.C. 91.

ARIARATHE VIII. A peine fut-il monté sur le trône, que Mithridate le pressa de faire revenir d'exil Gordius, dans

dans le dessein de se défaire du fils par la main du même assassin qui avoit tué le pere. Ce jeune Prince frémit à cette proposition, & leva une armée pour s'opposer à la violence de son Oncle. Mithridate ne voulant pas commettre ses prétentions au hazard d'un combat, prit le parti d'attirer Ariarathe à une conférence : &, lorsqu'il l'eut joint, tenant un poignard caché, il l'assassina à la vûe des deux armées. Il mit à sa place son propre fils âgé seulement de huit ans, le fit nommer Ariarathe, & lui donna Gordius pour Gouverneur. Les Cappadociens, ne pouvant souffrir les vexations des Lieutenans de Mithridate, se soulevérent, firent venir d'Asie Ariarathe frere du dernier Roi, & le mirent sur le trône. *Justin. l. 38. cap. 2.*

ARIARATHE IX. Aussitôt après son retour, Mithridate l'attaqua, le vainquit, & le chassa du roiaume. Le chagrin fit tomber ce jeune Prince dans une maladie, dont il mourut peu de tems après. Mithridate avoit rétabli son fils sur le trône.

Nicoméde, roi de Bithynie, craignant que Mithridate, devenu maître de la Cappadoce, ne fondît sur ses Etats, aposta un enfant de huit ans,

qu'il revêtit aussi du nom d'Ariarathe, & fit demander aux Romains pour lui le roiaume de son pere. La Reine Laodice sa femme alla exprès à Rome, pour appuier cette supposition, & pour témoigner qu'elle avoit eu trois fils d'Ariarathe VII. dont celui qu'elle produisoit étoit le dernier. Mithridate de son côté, osa faire assurer par Gordius, que son fils qu'il avoit installé sur le trône, étoit fils du même Ariarathe qui avoit été tué dans la guerre contre Aristonic. Quel siécle! Quelle suite de fourberies! Le peuple Romain s'en aperçut bien, & pour ne les pas appuier de part ou d'autre, & mettre fin à ces procès, il ordonna que Mithridate renonçât à la Cappadoce, qui desormais jouiroit de la liberté, & se gouverneroit comme il lui plairoit. Mais les Cappadociens envoiérent à Rome, pour déclarer que la liberté leur étoit insupportable, & pour demander un Roi. On dut être étonné d'un tel goût, qui préféroit la servitude à la liberté. Mais il est des peuples à qui le gouvernement Monarchique convient beaucoup mieux que le gouvernement Républicain, & l'on en trouve peu qui soient capables d'user

modérément d'une pleine & entiére liberté. Les Cappadociens choisirent, ou plutôt reçurent de la main des Romains pour Roi Ariobarzane, dont la postérité manqua à la troisiéme génération.

ARIOBARZANE I. Ce nouveau Prince ne jouit pas tranquillement de sa dignité. Mithraas & Bagoas, Généraux de Tigrane le chasserent de la Cappadoce, & y établirent Ariarathe fils de Mithridate. Les Romains firent rétablir Ariobarzane. Il fut chassé peu après par une armée que Mithridate envoia en Cappadoce pour y faire régner son fils. Sylla aiant remporté de grands avantages sur Mithridate, le contraignit de restituer la Cappadoce. Quelque tems après, à l'instigation de ce Prince, Tigrane envahit ce roiaume, & en tira trois cens mille hommes, auxquels il donna des terres dans l'Arménie. Ariobarzane, qui s'étoit sauvé à Rome avant l'invasion, ne fut rétabli que lorsque Pompée finit la guerre de Mithridate.

AN.M.3915. AV.J.C. 89. *Appian. in Mithrid. pag. 176. &c. Justin. l. 8. cap. 3. Plut. in Syll.*

AN.M.3938. AV.J.C. 66.

ARIOBARZANE II. Pompée avoit augmenté considérablement les Etats d'Ariobarzane, quand il le remit sur le trône de Cappadoce. Son fils re-

cueillit toute cette belle succession: mais il ne la garda pas lontems. Il avoit déja été tué, lorsque Cicéron alla commander dans la Cilicie. Celui qui régnoit alors dans la Cappadoce étoit Ariobarzane III. petit-fils d'Ariobarzane I.

AN.M.3953. Av.J.C. 51. *Cic, Epist. 2. & 4. lib. 15. ad Famil. & Epist. 20. lib. 5. ad Attic.*

ARIOBARZANE III. Cicéron, en partant de Rome, avoit reçu ordre de favoriser & de protéger avec tout le soin possible Ariobarzane, comme un Prince dont le salut étoit cher au peuple & au Sénat: témoignage glorieux, qui n'avoit jamais été accordé à aucun autre Roi. Cicéron exécuta fidélement l'ordre du Sénat. Quand il arriva en Cilicie, Ariobarzane se voioit menacé d'être tué comme son pere. On conspiroit contre lui en faveur d'Ariarathe son frere. Celui-ci déclara à Cicéron qu'il n'avoit aucune part à ce complot. Qu'à la vérité on l'avoit vivement sollicité d'accepter la roiauté, mais qu'il avoit toujours été infiniment éloigné d'y songer du vivant de son frere: il paroit que celui-ci étoit sans enfans. Cicéron emploia l'autorité de sa charge, & tout le crédit que lui donnoit sa grande réputation, pour dissiper l'orage dont le Roi étoit me-

tacé. Il en vint heureusement à bout, & lui [a] sauva la couronne, & même la vie, par sa fermeté, & par un généreux desintéressement, qui le rendit inaccessible à toutes les tentatives qu'on fit pour le corrompre & le gagner. Le principal danger venoit de la part du Grand-prêtre de Comane. Il y avoit deux villes principales de ce nom : l'une dans la Cappadoce, & l'autre dans le roiaume de Pont. Elles étoient consacrées à Bellone, & observoient à peu près les mêmes cérémonies dans le culte de cette déesse. L'une étoit formée sur l'autre, celle du Pont sur celle de Cappadoce. C'est de la derniére dont il s'agit ici. Le temple de la déesse, doté de beaucoup de terres, étoit desservi par un grand nombre de gens sous l'autorité d'un Pontife, homme d'un grand crédit, & d'une telle considération, qu'il ne voioit que le Roi au dessus de lui ; & il étoit pour l'ordinaire de la famille roiale. Sa dignité étoit à vie. Strabon dit que de son tems il y avoit plus

Strab. l. 12. pag. 535. & 557.

a Ariobarzanes operâ meâ vivit, regnat Ἐν παρόδῳ, consilio & auctoritate, & quòd insidiatoribus ejus ἀπρόσιτον με, non modò ἀδωροδόκητον, præbui, regem regnumque servavi. *Cic. Epist.* 20. *lib.* 5. *ad Attic.*

de six mille personnes consacrées au service du temple de Comane. Voila ce qui rendoit le Grand-prêtre si puissant. Aussi,[a] dans le tems dont nous parlons, celui qui possédoit cette dignité, auroit pu causer une guerre fort dangereuse, & susciter bien des affaires à Ariobarzane, s'il avoit pris le parti de se défendre par la voie des armes, comme on croioit qu'il le feroit : car il avoit des troupes d'infanterie & de cavalerie prêtes à se mettre en campagne, & de grands fonds pour les soudoier & les entretenir. Mais Cicéron, par sa prudence, l'engagea à se retirer du roiaume, & à en laisser Ariobarzane tranquille possesseur.

Pendant la guerre civile entre César & Pompée, Ariobarzane amena au dernier quelques troupes qui se trouvérent à la journée de Pharsale. C'est ce qui fit sans doute que César mit Ariobarzane à contribution. Il est

Caes. de bello Civ. lib. 3. Hirt. de bell. Alex.

a Cùm magnum bellum in Cappadocia concitaretur, si sacerdos armis se (quod facturus putabatur) defenderet, adolescens & equitatu, & peditatu, & pecunia paratus, & toto, iis qui novari aliquid volebant, perfeci ut è regno ille discederet ; rexque, sine tumultu ac sine armis, omni auctoritate aulæ communita, regnum cum dignitate obtineret. *Cic. Epist. 4. lib. 15. ad Famil.*

certain qu'il en exigea des sommes d'argent fort considérables. Car ce Prince lui fit représenter qu'il deviendroit hors d'état de les lui paier, si Pharnace continuoit à piller la Cappadoce. César étoit alors en Egypte. Il en partit, pour mettre Pharnace à la raison. Il passa par la Cappadoce, & il y fit des réglemens qui laissent entrevoir qu'Ariobarzane & son frere n'étoient pas trop bien unis, & il soumit celui-ci pleinement à l'autorité de l'autre. Après que César eut vaincu Pharnace, il donna une partie de la Cilicie & de l'Arménie à Ariobarzane. *Dio. lib. 42. pag. 183.*

Ce bon traitement fit croire, quelques années après, aux meurtriers de César, que le Roi de Cappadoce ne les favorisoit point. Il ne se déclara pas ouvertement contre leur parti, mais il refusa de s'allier avec eux. Cette conduite leur donnoit une juste défiance, de sorte que Cassius se crut obligé de ne le point ménager. Il l'attaqua, & l'aiant fait prisonnier, il le fit mourir. AN.M.3962. AV.J.C. 42. *Dio. lib. 47. pag. 346.*

ARIARATHE X. Par la mort d'Ariobarzane le roiaume de Cappadoce demeura à son frere Ariarathe. La AN.M.3962. AV.J.C. 42.

possession lui en fut disputée par Sisinna fils aîné de Glaphyra, femme d'Archélaüs Grand-prêtre de Bellone à Comane dans la Cappadoce. Cet Archélaüs étoit petit-fils d'Archélaüs, Cappadocien de nation, Général d'armée en Gréce pour Mithridate contre Sylla. Il abandonna le parti de Mithridate dans la seconde guerre, comme nous le dirons dans le Livre suivant, & prit celui des Romains. Il laissa un fils nommé, comme lui Archélaüs, qui épousa Bérénice reine d'Egypte, & fut tué six mois après dans un combat. Il avoit obtenu de Pompée une dignité fort honorable : c'étoit le Pontificat de Comane dans la Cappadoce. Son fils Archélaüs la posséda après lui. Il épousa Glaphyra, recommandable par une beauté extraordinaire, & en eut deux fils, Sisinna & Archélaüs. Le premier disputa le roiaume de Cappadoce à Ariarathe qui le possédoit. Marc Antoine fut juge de ce différent : il le termina en faveur de Sisinna. On ne sait point ce que celui-ci devint : on sait seulement qu'Ariarathe remonta sur le trône de Cappadoce. Cinq ou six ans après, Marc Antoine l'en chassa, & mit en

Strab. l. 12. pag. 538. Dio. lib. 39. pag. 116.

An. M. 3963. Av. J.C. 41. *Appian. de bell. civil. lib. 5. pag. 675.*

An. M. 3968. Av. J.C. 36. *Dio. lib. 49. pag. 411.*

sa place Archélaus, second fils de Glaphyra.

ARCHE'LAUS. Ce Prince devint fort puissant. Il témoigna sa reconnoissance à Marc Antoine, en lui amenant de bonnes troupes durant la guerre Actiaque. Il fut assez heureux, pour que cela ne le mît point mal dans l'esprit d'Auguste. On le laissa possesseur de la Cappadoce, & il fut presque le seul à qui l'on fit une pareille grace. AN.M.3973. AV.J.C. 31. *Plut. in Anton. pag. 944.*

Il aida Tibére à rétablir Tigrane dans l'Arménie; & il obtint d'Auguste la petite Arménie, & une bonne partie de la Cilicie. Tibére lui rendit de grands services auprès d'Auguste, sur tout lorsque ses sujets formérent des accusations contre lui devant ce Prince. Il plaida lui-même sa cause, & la lui fit gagner. Archélaus établit sa résidence dans l'île d'Eleuse, proche de la côte de Cilicie; & s'étant marié avec Pythodoris, veuve de Polémon roi du Pont, il augmenta considérablement sa puissance. Car comme les fils de Polémon n'étoient encore qu'enfans, il eut sans doute l'administration de leur roiaume conjointement avec leur mere. AN.M.3984. AV.J.C. 20. *Joseph. Antiq. lib. 15. cap. 5. Dio. lib. 54. pag. 526. Sueton. in Tib. cap. 8. Dio. lib. 57. pag. 614. Strab. l. 14. pag. 671. & lib. 12. pag. 556.*

Son régne fut fort long, & fort heureux : mais les derniéres années en furent bien triſtes pour lui, & ſes malheurs furent un effet de la vengeance de Tibére. Ce Prince, qui ſouffroit avec peine qu'on élevât peu à peu au deſſus de lui Caius & Lucius fils d'Agrippa, petits fils d'Auguſte, & ſes fils par adoption, pour [a] ne point donner d'ombrage aux deux jeunes Céſars, & pour s'épargner à lui-même la douleur d'être témoin de leur aggrandiſſement, demanda & obtint la permiſſion de ſe retirer à Rhodes, ſous prétexte qu'il avoit beſoin de prendre du repos pour rétablir ſa ſanté. Sa retraite fut regardée comme un véritable exil : on commença à le négliger comme un homme diſgracié, & l'on ne croioit pas même qu'il fût ſûr de paroitre ſon ami. [b] Pendant ſon ſéjour à Rhodes, le Roi Archélaüs qui n'en étoit pas

An. M. 3988. Av. J.C. 16. *Dio. in Excerpt. p. 662.* *Sueton. in Tiber. cap. 10.* *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 99.*

a Ne fulgor ſuus orientium juvenum obſtaret initiis, diſſimulata cauſa conſilii ſui, commeatum ab ſocero atque eodem vitrico acquieſcendi à continuatione laborum petiit. *Paterc. lib. 2. cap. 99.*

b Rex Archelaus quinquageſimum annum Cappadocia potiebatur, inviſus Tiberio, quòd eum Rhodi agentem nullo officio coluiſſet. Nec id Archelaus per ſuperbiam omiſerat, ſed ab intimis Auguſti monitus; quia

fort éloigné, faisant sa résidence ordinaire dans l'île d'Eleuse *, ne lui avoit rendu aucun honneur, oubliant les grandes obligations qu'il lui avoit. Ce n'étoit pas, dit Tacite, par orgueil ni par hauteur, mais par le conseil des principaux amis d'Auguste, qui croioient pour lors l'amitié de Tibére dangereuse. Au contraire, quand le jeune César Caius, établi pour Gouverneur de l'Orient, fut envoié dans l'Arménie par Auguste pour appaiser les troubles qui s'y étoient élevés, Archélaüs, qui le regardoit comme le futur successeur de l'Empire, lui rendit toutes sortes d'honneurs, & se distingua par la maniére empressée dont il lui fit sa cour. Les politiques se trompent souvent dans leurs conjectures, parce qu'ils ne voient pas clair dans l'avenir. Il y auroit eu bien plus de prudence & de sagesse pour Archélaüs, de ménager habilement deux Princes qui pouvoient tous deux parvenir à l'Empire, comme [a] ou

AN. M. 4002.
AV. J.C. 2.

florente Caio Cæsare, missoque ad res Orientis, intuta Tiberii amicitia credebatur. *Tacit. Annal. lib. 2. cap. 42.*

* *Eleuse n'étoit éloignée de Rhodes que de cinq ou six lieues.* Strab. lib. 14. pag. 651.

a Hoc quale sit, facilius existimabit is, qui judicare poterit quanta

l'a remarqué dans Pomponius Atticus, qui pendant toutes les divisions qui déchirérent la République en différens tems, sut toujours se rendre agréable aux Chefs des deux partis.

Tibére avoit toujours eu sur le cœur cette préférence injurieuse qu'on avoit donnée à son Rival, d'autant plus qu'elle marquoit dans Archélaüs un fonds d'ingratitude. Il le fit bien sentir après qu'il fut devenu le Maître. Archélaüs fut cité à Rome, comme s'il avoit entrepris d'exciter quelque trouble dans la province. Livia lui écrivit, &, sans dissimuler le couroux de l'Empereur, lui fit espérer le pardon pourvû qu'il vînt le demander. C'étoit un piége qu'on lui tendoit pour le tirer de son roiaume. Le [a] Roi de Cappadoce ne l'aperçut pas, ou n'osa agir en homme qui s'en fût aperçu. Il partit pour se rendre à Rome, fut très mal reçu

An. M. 4020. Av. J.C. 17. *Dio. lib.* 57. *pag.* 614. *Tacit. Annal lib.* 2. *cap.* 42.

fit sapientiæ, eorum retinere usum benevolentiamque, inter quos maximarum rerum non solum æmulatio, sed obtrectatio tanta intercedebat, quantam fuit incidere necesse inter Cæsarem atque Antonium, cùm se uterque principem non solùm urbis Romanæ, sed orbis terrarum esse cuperet. *Corn. Nep. in Attic. cap.* 20.

[a] Ille ignarus doli, vel, si intelligere videretur, vim metuens; in urbem properat: exceptusque immiti à principe, & mox accusatus à Senatu; non ob crimina quæ fingebantur, sed angore, simul.

de Tibére, & se vit peu après mis en justice. Dion assure qu'Archélaüs, accablé de vieillesse, passa pour avoir perdu l'esprit: mais qu'en effet il avoit tout son bon sens, & qu'il contrefit le fou, parce qu'il ne voioit que ce seul moien de sauver sa vie. Le Sénat ne prononça rien contre lui: mais l'âge, la goûte, & plus que cela encore l'indignité du traitement qu'on lui fit souffrir, auquel les Princes ne sont point accoutumés, le firent bientôt mourir. Il avoit régné cinquante-deux ans. Après sa mort la Cappadoce fut réduite en province de l'Empire Romain.

Ce roiaume étoit fort puissant. Les revenus de la Cappadoce étoient si considérables lorsqu'Archélaüs mourut, que Tibére se crut en état, par l'acquisition qu'il en fit, de réduire à la moitié un impôt qu'il faisoit lever. Il soulagea même cette province, & n'en voulut pas tirer tout ce qu'elle avoit paié au dernier Roi.

Les Rois de Cappadoce faisoient ordinairement leur résidence à Maza- *Strab. lib. 12. pag. 537. 539.*

fessus senio, & quia regibus æqua, nedum infima, insolita sunt, finem vitæ sponte an fato implevit. *Tacit. Annal. lib. 2. cap. 42.*

ca, ville ſituée ſur la montagne d'Argée, & qui ſuivoit les loix de * Charondas. Cette ville étoit bâtie ſur la riviére de Mélas, qui ſe décharge dans l'Euphrate. Un Roi de Cappadoce, que Strabon appelle ſimplement Ariarathe ſans déſigner le tems où il vivoit, aiant fermé les embouchures de cette riviére, inonda toutes les campagnes voiſines, après quoi il y fit faire pluſieurs petites îles à la maniére des Cyclades, où il paſſa puérilement une partie de ſa vie. La riviére rompit les digues de ſon embouchure. Les eaux retournérent dans leur lit. L'Euphrate les aiant reçues ſe déborda, & fit des ravages incroiables dans la Cappadoce. Les Galates qui habitoient dans la Phrygie, ſouffrirent auſſi beaucoup de pertes par ce débordement, & en voulurent être indemniſés. Ils demandérent trois cens talens à ce Roi de Cappadoce, & prirent pour juges les Romains.

Trois cens mille écus.

La Cappadoce abondoit en chevaux, en ânes, & en mulets. C'eſt de là qu'on tiroit les chevaux deſtinés ſi particuliérement pour les Empe-

Boch. Phaleg. lib. 3. c. 11. Schol. Perſii.

* *Ce Charondas étoit un célébre Légiſlateur de la grande Gréce, dont il a été parlé.*

teurs, qu'il étoit défendu aux Consuls même de s'en servir. Il fournissoit aussi quantité [a] d'esclaves, & de faux témoins. On dit que les Cappadociens s'accoutumoient dès l'enfance à résister aux tourmens, & qu'ils se donnoient la question les uns aux autres, pour s'endurcir contre les peines à quoi leurs faux témoignages les pourroient un jour exposer. Ces gens-là enchérissoient sur la nation Grecque, quoi qu'elle eût porté ce vice à de grands excès, si l'on s'en raporte à Cicéron, qui lui attribue d'avoir donné lieu à cette façon de parler : *Prêtez-moi votre témoignage, je vous le rendrai.*

Cicer. pro Flacco, n. 9. 10.

Da mihi testimonium mutuum.

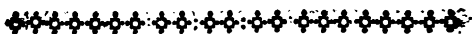
La Cappadoce, généralement parlant, n'étoit rien moins qu'un pays de beaux esprits & de savans. Il en est sorti néanmoins quelques Auteurs bien célébres : Strabon & Pausanias sont de ce nombre. On croioit sur tout que les Cappadociens étoient peu propres à devenir Orateurs ; & c'étoit un proverbe, qu'un [b] Rhéteur de ce pays-là

a Mancipiis locuples, eget æris Cappadocum rex. *Horat.*

b Θᾶττον ἦν λευκὰς κόρακας πτηνάς τε χελώνας Εὑρεῖν, ἢ δόκιμον ῥήτορα Καππαδόκην.

étoit plus rare qu'un corbeau blanc, & qu'une tortue volante. S. Basile & S. Grégoire de Nazianze ont été une exception à cette régle.

Fin du neuviéme Tome.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le neuviéme Volume de l'*Histoire Ancienne &c.* de M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression: Fait à Paris, ce vingt-cinq de Mai mil sept cens trente cinq.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de QUILLAU, rue Galande, à l'Annonciation.

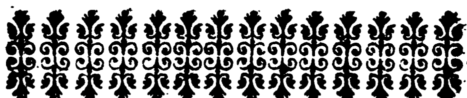


TABLE
DU NEUVIEME VOLUME.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SUITE
DE L'HISTOIRE
DES SUCCESSEURS
D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

ARTICLE TROISIE'ME.

LIVRE VINGTIÉME.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

ARTICLE TROISIE'ME.

Fin de la Table.

Fautes à Corriger.

P*Age* 1. *ligne* 7. l'an 3637. *lisez*, 3636.
Pag. 5. *l.* 1. *à la marge*, 1819. *lis.* 3819.
Ibid. Liv. *lis.* Freinshem. in Liv..
Ib l. 20. qu'ils furent tous engloutis. *lis.* qu'il y en eut un grand nombre d'engloutis.
Pag. 25. *l.* 22. détruite la puissance. *lis.* s'emparer du territoire.
Pag. 26. *l.* 17. pour les Romains. *lis.* pour les Macédoniens.
Pag. 69. *à la marge.* Lib. 41. *lis.* 42.
Pag. 85. *l.* 26. les statues d'or. *lis.* dorées.
Pag. 162. *l.* 25. contre ces Rois. *lis.* entre ces Rois.
Pag. 182. *l.* 22. remporté. *lis.* remportée.
Pag. 193. *l.* 20. arrêt mortel. *lis.* de mort.
Pag. 207. *l.* 7. coupables de mort. *lis.* dignes.
Pag. 215. *l.* 26. & aux troupes. *lis.* & au peuple Romain.
Pag. 229. *l.* 28. auditeur. *lis.* auditeurs.
Pag. 232. *l.* 10. Xerxès. *lis.* Cyrus.
Ibid. l. 26. On place &c. *Changez ainsi les six lignes suivantes.* Quelques Auteurs croient que cette ville subsistoit déja, & qu'elle avoit été fondée par une ancienne colonie des mêmes Phocéens sous le régne de Tarquin l'ancien, vers la 2e année de la 45e Olympiade, environ six cens ans avant la naissance de J. C. & que ceux qui vinrent s'y établir en fuiant Harpagus, en furent nommés les fondateurs, parce qu'ils augmentérent beaucoup l'étendue & la puissance de cette ville. Cette seconde fondation se fit la 60 Olymp. environ 540 ans avant

J. C. pendant que Servius Tullius régnoit à Rome.

Pag. 275. *l.* 21. en considérer. *effacez* en. *Ib. l.* 24. *après* décadence, *ajoutez* ; des principaux Etats qui la composent. *Ib. l.* 25. sa durée. *lis.* leur durée.

Pag. 284. *l.* 18. que près de cent ans. *lis.* qu'environ quatre vingts ans.

Pag. 311. *l.* 5. homme. *lis.* hommes.

Pag. 348. *l.* 11. *Pag.* 385. *l.* 11. 16. 22. *P.* 387. *l.* 17. & 26. Andronic. *lis.* Aristonic.

Pag. 363. *l.* 17. du pair. *lis.* de pair.

Pag. 413. *l.* 16. suscite. *lis.* suscita.

Pag. 447. *l.* 5. se marieroient. *Ajout.* ensemble.

Pag. 460. *l.* 7. & 8. Leurs vols & leurs concussions. *lis.* ses vols & ses concussions.

Pag. 466. *l.* 15. leurs sujets. *lis.* ses sujets.

Pag. 469. *l.* 6. *effacez* dans.

Pag. 494. *l.* 7. tels gens. *lis.* telles gens.

Pag. 503. *l.* 12. décidât. *lis.* décideroit.

Pag. 5 9 *l* 28. de piés. *lis.* de pié.

Pag. 612. *à la marge.* Av. J. C. 17. *lis.* An. de J. C. 17.



